

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

EN ANGLETERRE

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc

HENRY THOMAS BUCKLE

HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

EN ANGLETERRE

TRADUCTION AUTORISÉE, PAR A. BAILLOT

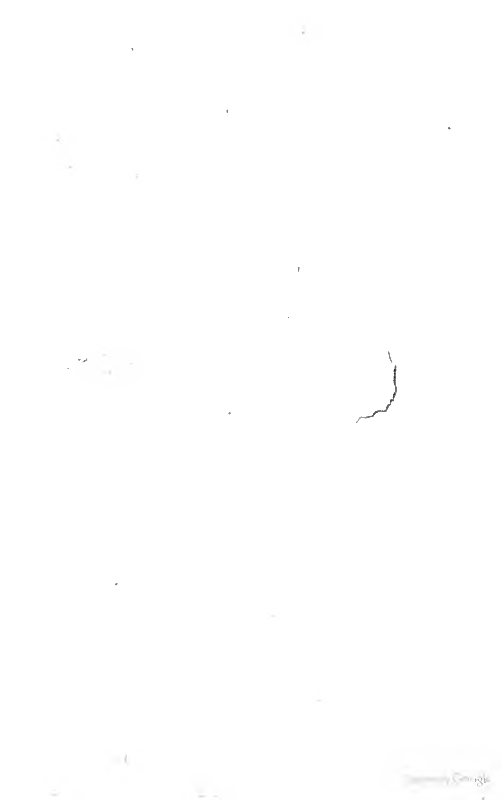


TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
MÊME MAISON A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865



HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION EN ANGLETERRE

CHAPITRE XV

Esquisse de l'histoire de l'intellect espagnol depuis la cinquième siècle jusqu'au milieu du neuvième.

Dans le volume précédent j'ai essayé d'établir quatre propositions principales, que je considère comme les bases fondamentales de l'histoire de la civilisation : 1° les progrès du genre humain dépendent du succès des investigations dans les lois des phénomènes de la nature et de la proportion dans laquelle se répand la connaissance de ces lois; 2° avant que cette investigation puisse commencer, il faut que l'esprit de doute soit né et que, venant d'abord en aide aux investigations, il en soit aidé ensuite; 3° les découvertes ainsi obtenues accroissent l'influence des vérités intellectuelles et diminuent, relativement, non absolument, les vérités morales; car les vérités morales, ne pouvant devenir aussi nombreuses, sont plus stationnaires que les vérités intellectuelles; 4° le grand ennemi de ce mouvement, et par conséquent le grand ennemi de la civilisation, c'est l'es-

prit protecteur, je veux dire l'idée que la société ne peut prospérer si l'État et l'Église ne guident et ne protégent nos moindres pas dans les affaires de la vie : l'État enseignant aux hommes ce qu'ils doivent faire, l'Église leur enseignant ce qu'ils doivent croire : telles sont les propositions que j'estime comme étant des plus essentielles pour la saine intelligence de l'histoire et que j'ai défendues comme toute proposition doit être défendue par inductions et par déductions. La défense par induction comprend une collection de faits historiques et scientifiques qui suggèrent et autorisent les conclusions tirées de ces faits; la défense par déduction c'est la vérification de ces conclusions, c'est prouver comment elles expliquent l'histoire de tous les pays et leurs fortunes diverses. Je n'ai rien de nouveau à ajouter, quant à présent, au moyen de défense par induction; quant à la défense par déduction, j'espère qu'elle puisera dans ce volume des forces considérables qui m'aideront à confirmer non seulement les quatre propositions sus-énoncées, mais encore d'autres propositions secondaires qui, quoiqu'elles en découlent, à strictement parler, exigent cependant une vérification à part.

Suivant le plan que nous avons tracé, le reste de cette introduction doit être consacré à l'examen de l'histoire d'Espagne, d'Écosse, d'Allemagne, et des États-Unis d'Amérique, dans le but d'élucider des principes qui ne trouvent pas dans les seuls faits de l'histoire d'Angleterre une confirmation suffisante. Dans ma pensée, l'Espagne est le pays où les conditions fondamentales des progrès d'une nation ont été le plus ouvertement violées; c'est aussi le pays sur lequel le châtiment encouru par cette violation a pesé le plus lourdement, et c'est celui où nous trouverons le plus grand nombre de faits instructifs à l'appui de notre thèse : que la prédomi-

nance de certaines opinions chez un peuple doit entraîner sa ruine.

Nous avons vu que les vieilles civilisations tropicales possédaient de certains traits caractéristiques que j'ai appelés « les aspects de la nature. » En enflammant l'imagination, ils encouragèrent la superstition et empêchèrent d'oser analyser des phénomènes physiques qui paraissaient menaçants; en d'autres termes, ils retardèrent la création des sciences physiques. Un fait intéressant à constater, c'est qu'aucun pays d'Europe n'a, sous ce rapport, autant de traits de ressemblance avec les contrées tropicales que l'Espagne. Aucune autre partie de l'Europe ne paraît être aussi clairement désignée par la nature comme le siége et le refuge de la superstition. En nous reportant aux preuves que nous avons déjà données (1) on se rappellera que les principales causes physiques de la superstition furent les famines, les épidémies, les tremblements de terre, et les climats malsains qui, en abrégeant la durée ordinaire de la vie, poussent à invoquer plus fréquemment et avec plus d'ardeur une aide surnaturelle. Ces particularités prises en masse sont bien plus saillantes en Espagne que partout ailleurs en Europe. Ce ne sera donc pas sans utilité que nous donnerons un abrégé tel qu'il puisse démontrer combien ont été malfaisants les effets qu'ils ont produits en formant le caractère national.

Si nous exceptons l'extrémité septentrionale de l'Espagne, nous pouvons affirmer que les deux principaux traits caractéristiques du climat de cette contrée sont la chaleur et la sécheresse, augmentées encore par les difficultés d'irrigation que la nature a créées sur tous les points. Car les rivières qui

(1) Voyez le second chapitre du premier volume de Buckle, *Histoire de la civilisation*.

coupent cette terre roulent pour la plupart dans des lits bien trop profonds pour qu'elles puissent servir à l'arrosement du sol qui, par suite, est et a toujours été d'une aridité extrême (1). C'est à cette cause et à la rareté des pluies que cette contrée d'Europe, aussi richement douée sous tous autres rapports, doit d'avoir été plus souvent et plus sérieusement que tout autre pays le siége de la sécheresse et de la famine (2). Ces vicissitudes du climat, surtout dans les parties centrales, faisaient de l'Espagne un pays habituellement malsain, ce qui, avec la fréquence de la famine, pendant tout le moyen âge, rendit les ravages de la peste on ne peut plus funestes (3). Ajoutons à cela que dans le Péninsule,

(1) « The low state of agriculture in Spain may he ascribed partly to physical and partly to moral causes. At the head of the former must be placed the heat of the climate and the aridity of the soil. Most part of the rivers with which the country is intersected rim in deep beds and are but little available except in a few favoured localities for purposes of irrigation. » M'Culloch, *Geographical and Statistical Dictionnary.* Lond., 1849, t. II, pag. 708. Voyez aussi Laborde, *Spain.* Lond., 1809, t. IV, pag. 284; t. V, pag. 261. L'aridité relative des différentes parties de l'Espagne est établie dans Cook, *Spain.* Lond., 1834, t. II, pag. 216-219.

(2) Sur ces secheresses et ces famines, voyez Mariana, *Historia de España.* Madrid, 1794, t. II, pag. 270; t. III, pag. 225; t. IV, pag. 32; Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España.* Paris, 1840, pag. 142, 149, 154, 170; Davila, *Historia de la vida de Felipe Tercero.* Madrid, 1771, in-fol., lib. II, pag. 114; Clarke, *Letters concerning the Spanish Nation.* Lond., 1763, in-4°, pag. 282; *Udal ap Rhys Tour through Spain.* Lond., 1760, pag. 291, 293; *Spain by an American.* Lond., 1831, t. II, pag. 282; Hoskins, *Spain.* Lond., 1851, t. I, pag. 127, 132, 152. « Espana es castigada frementemente con las sequedades y faltas de lluvias. » Muriel, *Gobierno de Carlos III.* Madrid. 1839, pag. 193.

(3) « Añadase à todo esto las repetidas pestes, y mortales epidemias que han afligido á las provincias de Espana, mayormente á las meridionales que han sido las mas sujetas á estas plagas. De estas se hace mencion en los anales é historias muy frequentemente: y en su confirmacion se puede leer el tratado histórico, ó *epidemiológia* que sobre ellas ha publicado Don Joachin de Villalba, donde se vera con dolor y espanto con quanta frequencia se repetian estos azotes desde mediados del siglo decimoquarto. » . . . . . « Dos exemplos bien recientes y dolorosos hemos visto, y conservaremos en la memoria, en los formidables estragos que acaban de padecer gran parte del reyno de Sevilla, Cadiz, y sus contornos, Malaga, Cartagena, y Alicante; sin contar la mortandad con que han afligido á la mayor parte de los pueblos de ambas Castillas las epidemias de calenturas putridas en el ano pasado de 1805. » . . . . . « Por otra parte la fundacion de tantas capillas y procesiones á San Roque, y Saná Sebastian, como abogados contre la peste, que todavia se conservan en

comprenant le Portugal, les tremblements de terre ont causé de grands désastres (1), ont surexcité les sentiments supersti-

la mayor parte de nuestras ciudades de Espana, sea otro testimonio de los grandes y repetidos estragos que habian padecido sus pueblos de este azote. Y el gran numero de medicos espanoles que publicaron tratados preservativos y curativos de la peste en los reynados de Carlos V, Felipe II, Felipe III, y Felipe IV, confirman mas la verdad de los hechos. » Capmany, *Questiones criticas*. Madrid, 1807, pag. 51, 52. Voyez aussi pag. 66, 67, et Janer, *Condicion social de los Moriscos de Espana*. Madrid, 1857, pag. 106, 107, et la notice sur Malaga dans Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*. Paris, 1808, t. III, pag. 242.

(1) « Earthquakes are still often felt at Granada and along the coast of the province of Alicante, where their effects have been very disastrous. Much further in the interior, in the small Sierra del Tremèdal, or district of Albarracia, in the province of Terrael, eruptions and shocks have been very frequent since the most remote periods; the black porphyry is there seen traversing the altered strata of the politic formation. The old inhabitants of the country speak of sinking of the ground and of the escape of sulphureous gases when they were young; these same phenomena have occurred during four consecutive months of the preceding winter, accompanied by earthquakes, which have caused considerable mischief to the buildings of seven villages situated within a radius of two leagues. They have not, however, been attended with any loss of life, on account of the inhabitants hastening to abandon their dwellings at the first indications of danger. » *Ezquerra on the Geology of Spain*, dans le *Quarterly Journal of the Geological Society of London*, t. VI, pag. 412, 413. Lond., 1850. « The provinces of Malaga, Murcia, and Granada, and, in Portugal, the country round Lisbon, are recorded at several periods to have been devastated, by great earthquakes. » Lyell, *Principles of Geology*. Lond., 1853, pag. 358. « Los terremotos son tan sensibles y frequentes en lo alto de las montanas, como en lo llano, pues Sevilla esta sujeta á ellos hallandose situada sobre una llanura tan igual y baxa como Holanda. » Bowles, *Introduccion á la Historia natural de España*. Madrid, 1789, in-4°, pag. 90, 91. « The littoral plains, especially about Cartagena and Alicante, are much subject to earthquakes. » Ford, *Spain*, 1847, pag. 168. « This corner of Spain is the chief volcanic district of the Peninsula, which stretches from Cabo de Gata to near Cartagena; the earthquakes are very frequent. » Ford, pag. 174. » Spain, including Portugal, in its external configuration, with ist vast tableland of the two Castiles, rising nearly 2,000 feet above the sea, is perhaps the most interesting portion of Europe, not only in this respect, but as a region of earthquake disturbance, where the energy and destroying power of this agency have been more than displayed upon the most tremenduous scale. » Mallet, *Earthquake Catalogue of the British Association*. Rapport pour 1858, pag. 9. Lond., 1858. — Je cite ces passages tout au long en partie à cause de leur intérêt comme vérites physiques et en partie parce que les faits qu'ils confirment sont essentiels à la saine intelligence de l'histoire d'Espagne. Leur influence sur le caractère espagnol a, je le crois, été indiquée pour la première fois dans mon *Histoire de la civilisation*, t. I, pag. 112-113. Je ne m'inquiètai pas alors d'appuyer sur des faits la preuve de la fréquence des tremblements de terre dans la péninsule, parce que je supposai que toute personne connaissant un peu l'histoire physique de la terre ne pouvait l'ignorer; mais, en avril 1858, une critique de mon ouvrage parut dans la *Revue d'Édinbourg* où l'on ne m'épargna aucune des erreurs que je suis censé avoir commises. A la page 468 de cette *Revue*, le critique, après avoir mis mes lecteurs en garde

tieux que ces phénomènes provoquent naturellement, et nous pourrons nous faire une idée de l'incertitude de la vie, dans

contre mes « inaccuracies, » fait observer que M. Buckle soutient que les « earthquakes and volcanic eruptions are most frequent and more destructive in Italy and in the Spanish and Portugese peninsula than in any other of the great countries, whence he infers by a singular process of reasoning, that superstition is more rife and the clergy more powerful; but that the fine arts flourish poetry is cultivated and the sciences neglected. Every link in this chain is more or less faulty. There is no volcano in the Spanish peninsula and the only earthquake known to have occurred there was that of Lisbon. » Il est certain que je ne dois pas m'attendre à ce qu'un écrivain de revue, qui fait un article courant dans un but immédiat et qui sait que son article n'aura pas plutôt été lu qu'il sera rejeté et oublié, puisse dans des circonstances aussi défavorables se donner la peine d'entrer dans tous les détails de son sujet afin de s'en rendre maître. Ce serait de ma part le comble de l'injustice. Cet auteur n'a aucun intérêt à être exact; son nom n'est pas connu, et sa réputation, s'il en a, n'est pas en jeu, et ses erreurs, quand il en commet, méritent toute indulgence, car elles ne sont pas destinées à vivre plus longtemps que sa publication éphémère qui les transmet, et ne peuvent par conséquent faire beaucoup de mal. — Ces considérations m'ont rendu très sobre de répliques aux critiques anonymes dont j'ai pu être l'objet : mais le passage de la *Revue d'Édimbourg* sur lequel je viens d'appeler l'attention témoigne d'une ignorance si particulière, que je désire le sauver de l'oubli comme curiosité littéraire. Ai-je besoin de dire que je pourrais réfuter tout aussi facilement les autres accusations dont j'ai pu être l'objet? Mais il ne pourra venir à l'esprit de qui que ce soit qu'après des années d'études constantes et consciencieuses, j'aie pu commettre ces erreurs que m'opposent mes adversaires, erreurs qui pourraient tout au plus être celles d'un enfant. Disons une fois pour toutes que je n'ai affirmé aucune vérité sans en avoir devers moi les preuves nombreuses et irréfragables; mais il m'est impossible d'en faire la nomenclature complète. Ce que j'ai entrepris offre déjà un champ si large que, pour le mener à bonne fin, il me faut compter non sur la générosité de mon lecteur, mais sur sa bonne foi. Je ne crois pas me montrer trop exigeant en lui demandant que si, à l'avenir, il hésitait à se prononcer entre moi et mes critiques, il veuille me donner le bénéfice du doute, et se rappeler que des faits réunis avec réflexion et dans une œuvre lentement mûrie, signée du nom de l'auteur, doivent l'emporter comme exactitude sur ceux que l'on jette dans les revues ou les journaux, car ces derniers sont non seulement écrits à la hâte et sans études préalables, mais ils ne portent pas non plus la signature de leur auteur; ce qui les décharge de toute responsabilité, de tout risque, ne peut ajouter à leur réputation et ne les expose à aucune censure. — Le fait est qu'il y a eu en Espagne, l'Italie exceptée, plus de tremblements de terre que dans toutes les autres parties de l'Europe. Le nombre des existences et des propriétés détruites par cette cause, si on les réunissait, formerait un total imposant. Quant à ces phénomènes, nous ajoutons ceux qui, moins terribles dans leurs résultats destructeurs, ne laissent pas cependant d'avoir coûté la vie non pas à des centaines d'individus, mais à des mille et des mille et d'avoir propagé la superstition à un degré inouï, il devient évident qu'ils ont eu une énorme influence sur le caractère national des Espagnols. Quiconque voudra se donner la peine de consulter les passages suivants y trouvera la preuve décisive des ravages causés par les tremblements de terre dans l'Espagne seule, c'est à dire sans y comprendre le Portugal. Ils se rapportent tous à une période de temps comprenant moins de deux cents ans,

ces contrées; nous comprendrons ainsi avec quelle facilité un clergé rusé et ambitieux put faire de cette incertitude un puissant moyen d'influence (1).

le premier tremblement de terre ayant eu lieu en 1639 et le dernier en 1829 : *Lettres de madame de Villars, ambassadrice en Espagne*. Amsterdam, 1759, pag. 205; Laborde, *Spain*. Lond., 1809, t. I, pag. 169: Dunlop, *Memoirs of Spain*. Édinb., 1834, t. II, pag. 226, 227; Boisel, *Journal du voyage d'Espagne*. Paris, 1669, in-4°, pag. 243; Mallet, *Earthquake Catalogue of the British Association*. Lond., 1858. Rapport pour 1853, pag. 146; pour 1854, pag. 26, 27, 54, 55, 57, 58, 65, 110, 140, 173, 196, 202; Swinburne, *Travels through Spain*. Lond., 1787, t. 1, pag. 166; Ford, *Spain*. Lond., 1847, pag. 178; Bacon, *Six Years in Biscay*. Lond., 1838, pag. 32. Comparez avec Inglis, *Spain*. Lond., 1831, t. 1, pag. 393; t. II, pag. 289 291. Ces écrivains racontent les ravages produits pendant cent quatre-vingt-dix ans. De leurs récits il résulte qu'en Espagne une génération ne s'est pas écoulée sans que les tremblements de terre n'aient détruit des châteaux, des villages, des villes entières et causé la mort d'une quantité d'hommes, de femmes et d'enfants. Cependant à en croire notre détracteur anonyme, il est douteux qu'il y ait jamais eu un seul tremblement de terre en Espagne, car, dit il, dans toute la péninsule, en y comprenant le Portugal, « the only earthquake known to have occurred there was that of Lisbon. »

(1) Sur les craintes superstitieuses provoquées par les tremblements de terre en Espagne, voyez un bon passage de Conde (*Historia de la dominacion de los Arabes*, pag. 155) : « En el ano 267, dia jueves, 22 de la luna de Xawâl, tembló la tierra con tan espantoso ruido y estremecimiento, que cayeron muchos alcazares y magnificos edificios, y otros quedaron muy quebrantados, se hundieron montes, se abrieron penascos, y la tierra se hundió y tragó pueblos y alturas, el mar se retrajó y apartó de las costas, y desaparecieron islas y escollos en el mar. Las gentes abandonaban los pueblos y huian á los campos, las aves salian de sus nidos, y las fieras espantadas dejaban sus grutas y medrigueras con general turbacion y trastorno; nunca los hombres vieron ni oyeron cosa semejante; se arruinaron muchos pueblos de la costa meridional y occidental de Espana. Todas estas cosas influyeron tanto en los animos de los hombres, y en especial en la ignorante multitud, que no pudo Almondhir persuadirles que eran cosas naturales, aunque poco frecuentes, que no tenian influjo ni relacion con las obras de los hombres, ni con sus empresas, sino por su ignorancia y vanos temores, que lo mismo temblada la tierra para los muslimes que para los cristianos, para las fieras que para las inocentes criaturas. » Comparez Geddes, *Tracts concerning Spain*. Lond., 1730, t. 1, pag. 89, et Marina qui, dans l'année 1395, dit (*Historia de Espana*, t. V, pag. 27) : « Tembló la tierra en Valencia mediado el mes de Diciembre, con que muchos edificios cayeron por tierra, otros quedaron desplomados; que era maravilla y lástima. El pueblo *como agorero que es, pensaba eran señales del cielo* y pronosticos de los danos que temian. » L'histoire d'Espagne abonde en exemples de cette espèce. Ils sont beaucoup trop nombreux pour être cités tous ou même pour qu'on y renvoie. Mais ce sujet a tant d'importance et il a été si mal interprété, qu'on risque d'ennuyer le lecteur. Je vais encore prouver par un exemple que les tremblements de terre ont entretenu la superstition en Espagne. En 1504, « an earthquake, accompanied by a tremendous hurricane, such as the oldest men did not remember, had visited Andalusia, and especially Carmona, a place belonging to the Queen, and occasioned frightful desolation there. The superstitious Spa-

Un autre trait caractéristique de ce pays, c'est que la vie pastorale y domine et y est entretenue surtout par la difficulté que l'on y éprouve à prendre des habitudes régulières d'industrie agricole. Dans presque toute l'Espagne, le climat rend le travail impossible au laboureur pendant la plus grande partie du jour (1); et ce repos forcé encourage chez le peuple une irrégularité de conduite, une instabilité, qui le pousse à préférer la vie errante du berger au travail plus assidu de l'agriculture (2). Pendant toute la durée de la guerre qu'ils firent à leurs conquérants mahométans, ils furent exposés à tant de sorties et de pillages de la part de l'ennemi, qu'ils comprirent la nécessité de pouvoir emporter leurs moyens d'existence, c'est pourquoi ils préférèrent le produit

niards now read in these portents *the prophetic signs by which Heaven announces some great calamity. Prayers were put up in every temple,* » etc. Prescott, *History of Ferdinand and Isabella.* Paris, 1842, t. III, pag. 174.

(1) Buckle, *History of Civilization*, t. I, pag. 40. Voyez aussi Laborde, *Spain*, t. IV, pag. 42.

(2) Un écrivain de la première partie du dix-huitième siècle fait mention « d'el gran numero de pastores que hay. » Uztaris, *Theorica y Practica de comercio*, 3ᵉ edit. Madrid, 1757, in-fol., pag. 20. Sur l'époque des Arabes, voyez Conde, *Historia de la dominacion*, pag. 244 : « Muchos pueblos, siguiendo su natural inclinacion, se entregaron à la ganaderia. » De là « the wandering life so congenial to the habits of the Spanish peasantry, » cité dans Cook, *Spain*, t. I, pag. 85, où cependant ne se trouve pas indiqué le rapport entre ce fait et la constitution physique du pays. M. Ticknor résout ce problème avec la pénétration et l'exactitude qui lui sont propres : « The climate and condition of the Peninsula, which from a very remote period had favoured the shepherd's life and his pursuits, facilitated, no doubt, if they did not occasion, the first introduction into Spanish poetry of a pastoral tone, whose echoes are heard far back among the old ballads. » . . . . . « From the Middle Ages the occupations of a shepherd's life had prevailed in Spain and Portugal to a greater extent than elsewhere in Europe; and, probably, in consequence of this circumstance, eclogues and bucolics were early known in the poetry of both countries, and became connected in both with the origin of the popular drama. » Ticknor, *History of Spanish Literature.* Lond., 1849, t. III, pag. 9, 36. Pour la littérature pastorale en Espagne, voyez Bouterwek, *History of spanish literature.* Lond., 1823, t. I, pag. 123-129, et, sur le grand nombre des nouvelles pastorales, Southey, *Letters from Spain.* Bristol, 1799, pag. 336. Mais ces auteurs n'ont saisi qu'un côté de la question, et ils ont oublié d'établir les rapports entre la littérature et les phénomènes physiques et sociaux.

de leurs troupeaux aux produits de leurs terres : ils devinrent pasteurs au lieu d'agriculteurs, par la seule raison qu'ils auraient moins à souffrir dans le cas où la guerre tournerait contre eux. Même après la prise de Tolède, bien avant dans le onzième siècle, les habitants de la frontière dans l'Estramadure, la Manche et la Nouvelle Castille étaient presque tous bergers, et le bétail paissait dans la campagne, et non dans des prairies de propriété privée (1). Tout cela augmenta l'incertitude de la vie et fortifia l'amour des aventures et cet esprit romanesque qui plus tard donna le ton à la littérature populaire. Ainsi tout devint précaire, inquiet, incertain; penser et rechercher, était chose impossible; le doute n'existait pas, et la voie se trouvait prête pour les superstitions, pour les croyances enracinées et persévérantes qui, dans les temps anciens, formèrent le trait principal de l'histoire de la nation espagnole.

Il est impossible de déterminer le degré d'influence que ces circonstances eussent pu avoir sur la destinée ultérieure de l'Espagne dans le cas où elles eussent agi seules, mais on ne peut douter qu'elles n'aient eu des conséquences importantes, quoique l'insuffisance des preuves nous mette dans

(1) Voyez les mémoires de Jovellanos dans l'*Espagne* de Laborde, t. IV, pag. 127. C'était la conséquence nécessaire de ces attaques vindicatives au moyen desquelles mahométans et chrétiens semblèrent avoir résolu de faire de l'Espagne un désert, les uns ravageant les champs des autres et détruisant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Conde, *Dominacion de los Arabes*, pag. 75, 188, 278, 346, 396, 417, 418, 471, 499, 500, 505, 523, 539, 544, 551, 578, 645, 651, 658. Voici un de ces cas, pris dans le onzième siècle : « La constancia de Alfonso ben Ferdaland en hacer entradas y talas en tierra de Toledo dos veces cada año. Qué tanto que empobreció y apuró los pueblos; » . . . . . « el tirano Alfonso taló y quemó los campos y los pueblos. » Conde, pag. 346. Ces ravages, continués à peu près sans interruption pendant sept cents ans environ, ont eu beaucoup d'influence sur le caractère national des Espagnols; ils valent la peine de recourir à Mariana, *Historia de España*, t. III, pag. 438; t. IV, pag. 193, 314; t. V, pag. 92, 317, 337, et à Cricoort, *Hist. des Arabes d'Espagne*. Paris, 1846, t. I, pag. 99.

l'impossibilité de les apprécier avec exactitude. Mais c'est là un point de peu d'importance quant au résultat actuel parce qu'une longue suite d'événements ayant une part d'influence plus grande encore ont concouru en se confondant avec ceux que nous venons de citer à former une combinaison à laquelle rien n'a pu résister et qui nous aide à suivre avec certitude les faits qui ont amené plus tard la décadence de la nation. L'histoire de l'abaissement de l'Espagne devient trop claire pour qu'on s'y trompe quand on l'étudie en prenant pour bases les principes généraux que j'ai énoncés et qui se trouvent eux-mêmes confirmés par le jour qu'ils jettent sur ce sujet aussi instructif que navrant.

Après la chute de l'empire romain, le fait principal qui se présente le premier dans l'histoire d'Espagne est l'établissement des Wisigoths et le règne de leurs opinions dans la Péninsule. Comme les Suèves qui les avaient précédés, ils étaient ariens, et l'Espagne, pendant cent cinquante ans, devint le point de ralliement de cette fameuse hérésie (1) à laquelle adhérèrent la plupart des tribus des Goths. Vers la fin du cinquième siècle, les Francs, aussitôt leur conversion, adoptèrent la croyance orthodoxe opposée et furent encouragés à déclarer la guerre à leurs voisins hérétiques. Clovis, qui était alors roi des Francs, fut considéré par

(1) La chronologie incertaine de la première partie de l'histoire d'Espagne est aux yeux d'un grand nombre d'écrivains, quant à la durée de l'arianisme, un point d'une importance bien plus grande que la mort ou l'avénement des rois. Antequera (*Historia de la legislacion española*. Madrid, 1849, pag. 37) dit : « La secta arriana, pues, segun las epocas fijadas, permaneció en Espana 125 anos. » Fleury (*Hist. ecclésiastique*, t. VII, pag. 586. Paris, 1758) dit : « Environ 180 ans, » et M'Crie, qui est en général bien informé, dit dans son *Hist. de la réforme en Espagne*. Édinb., 1829, pag. 7 : « Arianism was the prevailing and established creed of the country for nearly two centuries. » Il s'en rapporte à Grégoire de Tours. C'est donc avec raison que M. Fauriel dit de cette question : « Une question qui souffre des difficultés. » Voyez son bel ouvrage *Hist. de la Gaule méridionale*. Paris, 1836, t. I, pag. 10.

l'Église comme le champion de la foi en faveur de laquelle il attaqua les Wisigoths incrédules (1). Ses successeurs, poussés par les mêmes motifs, poursuivirent la même politique (2) et pendant près d'un siècle il y eut guerre d'opinions entre la France et l'Espagne; l'empire des Wisigoths en fut sérieusement compromis, et plus d'une fois il se vit à deux doigts de sa perte. Et c'est ainsi qu'en Espagne une guerre pour l'indépendance nationale devint une guerre pour la religion nationale (3) et qu'une alliance intime fut contractée entre les rois anciens et le clergé arien. Le clergé dans ces âges d'ignorance savait qu'il n'avait qu'à gagner à une semblable alliance (4); il recevait en retour des prières

(1) En 496, le clergé orthodoxe regardait Clovis comme « le champion qu'il peut opposer aux hérétiques visigoths et burgondes. » Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. II, pag. 41. Il se plaisait à le comparer à Gédéon (pag. 66). Comparez Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. VII, pag. 89, 90. Ortis est tellement enthousiaste, qu'il oublie son patriotisme et loue chaudement le barbare féroce qui fit, il est vrai, la guerre à son pays, mais dont les opinions théoriques étaient jugées saines. « Mientras Alarico desfogaba su encono contra los Católicos, tuvo la Iglesia Galicana el consuelo de ver Catolico á su gran Rey Clodoveo. Era el único Monarca del mundo que á la sazon profesaba la Religion verdadera. » Ortiz, *Compendio de la Historia de España*, t. II, pag. 96. Paris, 1796.

(2) Ainsi, en 531, Childebert marcha contre les Visigoths parce qu'ils étaient ariens. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. II, pag. 131. Et en 542 Childebert et Clotaire firent une nouvelle attaque et mirent le siége devant Saragosse (pag. 142). « No advertian los Godos lo que su falsa creencia les perjudicaba, y si lo advertian, su obcecacion les hacia no poner remedio. Los reyes francos, que eran católicos, les movian guerras en las Galias por arrianos, y los obispos católicos de la misma Galia gotica deseaban la dominacion de los Francos. » Lafuente, *Historia de Espana*, t. II, pag. 380. Madrid, 1850.

(3) « Los Francos por el amor que tenian á la Religion catholica, que poco antes abrazaran, aborrecian á los Visigodos como gente inficionada de la secta Arriana. » Mariana, *Historia de Espana*, t. II, pag. 43. Parlant d'une de leurs grandes batailles, il dit page 46 : « Vulgarmente se llamó el campo Arriano por causa de la religion que los Godos seguian. »

(4) « En religion et en croyance, comme en toute chose, les Visigoths se montrèrent plus sérieux, plus profonds, plus tenaces que les Burgondes. J'ai dit ailleurs comment ils étaient devenus presque en même temps chrétiens et ariens. Transplantés en Gaule et en Espagne, non seulement ils avaient persévéré dans leur hérésie, ils s'y étaient affermis, affectionnés, et dans le peu que l'histoire laisse apercevoir de leur clergé on s'assure qu'il était austère, zélé, et qu'il exerçait un grand empire sur les chefs comme sur la masse de la nation visi-

qu'il offrait contre l'ennemi et des miracles qu'il opérait à l'occasion, des avantages temporels considérables. C'est ici qu'il faut chercher la source de cette immense influence des prêtres en Espagne, influence qu'ils n'ont pas cessé de posséder, depuis et que les événements subséquents sont venus fortifier. Bien avant dans le sixième siècle, le clergé latin convertit ses maîtres les Wisigoths, et le gouvernement espagnol, en devenant orthodoxe, conféra naturellement à ses chefs spirituels une autorité égale à celle que leur reconnaissait la hiérarchie arienne (1). Disons même que les maitres de l'Espagne reconnaissants envers ceux qui les avaient retirés du sentier de l'erreur, furent plus disposés à accroître le pouvoir de l'Église qu'à le diminuer. Le clergé tira parti de cette disposition et il en résulta que, vers le milieu du septième siècle, le clergé et les classes qui dépendaient de lui eurent plus d'influence en Espagne que dans toute autre partie de l'Europe (2). Les synodes ecclésiastiques furent

gothe. » . . . . . « Les rois visigoths se croyaient obligés à de grandes démonstrations de respect pour leur clergé arien. » Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. I, pag. 577, 578.

(1) « L'abjuration de Recared eut lieu entre les années 586 et 589. Dunham, *Hist. of Spain and Portugal*. Lond., 1832, t. I, pag. 126-128 ; Mariana, *Hist. de Espana*, t. II, pag. 99-101 : Ortiz, *Compendio de la historia de España*, t. II, pag. 120 ; Lafuente, *Hist. de España*, t. II, pag. 360-363. Lafuente (pag. 384) dit : « Recaredo fué el primero que con todo el ardor de un neófito, comenzó en el tercer concilio toledano á dar á estas asembleas conocimiento y decision en negocios pertenecientes al gobierno temporal de los pueblos. » De même Antequera (*Hist. de la Legislacion*, pag. 31) est heureux de pouvoir faire observer que « Recaredo abjuró la heregia arriana, abrasó decididamente la religion de Jesu-Cristo, y *concedió á los ministros de la Iglesia una influencia en el gobierno del Estado, que vino á ser en adelante, ilimitada y absoluta.* »

(2) « As for the councils held under the Visigoth kings of Spain during the seventh century, it is not easy to determine whether they are to be considered as ecclesiastical or temporal assemblies. No kingdom was so thoroughly under the bondage of the hierarchy as Spain. » Hallam, *Middle Ages*, édit. 1846, t. I, pag. 511. « Les prêtres étaient les seuls qui avaient conservé et même augmenté leur influence dans la monarchie goth-espagnole. » Sempere, *Hist. des Cortès d'Espagne*. Bordeaux, 1815, pag. 19. Comparez Lafuente, *Hist. de España*, t. II, pag. 368, sur « la influencia y preponderancia del clero, ya solo en los negocios eclesiásticos, sino tambien en los politicos y de estado. »

non seulement les conciles de l'Église, ils furent aussi les parlements de la couronne (1). A Tolède, alors la capitale de de l'Espagne, le pouvoir du clergé fut immense. Il se manifestait avec tant d'ostentation que dans un concile qui s'y tint en 633, nous voyons le roi se prosterner littéralement la face contre terre aux pieds des évêques (2) et un demi-siècle plus tard, l'historien ecclésiastique dit que cette pratique humiliante fut répétée par un autre roi, parce que, dit-il, c'était une coutume établie (3). D'autres faits de même nature prouvent que cette cérémonie n'était point une cérémonie insignifiante. La même tendance se retrouve dans la jurisprudence, puisque, d'après le code des Wisigoths tout laïque, soit comme demandeur, soit comme défendeur, pouvait exiger que sa cause, au lieu d'être jugée par le magistrat civil, le fût par l'évêque du diocèse. Ce n'est pas tout : quand les deux partis étaient d'accord pour préférer le tribunal civil, l'évêque pouvait encore réformer le jugement, s'il estimait que la cause avait été mal jugée ; c'est à lui qu'il appartenait de veiller à l'administration de la justice et d'apprendre aux magistrats comment ils devaient remplir leurs fonctions (4). Une autre preuve plus

(1) « But it is in Spain, after the Visigoths had cast off their Arianism, that the bishops more manifestly influence the whole character of the legislation. The synods of Toledo were not merely national councils, but parliaments of the realm. » Milman, *Hist. of Latin Christianity*. Lond., 1854, t. I, pag. 380. Voyes aussi Antequera, *Hist. de la legislacion Española*, pag. 41, 42.

(2) En 633, à un concile de Tolède, le roi « s'étant prosterné à terre devant les évêques. » Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. VIII, pag. 308. Paris, 1758.

(3) En 688, à l'un des conciles de Tolède, « le roi Égica y était en personne, et, après s'être prosterné devant les évêques, *suivant la coutume*, il fit lire un mémoire où il leur demandait conseil, » etc. Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. IX, pag. 89. Paris, 1758.

(4) Voyes un sommaire très court, mais admirable de cette partie du code des Visigoths dans Durham, *Hist. of Spain*, t. IV, pag. 77, 78. La meilleure histoire en anglais peut être d'un pays étranger. « In Spain the bishops had a special charge to keep continual watch over the administration of justice and were summoned on all great occasions to instruct the

pénible encore de la domination du clergé en Espagne, c'est que les lois contre les hérétiques y furent plus dures qu'en tout autre pays : les juifs en particulier y furent poursuivis avec une inexorable rigueur (1). Le désir de maintenir la foi fut assez fort pour provoquer la déclaration formelle qu'aucun souverain ne serait reconnu, s'il ne promettait de la conserver pure de toute fausse interprétation. Il va sans dire que les juges de cette *pureté* étaient ces mêmes évêques aux suffrages desquels le roi devait son trône (2).

Telles furent les circonstances qui, durant le septième siècle comme dans les siècles précédents, assurèrent à l'Église espagnole une influence qui n'a point eu d'égale en

judges to act with piety and justice. » Milman, *Hist. of Latin Christianity*, 1854, t. I, pag. 386. Le concile de Tolède en 633 donne avis aux évêques d'admonester les juges. Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. VIII, pag. 313. Un savant jurisconsulte espagnol, Sempere, dit des évêques : « Le code du *Fuero Juzgo* fut leur ouvrage : les juges étaient sujets à leur juridiction ; les plaideurs, grevés par la sentence du juge, pouvaient se plaindre aux évêques, et ceux-ci évoquer ainsi leurs arrêts, les réformer et châtier les magistrats. Les procureurs du roi, comme les juges, étaient obligés de se présenter aux synodes diocésains annuels pour apprendre des ecclésiastiques l'administration de la justice ; enfin le gouvernement des Goths n'était qu'une monarchie théocratique. » Sempere, *Monarchie espagnole*. Paris, 1826, t. I, pag. 6 ; t. II, pag. 212, 214.

(1) « The terrible laws against heresy and the atrocious juridical persecutions of the jews, already designate Spain as the throne and centre of merciless bigotry. » Milman, *Hist. of Latin Christianity*, t. I, pag. 381. « Tan luego como la religion católica se halló dominando en el trono y en el pueblo commenzaron los concilianos toledanos á dictar disposiciones canónicas y á prescribir castigos contra los idolatras, contra los judios, y contra los hereges. » Lafuente, *Hist. de España*, t. IX, pag. 199, 200. Voyez aussi pag. 216, et t. II, pag. 406, 417, 451 ; Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. 235, 236 ; Johnstone, *Institutes of the Civil Laws of Spain*, pag. 262 ; Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, t. I, pag. 260. 261, et Southey, *Chronicle of the Cod*, pag. 18. J'indique tout particulièrement ces passages à cause de l'assertion extraordinaire du docteur Crie, que « on a review of criminal proceedings in Spain anterior to the establishment of the court of Inquisition, it appears in general that heretics were more mildly treated there than in other countries. » M'Crie, *Hist. of the Reformation in Spain*, pag. 83, le meilleur livre qu'il y ait sur les protestants espagnols.

(2) Un concile de Tolède en 638 ordonne « qu'à l'avenir aucun roi ne montera sur le trône qu'il ne promette de conserver la foi catholique. » Et dans un autre concile en 681 : « Le roi y présenta un écrit par lequel il prioit les évêques de lui assurer le royaume qu'il tenoit de leurs suffrages. » Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. VIII, pag. 339 ; t. IX, pag. 70.

Europe (1). De bonne heure, au huitième siècle, eut lieu un événement qui en apparence brisa et dispersa la hiérarchie, mais qui au fond lui fut très favorable. En 711, les mahométans firent voile de la côte d'Afrique et vinrent débarquer au sud de l'Espagne; en l'espace de trois ans ils conquirent tout le pays excepté les régions presque inaccessibles du nord-ouest. Les Espagnols, à l'abri de toute attaque dans leurs montagnes (2), reprirent bientôt courage; ils rallièrent leurs forces éparses et, à leur tour, ils assaillirent les conquérants. Une lutte désespérée s'ensuivit; elle dura près de huit siècles et pour la seconde fois en Espagne on vit une guerre d'indépendance être aussi une guerre de religion : la guerre entre les Arabes infidèles et les chrétiens espagnols entre les trinitaires de France et les ariens d'Espagne continuait lentement et en surmontant de grandes difficultés; les chrétiens avancèrent en combattant toujours. Vers le milieu du neuvième siècle, ils atteignirent la ligne du Doura (3). Avant la fin du onzième siècle, ils avaient conquis jusqu'au Tage, et Tolède leur ancienne capitale tombait entre leurs mains en 1085 (4). De grands efforts restaient néanmoins à

(1) Ces heureux temps ont été chaudement vantés par un théologien moderne, parce que pendant toute leur durée l'Église « ha opuesto un muro de bronce al error, » et parce qu'il y avait « la mas estrecha concordia entre el imperio y el sacerdocio, por cuyo inestimable beneficio debemos hacer incesantes votos. » *Observaciones sobre El Presente y El Porvenir de la Iglesia en España, por Domingo Costa y Borras, Obispo de Barcelona.* Barcelona, 1857, pag. 73, 75.

(2) Vers lesquelles ils s'enfuirent avec une vitesse qui justifia dans la bouche de leur grand ennemi Muza cet éloge quelque peu ambigu : « Dijo, son leones en sus castillos, aguilas en sus caballos, y mugeres en sus escuadrones de a pié; pero si ven la ocasion la sabien aprovechar, y cuando, quedan vencidos son cabras en escapar à los montes, que non ven la tierza que pisan. » Conde, *Hist. de la dominacion de los Arabes*, pag. 30.

(3) Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. 1, pag. xxxviii, 287. Lafuente (*Hist. de España*, t. III, pag. 363) désigne l'époque assez peu distinctement · « Basta el Duero. » Comparez Florez, *Memorias de las Reynas Catholicas*. Madrid, in-4°, 1761, t. 1, pag. 68.

(4) On trouve un récit très animé de la prise de cette ville dans Mariana, *Hist. de*

faire. Au sud, la lutte revêtit les caractères les plus sanglants; elle se prolongea avec tant d'obstination, que ce ne fut pas avant la prise de Malaga, en 1487, et de Grenade, en 1492, qne l'empire chrétien fut rétabli et que la vieille monarchie espagnole remonta définitivement sur le trône (1).

Ces événements eurent sur le caractère espagnol une influence remarquable. Pendant huit siècles successifs tout le pays fut engagé dans une croisade religieuse, et pendant que d'autres pays n'eurent que des guerres saintes qu'accidentellement, l'Espagne les conserva et les prolongea pendant plus de vingt générations (2), car il ne s'agissait pas seulement pour elle de reprendre un territoire, mais de rétablir une croyance et il arriva que les interprètes de cette croyance prirent une position élevée importante. Dans le camp et dans

España, t. II, pag. 506-513. Après lui Ortiz (*Compendio de la historia*, t. III, pag. 456) et Lafoente (*Hist. general*, t IV, pag 236-242) paraissent mons. On tronve le point de vne mahométan, le premier conp décisif porté contre leur cause, dans Conde, *Hist. de la dominacion de los Arabes*, pag. 347 : « Asi se pordió aqnella inclita cindad, y acabó el reino de Toledo con grave perdida del Islam. » Le point de vne chrétien est qne « concedió Dios al Rey la conqnista de aquella capital. » Florez, *Reynas Catholicas*, t. I, pag. 165.

(1) Circourt, *Hist. des Arabes*, t. I, pag. 313, 349; Conde, *Dominacion de los Arabes*, pag. 656, 664; Ortis, *Compendio*, t. V, pag. 509, 561; Lafnente, *Historia*, t. IX, pag. 341, 399.

(2) « According to the magnificent style of the Spanish historians, eight centuries of almost nninterrupted warfare elapsed, and three thousand seven hnndred battles were fonght, before the last of the Moorish kingdoms in Spain submitted to the Christian arms. » Robertson, *Charles V*, par Prescott. Lond., 1857, pag. 65. « En nnestra misma Espana, en Leon y Castilla, en esta nneva Tierra Santa, donde se sostenia nna cruzada perpétna y constante contra los infieles, donde se mantenia en todo sn fervor el espiritu à la vez religioso y guerrera. » Lafuente, *Hist. de España*, t. V, pag. 293. « Era Espana theatro de nna continna guerra contra los enemigos de la Fe. » Flores, *Reynas Catholicas*, t. I, pag. 226. « El glorioso empeno de exterminar à los enemigos de la Fe. » Pag. 453 « Esta guerra sagrada. » T. II, pag. 800. « Se armaron nuestros Reyes Catholicos, con zelo y animo alentada del cielo; y como la cansa era de Religion para ensanchar los Dominios de la Fe, sacrificarnn todas las fuerzas del Reyno, y sus mismas personas. » Pag. 801. Ce qu'on appelait les indnlgences de la croisade étaient accordées « aux Espagnols qni combattraient contre les Mores. » Flenry, *Hist. ecclésiastique*, t. XVIII, pag. xxi; t. XIX, pag. 158, 456; t. XXI, pag. 171.

la chambre du conseil, la voix des ecclésiastiques était entendue et obéie, car comme la gnerre avait pour but la propagation du christianisme, il semblait juste que les ministres qu'elle intéressait surtout y jouassent un rôle considérable (1). De plus le danger qui menaçait le pays était imminent, il surexcita les sentiments superstitieux que tout danger éveille, et auquel, comme je l'ai démontré ailleurs (2), les civilisations tropicales durent quelques-unes de leurs particularités principales. A peine les chrétiens espagnols eurent-ils été chassés de leurs maisons et se furent-ils réfugiés dans le Nord, que ce grand principe fut mis à l'œuvre. Dans leur retraite au milieu des montagnes, ils conservaient un coffre de reliques de saints; ils croyaient devoir être leur sauvegarde (3). Ce coffre était pour eux comme un étendard national autour duquel ils se ralliaient, et à l'aide duquel ils remportaient de miraculeuses victoires sur leurs ennemis infidèles. Ils se disaient les soldats de la croix, aussi leur esprit prit-il l'habitude des considérations surnaturelles à un degré que nous avons de la peine à comprendre, et qui les distingua sous ce rapport de toute autre nation européenne (4). Leurs jeunes gens avaient des visions, leurs

(1) « En aquellos tiempos (y duro hasta todo el siglo XV y toma de Grenada) eran los obispos los primeros capitanes de los exercitos. » Ortiz, *Compendio*, t. III, pag. 189. Los prelados habian sido siempre los primeros no solo en promover la guerra contra Mores, sino á presentarse en campana con todo su poder y esfuerzo, animando á los demas con las palabras y el esemplo. » T. V, pag. 507, 508.

(2) *Hist. of Civilization*, t. I, pag. 110-118.

(3) « Les chrétiens avaient apporté dans les Asturies une arche ou coffre plein de reliques qu'ils regardèrent depuis comme la sauvegarde de leur État. » . . . . . « Elle fut emportée et mise enfin à Oviedo, comme le lieu le plus sûr, l'ère 773, l'an 775. » Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. IX, pag. 190. Cette « arca llena de reliquias » fut emportée dans les Asturies en 714. Mariana, *Hist. de España*, t. II, pag. 227. Et suivant Ortiz (*Compendio*, t. II, pag. 182), ce fut « un tesoro inestimable de sagradas reliquias. « Voyez aussi Gedde, *Tracts concerning Spain*, t. II, pag. 237. Lond., 1730, et Ford, *Spain*, 1847, pag. 388.

(4) « But no people ever felt themselves to be so absolutely soldiers of the cross as the



vieillards avaient des rêves (1). D'étranges avertissements leurs descendaient du ciel; de mystérieux présages leur apparaissaient à la veille de la bataille et l'on remarquait que toutes les fois qu'un mahométan violait la tombe d'un saint chrétien, il en sortait le tonnerre et des éclairs pour repousser l'incrédule et au besoin pour châtier son audacieux sacrilége (2),

Dans un tel état de choses le clergé ne pouvait manquer

Spaniards did, from the time of their Moorish wars; no people ever trusted so constantly to the recnrrence of miracles in the affairs of their daily life; and therefore ne people ever talked of Divine things as of matters in their nature so familiar and common-place. Traces of this state of feeling and character are to be fennd in Spanish literatnre on all sides. » Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. II, pag. 333. Comparez Bonterwek, *Hist. of Spanish Literature*, t. I, pag. 105, 106, et le récit de la bataille de Navas dans Circoort, *Hist. des Arabes d'Espagne*, t. I, pag. 153 : « On vonlait tronver partont des miracles. » Quelques-nns de ces miracles les plns frappants se tronvent dans Lafnente, *Hist. de España*, t. V, pag. 227; Mariana, *Hist. de España*, t. II, pag. 378, 395; t. III, pag. 338, et Ortiz *Compendio*, t. III, pag. 248. t. IV, pag. 22.

(1) L'on des plns curieux de ces rêves prophétiques est conservé dans Conde, *Dominacion de los Arabes*, pag. 378, 379, ainsi que la façon dont ils furent interprétés. Ils se réalisèrent ponr la plupart. En 844 : « El Apostol Santiago, segnn qoe lo prometiera al Rey, fné visto en un caballo blanco, y con una bandera blanca y en medio della una crnz roxa, que capitaneaba nuestra gente. » Mariana, *Hist. de España*, t. II, pag. 310, 311. En 957 : « El Apostol Santiago fné visto entre las hacas dar la victoria à los fieles. » Pag. 382. En 1236 : « Publicóse por cierto que San Jorge ayodó à los Christianes, y que se halló en la pelea. » T. III, pag 323. Sur les rêves qui couvraient ces apparences, voyez Mariana, t. II, pag. 309, 446 t. III, pag. 15, 108.

(2) « Priests mingle in the council and the camp, and, arrayed in their sacerdotal robes, not unfrequently led the armies to battle. They interpreted the will of Heaven as mysteriously revealed in dreams and visions. Miracles were a familiar occurrence. The violated tombs of the saints sent forth thonders and lightnings to consume the invaders. » Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. xxxix. Au milieu de neuvième siècle eut lieu le fait suivant. « En le mas cruel de los tormentos (auxquels les chrétiens furent exposés) subió Abderramen un dia à las azoteas ó galerias de su Palacio. Descubrió desde alli los cuerpos de los Santos martirizados en los patibulos y atravesados con los palos, mandó les quemasen todos para que no quedase reliquia. Cumplióse luego la órden : pero aquel impio probó bien presto los rigores de la venganza divina que volvia por la sangre derramada de sus Santos. Improvisamente se le pegó la lengua al paladar y fauces; cerrósele la boca, y no pudo pronunciar una palabra, ni dar un gemido. Conduxeronle sus criados à la cama, morió aquella misma noche, y antes de apagarse las hogueras en que ardian los santos cuerpos, entró la infeliz alma de Abderramen en los eternos fuegos del infierno. » Ortiz, *Compendio*, t. III, pag. 52.

d'étendre son influence, ou plutôt disons que le cours des événements l'étendit pour lui. Les chrétiens espagnols enfermés pendant un laps de temps considérable dans leurs montagnes des Asturies, privés de leurs anciennes ressources, dégénérèrent bien vite et perdirent jusqu'à la pauvre civilisation qu'ils avaient acquise. Dépouillés de toutes leurs richesses, confinés dans les limites d'une région comparativement aride, ils retombèrent dans la barbarie et pendant cent ans au moins ils vécurent sans arts, sans commerce et sans littérature (1). Plus leur ignorance allait croissant, plus la superstition augmentait, et plus celle-ci à son tour fortifiait l'autorité des prêtres. Ce qui advint fut donc tout naturel : l'invasion mahométane appauvrit les chrétiens; la pauvreté engendra l'ignorance; l'ignorance engendra la crédulité, et la crédulité, en enlevant aux hommes la faculté et le désir de comprendre par eux-mêmes, engendra l'esprit de vénération, et confirma ces habitudes de soumission et cette obéissance aveugle envers l'Église qui est, malheureusement, le trait particulier et dominant de l'histoire des Espagnols.

De ce que nous venons de dire, il faut conclure donc que l'invasion mahométane fortifia les sentiments religieux du

(1) Circourt (*Hist. des Arabes*, t. I, pag. 5) dit : « Les chrétiens qui ne voulurent pas se soumettre furent rejetés dans les incultes ravins des Pyrénées, où ils purent se maintenir comme les bêtes fauves se maintiennent dans les forêts. » Le récit le plus curieux sur l'état des chrétiens espagnols dans la dernière partie du huitième siècle et dans la première partie du neuvième se trouve dans Conde, *Hist. de la dominacion*, pag. 95, 125. « Referian de estos pueblos de Galicia que son cristianos, y de los mas bravos de Afranc; pero que viven como fieras, que nunca lavan sus cuerpos ni vestidos, que no se los mudan, y los llevan puestos hasta que se los caen despedazados en andrajos, que entran unos en las casas de otros sin pedir licencia. » . . . . . En A. D. 815 : « No habia guerra sino contra cristianos por mantener frontera, y no con deseo de ampliar y extender los limites del reino, ni por esperanza de sacar grandes riquesas, por ser los cristianos gente pobre de montana, sin saber nada de comercio ni de buenas artes. »

peuple espagnol de trois manières : d'abord, en provoquant une guerre religieuse, longue et obstinée; en maintenant la présence constante de dangers imminents, et enfin par la pauvreté, et par conséquent par l'ignorance qu'elle amena parmi les chrétiens.

Ces événements qu'avaient devancés la grande guerre de l'arianisme, avec leur cortége de phénomènes physiques dont j'ai déjà indiqué la tendance dans la même direction pour les rendre plus frappants encore, produisirent un tel effet, en se combinant avec les facultés énergiques du peuple, qu'en Espagne l'élément théologique ne fut bientôt plus seulement une des parties du caractère national, mais qu'il devint le caractère même. Les rois d'Espagne les plus capables et les plus ambitieux se virent contraints de suivre le sillon tracé, et les despotes succombèrent sous la pression des opinions reçues tout en se faisant l'illusion qu'ils les dirigeaient. La guerre contre Grenade, sur la fin du quinzième siècle, fut bien plutôt une guerre religieuse qu'une guerre politique, et le but d'Isabelle, qui fit les plus grands sacrifices pour la mener à bonne fin et qui, comme capacité et comme loyauté, était bien supérieure à Ferdinand, fut moins l'acquisition d'une partie de territoire que la propagation de la foi catholique (1). Les événements qui suivirent sont faits pour dissiper tous les

(1) « Isabella may be regarded as the soul of this war. She engaged in it with the mos exalted views, less to acquire territory than to reestablish the empire of the Cross over the ancient domain of christendom. » Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. 392. Comparez Fleury (*Hist. ecclésiastique*, t. XXIII, pag. 583) : « Bannir de toute l'Europe la secte de Mahomet, » et Circourt (*Hist. des Arabes d'Espagne*, t. II, pag. 99, 109) : « Pour elle une seule chose avait de l'importance : extirper de ses royaumes le nom et la secte de Mahomet. » . . . . . « Sa vie fut presque exclusivement consacrée à faire triompher la croix sur le croissant. » Mariana (*Hist. de España*, t. V, pag. 51, 52) fait un grand éloge de son caractère qui, nous nous plaisons à le reconnaître, était parfait au point de vue espagnol. Voyez aussi Florez, *Reynas Catholicas*, t. II, pag. 774, 778, 829.

doutes qu'on pourrait conserver sur l'objet de la querelle; car à peine la guerre était-elle terminée, que Ferdinand et Isabelle rendirent un décret qui expulsait du pays tout juif qui se refusait à renier sa foi, afin que le sol de l'Espagne ne fût plus souillé par la présence des incrédules (1). Faire des juifs des chrétiens, ou si l'on n'y réussissait les exterminer, tel était l'office de l'inquisition qui fut établie sous ce même règne, et qui, à la fin du quinzième siècle, était en pleine activité (2). Pendant le seizième siècle, le trône fut

(1) « En Espana los Reyes Don Fernando y Dona Isabel luego que se viéron desembarasados de la guerra de los Moros, acordáron de echar de todo su reyno à los Judios. » Mariana, *Hist. de España*, t. VI, pag. 303. Un historien espagnol, écrivant, il n'y a pas tout à fait soixante et dix ans, exprimait son approbation dans les termes suivants : « Arrancado de nuestra peninsula el imperio Mahometano, quedaba todavia la secta Judayca, peste acaso mas perniciosa, y sin duda mas peligrosa y extendida, por estar los Judios establecidos en todos los pueblos de ella. Pero los Catolicos Monarcas, cuyo mayor afan era desarraigar de sus reynos toda planta y raiz infecta y contraria á la fé de Jesu-Cristo, dieron decreto en Granada dia 30 de Marzo del ano mismo de 1492, mandando saliesen de sus dominios los Judios que no se bautisasen dentro de 4 meses. » Ortiz, *Compendio*. Madrid, 1798, t. V, pag. 564. L'importance qu'il y a à connaître le jugement que portent les Espagnols sur ces événements et d'autres semblables me décide à transcrire tout au long leurs propres expressions, ce qui dans d'autres circonstances pourrait paraître superflu. En général les historiens s'attachent trop aux transactions publiques et pas assez aux opinions qu'elles soulèvent. Cependant, en fait, les opinions forment la partie la plus précieuse de l'histoire, car elles sont le résultat des causes générales, tandis que les actes politiques sont souvent les particularités de puissantes individualités. Je ne puis au juste déterminer le nombre des juifs chassés. L'estimation varie de 160,000 à 800,000. Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. II, pag. 148; Mariana, *Hist. de España*, t. VI, pag. 304; Ortiz, *Compendio*, t. V, pag. 564; Lafuente, *Hist. de España*, t. IX, pag. 412, 413; Llorente, *Hist. de l'inquisition*. Paris, 1817, t. I, pag. 261; Mata, *Dos Discursos*. Madrid, 1794, pag. 64, 65; Castro, *Decadencia de España*. Cadis, 1852, pag. 19.

(2) Elle avait été introduite en Aragon en 1242. Mais suivant M. Tapia, « sin embargo la persecucion se limitó entonces à la secta de los albigenses ; y como de ellos hubo tan pocos en Castilla, no se consideró sin duda necesario en ella el establecimiento de aquel tribunal. » Tapia, *Hist. de la civilizacion Española*. Madrid, 1840, t. II, pag. 302. Llorente, il est vrai, dit (*Hist. de l'inquisition d'Espagne*. Paris, 1817, t. I, pag. 88) : « Il est incertain si au commencement du XVe siècle l'inquisition existait en Castille. » Dans le nouvel ouvrage de M. Lafuente, 1232 est indiqué comme la date la plus récente ; mais « á fines del siglos XIV y principios del XV apenas puede saberse si existia » le tribunal de l'inquisition en Castille. » Lafuente, *Hist. de España*, t. IX, pag. 204-206. Madrid, 1852. C'est donc avec toute raison que Mariana (*Historia*, t. VI, pag. 171) appelle l'inquisition de Ferdinand et d'Isa-

occupé par deux princes d'un grand esprit et tous les deux marchèrent dans la même voie. Charles-Quint, qui succéda à Ferdinand en 1516, gouverna l'Espagne pendant quarante ans, et le caractère général de son administration fut le même que celui de ses prédécesseurs. Quant à sa politique étrangère, ses trois principales guerres furent contre la France, contre les princes allemands et contre la Turquie. La première fut une guerre séculière, mais les deux dernières furent essentiellement religieuses. Dans la guerre contre l'Allemagne, il défendit l'Église contre les innovations; et à la bataille de Muhlberg, il réduisit si complétement les princes protestants, qu'il retarda pendant quelque temps les progrès de la réforme (1). Dans l'autre grande guerre, champion du christianisme contre le mahométisme, il consomma ce que son grand-père avait commencé. Charles défit et chassa les mahométans de l'Est, de la même manière que Ferdinand les avait chassés de l'Ouest : la défaite des Turcs devant Vienne fut, au seizième siècle, ce que la défaite des Arabes devant Grenade avait été au quinzième (2). Ce fut donc avec raison qu'à la fin de sa carrière Charles se vantait d'avoir toujours préféré sa foi à son pays, et que le but principal de son ambition avait été de soutenir les intérêts du christianisme (3). Le zèle avec lequel il com-

belle « un nuevo y santo tribunal. » Voyez aussi Florez, *Memorias de las Reynas Cathólicas*, t. II, pag. 799.

(1) Prescott, *Hist. of Philip II*, t. 1, pag. 23. Lond., 1857; Davies, *Hist. of Holland*, t. 1, pag. 447. Lond., 1841. Sur le caractère religieux de la politique allemande, comparez Mariana, *Hist. de España*, t. VII, pag. 330; Ortiz, *Compendio*, t. VI, pag. 495.

(2) Prescott, *Philip II*, t. 1, pag. 3, et la suite de l'*Hist. ecclésiastique* de Fleury, t. XXVII, pag. 280. Robertson est porté à déprécier la grandeur de ce fait, quoiqu'il loue Charles-Quint d'avoir terminé la guerre. *Hist. of Charles V*, pag. 246.

(3) Dans le discours qu'il fit lors de son abdication, il est dit que « he had been ever mindful of the interests of the dear land of his birth, but above all of the great interests of

battit pour la foi apparait dans ses efforts contre l'hérésie dans les Pays-Bas. D'après des autorités contemporaines, très compétentes, cinquante à cent mille personnes furent mises à mort sous son règne dans la Néerlande pour leurs opinions religieuses (1). Des recherches plus récentes ont fait douter de ces faits (2), que l'on a sans doute exagérés; mais nous savons qu'entre 1520 et 1550, il publia une série de lois qui avaient pour but de faire décapiter, brûler vifs ou enterrer vivants tous ceux qui étaient convaincus d'hérésie. Les pénalités étaient variées et s'appliquaient selon les cas; mais on était tenu de prononcer la peine capitale contre tout individu qui avait acheté un livre entaché d'hérésie, contre celui qui l'avait vendu ou qui l'avait seulement copié pour son usage particulier (3). Le dernier conseil qu'il adressa à son fils fut en harmonie avec ces mesures. Quelques jours seulement avant sa mort, il signa un codicile à son testament portant qu'il recommandait de ne point faire grâce aux hérétiques, de les mettre tous à mort, et de veiller au maintien de la sainte inquisition, seule capable d'accomplir une œuvre aussi louable (4).

christianity. His first object had been to maintain these inviolate against the infidel. » Prescott, *Philip II*, t. 1, pag. 8. Minana fait l'éloge de « el Cesar con piadoso y noble ánimo esponia su vida á los peligros para extender los limites del imperio christiano. » *Continuacion de Mariana*, t. VIII, pag. 252. Comparez avec la suite de l'*Hist. ecclésiastique* de Fleury, t. XXXI, pag. 19.

(1) Grotius dit 100,000, Bor, Meteren et Paul disent 50,000. Watson, *Hist. of Philip II*. Lond., 1839, pag. 45, 51. Davies, *Hist. of Holland*. Lond., 1841, t. 1, pag. 498, 499; Motley, *Dutch Republic*. Lond., 1858, t. 1, pag. 103, 104.

(2) M. Prescott, si ma mémoire ne me trompe pas, le met en doute. Mais l'opinion de l'éminent historien doit perdre de sa valeur, parce qu'il ignore la littérature hollandaise où il faut aller chercher ses preuves. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, l'estimable ouvrage de M. Motley laisse peu à désirer.

(3) Prescott, *Philip II*, t. 1, pag. 196, 197. Les premières personnes furent brûlées en 1523. Motley, *Dutch Republic*, t. 1, pag. 69. On trouve la description de la manière de brûler vif dans Davies, *Hist. of Holland*, t. 1, pag. 383; t. II, pag. 341, 342.

(4) Il mourut le 21 septembre, et le 9 il avait signé un codicile dans lequel il « enjoigned

Il ne faut pas attribuer cette politique barbare aux vices ou au tempérament particulier du maître, mais à l'action combinée de causes plus larges qui réagirent sur l'individu et l'entraînèrent dans leur course. Charles n'était point un homme vindicatif: sa nature le portait plutôt à la clémence qu'à la rigueur; nul ne peut mettre en doute sa sincérité : il fit ce qu'il croyait être son devoir; et il fut un ami si tendre, que ceux qui le connurent le mieux furent ceux qui l'aimèrent le mieux (1); cependant cela ne suffit pas à lui

his son to follow up and to bring to justice every heretic in his dominious, and his without exception and without favour, or mercy to any one. He conjured Philip to cherish the holy inquisition as the best means of accomplishing this good work. » Prescott, *Additions to Robertson's Charles V*, pag. 576. Voyez anssi ses instructions à Philippe dans Raumer, *Hist. of the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, t. I, pag. 91, et, pour son opinioo sur l'inquisition, voyez sa conversation avec sir Thomas Wyatt, imprimée d'après les papiers de l'État dans Fronde, *Hist. of England*, t. III, pag. 456. Lond., 1858. On ponrrait croire à de la déclamation, mais dans Tapia (*Civilisacion Española*. Madrid, 1840, t. III, pag. 76, 77), on trouvera une lettre officielle très ferme dans laquelle Charles n'hésite pas à dire : « La Santa Inquisicion como officio santo y puesto por los reyes cathólicos nuestros Señores y abuelos à honra de Dios nuestro Senor y de nuestra santa fé cathólica, tengo firme è entranablemente asentado y fijado en mi corazon, para la mandar favorecer y honrar, como principe josto y temeroso de Dios es ohligado y debe hacer. » — Le codicile de Charles existe encore ou du moins il existait il y a peu de temps au milieu des archives de Simancas. Ford, *Spain*, 1847, pag. 334. Dans le grand onvrage de M. Lafnente, *Hist. de España*, t. XII, pag. 494, 495. Madrid, 1853, on y renvoie dans un langage qui en plus d'un sens est parfaitement espagnol : « Su testamento y codicilo respiran las ideas cristianas y religiosas en que habia vivido y la piedad que señaló su muerte. » . . . . . « Es muy de notar su primera clánsula (c'est à dire le codicile) por la cual deja muy encarecidamente recomendado al rey Don Felipe que use de todo rigor en el castigo de los hereges luteranos que habian sido presos y se hubieren de prender en Espana. » . . . . . « Sin escepcion de persona alguna, ni admitir ruegos, ni tener respeto á persona alguna; porque para al efecto de ello favorezca y mande favorecer al Santo Officio de la Inquisicion, » etc.

(1) On peut accuser le témoignage d'un compatriote de partialité, mais d'un autre côté, Raumer, dans son excellent ouvrage *Hist. of the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, t. I, pag. 22, fait observer avec raison que l'on a mal apprécié son caractère, « by reason that historians have availed themselves by preference of the inimical narratives of french and protestant writers. » Pour me tenir entre ces deux extrêmes, je vais transcrire le résume du règne de Charles V tel qu'il est donné par un savant écrivain exempt de tout préjogé : « Tortuous as was sometimes the policy of the emperor, he never, like Francis, acted with treachery; his mind had too much of native grandeur for such baseness. Sincere in religion and friendship, faithful to his word, element beyond example, liberal towards his servants, indefatigable in his regal duties, anxious for the welfare of his subjects, and generally

former une opinion. Il fut obligé d'obéir aux tendances du siècle et du pays dans lesquels il vécut, et la nature de ces tendances devint plus évidente encore après sa mort, quand sur le trône d'Espagne, on vit se maintenir pendant plus de quarante ans un prince qui y était monté à la fleur de l'âge, par droit d'héritage, et dont le règne est surtout intéressant comme symptôme et comme conséquence du caractère du peuple qu'il gouverna,

Philippe II qui succéda à Charles-Quint, en 1555, fut, on peut le dire, l'incarnation de son époque. Le plus éminent de ses biographes se borne à dire de lui qu'il fut le type le plus parfait du caractère national de son pays (1). Sa maxime favorite, la clef de tonte sa politique, était que « il vaut mieux ne pas régner, que régner sur des hérétiques (2). » Armé du pouvoir suprême, il employa toutes ses facultés à faire de cette maxime un principe. Aussitôt qu'il apprit que les protestants se faisaient des prosélytes en Espagne, il n'eut plus de repos qu'il n'eût étouffé l'hérésie (3), et il fut si admirablement secondé par le sentiment général du peuple, qu'il put, sans courir aucnn risque pour lui-même, supprimer des opinions qui ébranlèrent toutes les autres parties de

blameless in private life, his character will not suffer by a comparisoo with that of any monarch of his times. » Dunham, *Hist. of Spain*, t. V, pag. 44. « La clémence était le fond de soo caractère. » Pag. 30.

(1) « The Spaniards, as he grew in years, beheld, with pride and satisfaction, in their fotnre sovereign, the most perfect type of the national character. » Prescott, *Hist. of Philip II*, t. 1, pag. 39. Et anssi dans Motley, *Dutch Republic*, t. 1, pag. 128 : « He was entirely a Spaniard, » et dans Lafneote, *Hist. de España*, t. I, pag. 155 : « Pero el reinado de Felipe fué todo Espanol. »

(2) Prescott, *Philip II*, t. 1, pag. 68, 210; t. II, pag. 26; Watson, *Philip II*, pag. 55. Comparez Flenry, *Hist. ecclésiastique*, t. XXXIV, pag. 273.

(3) « Como era tan zeloso en la extirpacion de la heregia, nno de sns primeros cnidados fué el castigo de los Luteranos; y á presencia suya, se execntó en Valladolid, el dia ocho de Octnbre, el suplicio de mnchos reos de este delito. » Minana, *Continuacion de Mariana*, t. IX, pag. 212.

l'Europe. La réforme, en Espagne, mourut; après quelques efforts, il ne fallut pas plus de dix ans pour que le dernier vestige en eût disparu (1). Les Hollandais voulurent adopter et ils adoptèrent en effet, en maintes circonstances, la doctrine réformée; aussi Philippe leur fit-il la guerre, une guerre cruelle qui dura trente ans et qu'il continua jusqu'à sa mort, parce qu'il s'était juré d'extirper la nouvelle croyance (2). Il donna l'ordre de brûler vif tout hérétique qui refuserait d'abjurer. Si l'hérétique abjurait, il lui était accordé quelque indulgence; mais il avait été souillé, il devait mourir. Au lieu d'être brûlé vif, il était exécuté voilà tout (3). Nous ne savons pas au juste le nombre de ceux qui moururent dans les Pays-Bas (4). Mais Albe se

(1) « The contest with Protestantism in Spain, under such auspices, was short. It began in earnest and in blood about 1559, and was substantially ended in 1570. » Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. I, pag. 425. Voyez aussi M'Crie, *Hist. of the Reformation in Spain*, pag. 336, 346. C'est ainsi que « Espana se preservó del contagio. Hizolo con las armas Carlos V, y con las hogueras los inquisidores. Espana se aisló del movimiento europeo. » Lafuente, *Hist. de España*, t. I, pag. 144. Madrid, 1850. M. Lafuente ajoute que dans son opinion toute la chrétienté est sur le point d'imiter le bon exemple donné par l'Espagne en rejetant le protestantisme : « Si no nos equivocamos, en nuestra misma edad se notan sintomas de ir marchando este problema hácia su resolucion. El catolicismo gana prosélitos; los protestantes de hoy no son lo que antes fueron, y creemos que la unidad católica se realizará. »

(2) « Avant l'arrivée d'Albe, « Philip's commands to Margaret were imperative, to use her utmost efforts to extirpate the heretics. » Davies, *Hist. of Holland*, t. I, pag. 534. Et en 1563, il écrivait : « The example and calamities of France prove how wholesome it is to punish heretics with rigour. » Raumer, *Hist. of the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, t. I, pag. 171. Les Espagnols estimaient que les Hollandais étaient coupables d'un double crime comme rebelles envers Dieu et le roi : « Rebeldes á Dios por la heregia y á su Principe á quien debian obedecer. » Mariana, *Hist. de España*, t. VII, pag. 440. « Tratarian de secreto de quitar la obediencia á Dios y á su Principe. » Vanderhammen, *Don Filipe el Prudente Segundo deste Nombre* Madrid, 1632, pag. 44, rev. Ou, comme le dit Minana, Philippe « tenia los mismos enemigos que Dios. » *Continuacion de Mariana*, t. X, pag. 139.

(3) Motley, *Dutch Republic*, t. I, pag. 229; Watson, *Philip II*, t. II, pag. 31, 32, 177.

(4) M. Motley, à la date de 1566, dit : « The prince of Orange estimated that up to this period fifty thousand persons in the provinces had been put to death in obedience to the edicts. He was a moderate man and accustomed to weigh his words. » Motley, *Dutch Republic*, t. I, pag. 424, 425.

vantait avec orgueil d'avoir mis à mort de sang-froid plus de dix-huit mille personnes sans compter un bien plus grand nombre tuées sur le champ de bataille (1). Ce qui porterait le nombre des victimes pendant la courte durée de son pouvoir à plus de quarante mille. Ce calcul ne peut guère être loin de la vérité, puisque nous savons d'après d'autres sources que dans l'espace de moins d'un an, plus de dix-huit mille furent exécutées ou brûlées (2). Ces mesures étaient dues à Philippe qui les avait ordonnées comme parties essentielles de son plan général (3). Le désir dominant de son esprit, auquel il sacrifiait toute autre considération, c'était de réduire à néant la nouvelle croyance et de replacer la vieille foi dans son ancienne splendeur. Son immense ambition, son amour desordonné du pouvoir suprême ne venaient qu'en second. Il ambitionna l'empire de l'Europe parce qu'il eut l'immense désir d'y rétablir sans conteste l'autorité de l'Église (4), Toute sa politique, toutes

(1) Watson, *Philip II*, pag. 248, 249. Tapia (*Civilisacion Española*, t. III, pag. 95) dit : « Quito la vida á mas de diez y ocho mil protestantes con diversos géneros de suplicios. » Comparez Motley, *Dutch Republic*, t. II, pag. 423, et Davies, *Hist. of Holland*, t. I, pag. 608.

(2) Davies, *Hist. of Holland*, t. I, pag. 567. Vanderhammen (*Don Filipe el Prudente*. Madrid, 1632, pag. 52, rev.) certifie avec bonheur que « muriessen mil y setecientas personas en pocos dias con fuegn cordel y cuchillo en diversos lugares. »

(3) « El Duque de Alba, obrando en conformidad á las instrucciones de su soberano, y apoyado en la aprobacion que merecian al rey todas sus medidas. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XIII, pag. 221.

(4) « It was to restore the Catholic Church that he desired to obtain the empire of Europe. » Davies, *Hist. of Holland*, t. II, pag. 329. « El protestó siempre « que sus desinios en la guerra, y sus exercitos no se encaminauan á otra cosa, que el ensalçamiento de la Religion Christiana. » Vanderhammen, *Don Filipe el Prudente*, pag. 125. « El que aspiraba á someter todas las naciones de la tierra á su credo religioso. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XV, pag. 203. L'évêque de Salamanque, en 1563, se vantait ouvertement de ce « que son roi ne s'étoit marié avec la reine d'Angleterre que pour ramener cette isle à l'obéissance de l'Église. » Continuation de Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. XXXIII, pag. 331. Comparez Ortiz, *Compendio*, t. VI, pag. 216. « Este casamiento no debió de tener otras miras que el de la religion. »

ses guerres tendirent vers ce but unique. Peu après son avénement au trône il conclut avec le pape un traité ignominieux afin qu'on ne pût l'accuser de porter les armes contre le chef du monde chrétien (1) et sa dernière grande entreprise, la plus importante de toutes sous bien des rapports, fut d'équiper, au prix de sacrifices incroyables d'argent, cette fameuse armada avec laquelle il espérait abaisser l'Angleterre et couper dans sa racine l'hérésie de l'Europe en enlevant aux protestants leur principal soutien et le seul asile où ils fussent certains de trouver un refuge sûr et honorable (2).

Pendant que Philippe marchait sur les traces de ses prédécesseurs en prodiguant le sang et le trésor de l'Espagne, afin de propager les saines opinions religieuses (3), le

(1) Sur ce traité, le seul traité humiliant qu'il ait jamais conclu, voyez Prescott, *Philip II*, t. I, pag. 104. Son dernier conseil à son fils en mourant fut «Siempre estareis en la obediencia de la Santa Iglesia Romana, y del Sumo Pontifice, teniendola por vuestro Padre espiritual.» Davila, *Hist. de la Vida de Felipe Tercero*. Madrid, 1771, in-fol., lib. I, pag. 29. Suivant un autre écrivain, «la ultima palabra que le salió con el espiritu, fue : «Yo muero como Católico Christiano en la Fe y obediencia de la Iglesia Romana, y respeto al Papa, como á quien trae en sus manos las llaues del Cielo, como á Principe de la Iglesia, y Teniente de Dios sobre el imperio de las almas.» Vanderhammen, *Don Filipe el Prudente*, pag. 124.

(2) Élisabeth, réunissant les trois terribles qualités de l'hérésie, du pouvoir et du talent, était en horreur aux Espagnols à un degré incroyable, et il n'y eut jamais d'entreprise plus vraiment nationale que l'équipement de l'armada contre elle. Un ou deux passages d'un grave historien feront ressortir les sentiments qu'elle inspirait même après sa mort et aideront le lecteur à former son opinion sur l'esprit espagnol à cette époque : «Isabel, ó Jezabel, Reyna de Inglaterra, heretica Calvinista, y la mayor perseguidora que ha tenido la sangre de Jesu-Christo y los hijos de la Iglesia.» Davila, *Hist. de Felipe Tercero*, pag. 74. «Los sucesos de fuera causaron admiracion ; y el mayor y muy esperado de toda la Christiandad fue la muerte de Isabela, Reyna de Inglaterra, heretica Calvinista, que hizo su nombre famoso con la infamia de su vida, y perseguir á la Iglesia, derramando la sangre de los Santos, que defendian la verdadera Religion Católica, dexando registradas sus maldades en las historias públicas del mundo, pasando su alma á coger el desdichado fruto de su obstinada soberbia en las penas del Inferno, donde conoce con el castigo perpetuo el engano de su vida.» Pag. 83, 84.

(3) Un des écrivains contemporains les plus éminents dit : «It was Philip's enthusiasm

peuple, au lieu de se révolter contre un système aussi monstrueux, y adhérait au contraire et le sanctionnait avec bonheur. Il ne se contenta même pas de le sanctionner, il fit presque un Dieu de l'homme qui l'avait imposé. Jamais peut-être on ne vit de prince adoré de ses sujets comme le fut Philippe II pendant un aussi long espace de temps et à travers autant de vicissitudes de la fortune. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, les Espagnols s'attachèrent à lui avec une fidélité, une loyauté inébranlable. Leur amour n'en fut diminué ni par ses revers, ni par son aspect farouche, ni par ses cruautés ou par ses exactions exorbitantes. En dépit de tout, ils l'aimèrent jusqu'à la fin. Dans son arrogance folle, Philippe ne permettait à aucun, pas même aux nobles les plus puissants, de lui adresser la parole autrement qu'à genoux, et il ne répondait que par demi-mots, laissant à ceux à qui il avait parlé le soin de compléter sa pensée et d'obéir à ses commandements du mieux qu'ils pouvaient (1). Et tous se montraient prêts à obéir à ses moindres désirs. Un contemporain de Philippe frappé des hommages universels dont il fut l'objet, dit que les Espagnols « ne se contentaient pas de l'aimer, de le

to embody the wrath of God against heretics. » Motley, *Dutch Republic*, t. II, pag. 155. « Philip lived but to enforce what he chose to consider the will of God. » Pag. 285.

(1) « Personne vivante ne parloit à lui qu'à genoux, et disoit pour son excuse à cela qu'estant petit de corps, chacun eust paru plus eslevé que lui, outre qu'il scavoit que les Espagnols estoient d'humeur si altière et hautaine, qu'il estoit besoin qu'il les traittast de cette façon; et pour ce mesme ne se laissoit voir que peu souvent du peuple, n'y mesme des grands, sinon aux jours solennels et action nécessaire en cette façon? Il faisoit ses commandements à demy mot, et falloit que l'on devinast le reste, et que l'on ne manquast à bien accomplir toutes ses intentions; mesmes les gentilshommes de sa chambre et autres qui approchaient plus près de sa personne n'eussent osé parler devant luy s'il ne leur eust commandé se tenant un tout seul à la fois près de la porte du lieu où il estoit, et demeuran nud teste incessamment et appuyé contre un tapisserie, pour attendre et recevoir ses commandements. » *Mémoires de Cheverny*, pag. 352, 353, dans Petitot, *Collection des mémoires*, t. XXXVI. Paris, 1823.

respecter, mais qu'ils allaient jusqu'à l'adoration. Ils estimaient que ses ordres étaient sacrés; les violer c'était offenser Dieu (1). »

Qu'un homme comme Philippe, qui ne compta jamais un ami, dont toute la personne froide et hautaine repoussait la confiance, maître dur, parent dénaturé, roi sanguinaire et sans pitié, qu'il ait pu être vénéré de toute la nation, au milieu de laquelle il vivait et qui suivait des yeux toutes ses actions, c'est là un des faits les plus étonnants et les plus inexplicables qui à la première vue nous frappe tout d'abord, dans l'histoire moderne. Trouver un roi qui se distingue par toutes les qualités les plus propres à inspirer la terreur et le dégoût et être obligé de reconnaître qu'il fut bien plus aimé que craint et qu'il fut l'idole d'un très grand peuple pendant toute la durée d'un règne très long, c'est là un fait si remarquable, qu'il mérite une étude sérieuse; aussi est-il nécessaire pour éclaircir un point aussi difficile d'entrer plus avant dans les causes de cet esprit de fidélité qui pendant plusieurs siècles a distingué les Espagnols de la plupart des autres peuples de l'Europe.

(1) Tels sont les mots que rapporte Contarini comme cités dans Rank, *Ottoman and Spanish Empires*. Lond., 1843, pag. 33. Sismondi, quoiqu'il ignorât ce passage, fait observer dans sa *Literature of the South of Europe* (t. VII, pag. 273. Lond., 1846) que Philippe, quoiqu'il fût « little entitled to praise, has yet been always regarded with enthusiasm by the Spaniards. » Environ un demi-siècle après sa mort, sommerdyck visita l'Espagne, et dans son curieux ouvrage sur ce pays il nous apprend que Philippe était appelé « le Salomon de son siècle. » Aarsens de Sommerdyck, *Voyage d'Espagne*. Paris, 1665, in-4°, pag. 63, 95. Voyez aussi Yanes, *Memorias para la Historia de Felipe III*. Madrid, 1723, pag. 294. « El gran Felipe, aquel Sabio Salomon. » Un autre écrivain le compare à Numa : « Hacia grandes progresos la piedad, á la qual se dedicaba tanto el Rey Don Felipe, que parecia su reynado en Espana lo que en Roma el de Numa, despues de Rómulo. » Miñana, *Continuacion de Mariana*, t. IX, pag. 241. Quand il mourut, « celebradas sus exêquias entre lagrimas y gemidos. » T. X, pag. 259, 260. Nous apprenons en outre (Vanderhammen, *Filipe Segundo*. Madrid, 1632, pag. 120, rev.) que le peuple lui reconnaissait « una grandeza adorable, y alguna cosa mas que las ordinarias á los demas hombres. »



L'immense influence du clergé fut incontestablement une première cause. Car les maximes que ce corps puissant inculque dans l'esprit du peuple, l'excitent à accorder à leurs princes un respect plus grand que de lui-même il ne serait porté à accorder. L'on ne peut mettre en doute qu'il n'y ait une connexion réelle et pratique entre la fidélité et la superstition; c'est un fait consacré par l'histoire que ces deux sentiments ont grandi ensemble et vieilli ensemble, et c'est en vérité ce à quoi l'on doit s'attendre quand on part de bases spécnlatives, car ces deux sentiments sont le produit de la vénération qui rendent les hommes humbles dans leur conduite et crédules dans leur foi (1). L'expérience et la raison se réunissent donc pour indiquer ce fait comme une loi générale de l'esprit; il peut ne pas être respecté dans certains cas exceptionnels, mais il doit l'être le plus souvent. Peut-être le seul cas dans lequel ce principe fait défaut, se présente-t-il quand le gouvernement, comprenant mal ses intérêts, offense le clergé et se sépare de lui. Une lutte s'établit alors entre la superstition et la fidélité au prince; les politiques s'attachent à ce dernier principe, les spiritualistes, au premier. Un pareil état de guerre se présente en Écosse; mais l'histoire n'en offre pas beaucoup d'exemples et certes il ne se présenta jamais en Espagne où, au contraire, plusieurs circonstances concoururent à cimenter l'union entre la conronne et l'Église, à accoutumer le peuple à les regarder toutes deux avec un même respect, une même vénération.

La plus saillante de ces circonstances fut, sans aucun doute, la grande invasion arabe, qui repoussa les chrétiens

(1) « Habits of reverence, which carried into religion, cause superstition, and of carried into politics, cause despotism. » Buckle, *Hist. of Civilisation*, t. I, pag. 616.

dans un coin de l'Espagne et les réduisit à de telles extrémités, qu'il ne fallut rien de moins que la plus stricte discipline, l'obéissance la plus absolue à leur roi, et la foi en des secours surnaturels, pour leur conserver l'esprit de résistance. Du fond de leurs montagnes, ils se firent un rempart contre l'envahissement du mahométisme qui inspirait une égale horreur à tous les rois chrétiens. Le clergé avait le même intérêt à chasser les mahométans d'Espagne. Pendant plus de huit cents ans, un traité d'alliance entre l'Église et l'État fut une nécessité imposée aux Espagnols par les particularités de leur position ; et après que la nécessité eut cessé d'être, il arriva tout naturellement que l'association des idées survécut au danger primitif et que l'esprit du peuple en avait reçu une impression qu'il était devenu presque impossible d'effacer.

A l'appui de cette impression et de la fidéilté sans exemple qui en fut le résultat, nous trouvons à chaque pas de nouveaux témoignages. Dans aucun autre pays on ne trouve un aussi grand nombre de vieilles balades se rattachant immédiatement à l'histoire nationale. Et l'on a observé que ce qui les caractérise, c'est le zèle avec lequel elles inçulquent l'obéissance et la dévotion envers les princes ; c'est à cette source plutôt que dans les grandeurs militaires qu'ils puisent leurs exemples favoris de vertu (1). En littérature, la première

(1) « More ballads are connected with Spanish history than with any other and in general they are better. The most striking peculiarity of the whole mass is, perhaps, to be found in the degree in which it expresses the national character. Loyalty is constantly prominent. The lord of Butrago sacrifices his own life to save that of his sovereign, » etc. Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. 1, pag. 133. « In the unplicit obedience of the old spanish knight, the order of the king was paramonnt to every consideration, even in the case of friendship and love. This code of obedience has passed into a proverh « mas pesa, el Rey que la sangre. » Ford, *Spain*, pag. 183. Comparez l'admirable petit ouvrage de M. Lewes, *the Spanis Drama*. Lood., 1846, pag. 120. « Ballads fall of war, loyalty, and love. »

grande manifestation de l'esprit espagnol fut le poème *le Cid*, écrit à la fin du douzième siècle et dans lequel nous trouvons de nouvelles preuves de cette fidélité extraordinaire au prince que les circonstances avaient imposée au peuple (1). Les conciles ecclésiastiques nous montrent la même tendance ; car, à quelques exceptions près, aucune autre Église ne s'est montrée aussi ardente à soutenir les prérogatives des rois (2). Dans la législation civile, nous voyons à l'œuvre le même principe ; car il est reconnu, d'après de hautes autorités, qu'aucun système de lois ne consacre à un aussi haut degré la fidélité au prince que les codes espagnols (3). Leurs auteurs dramatiques mêmes ne

(1) Voyes quelques remarques intéressantes de l'onvrage de M. Tapia, *Civilisacion Españada*, t. I. Il dit que, quoique cruellement persécuté par Alfonso, la première chose que fit le Cid, après avoir remporté une grande victoire, fut d'envoyer son capitaine avec l'ordre « para que lleve al rey Alfonso treinta caballos árabes bien ensillados con sendas espadas pendientes de los arzones en senal de homenage, *á pesar del agravio que habia recibido.* » Pag. 274. Et à la page 280 : « Comedio y obediente súbdito á un rey que tan mal le habia tratado. » Southey (*Chronicle of the Cid*, pag. 268) remarque avec surprise que les vieilles chroniques représentent la Cid comme « offering to kiss the feet of the king. »

(2) Le seizième concile de Tolède appelait les rois « vicaires de Dieu et du Christ, » et rien n'est plus fréquent dans les conciles de cette époque que leurs exhortations aux peuples pour l'observation du serment de fidélité à leur roi et leurs anathèmes contre les séditieux. » Sempere, *Monarchie espagnole*, t. 1, pag. 41. « Aparte de los asuntos de derecho civil y canónico y de otros varios que dicen relacion al gobierno de la Iglesia, sobre los cuales se contienen en todos ellos dispociones muy utiles y acertadas, la mayor parte de las leyes dictadas en estas assembleas tuvieron por objeto dar fuerza y estabilidad al poder real, proclamando su inviolabilidad y estableciendo graves penas contra los infractores ; condenar las heregias, » atc. Antequera, *Hist. de la Legislacion Española*, pag. 47.

(3) « Loyalty to a superior is carried to a more atrocions lenght by the Spanish law than I have seen it elsewhere. » . . . . . « The *Partidas* (P. 2, T. 13, L. 1) speaks of an old law whereby any man who openly wished to see the King dead, was condemned to death, and the loss of all that he had. The utmost mercy to be shown him was to spare his life and pinck out his eyes, that he might never see with them what he had desired. To defame the King is declared as great a crime as to kill him, and in like manner to be punished. The utmost mercy that could be allowed was to cut out the offander's tongue. » (P. 2, T. 13, L. 4). Southey, *Chronicle of the Cid*, pag. 442. Comparez Johnston, *Civil Law of Spain*. Lond., 1825, pag. 269, sur « blasphemers of the King. »

représentaient pas volontiers sur la scène un acte de rébellion, tant ils craignaient d'avoir l'air de soutenir ce qui, aux yeux de tout bon Espagnol, est le plus odieux de tous les crimes (1). Le roi sanctifiait tout ce qu'il touchait. Nul ne pouvait monter le cheval qu'avait monté le roi (2). Nul ne pouvait épouser la maîtresse que le roi avait abandonnée (3), Cheval ou maîtresse était également sacré et c'était faire acte d'impiété, pour tout sujet, que d'oser toucher à ce qui avait eu l'honneur d'approcher de l'oint du seigneur. De semblables règles ne s'appliquaient pas aux princes régnants

(1) C'est ainsi que Montalvan, poète et dramaturge éminent, né en 1602, « avoided, we are told, representing rebellion on the stage, lest he should seem to encourage it. » Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. II, pag. 283. Pareil esprit se déploie dans les pièces de Calderon et de Lope de Vega. Sur la « loyauté castillane, » démontrée dans une des comédies de Calderon, voyez Hallam, *Liter. of Europe*, 2ᵉ édit. Lond., 1843, t. III, pag. 63, et, quant à Lope, voyez Lewes, *On the Spanish Drama*, pag. 78.

(2) « His Majesty's horses could never be used by any other person. One day, while Philip IV was going in procession to the church of Our Lady of Atocha, the Duke of Medina de las Torres offered to present him with a beautiful steed which belonged to him, and which was accounted the finest in Madrid; but the King declined the gift, because he should regret to render so noble an animal ever after useless. » Dunlop, *Memoirs*, t. II, pag. 372. Madame d'Aulnoy, qui voyageait en Espagne en 1679 et qui par sa position puisait ses informations aux meilleures sources, fut informée de ce genre d'étiquette. « L'on m'a dit que, lorsque le roy s'est servy d'un cheval, personne par respect ne le monte jamais. » D'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*. Lyon, 1693, t. II, pag. 40. Au milieu du dix-huitième siècle, je trouve encore signalée cette coutume de fidélité qui sans doute est encore de tradition dans les écuries d'Espagne. « If the king has once honoured a pad so much as to cross his back, it is never to be used again by any body else. » *A Tour through Spain, by Udal ap Rhys*, 2ᵉ édit. Lond., 1760, pag. 15.

(3) Madame d'Aulnoy, qui était très curieuse en ces matières, dit (*Relation du voyage d'Espagne*, t. II, pag. 414) : « Il y a une autre étiquette, c'est qu'après que le roi a eu une maîtresse, s'il vient à la quitter, il faut qu'elle se fasse religieuse, comme je vous l'ai déjà écrit, et l'on m'a conté que le feu roi, s'estant amoureux d'une dame du palais, il fut un soir fraper doucement à la porte de sa chambre. Comme elle comprit que c'estoit lui, elle ne voulut pas lui ouvrir, et elle se contenta de lui dire au travers de la porte : *Baya, baya, con Dios, no quiero ser monja*, c'est à dire : « Allez, allez, Dieu vous conduise, je n'ai pas envie d'estre religieuse. » C'est ainsi que Henri IV de Castille, qui monta sur le trône en 1454, fit de l'une de ses maîtresses une « abbess of a convent in Toledo. » Dans ce cas particulier il avait d'abord, au grand scandale de tous, chassé « her predecessor, a lady of noble rank and irreproachable character. » Prescott, *Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. 68.

seuls; au contraire, elles leur survivait, et par une sorte de vertu posthume, il était défendu à la femme du roi de se remarier après sa mort. Elle avait été choisie par le roi; dès lors elle était élevée au dessus du reste des mortels; elle ne pouvait moins faire que de se retirer dans un couvent, où elle avait le reste de sa vie pour pleurer la perte irréparable de son seigneur et maitre. La coutume donnait force de lois à ces usages (1). Ils avaient leur sanction dans la volonté du peuple et n'étaient que l'expression de la haute fidélité de la nation espagnole. Leurs écrivains l'exaltent, et avec raison, car certes elle n'avait nulle part sa pareille et rien ne semblait assez fort pour l'ébranler. Les mauvais rois comme les bons rois la retrouvaient également loyale ; elle fut daus toute sa force, toute sa grandeur avec la gloire de l'Espagne au seizième siècle; elle fut remarquable dans le déclin de la nation au dix-septième siècle et elle a survécu aux guerres civiles du dix-huitième (2). Ce sentiment est

(1) Il y a cependant une vieille loi très remarquable sons la forme d'un canon publié par le troisième concile de Sarragosse, qui porte que les veuves royales « seront obligées à prendre l'habit de religieuses et à s'enfermer dans un monastère poor le reste de leur vie. » Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. IX, pag. 104. En 1065, Ferdinand I[er] mourut, et, dit le biographe de la reine d'Espagne, « la Reyna sobrevivió : y parece que muerto su marido, entró en algun monasterio : lo que expressamos no tanto por *la costumbre antigua* quanto por constar en la memoria referida de la Iglesia de Leon el dictado de « consegrada á Dios, » frase que denota estado religioso. » Florez, *Memorias de las Reynas Catholicas*. Madrid, 1761, in-4°, t. I, pag. 148. En 1667, il fut établi en principe que « les reines d'Espagne n'en sortent point. » Le couvent de *las Señoras descalças reales* est fondé afin que « les reines veuves s'y enferment. » *Discours du comte de Castrilla à la reine d'Espagne*, dans Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. II, pag. 604. Paris, 1835, in-4°. Cet estimable ouvrage se compose pour la plus partie de documents inédits jusque-là, tirés des archives de Simanca. Ils eussent été plus utiles aux historiens critiques si on avait donné le texte espagnol original.

(2) Voyez quelques bonnes observations sur San Felipe dans Ticknor, *Hist. of Spanish literature*, t. III, pag. 213, 214, dont on peut facilement corroborer le témoignage. Exemple : Lafuente, en l'année 1710, dit : « Ni el abandono de la Francia, ni la prolongacion y los azares de la guerra, ni los sacrificios pecuniarios y personales de tantos anos, nada bastada a entibiar el amor de los Castellanos á su roy Felipe V. » *Hist. de España*, t. VIII, pag. 258. Et Berwick (*Mémoires*, t. II, pag. 114, édit. Paris, 1778) : « La fidélité inouïe des Espa-

si bien entré dans les traditions du pays, qu'après avoir été une passion, il est presque devenu un article de foi nationale. Clarendon, dans son histoire de la grande insurrection anglaise qui, il le sait bien, ne pouvait jamais trouver son égale en Espagne, fait à ce sujet une observation aussi pertinente qu'elle est juste. Il dit que le manque de respect envers le roi est aux yeux des Espagnols « un crime monstrueux » parce que « une humble vénération pour leurs princes constitue une partie vitale de leur religion (1). »

C'était donc là les deux grands éléments dont le caractère espagnol était formé. Fidélité et superstition ; révérence pour le roi et révérence pour le clergé, tels étaient les grands principes qui influençaient l'esprit espagnol, et gouvernaient la marche de l'histoire espagnole. Les circonstances particulières et sans exemple qui avaient donné naissance à ces principes viennent d'être indiquées, et, connaissant leur

gnols, » et neuf années plus tôt une lettre de Louville à Torcy : « Le mot révolte, pris dans une acception rigoureuse, n'a pas de sens en Espagne. » Louville, *Mém. sur l'établissement de la maison de Bourgogne en Espagne*, édit. Paris, 1818, t. I, pag. 128. Voyez aussi *Mém. de Ripperda*. Lond., 1740, pag. 58, et *Mém. de Grammont*, t. II, pag. 77, édit. Petitot. Paris, 1827. Tous ces passages prouvent la loyauté espagnole au dix-huitième siècle, excepté en ce qui concerne Grammont, qui se rapporte au dix-septième siècle, et qu'il est bon de comparer avec les observations de madame d'Aulnoy, qui écrit de Madrid en 1679 : « Quelques richesses qu'ayent les grands seigneurs, quelque grande que soit leur fierté ou leur présomption, ils obéissent aux moindres ordres du roy avec une exactitude et un respect que l'on ne peut assez louer. Sur le premier ordre ils partent, ils reviennent, ils vont en prison ou en exil sans se plaindre. Il ne se peut trouver une soûmission et une obéissance plus parfaite, ni un amour plus sincère, que celui des Espagnols pour leur roi. Ce nom leur est sacré, et, pour réduire le peuple à tout ce que l'on souhaite, il suffit de dire « le roi le veut. » D'Aulnoy, *Voyage*, t. II, pag. 256, 257.

(1) « And Olivarez had been heard to censure very severely the duke's (Buckingham's) familiarity and want of respect towards the prince, a crime monstrous to the Spaniard. » . . . . . « Their submiss reverence to their princes being a vital part of their religion. » Clarendon, *Hist. of the Rebellion*, édit. Oxford, 1843, pag. 15. Quant à la religion de la fidélité au roi à une période plus reculée, voyez Florez, *Reynas Catholicas*, t. I, pag. 421 : « La persona del Rey fue mirada de sus fieles vassallos con respeto tan sagrado ; » que la résistance était « una especie de sacrilegio. »

origine, il nous reste à tracer leurs conséquences. L'examen des résultats sera d'autant plus important, que non seulement ces sentiments n'ont été nulle part en Europe aussi forts, aussi permanents, aussi purs, mais aussi que l'Espagne étant située à la pointe extrême du continent, dont elle est séparée par les Pyrénées, s'est trouvée, par suite de causes physiques et morales, rarement en contact avec les autres nations (1). Le cours des choses n'étant pas, par conséquent, dérangé par les coutumes étrangères, il est plus facile de découvrir les conséquences simples et naturelles de la superstition et de la fidélité, deux des sentiments les plus puissants et les plus désintéressés qui puissent trouver place dans le cœur humain, et dont l'action réunie nous met sur la trace des principaux événements de l'histoire de l'Espagne.

Les résultats de cette combinaison furent, pendant une longue période, ostensiblement avantageux, et certainement magnifiques. En effet, l'Église et la couronne faisant cause commune, et étant encouragées par l'appui cordial du peuple, se dévouèrent entièrement à leurs entreprises, et déployèrent une ardenr qui devait en assurer le succès. Les chrétiens, avançant peu à peu du nord de l'Espagne, gagnant du terrain pas à pas, poussèrent en avant jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à la frontière méridionale, subjuguèrent complète-

(1) On considérait ces obstacles comme presque invincibles. Fontenay Mareuil, qui visita l'Espagne en 1612 et qui était très fier de ce voyage, dit : « Au reste, parce qu'on ne va pas aussy ordinairement en Espagne qu'en France, en Italie et ailleurs, et qu'estant comme en un coin et séparée du reste du monde par la mer ou par les Pyrénées, on n'en a, ce me semble, guère de connoissance, j'ay pensé que je devois faire icy une petite digression pour dire ce que j'en ay appris dans ce voyage et despuis. » *Mém. de Fontenay Mareuil*, dans la *Collection des mémoires par Petitot*, t. L, p. 169, 1re série. Paris, 1826. Soixante et dix ans plus tard, un autre écrivain disait des Pyrénées : « Ces montagnes sont à nos voyageurs modernes ce qu'étoit aux anciens mariniers le *Non plus ultra* et les colomnes du grand Hercule. » *L'Estat de l'Espagne*. Genève, 1681, Epistre, pag. II. Cet ouvrage peu connu forme le troisième volume du *Prudent voyageur*.

ment les mahométans, et réunirent le pays tout entier sous un seul gouvernement et sous une seule croyance. Ce grand résultat fut accompli vers la fin du quinzième siècle, et il jeta sur le nom espagnol un lustre extraordinaire (1). Longtemps occupée de ses propres guerres religieuses, l'Espagne avait jusqu'alors fort peu attiré l'attention des puissances étrangères, et n'avait en elle-même que peu de loisir pour s'occuper des autres pays. Mais à cette époque, formant une monarchie compacte et indivise, elle prit tout à coup une position importante dans les affaires de l'Europe (2). Pendant le siècle suivant, sa puissance fit des progrès si rapides, qu'on n'en trouve aucun exemple dans le monde depuis les jours de l'empire romain. Jusqu'en 1478, l'Espagne fut divisée en États indépendants et souvent hostiles; la Grenade appartenait aux mahométans; le trône de Castille était occupé par un prince, et le trône d'Aragon par un autre. Mais avant l'an 1590, non seulement ces fragments se trouvèrent fermement consolidés en un seul royaume, mais de nouvelles conquêtes se succédèrent assez rapidement pour mettre en danger l'indépendance de l'Europe. L'histoire de l'Espagne, pendant cette période, est l'histoire d'une prospérité non interrompue. Cette nation, récemment ravagée par les

(1) « Con razon se miró la conquista de Granada, no como un acontecimiento puramente Español, sino como un suceso que interesaba al mundo. Con razon tambien se regocijó toda la cristiandad. Hacia medio siglo que otros mahometanos se habian apoderado de Constantinopla; la caida de la capital y del imperio bizantino en poder de los Turcos habia llenado de terror á la Europa; pero la Europa se consoló al saber que en Espana habia concluido la dominacion de los musulmanes. » Lafuente *Hist. de España*, t. XI, pag. 15.

(2) « L'Espagne, longtemps partagée en plusieurs États et comme étrangère au reste de l'Europe, devint tout à coup une puissance redoutable, faisant pencher pour elle la balance de la politique. » Koch, *Tableau des révolutions de l'Europe*. Paris, 1823, t. I, pag. 362. Au sujet du rapport entre ceci et certains changements dans la littérature qui y correspondent, voyez Bouterwek, *Hist. of Spanish Literature*, t. I, pag. 148-152, où se trouvent quelques spéculations assez ingénieuses, mais difficiles à soutenir.

guerres civiles, et divisée par des croyances hostiles, parvint en trois générations à amener à son territoire le Portugal, la Navarre, et le Roussillon. Soit par diplomatie, soit par la force des armes, elle obtint l'Artois, la Franche-Comté, les Pays-Bas, ainsi que le Milanais, Naples, la Sicile, la Sardaigne, les îles Baléares et les îles Canaries. Un de ces rois fut empereur d'Allemagne; et son fils influença les conseils de l'Angleterre dont il épousa la reine. La puissance turque, alors une des plus formidables du monde, fut brisée et refoulée. La monarchie française fut humiliée, les armées françaises constamment battues, Paris se trouva une fois en danger imminent; et un roi de France, après avoir été vaincu dans une campagne décisive, fut fait prisonnier et conduit à Madrid. Les hauts faits de l'Espagne furent aussi remarquables en dehors de l'Europe. En Amérique, les Espagnols devinrent possesseurs de territoires qui couvraient soixante degrés de latitude, et comprenaient les deux tropiques. Outre le Mexique, l'Amérique centrale, Vénézuela, la nouvelle Grenade, le Pérou, et Chili, ils firent la conquête de Cuba, de saint Domingue, de la Jamaïque, et d'autres îles. En Afrique, ils s'emparèrent de Ceuta, de Mélilla, d'oran, de Bougie, de Tnnis, et portèrent la terreur sur toute la côte de Barbarie. En Asie, ils eurent des établissements des deux côtés du Dékhan, prirent possession d'une partie de Malacca, et s'établirent dans les Moluques. Enfin, par la conquête du noble archipel des Philippines, ils réunirent leurs possessions les plus éloignées et établirent une communication entre tous les parties de cet empire énorme qui faisait le tour du monde.

Il s'éleva alors en Espagne un esprit militaire tel qui ne s'était jamais montré dans aucune autre nation. Toute

l'intelligence du pays qui n'était pas employée au service de l'Église se dévoua à la carrière des armes. En réalité, ces deux professions étaient souvent réunies; et on dit que les ecclésiastiques continuèrent en Espagne à combattre comme soldats longtemps après que cette coutume eut été abandonnée dans le reste de l'Europe (1). En tout cas, la tendance générale est évidente. La liste des batailles et des siéges dans lesquels les Espagnols furent vainqueurs au seizième siècle et dans une partie du quinzième serait assez pour prouver leur vaste supériorité militaire sur leurs contemporains, et montrerait quel génie ils avaient déployé dans le perfectionnement des arts de destruction. On pourrait en trouver une autre preuve dans ce fait singulier que depuis l'époque de la Grèce ancienne, aucune contrée n'a produit autant de littérateurs éminents qui aient été en même temps soldats. Caldéron, Cervantes et Lope de Vega risquèrent leur vie en combattant pour leur pays. Un grand nombre d'auteurs célèbres adoptèrent également la profession militaire, et on peut citer parmi eux, Argote de Molina, Acuna, Bernal, Diaz del Castillo, Boscan, Carrillo, Cetina, Ercilla, Espinel, Hurtado de Mendoza, Marmol Carvajal, Perez de Gusman, Pulgar, Rebolledo, Roxas et quelques autres; qui tous rendirent ainsi, sans le savoir, témoignage à l'esprit qui régnait universellement en Espagne.

Nous avons donc ici une combinaison qui plaira à un grand nombre de lecteurs, et qui, à l'époque où elle avait

(1) « The holy war with the infidels (Mahométans), perpetuated the unbecoming spectacle of militant ecclesiastics among the Spaniards, to a still later period, and long after it had disappeared from the rest of civilized Europe. » Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. 1, pag. 162.

lieu, excita l'admiration, si ce n'est même la terreur, de l'Europe. Nous avons un grand peuple brûlant d'ardeur militaire, patriotique, et religieuse, dont le zèle ardent se trouvait augmenté, plutôt qu'adouci, par une obéissance respectueuse envers le clergé, et par un dévoûment chevaleresque à son roi. L'énergie de l'Espagne, étant ainsi excitée et contrôlée en même temps, devint prudente autant que vive; et c'est à cette rare union de qualités opposées que nous devons attribuer les grands succès que nous venons d'énumérer. Mais ce qu'il y a de malsain dans un progrès de ce genre, c'est qu'il dépend beaucoup trop des individus, et ne peut par conséquent être permanent. Un pareil mouvement ne peut durer qu'autant qu'il est dirigé par des hommes capables. Mais du moment que les chefs compétents ont pour successeurs des hommes incapables, le système tombe immédiatement, parce que le peuple qui a été accoutumé à fournir à chaque entreprise le zèle nécessaire, n'a pas été habitué à déployer l'habileté qui doit guider son zèle. Dans une condition pareille, un pays gouverné par des princes héréditaires doit nécessairement tomber dans la décadence; car il est évident que dans le cours ordinaire des choses, des rois incapables doivent se rencontrer quelquefois. La décadence commence aussitôt que cette circonstance se présente; car le peuple, habitué à ne pas raisonner sa fidélité, se laisse conduire partout où l'on veut, et donne à des conseils nuisibles la même obéissance qu'il donnait avant à des conseils pleins de sagesse. Ceci nous amène à comprendre la différence essentielle qui existe entre la civilisation de l'Espagne et la civilisation de l'Angleterre. Les Anglais sont un peuple disposé à la censure, difficile à satisfaire, susceptible, se plaignant sans cesse de ses gou-

vernants, soupçonnant leurs idées, discutant leurs mesnres avec un esprit d'hostilité, accordant très peu de pouvoir à l'Église ou à la couronne, dirigeant ses propres affaires à sa manière, et prêt, à la moindre provocation, à renier cette fidélité de convention, qui est sur ses lèvres sans jamais pénétrer dans son cœur, et n'est qu'une habitude restant à la surface, et non une passion enracinée dans l'esprit. La fidélité des Anglais n'est pas une fidélité qui lenr ferait sacrifier leurs libertés pour plaire à leur roi, et ils ne perdent jamais le vif sentiment de leurs propres intérêts. Il en résulte qu'en Angleterre le progrès ne s'arrête pas, que les rois soient bons ou mauvais. De toute façon, le grand monvement suit sa marche progressive. Les rois d'Angleterre ont eu leur bonne part d'imbécillité et de crimes. Et pourtant, des hommes même comme Henri III et Charles II ont été incapables de nuire à leurs pays. Anne et les deux premiers Georges étaient d'une ignorance grossière; leur éducation était misérable, et la nature leur avait donné la faiblesse et l'obstination.

Leurs règnes réunis durèrent près de soixante ans; et après eux, pendant une autre période de soixante années, le pays fut gouverné par un prince que la maladie rendit pendant longtemps incapable, et on peut dire en toute vérité qne les époques où cette incapacité se fit le plus sentir, furent les périodes les moins funestes de son règne. Ce n'est pas ici le moment de censurer les principes monstrueux soutenus par Georges III; les écrivains contemporains hésitent souvent à rendre un jugement; la postérité se charge de cette tâche; mais il est évident que ni son intelligence étroite, ni sa nature despotique, ni sa misérable superstition, ni la bassesse incroyable de l'ignoble

épicurien qui lui succéda sur le trône, n'ont pu arrêter la marche de la civilisation anglaise ou refouler le mouvement de la prospérité de l'Angleterre. Le peuple marcha en avant, sans s'occuper de ses misères. La folie de ses rois ne pouvait le faire dévier de sa route, parce qu'il savait bien que sa destinée était dans ses propres mains, et qu'il possédait en lui-même ces ressources et cette fertilité de combinaison qui seules peuvent rendre l'homme grand, heureux et sage.

Mais en Espagne, du moment que le gouvernement faiblit, la nation tomba en ruines (1). Pendant toute la période de prospérité dont nous venons de parler, le trône espagnol avait été occupé sans exception par des princes capables et intelligents. Ferdinand et Isabelle, Charles V et

(1) Un éminent légiste espagnol a fait quelques remarques qui méritent d'être citées et qui contiennent un singulier mélange de vérité et d'erreur : « Comment la monarchie espagnole fut-elle déchue de tant de grandeur et de gloire? Comment perdit-elle les Pays-Bas et le Portugal dans le dix-septième siècle, et s'y trouva t-elle réduite à n'être qu'un squelette de ce qu'elle avait été auparavant? Comment vit-elle disparaître plus d'une moitié de sa population? Comment, possédant les mines inépuisables du nouveau monde, les revenus de l'État n'étaient à peine que de six millions de ducats sous le règne de Philippe III? Comment son agriculture et son industrie furent-elles ruinées, et comment presque tout son commerce passa-t-il dans les mains de ses plus grands ennemis? Ce n'est point ici le lieu d'examiner les véritables causes d'une métamorphose si triste ; il suffira d'indiquer *que tous les grands empires contiennent en eux-mêmes le germe de leur dissolution,* » etc. « D'ailleurs les successeurs de ces deux monarques (Charles V et Philippe II) n'eurent point les mêmes talens, ni les ducs de Lerme et d'Olivarès, leurs ministres, ceux du cardinal Cisneros, et il est difficile de calculer l'influence de la bonne ou de la mauvaise direction des affaires sur la prospérité ou les malheurs des nations. Sous une même forme de gouvernement, quel qu'il puisse être, *elles tombent ou se relèvent suivant la capacité des hommes qui les dirigent* et d'après les circonstances où ils agissent. » Sempere, *Hist. des Cortès*. Bordeaux, 1815, pag. 265-267. Sur les deux passages qui sont donnés en italiques, le premier est une tentative maladroite pour expliquer des phénomènes compliqués par une métaphore qui évite la peine de généraliser leurs lois. L'autre passage, quoique parfaitement vrai en ce qui touche l'Espagne, se réfère à cette application générale que M. Sempere croit possible, car en Angleterre comme aux États-Unis d'Amérique la prospérité nationale a progressé d'un pas ferme, même avec des gouvernants incapables.

Philippe II forment une série de souverains sans parallèle, pour une période d'une même étendue, dans aucun autre pays. C'est par eux que furent accomplies les grandes choses; c'est grâce à eux que l'Espagne fleurit, du moins en apparence. Mais ce qui arriva quand ils eurent disparu de la scène du monde, prouva combien toute cette grandeur était artificielle et combien est carié ce système de gouvernement qui demande à être protégé avant de prospérer, et qui, ayant pour base la fidélité et le respect du peuple, fonde son succès non sur l'intelligence de la nation tout entière, mais sur l'habileté de ceux auxquels sont confiés les intérêts de la nation.

Philippe II, le dernier des grands rois de l'Espagne, mourut en 1598, et après sa mort la décadence fut d'une rapidité de mauvais augure (1). De 1598 à 1700, le trône fut occupé par Philippe III, Philippe IV et Charles II. Quel contraste frappant entre eux et leurs prédécesseurs! (2). Philippe III et Philippe IV étaient paresseux, ignorants, faibles de jugement, et passèrent leur vie au milieu des plaisirs les plus bas et les plus sordides. Charles II, le dernier de cette dynastie autrichienne qui avait été si remarquable, avait, pour ainsi dire, tous les défauts qui peuvent rendre un

(1) « With Philip II ends the greatness of the kingdom, which from that period declined with fearful rapidity. » Dunham, *Hist. of Spain*, t. V, pag. 87. Et Ortis (*Compendio*, t. VII, Prologo, pag. 6) réunit dans la même catégorie « la muerte de Felipe II y principios de nuestra decadencia. » Le même historien judicieux remarque dans un autre passage (t. VI, pag. 211) que, si Philippe III avait été égal à son père, l'Espagne eût continué à prospérer. Plusieurs écrivains espagnols modernes, en examinant les frais énormes occasionnés par la politique de Philippe II et les dettes qu'il contracta, ont pensé que la décadence date des dernières années de son règne. Mais, en réalité, la prodigalité d'un gouvernement ne peut ruiner une nation.

(2) « Abstraido Felipe III en devociones, amante Felipe IV de regocijos, mortificado Carlos II por padecimientos, cuidáronse poco ó nada de la gobernacion del Estado, y confiáronla á validos altaneros, codiciosos, incapaces, y de muy funesta memoria. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlo III*. Madrid, 1856, t. I, pag. 33.

homme ridicule et méprisable. Il était tel de corps et d'esprit, que dans un pays moins fidèle à ses rois, il eût été l'objet de la dérision universelle. Quoiqu'il mourût à la force de l'âge, il avait l'air d'un homme courbé par l'âge et par la débauche. A trente-cinq ans, il était complétement chauve, il avait perdu ses sourcils, il était paralysé, épileptique et notoirement impuissant (1). Sa physionomie, semblable à celle d'un idiot, était positivement révoltante. Sa bouche était énorme et la mâchoire inférieure avançait d'une façon si hideuse, qu'il ne pouvait ni joindre les dents, ni mâcher ses aliments (2). Il serait impossible de croire à son ignorance, si elle n'était attestée par des témoignages dignes de foi. Il ne connaissait ni les noms des villes importantes, ni même ceux des provinces de son royaume ; et pendant la guerre avec la France, il plaignit un jour l'Angleterre d'avoir perdu des villes qui, en réalité, faisaient partie de son

(1) « Sans espérance de postérité. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. I, pag. 419. « Incapaz de tener hijos. » Ortiz, *Compendio*, t. VI, pag. 560. Voyez aussi *Mém. de Louville*, t. I, pag. 82, et les allusions dans les *Lettres de madame de Villars*, édit. Amsterdam, 1759, pag. 53, 120, 164. Elle était ambassadrice en Espagne sous Charles II. M. Lafuente qui, si je ne me trompe, ne cite jamais ces lettres intéressantes et qui, du reste, ne s'est guère servi que de données espagnoles, se risque néanmoins à dire que « la circunstancia de no haber tenido sucesion, falta que en general se achacaba mas al rey que á la reina, » etc. *Hist. de España*, t. XVII, pag. 198, 199. Madrid, 1856. Selon le biographe des reines d'Espagne, quelques personnes attribuèrent cela à la sorcellerie : « Y aun se dijo si intervenia maleficio. » Flores, *Mem. de las Reynas Catholicas*, t. II, pag. 973. Madrid, 1761, in-4°.

(2) En 1696, Stanhope, le ministre anglais à Madrid, écrivait : « He has a ravenous stomach, and swallows all he eats whole, for his nether jaw stands so much out that his two rows of teeth cannot meet; to compensate which, he has a prodigious wide throat, so that a gizzard or liver of a hen passes down whole, and his weak stomach not being able to digest it, he voids it in the same manner. » Mahon, *Spain under Charles II*. Lond., 1840, pag. 79, une curieuse collection de documents originaux complètement applicables à tous les historiens espagnols que j'ai lus. On trouvera une description de Charles II enfant dans Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*. Paris, 1835-1842, in-4°, t. I, pag. 294, 295, 310, 396, 404, 410 ; t. II, pag. 130 ; t. III, pag. 448, 449, 423. Voyez aussi t. IV, pag. 636. Au sujet de sa taciturnité, la seule marque de bon sens qu'il ait jamais donnée : « Le roi l'écouta et ne lui répondit rien. »

propre territoire (1). Enfin il était plongé dans la superstition la plus avilissante; il se croyait constamment tenté par le diable; il se faisait exorciser comme étant possédé d'esprits mauvais; et il ne voulait se retirer dans sa chambre à coucher qu'avec son confesseur et deux moines qu'il faisait coucher près de lui toute la nuit (2).

Il fut alors facile de voir que la grandeur de l'Espagne était bâtie sur le sable. Avec des souverains capables, le pays prospérait; avec des souverains imbécilles il tomba dans la décadence. Les misérables princes du dix-septième siècle détruisirent presque tout ce qui avait été fait par les grands rois du seizième. La chute de l'Espagne fut si rapide, que pendant les trois règnes qui suivirent la mort de Philippe II, la plus puissante monarchie du monde tomba jusqu'au dernier degré de l'abaissement, fut insultée impunément par les nations étrangères, fit banqueroute plus d'une fois, perdit ses plus belles possessions, devint un objet d'opprobre général, et servit de thème aux savants et aux moralistes pour disserter sur l'incertitude des choses humaines; elle eut enfin cette cruelle humiliation de voir son territoire divisé par un traité auquel on ne lui per-

(1) « Le roy demeuroit dans une profonde ignorance et de ses affaires et même des États de sa couronne; à peine connoissoit-il quelles étoient les places qui lui appartenoient hors du continent d'Espagne. » . . . . . « La perte de Barcelone lui fut plus sensible qu'aucune autre, parce que cette ville, capitale de la Catalogne et située dans le continent de l'Espagne, lui étoit plus connue que les villes de Flandre, dont il ignoroit l'importance au point de croire que Mons appartenoit au roi d'Angleterre, et de le plaindre lorsque le roi fit la conquête de cette province. » *Mém. du marquis de Torcy*, t. 1, pag. 19, 23, édit. Petitot. Paris, 1828.

(2) « Fancying everything that is said or done to be a temptation of the devil, and never thinking himself safe but with his confessor, and two friars by his side, whom he makes lie in his chamber every night. » Mahon, *Spain under Charles II*, pag. 102. C'est sans doute cette grande affection pour les moines qui fait dire à un historien espagnol que le roi avait « corazon pio y religioso. » Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. 1, pag. 20. Le meilleur compte rendu de l'exorcisme se trouve dans Lafuente, *Hist. de España*, t. XVII, pag. 294-309. Il y a un chapitre entier intitulé : *Los Hechizos del Rey.* »

mit pas de prendre part, et auquel il lui était impossible de s'opposer (1). L'Espagne vida alors jusqu'à la lie la coupe amère de sa propre honte. Sa gloire avait disparu, elle était humiliée.

La maîtresse du monde, la reine de l'Océan, la terreur des nations, l'Espagne n'était plus ; son pouvoir était anéanti pour jamais. C'était à elle qu'on pouvait appliquer cette amère lamentation que le plus grand des fils de l'homme a placée sur les lèvres mourantes d'un homme d'État. Le patriote espagnol n'avait-il pas bien raison, dans sa douleur profonde, de pleurer le sort de son pays, de son royaume, de sa contrée si chère, si longtemps adorée pour sa réputation dans le monde entier, et maintenant donnée à bail comme une propriété ou comme une métairie (2). Ce

(1) « La foiblesse de l'Espagne ne permettoit pas à son roi de se ressentir du traitement dont il croyoit à propos de se plaindre. » *Mém. de Torcy*, t. 1, pag. 81. Ou, comme le dit amèrement un éminent écrivain espagnol, « las naciones estrangeras disponiendo de la monarquia espanola como de bienes sin dueno. » Tapia, *Civilizacion española*, t. III, pag. 167.

(2) « This royal throne of kings, this scepter'd isle,
This earth of Majesty, his seat of Mars,
This other Eden, demi-paradise;
This fortress, built by nature for herself
Against infection and the hand of war;
This happy breed of men, this little world,
This precious stone set in the silver sea,
Which serves it in the office of a wall,
Or as a moat defensive to a house,
Against the envy of less happier lands;
This blessed plot, this earth, this realm, this England,
This nurse, this teeming womb of royal kings,
Fear'd by their breed and famous by their birth,
Renowned for their deeds as far from home,
For Christian service and true chivalry,
As is the sepulchre in stubborn Jewry
Of the world's ransom, blessed Mary's son:
This land of such dear souls, this dear, dear land,
Dear for her reputation through the world,
Is now leas'd out, I die pronouncing it,
Like to a tenement or pelting farm. »

serait une tâche fatigante et sans profit de raconter les pertes et les désastres de l'Espagne pendant le dix-septième siècle. Sans doute, la cause immédiate de cet état de choses fut un mauvais gouvernement et des rois incapables; mais la cause véritable et évidente qui détermina complétement le progrès de cette décadence, fut l'existence de cet esprit de fidélité et de révérence grâce auquel le peuple se soumit à ce qui eût été rejeté avec mépris dans tout autre pays, et qui, en l'habituant à avoir une confiance extrême dans quelques individus, réduisit la nation à cette position précaire dans laquelle une série de princes incapables devait nécessairement renverser l'édifice élevé par leurs illustres prédécesseurs (1).

L'influence croissante de l'Eglise espagnole fut la première et la plus remarquable conséquence de l'énergie décroissante du gouvernement espagnol. En effet, la fidélité et la superstition étant les principaux éléments du caractère national, et ces deux éléments étant le résultat d'une révérence habituelle, il était évident que, si la révérence n'était pas affaiblie, ce qu'on prenait à un élément serait donné à l'autre. Aussi, comme le gouvernement espagnol, pendant le dix-septième siècle, perdit, grâce à son extrême imbécillité une partie du pouvoir qu'il possédait sur les affections du peuple, il arriva naturellement que l'Église intervint, s'em-

(1) « La theorie espagnole sur le gouvernement est parfaitement établie dans le passage suivant de Davila, *Life of Philip III*. Ses remarques s'appliquent à Philippe II, « que solo havia gobernado sin validos ni privados, tomando para sí solo, como primera causa de su gobierno, el mandar, prohibir, premiar, castigar, hacer mercedes, conocer sugetos, elegir Ministros, dar oficios, y tener como espiritu, que andaba sobre las aguas, ciencia y providencia de todo, para que nada se hiciese sin su saber y querer; no serviendo los Ministros mas que de poner por obra (obedeciendo) lo que su Senor mandaba, velando sobre cada uno, como pastor de sus ovejas, para ver la verdad con que executan sus mandamientos y acuerdos. » Davila, *Hist. de Felipe Tercero*, lib. 1, pag. 22, 23.

para de la place vacante, et reçut ce que la couronne avait perdu. En outre, la faiblesse du gouvernement exécutif encouragea les prétentions du clergé et l'enhardit à commettre des actes d'usurpation que les souverains espagnols du seizième siècle n'eussent jamais permis, en dépit de leur superstition (1). De là vient ce fait remarquable que, pendant que dans tous les autres pays de premier ordre, excepté l'Écosse, le pouvoir de l'Église diminua pendant le dix-septième siècle, il augmenta réellement en Espagne. Les conséquences de ce fait sont dignes de l'attention, non seulement des étudiants philosophiques de l'histoire, mais aussi de tous ceux qui ont à cœur la prospérité de leur patrie, ou qui prennent intérêt à l'administration pratique des affaires publiques.

Pendant les vingt-trois années qui suivirent la mort de Philippe II, le trône fut occupé par Philippe III, prince aussi remarquable par sa faiblesse que ses prédécesseurs l'avaient été par leurs talents. Pendant plus d'un siècle, les Espagnols avaient été habitués à être entièrement gouvernés par des rois qui avaient surveillé avec une persévérance infatigable toutes les affaires les plus importantes et qui étaient toujours restés maîtres de leurs ministres. Mais Philippe III, dont la nonchalance arrivait presque à la stupidité, était incapable d'un travail pareil, et il abandonna le gouvernement à Lerma, qui conserva le pouvoir suprême

(1) Philippe II lui-même conserva toujours un certain ascendant sur la hiérarchie ecclésiastique, quoiqu'il fût complétement imbu des préjugés religieux. « While Philip was thus willing to exalt the religious order, already far too powerful, he was careful that it should never gain such a height as would enable it to overtop the royal authority. » Prescott, *Hist. of Philip II*, t. III, pag. 235. « Pero este monarca tan afecto á la Inquisicion mientras le servia para sus fines, sabia bien tener á raya al Santo Oficio cuando intentaba invadir ó usurpar las preeminencias de la autoridad real, ó arrogarse un poder desmedido. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XV, pag. 116.

pendant vingt ans (1). Chez un peuple aussi fidèle à son roi que le peuple espagnol, un procédé aussi extraordinaire ne pouvait manquer d'affaiblir le pouvoir exécutif; car, dans l'opinion du peuple, l'intervention immédiate et irrésistible du souverain était essentielle à l'administration des affaires, et au bien-être de la nation. Lerma, qui connaissait parfaitement ce sentiment, et qui savait que sa position était très précaire, désirait naturellement la raffermir de façon à ne pas être complétement dépendant de la faveur du roi. Dans ce but, il fit alliance avec le clergé, et depuis le commencement jusqu'à la fin de sa longue administration, il fit tout ce qu'il put pour augmenter l'autorité de ses alliés (2). L'influence que la couronne perdit revint ainsi au clergé, à l'opinion duquel on accorda une déférence plus grande encore que celle qui avait été accordée à l'Église par les princes superstitieux du seizième siècle. Dans cet arrange-

(1) « Por cuyo absoluto poderio se executaba todo. » Yanez, *Memorias para la Historia de Felipe III*, Prologo, pag. 150. « An absoluteness in power over king and kingdom. » Lettre de sir Charles Cornwallis aux lords du conseil d'Angleterre, datée de Valladolid, 31 mai 1605, dans Winwood, *Memorials*, t. II, pag. 73. Lond., 1725, in-fol. « Porque no era fácil imaginar entonces, ni por fortuna se ha repetido el ejemplo después, que hubiera un monarca tan pródigo de autoridad, y al propio tiempo tan indolente, que por no tomarse siquiera el trabajo de firmar los documentos de Estado, quisiera dar á la firma de un vasallo suyo la misma autoridad que á la suya propia, y que advirtiera y ordenára, como ordenó Felipe III á todos sus consejos, tribunales, y súbditos, que diesen á los despachos firmados por el duque de Lerma el mismo cumplimiento y obediencia, y los ejecutáran y guardáran con el mismo respeto que si fueran firmados por él. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XV, pag. 449, 450. « El duque de Lerma, su valido, era el que gobernaba el reino solo. » T. XVII, pag. 332. Il resta au pouvoir de 1598 à 1618. Ortis, *Compendio*, t. VI, pag. 290, 325.

(2) Davila (*Hist. de Felipe Tercero*, lib. II, pag. 41), après avoir fait l'éloge des qualités personnelles de Lerma, ajoute : « Y sin estas grandes partes tuvo demostraciones christianas, manifestandolo en los conventos, iglesias, colegiatas, hospitales, ermitas y catedras, que dejó fundadas, en que gastó, como me consta de los libros de su Contaduría, un millon ciento cincuenta y dos mil doscientos ochenta y tres ducados. » Après une aussi monstrueuse prodigalité, Watson a parfaitement raison de dire que Lerma montra « the most devoted attachment to the church, » et « conciliated the favour of ecclesiastics. » Watson, *Hist. of Philip III*. Lond., 1839, pag. 4, 8, 46, 224.

ment, les intérêts du peuple furent nécessairement laissés de côté. Son bien-être ne formait pas partie du plan général. Au contraire, le clergé, reconnaissant vis-à-vis d'un gouvernement qui appréciait si hautement son mérite et qui avait des dispositions si religieuses, lui donna le bénéfice de toute son influence; et le joug d'un double despotisme fut rivé plus solidement que jamais sur le cou de cette malheureuse nation, qui allait recueillir le fruit amer d'une soumission constante et ignominieuse (1).

Nous avons toutes les preuves possibles relativement à l'augmentation de la puissance de l'Église espagnole pendant le dix-septième siècle. Les couvents et les églises se multiplièrent avec une rapidité si alarmante, et leurs richesses devinrent si prodigieuses, que les Cortès elles-mêmes, en dépit de leur abaissement, risquèrent une remontrance publique. En 1626, cinq ans seulement après la mort de Philippe III, elles demandèrent qu'on prît quelque mesure pour arrêter les empiétements de l'Église. Dans ce docu-

(1) Philippe III ne déploya jamais la moindre énergie, excepté pour seconder les efforts de son ministère pour accroître l'influence de l'Église; aussi l'historien espagnol dit-il qu'il était le « monarque le plus pieux parmi tous ceux qui ont occupé le trône d'Espagne depuis saint Ferdinand. » Sempere, *Monarchie espagnole*, t. I, pag. 245. « El principal cuidado de nuestro Rey era tener á Dios por amigo, grangear y beneficiar su gracia, para que le asistiese propicio en quanto obrase y dixese. De aqui tuvieron principio tantos dones ofrecidos á Dios, tanta fundacion de Conventos, y favores hechos á Iglesias y Religiones. » Davila, *Hist. de Felipe Tercero*, lib. II, pag. 170. Sa femme, Marguerite, avait une égale activité. Voyez Florez, *Reynas Catholicas*, t. II, pag. 915, 916. « Demas de los frutos que dió para el Cielo y para la tierra nuestra Reyna, tuvo otros de ambas lineas en fundaciones de templos y obras de piedad para bien del Reyno y de la Iglesia. En Valladolid fundó el Convento de las Franciscas descalzas. En Madrid trasladó á las Agustinas Recoletas de Santa Isabel desde la calle del Principe al sitio en que hoy estan. Protegió con sus limosnas la fundacion de la Iglesia de Carmelitas descalzas de Santa Ana. y empezó a fundar el Real Convento de las Agustinas Recoletas con titulo de la Encarnacion en este misma Corte, cuya primera piedra se puso á 10 de Junio del 1611. En la parroquia de S. Gil junto a Palacio introdujó los Religiosos Franciscos, cuyo Convento persevera hoy con la misma advocacion. » Nous verrons bientôt dans quelle condition se trouvait le pays pendant que tout cela se passait.

ment fort remarquable, les Cortès, assemblées à Madrid, déclarèrent qu'il ne se passait pas un jour sans que quelques laïques fussent dépouillés de leurs biens pour enrichir les ecclésiastiques; et que cet abus était arrivé à un tel point, qu'il y avait alors en Espagne plus de neuf mille monastères (1). Je crois que ce chiffre prodigieux n'a jamais été réfuté, et plusieurs autres circonstances semblent le corroborer. Davila, qui vivait sous le règne de Philippe III, affirme qu'en 1623, les dominicains et les franciscains étaient au nombre de trente-deux mille (2). Les autres ordres ecclésiastiques augmentaient dans la même proportion. Avant la mort de Philippe III, il y avait plus de cent prêtres attachés à la seule cathédrale de Séville; et dans le diocèse de Séville il y avait quatorze mille chapelains. Le diocèse de Calahorra en comptait dix-huit mille (3), Cette épouvan-

(1) La teneur de la pétition était : « Que se tratasse com mas veras de poner limite à los bienes, que se sacanan cada dia del braço seglar al eclesiastico, enflaqueciendo no tan solo el patrimonio real, mas el comun, pues siendo aquel libre de pechos, contribuciones, y ganelas, alojamientos, huespedes, y otros grauamenes mayores, presidios, guerras, y soldados. » . . . . . « Que las Religiones eran muchas, las Mendicantes en excesso, y el Clero en grande multitud. Que auia en Espana 9,088 monasterios, aun no contando los de Monjas. Que yuan metiendo poco à poco, con dotaciones, cofradias, capellanias, o con conpras, à todo el Reyno en su poder. Que se atajasse tanto mal. Que huuiesse numero en los frayles, moderacion en los Connentos, y aun en los Clerigos seglares. » Cespedes, *Hist. de Don Felipe IV*. Barcelona, 1634, in fol., lib. VII, cap. IX, pag. 272, rev.

(2) « En este ano, que iba escribiendo esta Historia, tenian las Ordenas de Santo Domingo y S. Francisco en Espana, treinta y dos mil Religiosos, y los Obispados de Calahorra y Pampiona veinte y quatro mil clerigos pues que tendran las demas Religiones, y los demas Obispados ? » Davila, *Hist. de Felipe Tercero*, lib. II, pag. 215. Voyez aussi chap. XCVII, pag. 248, 249, et, au sujet de l'augmentation des convents, voyez Yanez, *Memorias para la Historio de Felipe III*, pag. 240, 268, 304, 305.

(3) « The reign of Philip III, surnamed from his piety the Good, was the golden age of Churchmen. Though religious foundations were already too numerous, great additions were made to them; and in those which already existed, new altars or chancels were erected. Thus, the duke of Lerma founded seven monasteries and two collegiate churches; thus, also, the diocese of Calahorra numbered 18,000 chaplains, Seville 14.000. How uselessly the ministers of religion were multiplied, will appear still more clearly from the fact that the cathedral of Seville alone had a hundred, when half-a-dozen would assuredly have been

table condition paraissait sans remède. Plus l'Église devenait riche, plus les laïques se sentaient encouragés à entrer dans les ordres; de sorte que les intérêts temporels étaient de jour en jour plus sacrifiés (1). En dépit de la manière soudaine dont il avait commencé, le mouvement progressait très régulièrement, et avec d'autant plus de facilité, qu'il avait été précédé par une longue série de circonstances. Depuis le cinquième siècle, le cours des événements avait manifesté une tendance continuelle de ce côté, et avait assuré au clergé un empire qui n'eût été toléré dans aucun autre pays. Ainsi préparé, le peuple lui-même contempla en silence ce qu'il ne pouvait empêcher sans impiété; car, ainsi que le remarque un historien espagnol, on considérait

sufficient for the public offices of devotion. » Dunham, *Hist. of Spain*, t. V, pag. 274. D'après le passage de Davila, cité dans la note précédente, il y avait 24,000 « clerigos » dans les deux diocèses de Calaherra et de Pamplona. »

(1) « Entre tanto crecia por instantes y se aumentaba prodigiosamente el poder y la autoridad de la Iglesia. Sus pingües riquezas desmembraban de una manera considerable las rentas de la corona; y el estado ecclesiástico, que muchos abrazaron en un principio á consecuencia de las desgracias y calamidades de la época, fué despues el mas solicitado por las inmensas ventajas que ofrecia su condicion comparada con la de las clases restantes. » Antequera, *Hist. de la Legislacion*, pag. 223, 224. Voyez aussi dans Campomanes (*Apendice á la Educacion*. Madrid, 1775-1777, t. I, pag. 465, et t. IV, pag. 219) un compte rendu de l'université de Tolède en 1619 ou 1620 : « hay doblados religiosos, clerigos y estudiantes; porque ya *no hallan otro modo de vivir, ni de poder sustentarse*. » Si M. Lafuente avait connu ce passage et ceux que je vais citer plus loin, il eût, je crois, exprimé son opinion d'une manière plus ferme sur cette période dans sa brillante histoire d'Espagne. Relativement aux grandes richesses des couvents en 1679, lorsque le pays était dans une pauvreté abjecte, voyez une lettre datée de Madrid 25 juillet 1679 dans d'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*. Lyon, 1693, t. II, pag. 251. Mais l'évidence la plus reculée que je connaisse se trouve dans une lettre écrite en 1609 au prince Henri d'Angleterre par sir Charles Cornwallis, l'ambassadeur anglais à Madrid. « The furniture of their churches here, and the riches and lustre of their sepulchures made in every monasterie (the general povertye of this kingdome considered), are almost incredible. The laity of this nation may say with Davyde (though in another sense) : « Zelus domus tuæ comedit me; » for, assuredly, the riches of the Temporall hath in a manner all fallen into the mouthes and devouring throates of the Spiritual. » Winwood, *Memorials of Affairs of State*, t. III, pag. 20. Lond., 1725, in-fol.

comme une hérésie toute proposition qui tendait à diminuer les richesses énormes que possédait alors l'Église espagnole (1).

Un autre fait très intéressant prouve combien cet état de choses semblait naturel. En règle générale, le dix-septième siècle fut remarquable en Europe par la naissance d'une littérature séculière qui laissa complétement de côté les théories ecclésiastiques ; les écrivains les plus influents, tels que Bacon et Descartes, étant laïques, et les ennemis plutôt que les amis de l'Église, composèrent leurs ouvrages dans des vues purement temporelles. Mais l'Espagne ne profita nullement de ce revirement dans les idées (2). Dans ce pays, l'Église conserva son influence sur les esprits les plus élevés comme sur les intelligences les plus bornées. L'opi-

(1) « Deux millions de ducats, que le clergé possédait sous le règne de Charles V, étaient réputés comme un revenu exorbitant, et un demi-siècle plus tard, lorsque ces revenus s'élevaient à huit millions, on qualifiait d'hérétique toute proposition tendante à opérer quelque modification dans leur accroissement. » Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 16.

(2) Dans un ouvrage sur la littérature espagnole, qui a été publié il y a environ soixante et dix ans et qui fit alors beaucoup de bruit, cette singularité est franchement admise, mais elle est plutôt considérée comme un honneur pour l'Espagne, cette contrée ayant produit, nous dit-on, des philosophes bien plus profonds que Bacon, Descartes et Newton, qui, tout capables qu'ils fussent, ne pouvaient se comparer aux grands penseurs de la péninsule. De pareilles assertions venant d'un homme vraiment capable et jusqu'à un certain point compétent, ont une grande importance pour l'histoire de l'opinion, et, comme ce livre est assez rare, j'en donnerai quelques extraits : « Confiesan los Franceses con ingenuidad que Descartes fué un novelista ; y con todo eso quieren hacerle pasar por el promotor de la filosofía en Europa, como si su filosofía se desemejase mucho de la que dominaba en las sectas de la antigüedad. Su tratado « del Metodo » es nada en comparacion de los libros « de la Corrupcion de las artes » de Juan Luis Vives, que le antecedió buen numero de anos. » *Oracion Apologética por la España y su mérito literario por D. J. P. Forner*. Madrid, 1786, pag. xi. « No hemos tenido en los efectos un Cartesio, no un Neoton : démoslo de barato : pero hemos tenido justísimos legisladores y excelentes filósofos prácticos, que han preferido el inefable gusto de trabajar en beneficio de la humanidad á la ociosa ocupacion de edificar mundos imaginarios en la soledad y silencio de un gabinete. » pag. 12. « Nada se disputaba en Espana. » Pag. 61. A la page 143, il compare Bacon à Vives, et conclut en disant (pag. 146) que Vives joignait « una gloriosa superioridad sobre todos los sabios de todos los siglos. »

nion publique avait une telle force, que les auteurs tenaient tous à orgueil d'appartenir à la profession ecclésiastique, dont ils défendaient les intérêts avec un zèle digne des siècles de ténèbres. Cervantes devint un moine franciscain trois ans avant sa mort (1), Lope de Vega était prêtre; il était également membre de l'inquisition; et en 1623, il assista à un auto-da-fé, dans lequel on brûla un hérétique devant une foule immense, en dehors de la porte d'Alcala à Madrid (2). Moreto, un des plus grands auteurs dramatiques de l'Espagne, porta le costume monastique pendant les douze dernières années de sa vie (3). Montalvan, dont les pièces sont encore connues, était prêtre et membre de l'inquisition (4). Tarrega, Mira de Mescua, et Tirso de Molina, auteurs dramatiques de talent, étaient tous les trois membres du clergé (5). Solis, le célèbre historien du Mexique, était également un ecclésiastique (6), Sandoval, que Philippe III nomma son historiographe, et qui est l'autorité la plus compétente pour le règne de Charles V, était d'abord un moine bénédictin; il devint ensuite évêque de Tuy, et fut plus tard élevé à l'évêché

(1) Il ne fit profession qu'en 1616, mais il commença à porter le costume en 1613. « Tal era su situacion el sábado santo 2 de april (1616) que por no poder salir de su casa hubieron de darle en ella la profesion de la venerable órden tercera de San Francisco, cuyo hábito habia tomado en Alcalá, el dia 2 de julio de 1613. » Navarrete, *Vida de Cervantes*, pag. CII, préface à *Don Quijote*. Barcelona, 1839. Même en 1609, dit Navarrete (pag. LXII), « se ha creido que entonces se incorporó tambien Cervantes, como lo hizo Lope de Vega, en la congregacion del oratorio del Caballero de Gracia, mientras que su muger y su hermana dona Andrea se dedicaban á semejantes ejercicios de piedad en la venerable órden tercera de San Francisco, cuyo hábito recibieron en 8 de junio del mismo año. »

(2) Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. II, pag. 125, 126, 137, 147, 148.

(3) Idem, *ibid.*, t. II, pag. 374; *Biographie universelle*, t. XXX, pag. 149, 150.

(4) Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. II, pag. 276, 327.

(5) Idem, *ibid.*, t. II, pag. 327.

(6) Bouterwek, *Hist. of Spanish Literature*, t. I, pag. 525. Mais la meilleure description est celle de son biographe qui nous assure de ces deux faits : qu'il reçut « todas las órdenes sagradas, » et qu'il était « devotisimo de Maria santisima. » *Vida de Solis*, pag. 15, dans Solis, *Hist. de la Conquista de Mejico*, édit. Paris, 1844.

de Pampelune (1). Davila, le biographe de Philippe III, était prêtre (2). Mariana appartenait à l'ordre des jésuites (3); et Minana, le continuateur de l'histoire de Mariana, était supérieur d'un couvent à Valence (4). Martin Carrillo était jurisconsulte en même temps qu'historien; ce qui ne l'empêcha pas d'entrer dans les ordres et de devenir chanoine de Saragosse (5). Antonio, le plus savant bibliographe de l'Espagne, était chanoine de Séville (6). Gracian, dont les ouvrages en prose ont eu de nombreux lecteurs et qui était alors considéré comme un grand écrivain, était jésuite (7). La même tendance se manifestait parmi les poètes. Paravicino fut pendant seize ans le prédicateur favori à la cour de Philippe III et de Philippe IV (8). Zamora était moine (9). Argensola était chanoine de Saragosse (10). Gongora était prêtre (11); et Rioja avait un poste élevé dans l'inquisition (12). Calderon était chapelain de Philippe IV (13); et le fanatisme qui ternit son brillant génie était si violent, qu'il

(1) *Biographie universelle*, t. XL, pag. 319.

(2) « Sacerdote soy. » Davila, *Hist. de la Vida de Felipe Tercero*, lib. II, pag. 215.

(3) *Biographie universelle*, t. XXVII, pag. 42.

(4) *Ibid.*, t. XIX, pag. 80.

(5) *Ibid.*, t. VII, pag. 219.

(6) *Ibid.*, t. II, pag. 293.

(7) Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, pag. 177.

(8) *Idem, ibid.*, t. II, pag. 491; t. III, pag. 117, 118.

(9) Sismondi, *Literature of the South of Europe*, t. II, pag. 348. Lond., 1846.

(10) « Pero en fin murio Don Andres Martinez, y sucediole en la Canongia nuestro Bartholome. » Pellicer, *Ensayo de una Bibliotheca*. Madrid, 1778, in-4°, pag. 94. C'était le jeune Argensola.

(11) Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. II, pag. 486.

(12) « Occupied a high place in the inquisition. » Ticknor, t. II, pag. 507. « Prit les ordres et obtint un canonicat. » *Biog. universelle*, t. XXXVIII, pag. 120.

(13) En 1663, Philippe IV « le honró con otra Cappellania de honor en su real Capilla. » *Vida de Calderon*, pag. IV, dans *Las Comedias de Calderon*, édit. Keil, Leipzig, 1827.

fut appelé le poète de l'inquisition (1). Son amour pour l'Église était une passion, et il ne reculait devant rien pour avancer ses intérêts. En Espagne, de tels sentiments étaient naturels; mais ils paraissent si étranges aux autres nations, qu'un célèbre critique a déclaré qu'il était impossible de lire sans indignation les œuvres de Calderon (2). S'il en est ainsi, tous les auteurs espagnols de son temps méritent le même mépris. Il était presque impossible de trouver à cette époque un Espagnol qui ne partageât pas ces sentiments. Villaviciosa lui-même, l'auteur d'un des meilleurs poèmes burlesques en langue espagnole, était non seulement membre de l'inquisition, mais il enjoignit dans son testament à sa famille et à tous ses descendants de se vouer au service de cette noble institution, n'importe dans quel poste ils pourraient la servir, ajoutant que tout ce qui lui appartenait était digne de vénération (3). Dans une pareille condition sociale, tout ce qui se rattachait aux intérêts temporels ou scienti-

(1) « Calderon is, in fact, the true poet of the Inquisition. Animated by a religious feeling, which is too visible in all his pieces, he inspires me only with horror for the faith which he professes. » Sismondi, *Literature of the South of Europe*, t. II, pag. 379. Comparez Lewes, *On the Spanish Drama*, pag. 176-179.

(2) Salfi dit : « Calderon de la Barca excite encore plus une sorte d'indignation, malgré son génie dramatique qui le mit au dessus de Vega, son prédécesseur. En lisant ses drames sans prévention, vous diriez qu'il a voulu faire servir son talent uniquement à confirmer les préjugés et les superstitions les plus ridicules de sa nation. » Ginguené, *Hist. littéraire de l'Italie*, t. XII, pag. 499. Paris, 1834.

(3) « Entró en el ano de 1622 á ser *Relator del Consejo de la General Inquisicion*, cuyo empleo sirvió y desempenó con todo honor muchos anos. » Et il déclara : « En esta clausula de su Testamento : « Y por quanto yo y mis hermanos y toda nuestra familia nos hemos sustentado, autorizado y puesto en estado con las honras y mercedes, que nos ha hecho el santo Oficio de la Inquisicion, á quien hemos servido como nuestros antepassados : encargo afectuosissimamente á todos mis sucessores le sean para siempre los mas respetuosos servidores y criados, viviendo en ocupacion de su santo servicio, procurando adelantarse y senalarse en él, quanto les fuere possible, en qualquiera de sus ministerios ; pues todos son tan dignos de estimacion y veneracion. » *La Mosquea, por Villaviciosa*, Prologo, pag. x-xii, édit. Madrid, 1777.

fiques était nécessairement impossible. Tout le monde croyait; personne ne s'enqnérait. Dans les classes élevées, chacun s'occupait d'art militaire ou de théologie, et un grand nombre s'adonnait aux deux professions. Les littérateurs se prêtaient volontiers au préjugé dominant. On traitait avec respect, même avec une vénération timide, tout ce qui touchait à l'Église. Des talents qui eussent été dignes d'une meilleure cause étaient consacrés à faire l'éloge de toutes les folies que la superstition inventait. Plus une coutume était cruelle et absurde, plus il se trouvait d'écrivains pour la défendre, sans qu'un seul osât l'attaquer. La quantité d'ouvrages espagnols écrits pour prouver la nécessité des persécutions religieuses est incalculable; et ces livres étaient publiés dans un pays où il eût été impossible de trouver un individu sur mille ayant le moindre doute sur le droit qu'avait l'Église de brûler les hérétiques. Quant aux miracles, qui forment l'autre ressource importante des théologiens, ils étaient continuels au dix-septième siècle, et on ne manquait jamais de les enregistrer. Tous les hommes de lettres tenaient à honneur d'écrire sur ce sujet. Les saints étaient également en grande réputation; leurs biographies étaient innombrables, et étaient écrites avec ce mépris de la vérité qui est généralement le caractère distinctif de ce genre de composition. Tels étaient les topiques qui occupaient les esprits en Espagne. Les monastères, les couvents, les ordres religieux, et les cathédrales se partageaient l'attention publique, et les écrivains leur consacraient d'énormes in-folios, afin d'enregistrer et de laisser à la postérité tout ce qui se rapportait à ces questions intéressantes. Dans le fait, on a vu souvent un seul couvent ou une seule cathédrale avoir plusieurs historiens qui tous luttaient de zèle, et tenaient à honneur de

jeter le plus grand lustre possible sur l'Église et de défendre les intérêts dont l'Église était la protectrice (1),

Telle fut la prépondérance de la profession ecclésiastique et tels furent les hommages rendus aux intérêts ecclésiastiques durant le dix-septième siècle (2). Les Espagnols firent tout ce qu'ils purent pour ajouter au pouvoir de l'Église dans ce siècle même où les autres nations se mettaient pour la première fois sérieusement à l'œuvre avec l'intention de l'affaiblir. Cette malheureuse particularité fut sans aucun doute le produit des événements précédents; mais elle fut aussi la cause immédiate de la décadence de l'Espagne, car quoi qu'il ait pu arriver à des époques antérieures, il est certain que dans les temps modernes la prospérité des nations dépend des principes auxquels le clergé tout entier doit invariablement être opposé. Sous Philippe II, il acquit une force immense; et sous ce même

(1) « Hardly a convent or a saint of any note in Spain, during the sixteenth and seventeenth centuries, failed of especial commemoration; and each of the religions orders and great cathedrals had at least one historian, and most of them several. The number of books on Spanish ecclesiastical history, is therefore, one that may well be called enormous. » Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, pag. 132. Forner nous assure assez inutilement, ce dont personne n'a jamais douté, que « los estudios sagrados jamas decayeron en Espana. » Forner, *Oracion Apologética*. Madrid, 1786, pag. 141.

(2) En 1623, Howell écrit de Madrid : « Such is the reverence they bear to the church here, and so holy a concert they have of all ecclesiastics, that the greatest Don in Spain will tremble to offer the meanest of them any outrage or affront. » Howell, *Letters*, édit. Lond., 1754, pag. 138. « The reverence they show to the holy function of the church is wonderful; princes and queens will not disdain to kiss a capucin's sleeve or the surplice of a priest. » . . . . . . « There are no such sceptics and cavillers there, as in other places. » Pag. 496. En 1669, un autre écrivain dit : « En Espagne les religieux sont les maitres, et l'emportent sur tout où ils se trouvent. » Voyez *Faits en divers temps en Espagne*. Amsterdam, 1700, pag. 35. Pour citer une autorité de plus, voyez le tableau que l'on fait de la société espagnole sous le règne de Philippe IV : « No habia familia con quien no estuvieron entroncados los frailes por amistad ó parentesco; la casa que les cerrara sus puertas; ni conversacion en que no se les cediera la palabra; ni mesa en que no se les obligara á ocupar la primera silla, ni resolucion grave entre ricos ó pobres que se adoptara sin su consejo; y si no tomaban parte en ellas, las satisfacciones domésticas no eran cabales. » Rio, *Hist. del Reinado Carlos III*, t. I, pag. 94.

règne, il signala cette nouvelle ère de son pouvoir, en obtenant, au moyen de circonstances d'une horrible barbarie, l'expulsion de toute la nation maure; cet acte fut en lui-même si atroce (1) et si terrible dans ses conséquences, que quelques écrivains ont attribué à ce seul fait la ruine de l'Espagne; ils oublient que d'autres causes bien plus importantes étaient en fermentation, et que ce crime colossal ne pouvait jamais être perpétré que dans un pays qui, étant habitué depuis longtemps à voir dans l'hérésie la plus horrible de toutes les offenses, était préparé pour purger la terre à tout prix, en même temps qu'il se délivrait lui même des hommes dont la seule présence était regardée comme une insulte à la foi chrétienne.

Après la réduction du dernier royaume mahométan en Espagne, bien avant dans le quinzième siècle, le grand but que poursuivirent les Espagnols fut de convertir ceux qu'ils avaient conquis (2). Ils croyaient que l'existence future de tout un peuple était en jeu, et voyant que les exhortations de leur clergé étaient sans effet, ils eurent recours à d'autres moyens; ils persécutèrent les hommes qu'ils étaient incapables de convaincre. En brûlant les uns, torturant les autres, en les menaçant tous, ils réussirent enfin, et nous avons la certitude qu'après l'année 1526 il n'y avait plus en Espagne de mahométan qui n'eût été couverti au christia-

(1) Le cardinal Richelieu, qui n'était pas très susceptible de pitié, l'appelle « le plus hardi, le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles précédents fasse mention. » Sismondi, *Hist. des Français*, t. XXII, pag. 163. Paris, 1839.

(2) « Porque los Reyes queriendo, que en todo el Reino fuesen Christianos, embiaron á Frai Francisco Ximenes, que fue Arzobispo de Toledo i Cardenal, para que los persuadiese. Mas ellos, gente dura, pertinaz, nuevamente conquistada, estuvieron recios. » Mendoza, *Guerra de Granada que hizo Felipe II contra los Moriscos.* Valencia, 1776, in-4°, pag. 10. L'auteur de ce livre naquit dans les premières années du seizième siècle à Grenade où il vécut pendant un long laps de temps.

uisme (1). Un nombre infini fut baptisé de force; mais une fois baptisés, ils étaient censés appartenir à l'Église et ne relevaient plus que de sa discipline (2). Cette discipline, c'était l'inquisition qui l'administrait, et pendant le reste du seizième siècle, elle soumit ces nouveaux chrétiens ou Maures, comme on les appelait alors (3), au traitement le plus barbare. La sincérité de ces conversions forcées était mise en doute; c'était donc l'affaire de l'Église de la mettre à l'épreuve (4). Le gouvernement civil lui venait en aide; ainsi, entre autres ordonnances, Philippe publia un édit en 1566, qui enjoignait aux Maures d'abandonner toutes choses pouvant leur rappeler en quoi que ce fût, leur première religion. Il leur était enjoint, sous des peines sévères, d'apprendre l'espagnol et de jeter tous leurs livres

(1) L'année 1526 vit donc disparaître dans toutes les parties de l'Espagne les signes extérieurs de l'islamisme. » Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*. Paris, 1846, t. II, pag. 220. M. Lafuente (*Hist. de España*, t. X, pag. 132) dit de 1502 que « desde entonces, por primera vez al cabo de ocho siglos, no quedó un solo habitante en España que esteriormente diera culto á Mahoma. » Mais au t. XI, pag. 447, il dit qu'en l'année 1524 « volvieron inmediatamente á sus ritos y ceremonias muslímicas. » Comme M. de Circourt connaissait parfaitement tous les matériaux dont s'est servi Lafuente, et que de plus il est bien mieux que ce dernier un écrivain critique, il y a toute probabilité que les assertions de M. Circourt sont les plus exactes.

(2) « Ces malheureux auraient été tous exterminés, s'ils n'avaient consenti à recevoir le baptême. Au milieu des décombres de leurs maisons, sur les cadavres fumans de leurs femmes, ils s'agenouillèrent. Les germanos, ivres de sang, firent l'office de prêtres; l'un d'eux prit un balai, aspergea la foule des musulmans, en prononçant les paroles sacramentelles, et crut avoir fait des chrétiens. L'armée des germanos se répandit ensuite dans le pays environnant, saccageant d'abord, baptisant après. » Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, t. II, pag. 175. Voyez aussi pag. 202.

(3) C'était leur nom général, mais en Aragon on les appelait *tornadizos*, « en lenguage insultante. » Janer, *Condicion de los Moriscos de España*. Madrid, 1857, pag. 26.

(4) « Recibieron el Sacramento por comodidad, no de voluntad, y asi encubrian todo lo possible el vivir y morir en la secta de Mahoma, siendo infieles apostatas. » Vanderhammen, *Filipe Segundo*, pag. 12. « Porque la Inquisicion los comensó á apretar mas de lo ordinario. » Mendoza, *Guerra de Granada*, pag. 20. « Poner nuevo cuidado i diligencia en descubrir los motivos destos hombres. » Pag. 26. Et cependant ce même écrivain a l'impudence de déclamer contre la religion mahométane qu'il appelle une religion cruelle. « Cruel i abominable religion aplacar á Dios con vida i sangre inocente! » Pag. 107, 108.

arabes. Il leur était défendu de lire dans leur langue native, de l'écrire ou même de la parler dans leurs propres maisons. Leurs cérémonies, leurs jeux, tout était sévèrement prohibé. Défense leur était faite de se livrer aux récréations qui avaient été celles de leurs pères; défense aussi de porter les mêmes vêtements. Leurs femmes devaient sortir sans voiles sur le visage; et comme se baigner était une coutume païenne, tous les bains publics devaient être détruits, comme aussi tous les bains dans les maisons privées (1).

Par ces mesures et d'autres semblables (2), ce malheureux peuple, réduit aux dernières extrémités, se révolta, et en 1568, il prit le parti désespéré de mesurer ses forces

(1) Vanderhammen (*Filipe Segundo*, pag. 12. Madrid, 1632) nous dit seulement que « por cedula el ano sesenta y seis les mandó dexassen el habito, lengua y costumbres de Moros, y fuessen Christianos y lo pareciessen. » Mais ce qu'on avait prévu c'était « que dentro de tres anos aprendiesen los Moriscos à hablar la lengua castellana, y de alli ade lante ninguno pudiese hablar, leer ni escribir arábigo en publico ni en secreto : que todos los contratos que se hiciesen en arábigo fuesen nulos : que todos los libros asi escritos los llevasen en término de treinta dias al presidente de la audiencia de Granada para que los mandase examinar, devolviendoseles aquellos que no ofrecieran inconveniente para que los pudiesen guardar solo durante los tres anos : que no se hicieran de nuevo marlotas, almalafas, calzas ni otra suerte de vestidos de los que se usaban en tiempos de moros; que durante este tiempo, las mujeres vestidas à la morisca llevarian la cara descubierta; que no usasen de las ceremonias ni de los regocijos moros en las bodas, sino conforme al uso de la Santa Madre Iglesia, abriendo las puertas de sus casas en tales dias, y tambien en los de fiesta, no haciendo zambras ni leylas con instrumentos ni cantares moriscos, aunque no dijesen en ellos cosas contraria à la religion cristiana, » etc. Janer, *Condicion de los Moriscos*, pag. 31, 32, où l'on trouvera d'autres détails que l'on devrait comparer avec Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, t. II, pag. 278, 283, 459-463.

(2) Quelques-unes des résolutions qui furent prises avant 1566 pour humilier les Maures sont énumérées dans Prescott, *Hist. of Philip II*, t. III, pag. 10, et ailleurs. Sous le règne de Charles V il y eut plusieurs actes de tyrannie locale qui échappent à l'historien général. Un de ces actes de la part d'un évêque espagnol mérite d'être cité : « On le vit pousser l'intolérance jusqu'à faire raser les femmes et les obliger à racler leurs ongles pour en faire disparaître les traces du henné, cosmétique inoffensif dont il abhorrait l'usage, en raison de ce que les Arabes l'avaient introduit. » Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, t. II, pag. 226.

contre toute la monarchie espagnole. Le résultat ne pouvait guère être douteux; mais les Maures, exaspérés par les souffrances et risquant le tout pour le tout, prolongèrent la lutte jusqu'en 1571, époque à laquelle l'insurrection fut enfin maîtrisée (1). Cette lutte infructueuse avait diminué et leur nombre et leurs forces; aussi, pendant les vingt-sept années qui restaient au règne de Philippe II, on n'entend presque plns parler d'eux. Il est probable que, malgré des échauffourées partielles, les vieilles animosités se seraient calmées et avec le temps auraient entièrement disparn. Il n'y avait dans tous les cas aucun prétexte pour que les Espagnols usassent de violence, car il était absurde de supposer que les Maures, affaiblis de toutes parts, humiliés, découragés et épars dans tont le royaume, eussent pu, l'eussent-ils désiré, rien entreprendre, en présence des ressources du gouvernement.

C'est après la mort de Philippe II que commença le mouvement que j'ai décrit tout à l'heure et qui, contrairement à ce qui se passa chez les autres nations, assura au clergé espagnol, au dix-septième siècle, un pouvoir plus grand que celui qu'il avait eu au seizième. Les conséquences ne se firent pas attendre. Le clergé trouva bientôt que les mesures prises par Philippe contre les Maures n'étaient pas assez dé-

(1) La scène qui la termina en mars 1571 est habilement décrite dans Prescott, *Hist. of Philip III*, t. III, pag. 148-151. Le superbe courage des Maures est attesté par Mendoza dans son histoire contemporaine de la guerre; mais lorsqu'il raconte les horribles outrages qu'ils commirent, nous n'en doutons pas, il ne fait point la part des provocations intolérables et sans cesse répétées qu'ils eurent à supporter pendant un temps indéfini de la part des chrétiens. Ce qu'il dit d'une des batailles est fort curieux, et je ne me rappelle pas l'avoir vu nulle autre part. « Fue porfiado por ambas partes el combate hasta à las espadas, de que los Mures se aprovechan menos que nosotros, por tener las suyas un filo i no herir ellos de punta. » Mendoza, *Guerra de Granada*, édit. in-4°. Valencia, 1776, pag. 168.

cisives, et même pendant sa vie, il songea au règne suivant sous lequel il espérait voir ces chrétiens de sincérité douteuse détruits complétement ou du moins chassés de l'Espagne (1). Tant que Philippe fut sur le trône, la prudence du gouvernement mit en quelque sorte un frein à l'ardeur de l'Église, et le roi, écoutant en cela les conseils de ses ministres les plus capables, refusa d'adopter des mesures auxquelles on le poussait et auxquelles son propre caractère le portait également (2). Mais comme on l'a vu déjà, sous

(1) Il donna une preuve de ses espérances le jour même de la naissance de Philippe III en 1578. « Predicando en un lugar de Aragon, todo de Moriscos, llamado Ricla, ó Torellas, un religioso, llamado Vargas, el mismo dia, que nació su Magestad, viendo el poco fruto, que hacia con sus sermones, dixo, como en Profecia, á aquella gente rebelde : Pues no despedir de vuestros pechos esta infernal secta, sabed, que ha nacido en Castilla un Principe que os ha de echar de España. » Porreño, *Dichos y Hechos de Phelipe III*, dans Yañez, *Memorias*. Madrid, 1723, pag. 224, et à peu près dans les mêmes termes dans Janer, *Condicion de los Moriscos*, pag. 60. M. Prescott, dans son *Hist. de Philippe II*, t. III, pag. 139, cite une lettre MS. de don Juan d'Autriche à Philippe II, écrite en 1570, qui établit que les moines prêchaient ouvertement contre la douceur avec laquelle le roi traitait les Maures : « Predicando en los púlpitos publicamente contra la benignidad y clemencia que V. M. ha mandado usar con esta gente. »

(2) Dans un ouvrage publié récemment et d'une autorité incontestable, on nie que Philippe II ait eu le désir de chasser les Maures. « El caracter austero y la severidad de Felipe II redondaban en favor de los Moriscos, porque no daba oidos á las instigaciones de algunos personajes que señalaban la expulsion general como único remedio eficaz para los males que ofrecia al pais aquella desventurada raza. Acababa el monarca de tocar los tristes resultados de una emigracion por las funestas consecuencias de la despoblacion del reino granadino, y preferia continuar en la *senda de la conciliacion*, procurando de nuevo la enseñanza de los conversos. » Janer, *Condicion de los Moriscos*. Madrid, 1857, pag. 59. Mais, sans nous attacher à ce qu'il y a de contraire dans cette assertion à tout ce que nous savons sur le caractère de Philippe, nous avons dans le sens opposé sur cette question le témoignage de l'archevêque de Ribera, qui a eu de fréquentes communications avec le roi sur ce sujet et qui dit positivement que le roi désirait l'expulsion des Maures hors d'Espagne. « El hechar los Moros deste Reyno, ha sido cosa muy desseada, y procurada, por los Reyes Predecessores del Rey nuestro Señor, aunque no executada. » . . . . . . « El Rey Don Felipe Segundo, nuestro Señor, despues de suceder en estos Reynos, *tuvo el mismo desseo*; y assi mandó, que se juntassen los Prelados deste Reyno para buscar remedio el año de 1568; siendo Arçobispo desta Metropoli el Reverendissimo Don Hernando de Loazes. Hizieronse en aquella Junta algunas Constituciones de consideracion. Visto que no aprovechaban, mandó el año 1587 que se hiziesse otra Junta, *en la qual me hallé yo*: añadimos tambien algunas nuevas Constituciones. Y constando a su Magestad que no era bastantes : las

son successeur, le clergé prit de nouvelles forces et bientôt il se sentit assez puissant pour entreprendre une dernière croisade contre les misérables restes de la nation maure (1).

L'archevêque de Valence fut le premier à entrer en lice. En 1602, cet éminent prélat présenta à Philippe un mémoire contre les Maures; ses idées furent soutenues franchement par le clergé, la couronne ne les découragea point; aussi pour arriver à frapper le coup, présenta-t-il un autre mémoire sur le même objet (2). L'archevêque parlait comme un homme que son rang, son autorité, mettent en position d'être le représentant naturel de l'Église espagnole. Il affirmait au roi que tous les désastres qui avaient accablé la monar-

diligencias passadas, y que siempre perseveraban en su heregia, se resolvia de Mandarlos hechar del reyno, ó por lo menos meterlos dentro de la tierra. » Ximenes, *Vida de Ribera*. Roma, 1734, in-4°, pag. 419, 420. Cet important passage ne laisse aucun doute quant aux sentiments réels de Philippe, à moins que nous ne prenions sur nous d'affirmer que Ribera a sciemment fait un mensonge. Il est assez étrange qu'un livre qui contient un passage aussi remarquable soit inconnu de M. Janer et de M. Lafuente.

(1) « El rey Felipe III, hombre de rudo ingenio, se dejaba gobernar con facilidad por aquellos que sabiendos los temores de su conciencia, se aprovechaban de su imbecilidad para conseguir cuanta querian. Muchos ecclesiásticos, recordando las expulsiones de judios y Moros ejecutadas de órden de Fernando é Isabel, y conociendo que á Felipe III, seria agradable imitar á estos monarcas, le aconsejaron que condenase al destierro á todos la ley mahometana, sino que tenian tratos con los Turcos y entre si para buscar sus libertades por medio del rigor de las armas. » Castro, *Decadencia de España*. Cadix, 1852, pag. 101, 102.

(2) Ces mémoires sont imprimés comme appendices à la vie par Ximenes. Voyez le livre très curieux ayant pour titre *Vida y Virtudes del Venerable Siervo de Dios D. Juan de Ribera, por el R. P. Fr. Juan Ximenes*. Roma, 1734, in-4°, pag. 367-374, 376-393. Cet ouvrage est, je crois, très rare; il est certain que j'ai fait de vains efforts pour m'en procurer un exemplaire d'Espagne ou d'Italie, et, après plusieurs années de recherches infructueuses, j'ai trouvé celui que je possède à présent dans l'étalage d'un bouquiniste. M. de Circourt, dans sa savante histoire des Arabes d'Espagne, ne semble pas en avoir eu connaissance, car il se plaint de n'avoir pu se procurer les ouvrages de Ribera, dont il ne cite par conséquent les mémoires que de seconde main. Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*. Paris, 1846, t. III, pag. 168, 354. Watson ne paraît pas l'avoir connu non plus, quoique, comme M. de Circourt, il renvoie à la vie d'Escriva par Ribera. Watson, *Philip III*. Lond., 1839, pag. 214-221. Geddes donne un extrait de ces mémoires; ce savant et exact écrivain a la mauvaise habitude de ne point indiquer les sources de ses informations. Geddes, *Tracts*. Lond., 1730, t. I, pag. 60-71.

chie venaient de la présence de ces incrédules; qu'il fallait les détruire comme David avait détruit les Philistins et Saül les Amalécites (1). Il déclarait que l'armada que Philippe avait équipée contre l'Angleterre en 1588 avait péri parce que Dieu ne permettait pas la réussite d'une entreprise au dehors, tant que ceux qui la dirigeaient laissaient en paix les hérétiques chez eux. L'expédition d'Alger avait échoué pour le même motif. Le ciel manifestait sa volonté que rien ne prospérât tant que l'Espagne se verrait habitée par des apostats (2). Il exhortait donc le roi à exiler tous les Maures, à l'exception de quelques-uns, qu'ils pourraient condamner aux galères et d'autres dont on ferait des esclaves et qu'on

(1) « Por lo qual se puede creer, que nuestro Senor ha querido reservar esta obra tan digne de pecho Real para Vuestra Magestad, como reservó le libertad de su pueblo para Moyses, la entrada de la Tierra de Promission para Josne, la vengança de la injuria antigua de los Amalequitas para Saul, y la victoria de los Filisteos para David. » Ximenes, *Vida de Ribera*, pag. 370-377: « Y al primer Rey que tuvo el Mundo, en siendo elegido por Dios, y confirmado en su Reyno, le ambia á mandar por un Propheta que destruya á los Amalequitas, sin desar hombres, ni mogeres, ni ninos, aunque sean de leche, en fin que no quede rastro de ellos, ni des sus haziendas. Y porque no cumplió exactamente su mandamiento, cayó en indignacion de Dios, y fue privado del Reyno. Al segondo Rey, que fue David, le mandó Dios en siendo jurado, que destruyesse los Philisteos, como lo hiso. »

(2) « El ano quando se perdió la poderosa Armada, que iba á Inglaterra, confiado de la benignidad del Rey nuestro Senor, que está en el cielo, me atrevi con el zelo de fiel vassallo y Capellan, á desir a Su Magestad; que aviendo gastado mucho tiempo en discurrir, que causa podia aver para que Dios, nuestro Senor, permitiesse aquel mal sucesso, se me havia ofrecido une cosa de mucha consideracion, y era, querer dezir la Magestad Divina á Su Magestad Católica: que mientras no ponia remedio en estas heregias de Espana, cuyos Reynos le avia encomendado, no se debia ocupar en remediar las de los Reynos agenos. » Y ahora confiando en la misma benignidad, y clemencia de Vuestra Magestad, me atrevo tambien á desir, que aviendo considerado la causa, porque Dios nos ho quitado de las manos la toma de Argel, aviendose dispuesto todas las prevenciones paro ella con la mayor prudencia, y sagacidad, que hemos visto en nuestros tiempos, y sirviendonos el mar, y los ayres, y las ocasiones, de le manera, que podiamos dessear, tengo por sin duda, que ha sido, querer nuestro Senor dar á Vuestra Magestad el último recuerdo de la obligacion, que tiene, de resolver esta plática. « Ximenez, *Vida de Ribera*, pag. 373. Ce serait pitié de laisser de pareils spécimens de raisonnement théologique enfouis dans un vieil in-quarto romain. Je me félicite et mon lecteur avec moi de l'acquisition de ce volume qui est un vaste répertoire d'*armes* puissantes quoique vieillies.

enverrait travailler dans les mines d'Amérique (1). La gloire du règne de Philippe serait ainsi assurée dans la postérité; et sa renommée serait portée bien plus haut que celle de ses prédécesseurs qui sur tous ces points avaient négligé leur devoir manifeste (2).

Ces remontrances, outre qu'elles étaient en harmonie avec les idées bien connues de l'Église d'Espagne, furent chaudement appuyées par l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne. Celui-ci ne différait que sur un point avec l'archevêque de Valence. L'archevêque de Valence jugeait qu'il était inutile de faire partager aux enfants au dessous de sept ans le bannissement général, il croyait qu'on pouvait, sans danger pour la foi, les séparer de leurs parents et les garder en Espagne. L'archevêque de Tolède s'y opposait fortement. Il ne voulait pas, disait-il, courir le risque de voir le sang pur des chré-

(1) « Todas estas cosas, y otras muchas, que dexo de dezir, por no ser prolixo, me hazen evidencia, de que conviene para el servicio de Dios nuestro Senor, y que Vuestra Magestad está obligado en conciencia, como Rey, y Supremo Senor, á quien toca de justicia defender, y conservar sus Reynos, mandar desterrar de Espana todos estos Moriscos, sin que quede hombre, ni muger grande, ni pequeno: reservando tan solamente los ninos, y ninas, que no llegaren á siete anos, para que se guarden entre nosotros, repartiendolos por las casas particulares de Christianos viejos. Y aun hay opinion de personas doctas, que estos tales ninos y ninas, los puede Vuestra Magestad dar por esclavos, y lo fundan con razones probables. » Ximenez, *Vida de Ribera*, pag. 379, 380. « Destos que se han de desterrar, podra Vuestra Magestad tomarlos que fuere servido por esclavos, para proveer sus Galeras, ó para embiar á las minas de las Indias, sin escrupulo alguno de conciencia, lo que tambien sera de no poca utilidad. » Pag. 384. Agir ainsi c'était être miséricordieux, car ils méritaient tous la peine capitale, « merecian pena capital. » Pag. 381.

(2) « Aora, Catolica Magastad, vemos que Dios nuestro Senor ha reservado para Vuestra Magestad, y para su Real Corona, el nombre, y hechos de Rey Catholico: permitiendo por sus secretos juizios, que los que han sido siempre enemigos de su Iglesia se conserven, y que los que antes eran Catholicos, ayan degenerado, y apostatado de su santa ley y assi ve la honra de Dios nuestro Senor, y el exemplo, y confusion de los otros Reyes, en que Vuestra Magestad tenga sus Reynos limpios de hereges, y principalmente á Espana. Y quando esto huviesse de costar grandes trabajos, y todo el oro, y plata, que hay en las Indias, estaria muy bien empleado: pues se atraviessa la honra de Dios, la de su santa Iglesia, el antiguo renombre desta Corona, » etc. Ximenez, *Vida de Ribera*, pag. 382. Et sur la négligence apportée à l'accomplissement de ce devoir par Charles V et Philippe II, voyez pag. 370.

tiens souillé par les infidèles ; il déclarait que plutôt que de voir un de ces incroyants corrompre le pays, il les ferait passer tous, hommes, femmes et enfants au fil de l'épée (1).

C'était le désir d'un parti puissant dans l'Église qu'au lieu de les bannir, on les mît tous à mort. Il jugeait qu'un châtiment pareil ferait du bien, en frappant de terreur les hérétiques de toutes les nations. Bleda, le célèbre dominicain, un des hommes le plus influents de son temps, penchait pour cette exécution, et il désirait qu'on la fît consciencieusement. Il disait que pour l'exemple on devrait couper le cou à tous les Maures d'Espagne, parce qu'il était impossible de savoir lesquels étaient chrétiens au fond du cœur, et qu'il valait mieux laisser la chose à Dieu ; il reconnaîtrait bien les siens, et saurait récompenser ceux qui étaient de bons catholiques (2).

(1) « The most powerful promoter of their expulsion was Don Bernardo de Roias y Sandoval, Cardinal Archbishop of Toledo, and Inquisitor-General and Chancellor of Spain. This great prelate, who was brother to the Duke of Lerma, by whom the king for some years before, and for some years after the expulsion was absolutely governed, was so zealous to have the whole race of the Moriscoes extinguished, that he opposed the detaining of their children who were under seven years of age, affirming that of the two he judged it more advisable to cut the throats of all the Moriscoes, men, women, and children, than to have any of their children left in Spain, to defile the true Spanish blood with a mixture of the Moorish. » Geddes, *Tracts*, t. I, pag. 85, 86. Navarrete a fait un brillant éloge de la piété et des autres nobles qualités de ce prélat ; il dit que « llenando de esplendor con su virtud tres sillas episcopales, mereció que Clemente VIII le honrase con el capelo, y fué elevado á la primada de Toledo y al empleo de inquisidor general. » *Vida de Cervantes*, pag. xcvII, xcvIII. Barcelona, 1839.

(2) « He did assure all the old Christian laity, that whenever the king should give the word, they might, without any scruple of conscience, cut the throats of all the Moriscoes, and not spare any of them upon their professing themselves Christians ; but to follow the holy and laudable example of the Croisado that was raised against the Albigenses, who, upon their having made themselves masters of the city of Bezeir, wherein were two hundred thousand Catholics and Hereticks, did ask Father Arnold, a Cistercian monk, who was their chief preacher : » Whether they should put any to the sword that pretended to be Catholics ; » and were answered by the holy Abbot : » That they should kill all without distinction, and leave it to God, who knew his own, to reward them for being true Catholicks in the next world ; » which was accordingly executed. » Geddes, t. I, pag. 84.

Il devint évident que le sort des misérables débris d'une nation jadis opulente était décidé. Les scrupules de Philippe III lui défendaient de lutter contre l'Église, et son ministre le duc de Lerme ne voulut pas compromettre son autorité par l'apparence même d'une opposition. En 1609, il annonça au roi que l'expulsion des Maures était devenue nécessaire. « C'est une grande résolution, » répliqua Philippe. « Qu'elle soit mise à exécution (1). Et elle le fut avec une inflexible barbarie. Environ un million d'habitants, les plus industrieux de l'Espagne furent traqués et chassés comme des bêtes sauvages, parce que la sincérité de leurs opinions religieuses était mise en doute (2). Plusieurs d'entre eux furent tués, comme ils approchaient de la côte; d'autres

(1) « Grande resolucion! Contestó el débil monarca al ministro favorito, hacedlo vos, duque. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XV, pag. 375. Mais cette réplique, bien loin d'être une preuve de faiblesse de la part de Philippe III, n'était que l'application strictement logique des principes qu'il nourrissait et qui étaient universellement acceptés en Espagne. Nous savons de son biographe contemporain que « determino el Rey en los principios de su Reynado, como Rey tan poderoso y Catolico, de consegrar y dedicar á Dios la potencia de sus Consejos y Armas para extinguir y acabar los enemigos de le Inglesia Santa. » Davila, *Hist. de la Vida de Felipe Tercero*, lib. I, pag. 44.

(2) Telle est l'estimation moyenne. Quelques auteurs la disent plus forte, d'autres moindre. Un écrivain dit : « The numbers expelled have been estimated at four hundred thousand families or two millions of souls. » Clarke, *Internal State of Spain*. Lond., 1818, pag. 33. Mais on ne peut croire à un nombre pareil. M. Castro (*Decadencia de España*. Cadix, 1852, pag. 105) dit : « Espana perdió en los Moriscos un millon de habitantes, » et M. Janer (*Condicion de los Moriscos*. Madrid, 1857, pag. 93 : « Sin entrar en calculos sobre los que habia cuando se espidió el edicto de Valencia en 1609, ni sobre los que fenecieron en las rebeliones, de mano armada, de sed, de hambre à ahogados, creemos poder fijar de la peninsula, despidiéndose para siempre de las costas y fronteras de Espana, cuya cifra deducimos del esámen y contexto de unos y otros escritores, de las listas que nos han quedado de los expulsos, de los datos de diversas relaciones, estados y documentos examinados con este solo intento. » Et plus loin page 105 : « La espulsion de un millon, ó novecientos mil de sus habitantes. » Llorente (*Hist. de l'inquisition*, t. III, pag. 430. Paris, 1818) dit : « Un million d'habitants utiles et laborieux. » Ximenez (*Vida de Ribera*. Roma, 1734, in-4°, pag. 70) : « Novecientos mil, » et Boisel, qui fut en Espagne cinquante ans après l'expulsion et colligea les preuves offertes par les traditions, dit : « Il sortit neuf cent tant de mille hommes de compte fait de Valence, d'Andalousie et de Castille. » Boisel, *Journal du voyage d'Espagne*. Paris, 1669, in-4°, pag. 275.

furent battus et pillés ; et le plus grand nombre fit voile pour l'Afrique dans le plus piteux état. Pendant la traversée, l'équipage de plus d'un vaisseau tomba sur les passagers ; les hommes furent pillés, les femmes violées et les enfants jetés à la mer. Ceux qui parvinrent à se soustraire à ce sort débarquèrent sur la côte de Barbarie où ils furent attaqués par les Bédouins et plusieurs furent passés au fil de l'épée. D'autres s'enfuirent au désert et moururent de faim. Nous n'avons pas de rapport authentique sur le nombre d'individus qui furent sacrifiés, mais de très grandes autorités affirment que pendant une expédition qui emportait cent quarante mille hommes en Afrique, plus de cent mille virent arriver la mort sous ses formes les plus terrifiantes, peu de mois après leur expulsion d'Espagne (1).

Pour la première fois, l'Église fut vraiment triomphante (2). Pour la première fois, on pouvait aller des Pyrénées au détroit de Gibraltar sans rencontrer un seul hérétique. Tous étaient orthodoxes, tous étaient purs. Tout habitant de ce grand pays obéissait à l'Église et craignait son roi, et par suite de cette heureuse combinaison, on put croire que la

(1) Watson, *Philip III*, pag. 234, 235; Davila, *Vida de Felipe III*, pag. 146; Yanez *Memorias para la Historia de Felipe III*, pag. 281, 290; Janer, *Condicion de los Moriscos*, pag. 83, 84, 90. Quelques particularités touchant leur expulsion se trouvent dans les lettres de Cottington sur Madrid qui furent écrites en 1609, mais qui ont peu de valeur. Winwood, *Memorials of Affairs of State*, t. III, pag. 73, 91, 103, 118. Londres, in-fol., 1725.

(2) Dans un sermon fait de nos jours en commémoration de leur expulsion, le prédicateur s'écrie joyeusement : « Pues, que mayor honra podemos tener en este Reyno, que ser todos los que vivimos en el, fieles á Dios, y al Rey, sin compania de estos hereges y traydores? » Ximenez, *Vida de Ribera*, pag. 423. Un autre prédicateur s'écrio : « Al fin salieron estos, y quedó la tierra libre de la infamia de este gente. » Davila, *Vida de Felipe Tercero*, pag. 149. Voyez aussi pag. 151. « Y es digno de poner en consideracion el zelo que los Reyes de Espana tuvieron en todo tiempo de sustentar la Fé católica ; pues en diferentes expulsiones que han hecho, han sacado de sus Reynos tres millones de Moros, y dos millones de Judios, enemigos de nuestra Iglesia. »

prospérité et la grandeur de l'Espagne étaient assurées. Le nom de Philippe III, passait à l'immortalité : la postérité ne se lasserait point d'admirer cet acte héroïque par suite duquel les derniers débris d'une race infidèle étaient repoussés de la terre. Ceux qui avaient pris part, même une part très éloignée, à cette œuvre glorieuse devaient être récompensés par les plus grandes bénédictions. Eux et leurs familles étaient placés sous la protection immédiate du ciel. La terre rendrait plus de fruits et les arbres plieraient sous les leurs; l'arbre à pin pousserait là où venait l'épine, et le myrthe à la place des ronces. Une nouvelle ère allait être inaugurée; l'Espagne délivrée de son hérésie allait être à l'aise; les hommes vivant en sureté pourraient dormir à l'ombre de leurs vignes, cultiver leurs jardins en paix et manger le fruit des arbres qu'ils auraient plantés (1).

Telles étaient les promesses de l'Église; et le peuple croyait. C'est à nous maintenant de rechercher jusqu'à quel point ces promesses furent tenues, les espérances réalisées

(1) Voyez le sermon de l'archevêque de Valence imprimé tout au long dans l'appendice de Ximenez, *Vida de Ribera*, pag. 411-428. Je voudrais pouvoir le citer en entier, mais le lecteur doit se contenter d'une partie de la péroraison (pag. 426, 427) : « Entre las felisidades, que cuenta el Espirito Santo que tuvieron los hijos de Israel en el govierno del Rey Salomon, es una; que vivian los hombres seguros, durmiendo à la sombra de su parra, y de su higuera, sin tener de quien temer. *Assi estaremos en este Reyno de aqui adelante*, por la misericordia de nuestro Senor, y paternal providencia de Su Magestad, todo nos sobrara, y la misma tierra se fertilizará y dará fruto de bendicion. Brocardico es, de que todos usabades, diciendo que despues, que estos se bautizaron, no se avia visto un ano fertil; *aora todos lo seran*, porque las heregias y blasfemias de estos tenian esterilizada, abrasada, y inficionada la tierra, como diso el Real Propheta David, con tantos pecados y abominaciones. » . . . . . « Y edificarán en las tierras, que antes eran desiertas, plantando vinas, y bebiendo el vino de ellas, y sembrarán huertas, y comeran del fruto de los árboles, que han plantado, y nunca seran hechados de sus casas, dize Dios. Todo esto promete nuestro Senor por dos Prophetas suyos. *Todo (digo otra vez) nos sobrará.* » C'était là ce qui attendait le peuple, tandis que le roi dans le même sermon est comparé à David (pag. 416); une autre haute autorité déclare qu'en expulsant les Maures il a accompli un si grand exploit (*hazaña*), que « durára su memoria por los venideros siglos. » Porreno, dans Yanez, *Memorias para Felipe III*, pag. 281.

et quelles furent les conséquences d'un acte, provoqué par le clergé, accepté par la nation et chaleureusement applaudi par quelques-uns des plus grands génies que l'Espagne ait produits (1).

Quelques mots suffiront à en déduire les conséquences sur la prospérité matérielle de l'Espagne. Des corps nombreux d'agriculteurs laborieux et d'artisans habiles se retirèrent subitement de toutes les parties du pays. Les meil-

(1) « Amidst the devout exultation of the whole kingdom,—Cervantes, Lope de Vega, and others of the principal men of genius then alive, joining in the general jubilee. » Ticknor. *Hist. of Spanish Literature*, t. I, pag. 428, 429. Comparez Dunlop, *Memoirs*, t. I, pag. 16. Porreno dit qu'il peut être placé au nombre des sept merveilles du monde, « la podemos poner entre las siete maravillas del mundo. » Yanez, *Memorias*, pag. 297, et Davila (*Vida de Felipe Tercero*, lib. II, cap. XLI, pag. 139) dit que c'est un *Pelaya*. Tout cela est assez naturel; mais ce qui est vraiment curieux, c'est de suivre les débris modernes de ce sentiment. Campomanes (*Apendice à la Educacion Popular*, t. IV, pag. 130. Madrid, 1777), homme très capable et bien plus libéral que la plupart de ses compatriotes, n'a pas honte de dire : « La justa expulsion de los Moriscos desde 1610 à 1613. » Ortiz, en 1801, s'exprime avec un peu plus d'hésitation, mais il est évident qu'il approuve la mesure qui délivra l'Espagne de « la perniciosa semilla de Mahoma que restaba en ella. » *Compendio de la Historia de España*, t. VI, pag. 304, 305. Ce n'est pas tout; jusqu'en 1856 le grand historien moderne de l'Espagne, tout en admettant le mal que cet horrible crime fit au pays, nous assure en même temps qu'il eut cet « immense advantage » d'avoir pour résultat l'unité religieuse, et il ne comprend pas que cette unité qu'il préconise engendre la soumission, la torpeur de l'esprit funeste à tout progrès réel, parce qu'il arrête l'exercice et le choc des opinions qui aiguisent l'esprit et le préparent aux grandes choses. « Con la expulsion se completó el principio de la unidad religiosa en Espana, que fué un bien inmenso, pero se consumó la ruina de la agricultura, que foé un inmense mal. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XVII, pag. 340. Madrid, 1856. Et un an après que cette opinion avait été donnée au monde, un autre éminent écrivain, dans un ouvrage couronné par l'Académie royale d'histoire, alla plus loin encore en déclarant que non seulement l'expulsion des Maures était un grand bienfait, parce qu'elle assurait l'unité de la croyance, mais que cette unité était « necessary on the Spanish soil. » « Y si bajo el aspecto económico reprobamos semejante medida por la influencia perniciosa que tuvo desde el momento de dictarse, la imparcialidad de historiadores nos obliga á respetarla por los inmensos bienes que produjó en el órden religioso y en el órden politico. » . . . . . « La unidad religiosa era necesaria en el suelo espanol. » Janer, *Condicion social de los Moriscos de España*. Madrid, 1857, pag. 110, 114. Que penser d'un pays où de semblables opinions sont exprimées non par quelque obscur fanatique du haut de sa chaire, mais par des hommes de talent, par des savants qui les répandent avec toute l'autorité de leur position, et que l'on juge, si toutefois on se permet de les juger, comme trop avancés et trop libéraux pour le peuple auquel ils s'adressent ?

leurs systèmes de culture connus étaient pratiqués par les Maures, qui labouraient et arrosaient sans jamais se lasser (1). La culture du riz, du coton et du sucre, et la fabrication de la soie et du papier leur étaient confiées presque exclusivement (2). Par leur expulsion, tout fut perdu en une fois, et presque tout pour toujours. Car les chrétiens espagnols considéraient de semblables travaux comme au dessous d'eux. A les en croire, la guerre et la religion étaient les deux seules vocations qui ne fussent point indignes d'un homme d'honneur. Combattre pour son roi ou entrer dans les ordres était honorable; toute autre profession était basse et sordide (3). Aussi, quand les Maures eurent été repoussés d'Espagne, il ne se trouva personne pour se mettre à leur place; les arts et les manufactures dégénérèrent ou

(1) « Los Moros eran muy diestros en todo lo que mira á obras de agua. » Campomanes, *Apendice á la Educacion Popular*, t. III, pag. cvii. « The Moors were the most intelligent agriculturists Spain ever had. » Laborde, *Spain*, t. II, pag. 216. Even Jovellenos admet que « except in the parts occupied by the Moors, the Spaniards were totally unacquainted with the art of irrigation. » Clarke, *Internal State of Spain*, pag. 116. Voyez aussi Circourt, *Arabes d'Espagne*, t. II, pag. 170, 171, et Townsend, *Spain*, t. III, pag. 174. Des restes de leurs magnifiques aqueducs existent encore. Hoskins, *Spain*, t. I, pag. 120, 125, 291, 292. Comparez *Spain by an American*, t. II, pag. 112, avec *l'Estat de l'Espagne*. Genève, 1681, pag. 399.

(2) Comparez Janer, *Condicion de los Moriscos*, pag. 47, 48, avec Campomanes, *Apendice á la Educacion Popular*, t. III, pag. xxii, et Dunlop, *Memoirs*, t. I, pag. 13.

(3) Les plus raisonnables des Espagnols notent avec regret ce mépris de la nation pour toute espèce d'industrie utile. Voyez Campomanes, *Educacion Popular*, pag. 12 , et Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 277, 278. Un individu voyageant en Espagne en 1669 dit du peuple : « Ils méprisent tellement le travail, que la plupart des artistes sont étrangers. » *Voyages faits en divers temps*, par M. M***. Amsterdam, 1700, pag. 80. Un autre voyageur entre 1693 et 1695 dit : « They think it below the dignity of a Spaniard to labour and provide for the future. » *Travels by a Gentleman* (par Bromley ?). Lond., 1702, pag. 35. Un troisième, en 1679, nous assure « qu'ils souffrent plus aisément la faim et les autres nécessités de la vie que de travailler, disent-ils, comme des mercenaires, ce qui n'appartient qu'à des esclaves. » D'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*. Lyon, 1693, t. II, pag. 369, 370. Pour plus d'exemples, voyez Labat, *Voyages en Espagne*. Paris, 1730, t. I, pag. 285, 286; Capmany, *Questiones criticas*, pag. 43, 48, 49; Laborde, *Spain*, t. I, pag. I; Ranke, *Spanish Empire*, pag. 103; Townsend, *Journey through Spain*, t. II, pag. 240, 241.

furent entièrement perdus, et des régions immenses de terres arabes demeurèrent incultes. Quelques-unes des parties les plus riches des provinces de Valence et de Grenade furent si négligées, que les moyens de nourriture manquèrent pour la rare population qui y restait encore (1). Des districts entiers devinrent tout d'nn coup des déserts, et jusqu'à ce jour même ils n'ont pas encore été repeuplés entièrement. Ces solitudes donnèrent un refuge aux contrebandiers et aux brigands qui succédèrent ainsi aux laborieux habitants qui les occupaient autrefois; et l'on dit qu'il faut dater de l'expulsion des Maures l'existence de ces bandes organisées de voleurs, qui, après cette époque, devinrent le fléau de l'Espagne, et qu'aucun gouvernement depuis n'a réussi à extirper complétement (2).

A ces conséquences désastreuses il nous faut en ajouter d'autres d'une nature différente et bien plus sérieuses encore s'il était possible. La victoire remportée par l'Église accrut

(1) « Pudo, pues, decirse con razon de nuestra patria, que de Arabia Felix se habia convertido en Arabia desierta, y de Valencia en particular, que el bello jardin de Espana se habia convertido en páramo seco y deslocido. Dejóse en breve sentir en todas partes el azote del hambre; y al alegre bullicio de las poblacinnos socedió el melancólico silèncio de los despoblados, y al frecuente cruzar de los labradores y trajineros por los caminos siguió el peligroso encuentro de los salteadores que los infestaban abrigándose en las ruinas de los pueblos desiertos. » Janer, *Condicion de los Moriscos*, pag. 100. Voyes aussi Dunlop, *Memoire*, t. 1, pag. 16. Campomanes dit : « El grao numero de artesanos, que salieron con la expulsion de los Moriscos, causó un golpe mortal à las manufacturas, y à la labranza. » *Apendice á la Educacion Popular*, t. 1, pag. 13. Et à la page 268 : « El punto de decadencia de nuestras manufacturas, puede fixarse desde el ano de 1609, en que tubo principio la expulsinn de los Moriscos. »

(2) « Sur la carte d'Espagne, en mille endroits est inscrit ce funeste mot, *despoblado*; en mille endroits la nature a repris la place des cultures. Étudiez la direction des « despoblados » et consultez les registres des commissaires de l'expulsion, vous verrez presque toujours que les familles morisques couvraient ces solitudes. Leur patrimoine abandonné forma le domaine des voleurs, qui établirent avec une sorte de sécurité leurs correspondances effrontées à travers toute l'Espagne. Le brigandage s'organisa comme une profession ordinaire, et la contrebande, sa compagne, leva le front avec autant d'audace, autant de succes. » Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, t. III, pag. 227, 228.

à la fois et son pouvoir et sa réputation. Pendant tout le reste du dix-septième siècle, non seulement les intérêts du clergé primèrent les intérêts laïques, mais c'est à peine si l'on songea à ces derniers. Les plus grands hommes (à peine compte-t-on une exception) devinrent ecclésiastiques, et toutes les conditions temporelles, toutes les idées de politique terrestre furent méprisées et réduites à néant. Nul ne cherchait à s'instruire, nul ne doutait, nul n'osait demander si ce qui était, était bien. L'esprit de chacun se prosternait, s'anéantissait. Et pendant que les autres pays marchaient en avant, l'Espagne seule reculait. Les autres pays ajoutaient à leur somme de connaissances, en créant des arts, en élargissant le domaine de la science. L'Espagne, engourdie dans une torpeur mortelle, charmée, ensorcelée par sa superstition maudite qui minait ses forces, présenta à l'Europe l'exemple solitaire d'une décadence constante. Pour elle toute espérance était morte, et avant que le dix-septième siècle fût terminé, il n'y avait plus qu'à se demander quelles mains porteraient le dernier coup, qui démembrerait cet empire jadis si puissant, dont les ténèbres s'étendaient sur le monde et dont les vastes ruines se montraient encore si imposantes!

Il serait presque impossible de suivre les différents pas qui marquèrent la décadence de l'Espagne, puisque les Espagnols eux-mêmes, plus tard, trop tard, quand la honte les prit, se sont abstenus d'écrire ce qui aurait été l'histoire de leur propre humiliation; si bien que nous n'avons point d'histoire détaillée des misérables règnes de Philippe IV et de Charles Ier, qui comprennent une période de près de vingt-huit années (1). Cependant j'ai pu réunir quelques

(1) « Declinó pues muy sensiblemente la vasta monarquía, y callaron atonitos los histo-

faits assez insignifiants. Au commencement du dix-septième siècle, la population de Madrid était évaluée à quatre cent mille âmes; au commencement du dix-huitième siècle, à moins de deux cent mille (1). Séville, l'une des plus riches cités de l'Espagne, comptait, au seizième siècle, plus de seize mille métiers, qui donnaient du travail à plus de cent trente mille individus (2). A l'avénement de Philippe V, ces

riadores, como huyendo la necesidad de traer à la memoria los que veian y apenas creian. Enmudeció pues la historia de España en los dos reynados de Felipe IV y Carlos II viendo continuaba nuestra decadencia, hasta quedar España al nivel de los menos poderosos Estados de Europa. Este silencio nos ha privado de saber no solo las causas de nuestra decadencia, sino tambien de los acontecimientos civiles y militares del siglo XVII. » Ortiz, *Compendio de la Hist. de España*, t. VI, Prologo, pag. I. Aucun effort ne fut fait pour remplir cette lacune dont Ortiz se plaignait avant 1856, époque à laquelle M. Lafuente publia à Madrid les seizième et dix-septième volumes de son histoire d'Espagne qui contiennent les règnes de Philippe IV et de Charles II. Je ne me permettrais pas de parler irrespectueusement de cet ouvrage; au contraire, il est impossible de le lire sans intérêt à cause de l'admirable clarté avec laquelle les sujets sont disposés, et aussi à cause du style magnifique qui rappelle les plus beaux jours de la prose castillane. Mais je me vois forcé de reconnaître que, comme histoire et surtout une histoire qui entreprend de remonter aux causes de la décadence de l'Espagne, c'est un échec complet. D'abord M. Lafuente ne s'est pas émancipé de ces mêmes préjugés auxquels son pays est redevable de cette décadence. En second lieu il n'a pas, surtout pendant les règnes de Philippe IV et de Charles II, assez soigneusement recherché les matériaux qui devaient le conduire à l'étude des changements économiques qu'a subis l'Espagne. Comme le but vers lequel je dirige mes études m'obligent à voir les affaires d'un point de vue plus large et plus général que lui, il arrive tout naturellement que les conclusions auxquelles nous arrivons sont très différentes, mais je tiens à témoigner, quelque valeur que l'on puisse attacher à mon témoignage, du grand mérite de ce livre comme œuvre d'art. Comme œuvre de science, il me semble qu'il n'a rien effectué. Il n'a jeté aucun jour nouveau sur l'histoire réelle de cette nation jadis splendide et dont son éloquence, son savoir et son goût font de lui un des principaux ornements.

(1) Voyez Dunlop, *Memoirs*, t. II, pag. 320, et d'intéressants calculs dans Ustaritz, *Theorica y Practica de Comercio*. Madrid, 1757, in-fol., pag. 35, 36. Vu l'ignorance d'autrefois quant à la statistique, de semblables calculs sont nécessairement imparfaits, mais après la désolation de l'Espagne au dix-septième siècle, une diminution de la population de la capitale était inévitable. Il est vrai qu'un contemporain de Charles II établit qu'en 1699 Madrid n'avait que 150,000 habitants. *Mémoires de Louville*. Paris, 1818, t. I, pag. 72. Cette évaluation est prise dans « un mémoire manuscrit en langue espagnole trouvé dans les papiers du marquis de Louville. » Pag. 67.

(2) Capmany (*Questiones Criticas*, pag. 30), qui semble avoir écrit son ouvrage très remarquable, mais non pas très exact, dans le seul but de dissimuler la décadence de son pays, a fait erreur en donnant ces chiffres. Mes chiffres sont tirés du rapport officiel présenté

seize mille métiers étaient tombés à moins de trois cents (1), et dans un rapport des Cortès à Philippe IV, en 1662, il est établi que la cité ne renfermait plus que le quart du nombre de ses anciens habitants, et que tout, jusqu'aux vignes et aux oliviers cultivés dans ses environs, et formant une partie considérable de ses richesses, était presque entièrement négligé (2). Tolède, au milieu du seizième siècle, avait plus de cinquante manufactures de laine; en 1665, elle n'en avait plus que treize, presque toute cette industrie ayant suivi les Maures et s'étant établie avec eux à Tunis (3). Par la même cause, l'art de la fabrication de la soie, pour lequel Tolède était renommé, était tout à fait perdu, et près de quarante mille personnes qui en vivaient étaient privées de leurs moyens d'existence (4). D'autres branches d'industrie eurent le même sort. Au seizième siècle, et au commencement du dix-septième, l'Espagne jouissait d'une grande ré-

en 1701 par la corporation du commerce (*gremios*) de Séville. « Fijan la época de la ruina de nuestras fabricas desde el reynado de Felipe II y anaden haber llegado á tener solo en esta ciudad al arte mayor, y menor de la seda, el numero de mas de diez y seis mil telares, y se ocupaban en los exercicios adherentes á él, mas de ciento treinta mil personas de ambos sexos. » Campomanes, *Apendice á la Educacion Popular*. Madrid, 1757, t. I, pag. 475. Voyez aussi Uztaris, *Theorica y Practica de Comercio*, pag. 14 « Diez y seis mil telares, » où l'on ne cite, il faut le dire, aucune autorité.

(1) « El principal origen y causa de que los 16,000 telares de seda, lana, oro y plata, que se contaban en Sevilla, se halleo oy reducidos á menos de 300. » Uztariz, *Theorica y Practica de Comercio*, pag. 243.

(2) Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 52, lequel renvoie au rapport des cortès publié par Alphonse Nunez de Castro.

(3) Laborde, *Spain*, t. IV, pag. 338, dans lequel on dit aussi que Tunis devint, en conséquence de l'expulsion des Maures, célèbre par la manufacture des fez qui « plus tard furent imités à Orléans. » Comparez sur les manufactures de fez à Tunis une note dans Campomanes, *Apendice á la Educacion Popular*, t. IV, pag. 249.

(4) « Tolède, où se mettaient en œuvre 435,000 livres de soie, avait déjà perdu ce travail qui suffisait autrefois à l'existence de 38,484 personnes. La population de cette ville avait éprouvé un tiers de diminution, et vingt-cinq maisons de ses familles les plus illustres étaient passées dans le domaine de divers couvents. » Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 50.

putation pour la fabrication des gants qu'elle expédiait en énormes quantités sur plusieurs points du monde ; la France et l'Angleterre en faisaient grand cas ; ils étaient exportés jusque dans les Indes. Eh bien, Martinez de Meta, qui écrivit en l'année 1665, nous assure qu'à cette époque cette source de richesse avait disparu ; la fabrication des gants avait complétement cessé, quoiqu'elle eût autrefois, dit-il, existé dans toutes les villes de l'Espagne (1). Dans la province de Castille, jadis si florissante, tout tombait en ruine. Ségovie même perdit ses manufactures et n'eut bientôt plus que le souvenir de son ancienne richesse (2). La ruine de Burgos fut tout aussi rapide ; le commerce de cette cité fameuse périt et ses rues désertes et ses maisons vides présentèrent un tableau si désolant, qu'un contemporain, frappé d'un pareil ravage, s'écrie que Burgos n'a plus que son nom (3). Dans

(1) Voyez son intéressant essai réimprimé dans l'appendice de Campomanes, t. IV, pag. 251. Il dit : « La fábrica de los guantes, que tenian pocos anos á todas las ciudades de estos reynos para el consumo de Espana y las Indias, era muy considerable ; y se ha destruido, despues que se dió entrada al consumo de guantes estrangeros. » Un pareil fait affirmé par un contemporain est sans réplique, mais l'explication qu'il donne n'est pas applicable.

(2) Ségovie, telle qu'elle était en 1659, est décrite comme suit dans Boisel, *Journal du voyage d'Espagne*. Paris, 1669, in-4°, pag. 186 : « Autresfois cette ville, qui paroist assez grande, estoit fort riche, tant à cause que les rois de Castille y demeuroient, qu'à cause du grand commerce des laines et des beaux draps qui s'y faisoient ; mais à présent le trafic n'y est plus, et l'on n'y fait plus que fort peu de draps, de sorte que la ville est presque déserte et fort pauvre. Une marque de sa pauvreté, du mauvais ordre d'Espagne et du peu de prévoyance des Espagnols (quoy qu'on dise de leur flegme), c'est que le jour que j'y arrivay jusques à deux heures apres midy il n'y avoit point eu de pain en toute la ville, et ils ne s'en étonnoient point. » La diminution des manufactures de soie et de laine de Ségovie est mentionnée par Martinez de la Mata qui écrivit en 1650. Voyez son *Dos Discursos*, édité par Cango. Madrid, 1794, pag. 8. Saint-Simon, qui y était en 1722, dit : « A l'égard de leurs laines, j'en vis les manufactures à Ségovie qui me parurent peu de chose et fort tombées de leur ancienne réputation. » *Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. XXXVII, pag. 230. Paris, 1841. Ségovie était renommée pour les belles couleurs de ses draps, dont la teinture se tirait d'un coquillage trouvé dans les Indes occidentales qu'on suppose être la pourpre des anciens. Voyez une note de Dillon, *Spain*, 1781, pag. 19, 20.

(3) Tel est le langage que tient un Espagnol au milieu du dix-septième siècle : « Porque á

d'autres districts, le résultat fut également funeste. Les belles provinces du Midi, si richement dotées par la nature, étaient autrefois si florissantes, que leurs contributions suffisaient à elles seules, en cas de besoin, à remplir le trésor impérial ; mais elles diminuèrent avec tant de rapidité, qu'en l'année 1640 on se trouva dans l'impossibilité de les augmenter d'une taxe qui pût produire quelque chose (1). Durant la dernière moitié du dix-septième siècle, les choses devinrent pires, et la pauvreté et la misère du peuple passèrent toute description. Dans les villages près de Madrid, les habitants mouraient littéralement de faim ; et les fermiers qui avaient des approvisionnements refusaient de vendre parce

la ciudad de Burgos, cabeza de Castilla, no le ha quedado sino el nombre, ni aun vestigios de sus ruinas ; reducida la grandeza de sus tratos, Prior, y Cónsules, y ordenanzas para la conservacion de ellos, à 600 vecinos, que conservan e nombre, y lustre de aquella antigua y noble ciudad, que encerró en si mas de seis mil, sin la gente suelta, natural, y forastera. » Campomanes, *Apendice à la Educacion*, t. 1, pag. 453. Madrid, 1775. Un Hollandais de beaucoup d'esprit, qui visita Burgos en 1665, dit : « Elle a été autrefois fort marchande, mais depuis peu elle a presque perdu tout son commerce » Aarsens de Sommerdyck, *Voyage d'Espagne*. Paris, 1665, in-4°, pag. 46. Quant à moi, j'estime que de pareils faits sont bien plus du ressort de l'histoire réelle de l'Espagne que les détails sur les rois, sur les traités et sur les batailles que les historiens se sont plu à accumuler.

(1) « Could contribute little to the exigencies of the state. » Dunlop, *Memoirs*, t. 1, pag. 285. Comparez *Lamentos Apologéticos*, dans *Dos Discursos*, édit. Conga. Madrid, 1794, pag. 82, sur l'état des choses dans « lo mas fertil de Andalucia. » Le gouvernement commença à sentir qu'il y avait quelque chose à faire quand il vit qu'il n'y avait plus moyen d'arracher d'argent au peuple. En mai 1667, un conseil d'État convoqué par la reine lui rendit cette réponse : « Quant aux ressources qu'on voudrait tirer de l'Espagne sous forme de dons volontaires ou autrement, le conseil estime qu'il est bien difficile d'imposer aux peuples des charges nouvelles. » Et en novembre de la même année, à une autre réunion du conseil, un mémoire fut rédigé portant que « depuis le règne de don Ferdinand le Catholique jusqu'à ce jour, la monarchie d'Espagne ne s'est pas encore vue si près de sa ruine, si épuisée, si dénuée des ressources nécessaires pour faire face à un grand péril. » Voyez les extraits des séances des conseils publiés, je crois, pour la première fois par M. Mignet dans ses *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. II, pag. 124, 801. Paris, 1835, in-4°. Voyez aussi dans le même ouvrage très estimé (t. II, pag. 127) une lettre à Louis XIV de son ambassadeur à Madrid, datée du 2 juin 1667, établissant que « l'extrémité est ici si grande, qu'il se fait une contribution volontaire de tous les particuliers qu'on appelle *donativo* pour fournir quelque argent pour les nécessités publiques. »

que, quoiqu'ils eussent besoin d'argent, ils craignaient encore plus de voir leur famille mourir près d'eux faute de tout. La conséquence de tout ceci fut que la capitale courut le danger d'être prise par la famine, et comme les menaces ordinaires n'avaient aucun résultat, il fut décidé, en 1664, que le président de la Castille se rendrait, suivi de la force armée et du bourreau, dans les villages adjacents et contraindrait les habitants à porter leurs provisions au marché de Madrid (1). La pauvreté régnait dans toute l'Espagne. Cette contrée, jadis riche et prospère, se voyait couverte d'une foule de moines et de prêtres, dont la rapacité insatiable absorbait le peu de bien qui lui restait, et il arriva bientôt que le gouvernement, quoiqu'il fût sans ressources, ne put lever aucun argent. Les collecteurs de taxe, pour faire face au déficit, eurent recours aux mesures les plus désespérées. Ils ne se contentaient pas de saisir la literie et tout le mobilier, ils enlevaient les toits des maisons et en vendaient les matériaux au plus offrant. Les habitants prenaient la fuite, abandonnant leurs champs sans culture. Une multitude d'individus sans abri, exposés à toutes les variations de l'atmosphère, au froid comme à l'ardeur du soleil, mouraient encore de faim. Des villages entiers furent désertés, et dans plus d'une ville les deux tiers au moins des maisons se trouvèrent, à la fin du dix-septième siècle, entièrement détruites (2).

(1) En 1664, sir Richard Fanshawe écrit de Madrid au secrétaire Beonet : « Since my last to you, of yesterday, the President of Castile, having, by the king's special and angry command, gone forth to the neighbouring villages, attended with the hanghman, aod whatsoever else of terror incident to his place and derogatory to his person, the markets in this town begin to be furnished again plentifully enough. » *Memoirs of Lady Fanshawe, written by herself*, édit. Lond., 1830, pag. 291.

(2) Il fallait la preuve positive et incontestable donnée par un témoin contemporain pour qu'on pût ajouter foi à de pareils faits. En 1686, Alvarez Osorio y Redin écrivit ses *Discursos*. Ils furent publiés en 1687 et 1688 : ils furent réimprimés à Madrid en 1775 et de ce dernier ouvrage (pag. 343-348) j'extrais les détails suivants : « Es preciso decir con la mayor bre-



Tant de calamités détruisirent en Espagne toute énergie, toute vitalité. Partout la vie, la puissance disparurent. Les troupes espagnoles furent défaites à Rocroy en 1643 et plusieurs écrivains attribuent à cette défaite la perte de la réputation militaire de l'Espagne (1). Ce n'était là qu'un fait entre plusieurs autres (2). En 1656, on proposa d'équiper

vedad, que pide el asnnto, eo la forma qoe los comisionantes cootinuamente están saqoeando todos los lugares, con capa de servir á V. M. Entran en ellos, intiman sns comisiones á las jnsticias, y ellas les soplican, tengan misericordia de los moradores, que están con mocha necesidad. Y lnego qne tomao el oso, dicen : que á ellos no les toca dispensar en hacer gracias : qne traen orden de cobrar con todo rigor las cantidades, qoe deben los lugares ; y tambien dicen hao de cobrar sus salarios. Y se van entrando por las casas de los pobres labradores, y demás vecinos ; y con mucha cuenta y razoo, les quitan el poco dinero, que tienen : y á los que oo tieneo, les sacan prendas : y donde no las hallao, les qoitan las pobres camas, en qoe doermen : y se detienen en vender las prendas, todo el tiempo que pueden. » . . . . . » Los saqnéos referidos van continuaodo, obligando á los mas vecinos de los logares, á que se vayan hoyendo de sos casas, dexando baldías sus haciendas de campo ; y los cobradores no tienen lástima de todas estas miserias, y asolaciones, como si ntráran en lugares de enemigos. Las casas, qoe hallan vacias, si hay quien si las compre, las venden : y quando no poeden venderlas, las quitan los tesados ; y veoden la tesa, y madera por qualquier dinero. Con esta destruicioo general, no han quedado en pie en los lugares la tercera parte de casas, y de han muerto de necesidad gran multitud de personas. Con lo qual los logares no tienen la mitad de familias, que aotiguamente habia en Espana. Y si no se pooe remedio á todo referido, será preciso, que la vengan á poblar de otros Reynos. »

(1) « Allí acabó aquella antigua milicia espanola que desde el tiempo de los reyes católicos habia gaoado tan gloriosos triunfos, siendo el terror de sus enemigos. » Tapia, *Civilizacion Española*, t. III, pag. 150. Madrid, 1840. « La batalla de Rocroy, en qoe el jóven Condé recogió los laureles con que engalanó la dorado cuna del nino Lois XIV, acabo con la repotacion qoe aun habian podido ir conservando los viejos tercios espanoles de Flandres. » Lafoente, *Hist. de España*, t. XVII, pag. 368. Madrid, 1856.

(2) Dans Clarendon (*State Papers*, t. I, pag. 275. Osford, 1767, in-fol.) je tronve une lettre écrite par Hopton ao secrétaire Windebank, datée de Madrid le 31 mai 1636. L'aoteur de cette communication officielle donne la description des troopes espagnoles qui viennent d'être levées et dit : « I have observed these levies and I find the horses are so weak, as the most of them will never be able to go to the *rendez-vous*, and those very hardly gotten, the infantry so onwilling to serve, as they are carried like gallow slaves, in chains, which serves not the turn, and so far short of the number that was proposed as they come not to one of three. » Ceci se passait huit ans avant la bataille de Rocroy. Après, les choses s'empirèrent rapidement. Une lettre de sir Edward Hyde ao secrétaire Nicholas, datée de Madrid le 18 mars 1649-50, établit que « Spanish affaires are really in hoge disorder and capable of being rendered almost desperate. » Uoe aotre lettre do 14 avril 1650 porte : « If some miracle do not preserve them, the crown must be speedily destroyed. » Clarendon, *State*

une petite flotte; mais l'industrie de la pêche sur les côtes avait été tellement négligée, qu'il fut impossible de trouver assez de matelots pour équiper les quelques vaisseaux qu'on demandait (1). Les cartes qu'on avait dressées étaient perdues

Papers, t. III, pag. 13, 17. Oxford, 1786. Un rapport officiel sur les Pays-Bas, présenté à Louis XIV en 1655, déclare que les Hollandais « considered Spain so weakened. as to be out of condition to renew the war within the next one hundred years. » Raumer, *Hist. of the sixteenth and Seventeenth Centuries, illustrated by Original Documents*. Lond., 1835, t. I, pag. 237. Voyes aussi Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*. Paris, 1635 1642, in-4°, t. I, pag. 37, 38, 314, 315; t. III, pag. 684; t. IV, pag. 218, et *l'État de l'Espagne*. Genève, 1681, pag. 83, 271. « L'Espagne faisant en nos jours plus de pitié que de peur à ceux qu'elle a tenus longtems dans une crainte perpétuelle et dans une respectueuse vénération. « . . . . . « Aussi peut-on dire que les Espagnols qui étoient autrefois des lions, ou des véritables hommes et incomparables en valeur, sont maintenant des cerfs ou des femmes et enfin des persoenes peu propres à la guerre. » Et enfin l'explication de tout ceci dans Yanez, *Memorias*, Prologo, pag. 148, 149. Madrid, 1723. « La Monarquia de Espana, cuya decadencia la avia yá Dios decretado desde el ano de 1621, » etc., qui pousse le blasphème jusqu'à accuser le Tout-Puissant de ce qu'ils ne devaient qu'à leur propre folie, parce qu'ils s'obstinaient à fermer les yeux sur les véritables causes de leur ruine.

(1) « A century ago, Spain had been as supreme at sea as on land; her ordinary naval force was 140 gallies which were the terror both of the Mediterranean and Atlantic. But now (1656) in consequence of the declin of commerce and fisheries on the coast, instead of numerous squadrons of the Darias and Mendozas which were wont to attend the movements of the first great John of Austria and the Emperor Charles the present high admiral of Spain, and favourite son of its monarch, put to sea with three writched gallies, which, with difficulty, escaped from some Alegerine corsairs and were afterwards nearly shipwrecked on the coast of Africa. » Dunlop, *Memoirs*, t. I, pag. 549. En 1663, « il n'y avait à Cadix ni vaisseaux ni galères en état d'aller en mer. Les Maures insultaient audacieusement les côtes de l'Andalousie, et prenaient impunément les barques qui se hasardaient à une lieue de la rade. Le duc d'Albuquerque, qui commandait les forces navales, se plaignait hautement de la position humiliante dans laquelle on le laissait. Il avait demandé avec instance qu'on lui donnât des matelots et des soldats pour mettre sur les vaisseaux; mais le comte de Castrillo, président du conseil de finances (de la *hacienda*) avait déclaré qu'il n'avait ni argent ni la possibilité d'en trouver, et conseillait de renoncer à l'armée navale. » Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. I, pag. 315, 316. Paris, 1835, in-4°. D'après les manuscrits contemporains, même en 1648 l'Espagne était « become so feeble in point of naval affairs as to be obliged to hire Dutch vessels for carrying on her American commerce. » Macpherson, *Annals of Commerce*, t. II, pag. 435. Lond., 1805, in-4°. Enfin, pour compléter notre série de preuves, il existe une lettre dans Clarendon, *State Papers*, t. II, pag. 86. Oxford, 1773, in-fol., écrite de Madrid en juin 1640, portant que « for ships they have few, mariners fewer, landsmen not so many as they need, and, by all signs, money not at all that can be spared. » L'histoire d'Espagne durant cette période n'a jamais été écrite, et je me vois forcé pour ma propre justification de donner ces passages et quelques autres de même nature dans toute leur étendue au risque, je le crains bien, d'ennuyer quelques lecteurs.

ou oubliées; et l'ignorance des pilotes espagnols était notoire à ce point que personne ne voulait se confier à eux (1). Quant au service militaire, il est établi, dans un rapport sur l'Espagne, que bien avant dans le dix-septième siècle la plupart des troupes avaient deserté leur drapeau, et que le peu qui y étaient restées fidèles étaient déguenillées, ne recevaient point leur paie et mouraient de faim (2). Un autre récit nous montre ce beau royaume, si puissant autrefois, complétement déchu et sans défense; les villes frontières sans garnisons, les fortifications demantélées et tombant en ruine; les magasins sans munitions; les arsenaux vides; les ateliers sans ouvriers et jusqu'à l'art de construire les navires entièrement perdu (3).

(1) Et quand on se fiait à eux on était dupe. C'est ce que Stanhope eut lieu de reconnaître au commencement de sa carrière comme ministre de la Grande Bretagne à la cour de Madrid en 1690. Voyez sa lettre à lord Shrewsbury dans Mahon, *Spain under Charles II*. Lond., 1840, pag. 3. « We were forced into a small port called Ferrol, three leagues short of the Groyne and by the ignorance of a spanish pilot our ships fell foul one with another and the admiral's ship was on ground for some hours, but got off clear without any damage. » Le fait est que les marins espagnols, jadis les navigateurs les plus hardis et les plus habiles du monde, étaient dégénérés à ce point qu'au commencement du dix-huitième siècle, nous trouvons qu'il est reconnu que « to form a Spaniard to marine affairs is transporting them into unknown countries. » *The History of Cardinal Alberoni*. Lond., 1719, pag. 257.

(2) « Le peu de soldats qui résistaient à la désertion étaient vêtus de haillons, sans solde, sans pain. » *Mémoires de Louville*, édit. Paris, 1818, t. 1, pag. 72. « Dans l'état le plus misérable. » Pag. 43. Comparez Lafuente sous le règne de Philippe IV (*Historia*, t. XVI, pag. 519) : « Los soldados pelenban andrajosos y medio desnudos. » Et d'Aulnoy en 1679 (*Relation du voyage d'Espagne*, t. 1, pag. 168) : « Il est rare que dans tout un régiment il se trouve deux soldats ayant plus d'une chemise.

(3) « Ruinosos los muros de sus fortalezas, aún tenia Barcelona abiertas las brecha, que hizo el duque de Vendoma; y desde Rosas hasta Cadiz, no habia Alcazar, ni Castillo, no solo presidiado, pero ni montada su artillería. La misma negligencia se admiraba en los puertos de Vizcaya, y Galicia no tenian los almacenes sus provisiones, faltaban fundidores de armas, y las que habia, eran de ningun uso. Vacios los arsenales y artilleros, se habia olvidado el arte de construir naves, y no tenia el Rey mas que las destinadas al comercio de Indias, y algunos galeones; seis galeras, consumidas del tiempo, y del ocio, se ancoraban en Caragena. » Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. 1, pag. 43. Un témoin oculaire dit que « the best fortresses consisting of ruined walls, mounted with here and there a rusty cannon, and the man thought an able engineer who knew how to fire them. » Ripperda, *Memoirs*, 2e édit. Lond., 1740, pag. 227.

Pendant que le pays tout entier était languissant et comme frappé au cœur par quelque maladie mortelle, les plus horribles scènes se passaient dans la capitale sous les yeux mêmes du souverain. Les habitants de Madrid étaient affamés, et les mesures arbitraires auxquelles on avait eu recours pour leur procurer des vivres ne pouvaient leur procurer qu'un soulagement temporaire. Plusieurs tombèrent, épuisés, dans les rues; plusieurs moururent eu tombant; on en trouva d'autres morts sur les grands chemins, mais personne n'avait de quoi venir à leur secours. Le désespoir s'empara du peuple; il perdit bientôt tout empire sur lui-même. En 1680, les ouvriers de Madrid ainsi qu'un grand nombre de commerçants s'organisèrent en bandes, forcèrent les maisons fermées, puis ils les pillèrent et en tuèrent les habitants à la face du soleil (1). Durant les dernières vingt années du dix-septième siècle, la capitale ne fut pas seulement dans un état d'insurrection mais d'anarchie. La société se relâchait, elle semblait se dissoudre et ses éléments se disperser. Pour employer le langage emphatique d'un contemporain, il n'y avait ni liberté ni réserve (2). Les fonctions ordinaires du gouvernement exécutif étaient suspendues. La police de Madrid, ne pouvant obtenir les

(1) Dunlop, *Memoirs*, t. II, pag. 224, 225. En 1680, madame de Villars, femme de l'ambassadeur de France, écrit de Madrid que tel était l'état des affaires dans cette ville que son mari trouva bon qu'elle retournât dans son pays. *Lettres de madame de Villars*. Amsterdam, 1759, pag. 169. Une lettre écrite par l'ambassadeur de Danemark en 1677 parle de toutes les maisons de Madrid comme étant toutes aussi bien montées de haut en bas « from top to bottom. » Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. IV, pag. 638. Paris, 1842, in-4°. C'est surtout en Andalousie que les morts par la famine ont été nombreuses. Voyez Tapia, *Civilization Española*, t. III, pag. 167. « En Andalucia especialmente moria mucha gente de hambre, y el consulado de Sevilla envió una diputacion para representar que aquella ciudad habia quedado reducida à la cuarta parte de la poblacion que habia tenido cincuenta anos antes. » Sur l'état du peuple en général, comparez les *Lettres de Villars*, pag. 145, 152, 161.

(2) « Point de libertés et point de frein. » *Mém. de Louville*, t. I, pag. 68.

arrérages de la paie qui lui était due se débanda et s'adonna au vol et à la rapine. Personne ne voyait de remède à tant de maux. Le trésor était vide et il était impossible de le remplir. La cour était si pauvre que l'argent manquait pour payer les gages des domestiques privés du roi et pour faire face aux dépenses journalières de sa maison (1). En 1693, on suspendit le paiement des pensions, et le traitement des officiers et des ministres de la couronne fut diminué d'un tiers (2). Mais rien ne pouvait arrêter le mal. La famine et la pauvreté ne faisaient qu'augmenter (3), et en 1699, Stanhope, ministre anglais ré-

(1) En 1681, l'ambassadrice de Madrid écrit : « Je ne vous parle pas de la misère de ce royaume. La faim est jusque dans le palais. J'étais hier avec huit ou dix camaristes et la Moline qui disaient qu'il y avait fort longtemps qu'on ne leur donnait plus ni pain ni viande. Aux écuries du roi et de la reine, de même. » *Lettres de madame la marquise de Villars* Amsterdam, 1759, pag. 246, 247. L'année qui suivit la mort de Charles II « il n'y avait pas de fonds pour les choses les plus nécessaires, pour la cuisine, l'écurie, les valets de pied, » etc. Millot, *Mém. du duc de Noailles*, t. II, pag. 26, édit. Petitot. Paris, 1828. Entre autres misérables expédients, l'argent courant était si déprécié que, dans une lettre de Martin au docteur Feaser datée de Madrid le 6 mars 1680, nous lisons : « The fall of money to one fourth part of its former value. » *Miscellany of the Spalding Club*, t. V, pag. 187. Aberdeen, in-4°, 1852.

(2) « The king has taken away, by a late decree a third part of all wages and salaries of all officers and ministers without exception and suspended for the ensuing year, 1694, all pensions for life granted either by himself or his father. » Lettre de l'ambassadeur d'Angleterre, datée de Madrid 18 novembre 1693, dans Mahon, *Spain under Charles II*. Lond., 1840, pag. 40. Ce fait est encore constaté par Millot, *Mém. de Noailles*, t. I, pag. 350. Paris, 1828 : « Retranchant le tiers des dépenses de sa maison et des appointements de ses officiers tant militaires que civils. » Dans le règne précédent, la pension avait été supprimée pour quelque temps au moins. En 1650, sir Edward Hyde écrit de Madrid : » There is an universal stop of all pensions which have been granted formerly. » Clarendon, *State Papers*, t. II, pag. 538. Oxford, 1773. La mesure qui fut prise ensuite fut en 1667 une proposition pour taxer les salaires des membres du conseil de Castille, d'Aragon, etc.; mais cette idée fut abandonnée et tous enfin furent englobés avec les autres fonctionnaires publics dans l'édit de 1693. Voyez la lettre de l'ambassadeur de France à Louis XIV, datée de Madrid le 2 juin 1667, dans Mignet, *Négociations*, t. II, pag. 128. Paris, 1835, in-4°. Le seul moyen de retrouver l'histoire de l'Espagne au dix-septième siècle, c'est de comparer ces documents et quelques autres de même nature avec les pauvres notes qui se trouvent éparses dans les écrivains espagnols.

(3) En 1695, « the miserable poverty in this country. » *Travels through Spain, per-*

sidant à Madrid, écrit qu'il ne se passe pas un jour que l'on ne tue dans les rues des gens qui se battent pour avoir du pain; que son secrétaire a vu cinq femmes mourir étouffées par la populace ameutée devant une boulangerie, et que, comme si la misère n'avait pas atteint ses dernières limites, plus de vingt mille mendiants de la campagne sont venus grossir le nombre de ceux de la capitale (1).

Si cet état de choses avait encore duré pendant une génération, l'anarchie la plus sauvage aurait régné partout et l'édifice de la société eût croulé (2). La seule chance de salut pour l'Espagne, la seule qui pût l'empêcher de retomber dans la barbarie, c'était qu'elle tombât, et au plus vite, sous une domination étrangère. Il le fallait de tout nécessité, et l'on put craindre un moment que ce changement ne revêtît une forme qui eût été particulièrement odieuse à la nation, car bien avant dans le dix-septième siècle, Ceuta fut tout à coup

formed by a Gentleman. Lond., 1702, pag. 62. Et la même année : « L'Espagne manquant de tout, d'hommes et d'argent. » *Mém. de Noailles*, t. 1, pag. 402. « L'Espagne presque anéantie. » Pag. 424.

(1) Voyez les lettres dans Mahon (*Spain under Charles II*, pag. 138-140) du 21 mai : « We have an addition of above 20,000 beggars, flocked from the country round, to share in that little here is, who were starving at home, and look like ghosts. » Du 27 mai : « The scarcity of bread is growing on apace towards a famine, which increases, by vast multitudes of poor that swarm in upon us from the countries round about. I shifted the best I could till this day, but the difficulty of getting any without authority, has made me recur to the corregidor, as most of the foreign ministers had done before; he very courteously, after inquiring what my family was, gave me an order for twenty loaves every day; but I must send two leagues, to vellajas, to fetch it, as I have done this night, and my servants with long guns to secure it when they have it otherwise it would be taken from them, for several people are killed every day in the streets in scuffles for bread, all being lawful prize that any body can catch. » . . . . . « My secretary, Don Francisco, saw yesterday five poor women stifled to death by the crowd before a bake house. »

(2) Même M. Lafuente qui, n'ayant eu recours à aucune des autorités que j'ai citées dans ces dernières pages, ne peut avoir aucune idée exacte de l'extrême misère de l'Espagne, et reconnaît que « jamás monarcas ni pueblo alguno se vieron en tan lastimosa situacion y en tan misero trance como se hallaron en este tiempo (1699) Cárlos II y la España. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XVII, pag. 426. Madrid, 1856.

assiégée par les mahométans, et comme le gouvernement espagnol n'avait ni troupes, ni vaisseaux, on conçut les plus grandes appréhensions sur le sort de cette importante forteresse; car on ne pouvait guère douter que si elle tombait au pouvoir de l'ennemi, l'Espagne ne fût de nouveau envahie par les infidèles qui, cette fois du moins, eusseut rencontré peu de difficultés pour réduire un peuple affaibli par les souffrances, un peuple affamé, à demi mort (1).

Heureusement, en l'année 1700, quand les affaires allaient au plus mal, Charles II, le roi idiot, mourut et l'Espagne tomba entre les mains de Philippe V, petit-fils de Louis XIV. La dynastie des Bourbons (2) en succédant à la dyuastie autrichienne, amena plusieurs grands changements. Philippe, qui régna de 1700 à 1746 (3) était Français, non seulement par la naissance et l'éducation, mais par les sentiments et toutes ses habitudes (4). A la veille de son entrée en

(1) » Les Maores d'Afrique assiégeoient Centa. Le roi d'Espagne manquoit non seulement de troupes, mais de vaisseaux pour transporter le peu de secours qu'il pouvoit y envoyer : Louis XIV lui fit offrir les troupes et les vaisseaux dont il auroit besoin. Il s'agissoit non seulement de conserver Centa, maie de plus Oran ; par conseqoent d'empêcher la prise de deux places dont la conquête facilitait aux Maures un retour en Espagne. » *Mém. du marquis de Torcy*, t. I, pag. 46, édit. Paris, 1828. A propos des attaques contre Centa de 1696 à 1698, voyez Ortis, *Compendio de la Historia de España*, t. VI, pag. 556, 557, 561.

(2) Un célèbre écrivain moderne a fait là-dessus quelques remarques qui sont trop contradictoires pour être omises · « Con el siglo XVII acabó tambien la dinastia anstriaca en Espana, dejando á esta nacion pobre, despoblada, sin fuerzas maritimas ni terrestres, y por consiguiente á merced de las demas potencias que intentaron repartir entre si sus colonias y provincias. Asi babia desparecido en poco mas de un siglo aquella grandeza y poderio, aquella fnerza y beroismo, aquella cultura é ilustracion con que abia descollado entre todas las naciones. » *Biografia de Ensenada*, dans Navarrete, *Opúsculos*. Madrid, 1848, t. II, pag. 5.

(3) Excepté pendant le court interrègne de Louis, en 1724, qui ne dura que quelques mois, et pendant lesquels le jeune prince, quoiqu'on l'appelât « le roi » n'eut aucun pouvoir réel et Philippe fut en réalité le maître. » Aun el nuevo rey no resolvia negocio de consideracion sin asenso de su padre. » Ortiz, *Compendio*, t. VII, pag. 374.

(4) Saint-Simon, qui connaissait bien Philippe et qui fut en Espagne en 1721 et en 1722, dit de lui : » L'amour de la France lui sortait de partout. » *Mém. du duc de Saint-Simon*. Paris, 1841, t. XXXVII, pag. 3. Et en 1746, peu de temps après sa mort, Noailles écrit

Espagne, Louis lui avait recommandé de ne jamais oublier qu'il était Français, et qu'il pourrait un jour monter sur le trône de France (1). Devenu roi, il négligea les Espagnols, méprisa leurs conseils et mit tout le pouvoir dont il pouvait disposer entre les mains de ses compatriotes (2). Les affaires de l'Espagne furent donc administrées désormais par des sujets de Louis XIV, et son ambassadeur à Madrid y remplissait le plus souvent les fonctions de premier ministre (3). La plus puissante des monarchies n'était guère plus qu'une province de France, car toute affaire de quelque importance se décidait à Paris d'où Philippe lui-même recevait ses instructions (4).

d'Aranjuez : « Ce prince a le cœur tout français. » Millot, *Mém. de Noailles*. Paris, 1829, t. IV, pag. 191.

(1) « N'oubliez jamais que vous êtes Français et ce qui peut vous arriver. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 6. Comparez Coxe, *Mem. of the Bourbon Kings of Spain*. Lond., 1815, t. I, pag. 103.

(2) En 1702, Philippe « parlait moins que jamais, et seulement aux Français, comme s'ils eussent été les seuls êtres de son espèce. » *Mém. de Louville*, t. I, pag. 276. « Le dégoût que Philippe laissait voir pour sa cour espagnole. » Pag. 333. Un homme d'État célèbre ou plutôt ayant une grande notoriété, vers la fin du siècle, s'écria avec indignation : « It was on the accession of the Bourbon dynasty, that foreigners came to govern us on our native soil. » Godoy, *Memoirs*, édit. Lond., 1836, t. II, pag. 271.

(3) En 1701, c'était du devoir de l'ambassadeur de France « qu'il pût au besoin être premier ministre d'Espagne. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 31. « Que l'ambassadeur de Sa Majesté soit ministre du roi catholique ; que sans en avoir le titre, il en exerce les fonctions ; qu'il aide au roi d'Espagne à connaître l'état de ses affaires et à gouverner par lui-même. » Pag. 55. En 1702, Mazarin écrit à Louis XIV : « Comme il est absolument nécessaire que l'ambassadeur de Votre Majesté en Espagne ait un crédit sans bornes auprès du roy son petit fils. » Pag. 183. En 1705, Amelot, l'ambassadeur français, « décidait de tout en Espagne. » *Mém. de Louville*, t. II, pag. 165. Et en 1706 : « Étant à la tête des affaires et joignant presque les fonctions de premier ministre à celles de l'ambassadeur. » Noailles, t. II, pag. 398.

(4) En 1703 : » Il est clair que l'embarras de Philippe venait surtout de la crainte que ses décisions ne fussent point approuvées en France où toutes les affaires importantes se décidaient. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 244. « The king of France had always certain persons at Madrid, which composed a council, of which that of Versailles was the soul; and whose members were all creatures of the French court and sent to Madrid from time to time to direct all affairs there, according to the views of the Most Christian King, and to give him an account of every thing that passed in the Councils of the Escurial. Albe-

La vérité est que l'Espagne, brisée, vaincue, se sentait incapable de quoi que ce fût, et puisqu'il fallait que le pays fût gouverné, il fallut que des étrangers fussent appelés au gouvernement (1). Même en 1682, c'est à dire dix-huit ans avant l'avénement de Philippe V, il ne s'était pas trouvé un Espagnol versé dans l'art de la guerre; si bien que Charles II s'était vu forcé de confier la défense militaire des Pays-Bas espagnols à de Grana, ambassadeur d'Autriche à Madrid (2). Quand donc la guerre de succession éclata en 1702, les Espagnols furent les premiers à demander que le commandement de leurs troupes fût confié à un étranger (3).

roni got to be initiated in the mysteries of this cabal. » *Hist. of Cardinal Alberoni*. Lond., 1719, pag. 70. Les historiens espagnels n'aiment pas à reconnaitre ce fait incontestable cependant; mais Bacallar, après avoir parlé de l'influence de l'ambassadeur de France, ajoute franchement : « Desde entonces temaron tanta mane sebre los de Espana los ministros Franceses, que dieron mas zelos à los Principes viendo estrechar la union à un gradn, que todo se ponia al arbitrio de Luis XIV. » Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. 1, pag. 33.

(1) Ce vétéran diplomate fut lui-même si frappé de ce que l'Espagne échappait à la ruine complète, qu'il attribue ce changement de maîtres à l'intervention directe de la divinité. « Sa seule puissance avait placé Philippe V sur le trône d'Espagne; elle seule pouvoit l'y maintenir; les hommes n'aveient pas condnit ce grand événement. » *Mém. de Torcy*, t. 1, pag. 333. « Le trône où Dieu l'aveit placé. » Pag. 401. Veyes aussi t. II, pag. 3, 227. « The Spanish people received him with unhesitating obedience to the deceased king's will, and rejoiced at the prospect of a rule that would at least have the merit of being different from that under which they had so long withered. » *Mem. of Peterborough*. Lond., 1853, t. 1, pag. 102. « Muchos espaneles recibieron por su soberane à Felipe V, cansados de la deminacion de la casa de Austria. Esperaban de la mudanza de la dinastia la felicidad y el buen gobierno. » Castro, *Decadencia de España*. Cadiz, 1852, pag. 131. Et encore Millot, *Mém. de Noailles*, t. I, pag. 420, 426; t. II, pag. 9.

(2) Il « committed the military defence of these provinces to the Marquis of Grana, the Austrian ambassador at Madrid, from the want of any Spanish commander whose courage or military endowments qualified him to repel such an enemy as the king of France. » Dunlop, *Memoire*, t. II, pag. 232. Comparez sur l'absence de générans espagnols, *Mém. du maréchal de Grammont*, édit. Paris, 1827, t. II, pag. 82. On peut voir l'opinion que Grana lui-même se formait du gouvernement espagnol par une conversation qu'il eut à Madrid en 1680 avec l'ambassadrice de France et qui se trouve conservée dans sa correspondance. *Lettres de madame la marquise de Villars*. Amsterdam, 1759, pag. 118, 119.

(3) Voyes la lettre de Philippe V à Louis XIV, datée du 22 juin 1702, dans les *Mém. de Noailles*. Paris. 1828, édit. Petitot, t. II, pag. 256, 257.

En 1704, on vit, fait inouï, le duc de Berwick, un Anglais ! mener les Espagnols à l'ennemi, avec le titre de capitaine géneral de l'armée espagnole (1). Le roi d'Espagne, mécontent de lui, voulut le remplacer ; mais au lieu de nommer un Espagnol à sa place, il s'adressa à Louis XIV pour avoir un autre général, et ce poste important fut confié au maréchal Tessé, un Français (2). Un peu plus tard, Berwick fut rappelé à Madrid et reçut l'ordre de se mettre à la tête des troupes espagnoles et de défendre Estramadure en Castille (3). Il le fit avec succès, et à la bataille d'Almansa qu'il livra en 1707, il battit l'ennemi, détruisit le parti du prétendant Charles (4)

(1) Voyez Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. I, pag. 137, 166, où il est appelé « el Duque de Bervich. » Voici ce qu'il dit lui-même. « J'arrivai à Madrid le 15 février (1704), où d'abord S. M. catholique me fit capitaine général de ses armées. » *Mém. de Berwich*. Paris, 1778, t. I, pag. 227, et voyez pag. xxv. Personne ne pourrait supposer ce fait d'après les observations de M. Lafuente dans son *Hist. de España*. Madrid, 1857, t. XVIII, pag. 80.

(2) « Philippe n'était pas content de Berwick ou plutôt il témoigna ne le pas être, et il demanda un autre général à Louis XIV. On lui envoya le maréchal Tessé pour qui il avait montré du penchant. » Millot, *Mém de Noailles*, t. II, pag. 331. Berwick attribue sa démission à l'influence de Grammont et de la reine d'Espagne. *Mém. de Berwick*, t. I, pag. 269-273. Ce qui est vrai, c'est que le nouveau général fut tout-puissant. En décembre 1705, la princesse des Ursins écrit de Madrid à madame de Maintenon : « M. le maréchal de Tessé, quand il est à Madrid, est consulté et décide sur toutes les affaires, *autant pour le moins que M. l'ambassadeur*, et lorsqu'il est à l'armée il est le maître absolu non seulement des troupes de France, mais encore de celles d'Espagne, commandant aux capitaines généraux, ses anciens, contre l'usage du pays. » *Lettres inédites de madame de Maintenon et de madame la princesse des Ursins*. Paris, 1826, t. III, pag. 259.

(3) En 1796, « le duc de Berwick, redemandé par Philippe V, arrive à Madrid le 11 mars, avec le titre de maréchal de France, pour défendre l'Estramadure et la Castille, ayant rassemblé ce qu'il put de troupes espagnoles, empêcha les ennemis d'entreprendre le siége de Badajoz. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 387. Philippe « pria le roi, son grand-père, d'envoyer un général pour commander sur les frontières de Portugal. Ce fut donc sur moi que le choix tomba. » *Mém. de Berwick*, t. 1, pag. 305.

(4) Dans un ouvrage publié récemment (*Mem. de Peterborough*. Lond., 1853, t. 1, pag. 148, 155, 161, 206, 210 ; t. II, pag. 34, 93), on ne se contente pas d'appeler Charles le roi d'Espagne (ce qu'il n'a jamais été, car l'Espagne a toujours refusé de le reconnaître), mais en dépit de l'histoire on dit de lui Charles III, tandis que Philippe V n'est que « Philip of Anjou. » Si l'on admettait cela, il en résulterait que celui que les Espagnols appellent Charles III, aurait à changer son nom et deviendrait Charles IV, et Charles IV serait

et affermit le trône de Philippe (1). La guerre continua néanmoins; aussi Philippe écrivait-il en 1710 à Paris pour demander un autre général en désignant le duc de Vendôme comme celui qui lui serait tout particulièrement agréable (2). Cet habile commandant, aussitôt arrivé, ranima les conseils espagnols et défit complétement les alliés (3). Si bien que la guerre, qui assura l'indépendance de l'Espagne, dut son succès à l'habileté d'étrangers et à ce fait que les campagnes furent conçues et conduites non par les Espagnols eux-mêmes, mais par des généraux anglais et français.

Il en fut de même pour les finances. A la fin du dix-septième siècle, elles étaient dans un tel désordre, que Porto-

Charles V. Il est vraiment ridicule que de simples biographes se permettent de créer ainsi des obstacles dans le vaste champ de l'histoire pour y faire place à leurs préférences et cherchent à en déranger les nomenclatures, parce qu'ils se sont pris de passion pour le héros dont ils écrivent la vie.

(1) « This victory established the throne of Philip. » Dunhem, *Hist of Spain*, t. V, pag. 136. « A victory which may be justly said to have saved Spain. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. I, pag. 408. Ortiz lui-même reconnaît que si Berwick avoit été battu, le roi Philippe aurait été perdu : « Esta batalla de Almansa, que las circunstancias hicieron ruidosa, comenzó á poner mejor la corona de Espana en la cabeze de Felipe V ; y se tuvo por indubitable que si la hubiera perdido, tambien hubiere perdido la corone. » Ortiz, *Compendio*, t. VII, pag. 116. Voyez aussi Lafuente, *Hist. de España*, t. XVIII, pag. 185. « Berwick, á quien, sin duda, debió su salvacion la Espana. »

(2) « Sa réputation étoit grande et bien établie; le roi d'Espagne avoit été témoin de sa conduite en Lombardie; il demanda au roi un général si capable de commander ses armées. » *Mém. de Torcy*, t. I, pag. 386. Voyez aussi *Hist. of Alberoni*. Lond., 1719, pag. 45. « Le duc de Vendôme alloit enfin commander les troupes d'Espagne. » *Mém. de Noailles*, t. III, pag. 12. A en croire Berwick, l'offre lui fut faite d'abord. *Mém. de Berwick*, t. II, pag. 106, 109. M. Lafuente, sans citer son autorité, dit (*Hist. de España*, t. XVIII, pag. 279) : « Luego que se perdio la batalla de Zaragoza escribió Felipe el rey Cristianisimo, su abuelo, rogándole que, ya que no pudiera socorrerle con tropas, le enviára el menos *al duque de Berwick ó al de Vendome.* » Mais, comme Berwick doit avoir eu les moyens de connaître le fait mieux que personne, il doit avoir raison quand il dit qu'on s'adressa d'abord à lui. »

(3) « Vendôme arrived at this moment to call into action the spirit of the monarch and the zeal of his subjects. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. II, pag. 41. « The arrival of the Duke de Vendôme again changed the fate of Spain. » *Memoire of Peterborough*, t. II, pag. 130.

Carrero qui à l'avénement de Philippe V était ministre de nom en Espagne, exprima le désir de les voir administrées par quelqu'un envoyé de Paris pour les rétablir (1). Il sentait qu'il n'y avait en Espagne personne qui fût à la hauteur de cette tâche, et il était loin d'être le seul de cette opinion. En 1701, Louville écrivit à Torcy, que si un financier ne venait pas bientôt de France, il n'y aurait bientôt plus de finances à administrer (2). Le choix tomba sur Orry qui arriva à Madrid dans l'été de 1701 (3). Il trouva toutes choses dans le plus misérable état, et l'incapacité des Espagnols lui parut si évidente, qu'il se vit contraint de prendre non seulement la gestion des finances, mais aussi celle du département de la guerre. Pour sauver les apparences, Canalez fut ostensiblement ministre de la guerre en titre; mais comme il était de la plus complète ignorance en tout ce qui concernait les affaires, il ne faisait que la besogne courante du département que dirigeait en réalité Orry lui-même (4).

(1) « Portocarrero, abromado con las dificultades de la gubernacion, que excedian en mucho à sus escasas luces, no contento con haber inducido al rey à que aumentára su consejo de gabinete con dos ministros màs, que fueron el marqués de Mancera, presidente del de Aragon, y el duque de Montalto, del de Italia, pidió à Luis XIV le enviára una persona que pudiera establecer un plan de hacienda en Espana, y corregir y reformar los abusos de la administracion. » Lafuente, *Hist. de España*, t. XVIII, pag. 15. Le 22 juin 1701, Louis XIV écrit au duc d'Harcourt : « Qu'enfin le cardinal Porto-Carrero m'a fait demander quelqu'un intelligent en matière de finances pour voir et connoître l'état de celles du roi d'Espagne, pour examiner les moyens les plus propres de soulager ses sujets et de pourvoir aux plus pressans besoins du public; qu'il m'assure que *toute l'Espagne le désire en général:* toutes ces raisons m'ont déterminé à choisir le sieur Orry pour l'envoyer à Madrid. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 44.

(2) « Il faudra que l'homme que vous enverrez pour les finances (car vous aurez la bonté d'en envoyer un ou bien nous n'aurons plus de finances). » *Mém. de Louville*, t. I, pag. 149.

(3) *Ibid.*, t. I, pag. 181.

(4) « Canalez, qu'on a substitué à Rivas pour le département de la guerre, n'a aucun talent pour cet emploi, selon l'instruction, et toute l'Espagne voit clairement qu'Orry ne le lui a procuré qu'afin d'en exercer les fonctions sous le nom d'un Espagnol. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. III, pag. 305. En l'année 1704. Voyez aussi sur le pouvoir d'Orry au département

Cette domination française continua sans interruption jusqu'au second mariage de Philippe V, en 1714, et jusqu'à mort de Louis XIV, en 1715, deux événements qui affaiblirent considérablement son influence et la détruisirent même pendant quelque temps. Cependant l'autorité perdue par les Français ne fut pas transmise à des Espagnols, mais à d'autres étrangers. Entre 1714 et 1726 les deux hommes les plus puissants, les plus éminents en Espagne furent Alberoni, un Italien, et Ripperda, un Hollandais. Ripperda fut congédié en 1726 (1) et après sa chute, les affaires d'Espagne furent confiées à Konigseg un Allemand, qui était ambassadeur d'Autriche à Madrid (2). Grimaldo même qui fut aux affaires avant et après le renvoi de Ripperda, était un disciple de l'école française, il était venu avec Orry (3). Tous ces

de la guerre, *Mem. de Berwick*, t. I, pag. 226, 227, 306, 316; t. II, pag. 166. Berwick détestait Orry; il dit de lui (t. I, pag. 232) : « Il se mêlait de tout et faisait tout. » Mais il n'est pas douteux qu'il ne fût un homme des plus habiles, et M. Lafuente (*Hist. de España*. Madrid. 1857, t. XIX, pag. 253) avoue naïvement « es lo cierto que hizo abrir mucho los ojos de los espanoles en materia de administracion. » Comparez t. XVIII, pag. 369; *Mém. du duc de Saint-Simon*. Paris, 1842, t. VII, pag. 102, 195, et Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. I, pag. 82, 83, 99, 168; t. II, pag. 95, 107. Bacallar le traite durement.

(1) Ripperda, *Memoirs*. Lond., 1740, 2e édit., pag. 117, 118, Saint-Simon (*Mémoires*, t. XXXVI, pag. 246) dit que Ripperda était « premier ministre aussi absolu que le fut jamais son prédécesseur Alberoni. Les pamphlétaires et les écrivains politiques du dernier siecle ont été injustes envers Alberoni. Ce ministre, malgré la témérité dangereuse de sa nature, fut l'un des meilleurs ministres qui gouverna l'Espagne. M. Lafuente, tout en reconnaissant ses torts, dit (*Hist. de España*, t. XIX, pag. 437, 438) : « Negarle gran capacidad seria una gran injusticia. Tampoco puede disconocerse que reanimó y regeneró la Espana, levantándola a un grado de esplendor y de grandeza en que nunca se habia vuelto á ver desde los mejores tiempos de Felipe II. » Voyez aussi un bon résumé de ce qu'il fit pour l'Espagne dans Tapia, *Hist. de la Civilizacion Española*. Madrid, 1840, t. IV, pag. 50, 51.

(2) « The all-powerful Konigseg. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. III, pag. 154. « The prince mover of the Spanish counsels. » Pag. 159. En 1727-28 : « Konigseg usurped the control over every operation of government. » Pag. 190, et voyez pag. 235. Le grand pouvoir dont il jouissait est aussi signalé dans Lafuente (*Hist. de España*, t. XIX, pag. 71) : « El hombre de mas influjo y valimiento en la corte. »

(3) « Originally a clerk under Orri, he gained the favour of his employer, » etc. Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. III, pag. 39. Coxe eut communication d'une grande quantité de lettres écrites au dix-huitième siècle par des personnages qui se rattachaient à l'Espagne

faits ne furent pas le résultat d'accidents fortuits, ils ne le furent même pas des caprices de la cour : l'esprit national était mort en Espagne, et des étrangers, imbus des idées étrangères, pouvaient seuls se montrer à la hauteur des devoirs qui incombaient au gouvernement. Aux autorités que j'ai déjà cités sur ces faits, j'ajouterai encore deux autres témoignages. Noailles, très bon juge en ces matières, qui n'était nullement prévenu contre les Espagnols, affirme positivement que leur dévoûment au roi n'empêchait pas qu'ils ne fussent incapables de gouverner tant ils étaient ignorants dans l'art de la guerre ou de la politique (1). En 1711, Bonnac dit qu'on avait pris la résolution de ne plus mettre d'Espagnol à la tête des affaires parce que ceux qu'on avait employés jusque-là s'étaient montrés incapables ou infidèles (2).

Le gouvernement d'Espagne, enlevé aux espagnols, commença à se relever. Les changements furent petits, mais la direction fut bonne, et si, comme nous le verrons plus tard, ils furent impuissants à opérer la régénération de l'Espagne, c'est que les causes générales dominantes ne purent être détruites. Cependant l'intention était bonne; et les premiers efforts tendirent à revendiquer les droits des laïques, et

et dont un grand nombre sont encore inédites. Ce livre est très estimable, et comme récit des événements politiques il est supérieur à tout ce que les Espagnols ont produit, quoique l'auteur, ai-je besoin de le dire? soit bien inférieur à M. Lafuente comme écrivain et même comme artiste par la manière dont il groupe les faits.

(1) « Que les Espagnols depuis longtemps ignoroient la guerre et la politique ; qu'on devoit être sensible à leurs démonstrations d'attachement et de zèle, sans les croire suffisantes pour soutenir un État » . . . . . « l'incapacité des sujets pour le gouvernement. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. III, pag. 24, 25.

(2) « C'étoit un parti pris, comme l'observe Bonnac, de ne plus mettre le gouvernement entre leurs mains. On avoit trouvé parmi eux peu d'hommes capables des grands emplois : ceux à qui on les avoit confiés, malheureux ou infidèles, avoient inspiré de l'éloignement pour les autres. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. III, pag. 81.

à diminuer l'autorité des ecclésiastiques. A peine les Français eurent-ils établi leur domination, qu'ils suggérèrent l'idée de pourvoir aux premiers besoins de l'État, en obligeant le clergé à abandonner une partie des richesses qu'il avait accumulées dans les églises (1). Louis XIV lui-même insista pour que le poste important de président de la Castille ne fût pas confié à un ecclésiastique, parce que, dit-il, en Espagne les prêtres et les moines n'avaient déjà que trop de pouvoir (2). Orry, dont l'influence pendant plusieurs années fut immense, l'exerça dans le même sens. Il s'efforça de diminuer les immunités du clergé quant aux taxes et aussi quant à son exemption de toute juridiction laïque. Il s'opposa au privilége du sanctuaire ; il chercha à dépouiller l'Église du droit d'asile. Il alla jusqu'à attaquer l'inquisition et agit si puissamment sur l'esprit du roi, que Philippe fut sur le point de suspendre ce terrible tribunal et d'abolir l'office de grand inquisiteur (3). Il abandonna bientôt cette idée et il eut grand'raison ; car il n'est pas douteux que, si elle eût été mise à exécution, elle eût donné lieu à une révolution dans laquelle Philippe eût probablement perdu la couronne (4).

(1) En 1701 : « Les églises d'Espagne ont des richesses immenses en or et en argenterie qui augmentent tous les jours par le crédit des religieux, et cela rend l'espèce très rare dans le commerce. On propose d'obliger le clergé à vendre une partie de cette argenterie. Avant que de prendre ce parti, il en faudroit bien examiner non seulement l'utilité, que l'on connoit, mais aussi les inconvéniens qu'un pareil ordre pourroit produire. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 60.

(2) « Il insistoit sur la nécessité de ne pas donner à un ecclésiastique ni à une créature du cardinal la présidence de Castille, quand on rempliroit cette importante place ; les prêtres et les moines n'avoient déjà que trop de pouvoir. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 77. Comparez pag. 71, 72, une lettre de Louville à Torcy datée du 5 août 1701.

(3) Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. II, pag. 463-465 ; *Mém. de Noailles*, t. III, pag. 143.

(4) En 1714, Philippe V n'ayant pas eu le bénéfice d'une éducation espagnole, on jugea nécessaire de l'éclairer sur l'inquisition. On lui apprit donc que « la pureza de la religion Católica en estos reynos se debia à la vigilancia de la Inquisicion y sus ministros, todos

En pareil cas, la réaction se serait faite et l'Église en serait sortie plus forte que jamais. Cependant plusienrs choses se firent pour l'Espagne malgré les Espagnols eux-mêmes (1).

En 1707, le clergé se vit forcé de céder comme contribution à l'État une petite part de ses énormes richesses, quoiqu'on voulût bien déguiser la taxe sous le titre d'emprunt (2). Dix ans plus tard, sous l'administration d'Alberoni, on mit fin à cette hypocrisie, et le gouvernement ne se contenta pas de percevoir ce qu'on appelait alors « la taxe ecclésiastique, il fit mettre en prison ou exiler tous les prêtres qui refusaient de payer en se fondant sur les priviléges de leur ordre (3). C'était là une décision hardie à prendre en

justos, clementes y circunspectos, no rigidos, violentos ni crueles, como por error ó malicia los pintan comunmente los Franceses. Y que *la conservacion de la monarquía* dependia en gran parte de mantener ilibata la religion católica. » Ortiz, *Compendio*, t. VII, pag. 286. Bacallar (*Comentarios*, t. II, pag. 122-125) fait un récit intéressant des attaques aux droits de l'Église, lesquels, dit-il (pag. 122), étaient « poco ajustados á la doctrina de los Santos Padres, a la Inmunidad de la Iglesia, y que sonaban á heregia. » Il ajoute avec intention (pag. 125) : « Los pueblos de Espana, que son tan religiosos, y professan la mayor veneracion á la Iglesia, creian que esta se atrapellaba y *huvo alguna interna inquietud no sin fomento de los adversos al Rey, cuyo puro, y sincero corazon podia ser engañado;* pero no inducido á un evidente error contra los sagrados canones, » etc. De pareils passages, tirés du dix-huitième siècle et venant du marquis de San Phelipe, ne sont pas de peu d'importance pour l'histoire espagnole.

(1) Dès le mois de mai 1702, Philippe V, dans une lettre á Louis XIV, se plaint de ce que les Espagnols lui font de l'opposition en toutes choses. « Je crois être obligé de vous dire que je m'aperçois de plus en plus du peu de zèle que les Espagnols ont pour mon service, dans les petites choses comme dans les grandes, et qu'ils s'opposent á tout ce que je désire. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 136. Le dégoût qu'inspiraient aux Espagnols les réformes libérales préconisees par les Français alla en augmentant jusqu'en l'année 1709. « Se renovaron los antiguos odios entre las dos nationes, con tanto ardor, que deseaban las tropas Espanolas el haber de combatir con los Franceses. » Bacallar, *Comentarios*, t. I, pag. 360.

(2) « L'opulence de l'Église devait évidemment fournir des secours á la patrie. Un emprunt de quatre millions, fait sur le clergé l'année précédente de 1707, avait cependant fort déplu au pape ou à ses ministres. » Millot, *Mém. de Noailles*, t. II, pag. 412.

(3) Il (Alberoni) « continued also the exaction of the ecclesiastical tax, in spite of the papal prohibitions, imprisoning or banishing the refractory priests who defended the privileges of their order. » Cose, *Bourbon Kings of Spain*, t. II, pag. 288.

Espagne, et pas un Espagnol ne s'y fût hasardé. Mais Alberoni était étranger ; les traditions du pays ne lui étaient pas familières, et dans une autre circonstance mémorable il osa les braver. Le gouvernement de Madrid, agissant toujours dans un accord parfait avec l'opinion publique, s'était constamment refusé à traiter avec les infidèles : les infidèles, c'étaient tous les peuples dont les idées religieuses différaient des leurs. Il était arrivé que de semblables négociations n'avaient pu être évitées, mais on les avait entamées avec crainte et en tremblant que la foi immaculée des Espagnols ne se vît entachée par un trop grand contact avec les incroyants. Même en 1698, quand il fut évident pour tous que la monarchie était agonisante et que rien ne pouvait la sauver des étreintes de l'ennemi, le préjugé était si fort que les Espagnols refusèrent le secours que leur offraient les Hollandais parce que les Hollandais étaient des hérétiques. A cette époque la Hollande avait les relations les plus intimes avec l'Angleterre, qui avait intérêt à assurer l'indépendance de l'Espagne contre les machinations de la France. Le fait ne pouvait être mis en doute ; cependant les théologiens espagnols ayant été consultés sur cette proposition, déclarèrent qu'elle n'était pas admissible, parce qu'elle offrirait aux Hollandais des moyens pour propager leurs opinions religieuses, et qu'au point de vue religieux il valait mieux être vaincu par un ennemi catholique qu'être secouru par un ami protestant (1).

(1) Le 2 janvier 1698, Stanhope, ministre d'Angleterre à Madrid, écrit de cette capitale : « This court is not at all inclined to admit the offer of the Dutch troops to garrison their places in Flanders. They have consulted their theologians, who declare against it as a matter of conscience, since it would give great opportunities to the spreading of heresy. They have not yet sent their answer ; but it is believed it will be in the negative, and that they will rather choose to lie at the mercy of the French, as being Catholics. » Mahon, *Spain under Charles II*, pag. 98, 99.

Cependant si les Espagnols haïssaient les protestants, ils haïssaient plus encore les mahometans (1). Ils ne pouvaient oublier que les adeptes de cette croyance avaient autrefois conquis presque toute l'Espagne, et que pendant plusieurs siècles ils étaient restés les maîtres des plus belles parties du pays. Ce souvenir fortifiait leur animosité religieuse et faisait d'eux les principaux soutiens de presque toutes les guerres contre les mahométans de la Turquie ou de l'Arabie (2). Mais Alberoni, comme étranger, était peu sensible à toutes ces considérations, et, à la grande stupéfaction de toute l'Espagne, se faisant une loi de la nécessité politique, il ne fit pas plus de cas des principes de l'Église que s'ils n'avaient jamais existé et il conclut une alliance avec les mahométans et leur fournit des armes et de l'argent (3). Il

(1) « Entre el catolicismo y las diferentes sectas que brotaron en las imaginaciones de Calvino y de Lutero podia mediar tolerancia, y aun transaccion, si bien, como dice un escritor politico, cuando se comienza á transigir sobre un principio, ese principio comienza á perder su imperio sobre las sociedades humanas. Pero entre el cristianismo de los Españoles y el mahometismo de los Moriscos era imposible todo avenimiento. » Janer, *Condicion Social de los Moriscos*. Madrid, 1857, pag. 112.

(2) Le marquis de San Phelipe, qui écrivit en 1725, dit : « Es ley fundamental de los Reyes Catholicos, nunca hacer la paz con los Mahometanos ; y esta guerra permanece desde el Rey Don Pelayo, por mas de siete siglos, sin hacer jamás paces, ni treguas con ellos, como cada dia las hacen el Emperador, y otros Principes Catholicos. » Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. II, pag. 169. Dans l'ouvrage qui eut le plus d'influence et que produisit le règne de Philippe V, je trouve le passage instructif qui suit : « Aunque en los Puertos de las dilatadas Costas, que de Europa, Asia y Africa baña el Mediterraneo, se hace comercio muy considerable, y util por diversas naciones, no podrá España tener gran parte en él, mientras se observare la maxima de hacer continua guerra á todos los Moros y Turcos, en cuyo dominio se hallan la mayor parte de aquellas Provincias; sin embargo de ser constante, que *en esta guerra, aunque procedida de zelo christiano, es mayor el daño que recibimos, que el que ocasionamos á los infieles* (la manière dont l'esprit mercantile se montre ici est des plus curieuses) á lo menos de muchos años á esta parte, como lo he esplicado en diversos capitulos. » Uztaria, *Theorica y Practica de Comercio*. Madrid, 1757, pag. 399. Cette édition est la troisième de ce livre qui, si l'on considère les circonstances dans lesquelles il fut écrit, est une œuvre remarquable.

(3) Comparez Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, 1719, pag. 119, 253, et Bacallar, *Comentarios de la Guerra de España*, t. II, pag. 168, 169. L'indignation que causa cette conduite peut facilement se comprendre, et Alberoni, se voyant en péril, profita du secret des

n'est que trop vrai qu'en agissant ainsi Alberoni se mit souvent en opposition avec le sentiment national et qu'il vécut pour se repentir de sa hardiesse. Mais il est vrai aussi que sa politique fut l'expression d'un grand mouvement séculier antithéologique qui se fit sentir dans toute l'Europe pendant le dix-huitième siècle. Ce mouvement eut son contrecoup sur le gouvernement espagnol, mais le peuple ne le sentit pas. C'est qu'à la tête du gouvernement, pendant un grand nombre d'années, s'étaient trouvés des étrangers ou bien des habitants du pays imbus de l'esprit étranger. Et c'est pourquoi aussi pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle on voit les hommes politiques de l'Espagne former une classe à part, vivant, si je puis m'exprimer ainsi, de ses seules ressources intellectuelles bien plus que les hommes politiques d'aucune autre nation à la même époque. Que ce fait indiquât un état maladif et prouvât que le progrès en politique ne produit de bien réel qu'autant que le peuple le désire avant qu'il lui soit imposé, c'est ce qui sera admis par quiconque a compris les leçons que renferme l'histoire. Nous en verrons bientôt les résultats en Espagne. Mais il convient que je prouve encore par quelques exemples à quel point l'influence de l'Église avait abaissé l'esprit national et comment, en décourageant toute curiosité, en enchaînant toute liberté de la pensée, elle avait fini par réduire le pays à un tel état, que les facultés du peuple, rouillées par le dé-

négociations pour en nier une partie ou tout au moins pour nier les accusations formulées contre lui. Voyez sa lettre pleine d'indignation et cependant très prudente adressée au pape dans *Hist. of Alberoni*, 1719, pag. 124. Ortiz, qui évidemment n'avait pas cherché à se convaincre, est si mal informé, qu'il suppose que c'est là une malheureuse accusation contre Alberoni après sa chute. « Caído ya por entonces Alberoni de sa grandeza, expelido ignominiosamente de Espana, y aun perseguido por el Rey en Italia, preso en Roma per órden del Papa, etc., no era dificil atribuirle culpas agenas ó no cometidas. » Note dans Ortiz, *Compendio*, t. VII, pag. 324.

faut d'usage, étaient au dessous des services qu'on attendait d'elles, si bien que dans toutes les branches de la vie politique, de la philosophie spéculative et des arts industriels, on dut appeler des étrangers pour faire le travail que les Espagnols étaient devenus incapables de faire eux-mêmes.

L'ignorance dans laquelle la force de l'adversité avait fait tomber les Espagnols, et leur inactivité physique ou morale seraient incroyables si elles n'étaient attestées de toutes les façons et par un grand nombre de faits. Grammont, écrivant d'après sa connaissance personnelle de l'état de l'Espagne pendant la dernière moitié du dix-septième siècle, dit que non seulement les classes supérieures ne connaissent rien en fait de science ou de littérature, mais qu'elles ne savent presque rien des événements les plus ordinaires qui se sont passés dans leur propre pays. Les classes inférieures, ajoute-t-il, sont également ignorantes et paresseuses; elles s'en rapportent aux étrangers pour faire la récolte de leur froment, de leurs foins et pour la construction de leurs maisons (1). Un autre observateur, qui a vécu dans la société

(1) « Leur paresse et l'ignorance non seulement des arts et des sciences, mais quasi généralement de tout ce qui se passe hors de l'Espagne, et on peut dire même hors du lieu où ils habitent, vont presque de pair et sont inconcevables. La pauvreté est grande parmi eux, ce qui provient de leur extrême paresse; car si nombre de nos Français n'alloient faucher leurs foins, couper leurs blés et faire leurs briques, je crois qu'ils courroient fortune de se laisser mourir de faim et de se tenir sous des tentes pour ne se pas donner la peine de bâtir des maisons. » . . . . . « L'éducation de leurs enfans est semblable à celle qu'ils ont eue de leurs pères, c'est à dire sans qu'ils apprennent ni sciences ni exercices, et je ne crois pas que parmi tous les grands que j'ay pratiqués il s'en trouvât un seul qui sût décliner son nom. » . . . . . « Ils n'ont nulle curiosité de voir les pays étrangers, et encore moins de s'enquérir de ce qui s'y passe. » *Mém. du maréchal de Grammont*, t. II, pag. 77, 78, 82, 83, dans *Collection des mémoires*, par Petitot et Monmerqué, t. LVII. Voyez aussi Aarsens de Sommerdyck, *Voyage d'Espagne*. Paris, 1665, in-4°, pag. 124. « La terre mesme n'y est pas toute cultivée par des gens du pays; au temps du labourage, des semailles et de la récolte, il leur vient quantité de paysans du Béarn et d'autres endroits de France qui gagnent beaucoup d'argent pour mettre leurs bleds en terre et pour les recueillir. Les architectes et charpentiers y sont aussi pour la plûpart estrangers, qui se font payer au triple de ce qu'ils

de Madrid et qui la juge telle qu'elle existait en l'année 1679, nous assure que des hommes occupant les positions les plus élevées, ne trouvaient pas nécessaire que leurs fils étudiassent, et que ceux qui se destinaient à la carrière des armes ne pouvaient pas apprendre les mathématiques, car il n'y avait ni école où l'on pût les apprendre, ni maîtres pour les enseigner (1). Les livres étaient regardés comme tout à fait inutiles, à moins que ce ne fussent des livres de dévotion; personne n'en faisait collection, et jusqu'au dix-huitième siècle, Madrid ne posséda pas une seule bibliothèque publique (2). Cette même ignorance régnait dans les villes connues pour se dévouer à l'enseignement. Salamanque était le siége de la plus ancienne et de la plus fameuse université d'Espagne, et c'est là, ou nulle part, qu'il faut chercher l'encouragement donné à la science (3). Eh bien, de Torres

gagneroient en leur pays. Dans Madrid on ne voit pas un porteur d'eau qui ne soit estranger, et la plûpart des cordonniers et tailleurs le sont aussi. »

(1) « Mais aussi de quelle manière les élève-t-on ? Ils n'étudient point; on néglige de leur donner d'habiles précepteurs; dès qu'on les destine à l'épée, on ne se soucie pas qu'ils apprennent le latin ni l'histoire. On devroit au moins leur enseigner ce qui est de leur mestier, les mathématiques, à faire des armes et à monter à cheval. Ils n'y pensent seulement pas. Il n'y a point ici d'académie ni de maîtres qui montrent ces sortes de choses. Les jeunes hommes passent le tems qu'ils devroient emploïer à s'instruire dans une oisiveté pitoïable. » Lettre de Madrid, datée du 27 juin 1769, dans d'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*. Lyon, 1693, t. II, pag. 232, 233.

(2) « Madrid étant la capitale d'une monarchie aussi vaste, il n'y eut dans cette ville jusqu'à l'époque du règne de Philippe V aucune bibliothèque publique. » Sempere, *de la Monarchie espagnole*. Paris, 1826, t. II, pag. 79.

(3) L'université fut transférée de Palencia à Salamanque dans les premières années du treizième siècle. Forner, *Oracion Apologética por la España*. Madrid, 1786, pag. 170. Elle était déjà très prospère au commencement du quinzième siècle (Sempere, *de la Monarchie espagnole*, t. I, pag. 65), et en 1535 on dit que c'était « a great university conteyning seven or eight thousand students. » Voyez une lettre de John Mason, datée de Valladolid le 3 juillet 1535, dans Ellis, *Original Letters*. Lond., 1827, 2e série, t. II, pag. 56. Mais, comme tout ce qui valait quelque chose en Espagne, elle tomba au dix-septième siècle, et Monconys, qui l'examina en détail en 1688 et qui fait l'éloge de quelques-unes des dispositions encore en usage alors, ajoute : « Mais je suis aussi contraint de dire après tant de loüanges, que les

qui cependant était Espagnol et qui fit son éducation à Salamanque, dans les premières années du dix-huitième siècle, déclare qu'il a suivi l'université pendant cinq ans, sans même se douter de l'existence des sciences mathématiques (1). Jusqu'en l'année 1771, cette même université se refusa publiquement à laisser enseigner les découvertes de Newton, donnant pour raisons que le système de Newton ne concordait pas avec la religion révélée, aussi bien que le système d'Aristote (2). Dans toute

écoliers qui étudient dans cette université sont des vrais ignorans. » *Les Voyages de M. de Monconys*. Paris, 1695, 4e partie, t. V, pag. 22. Cette ignorance dont Monconys nous donne plusieurs exemples très curieux n'empêche pas les écrivains espagnols de cette époque, et de bien longtemps encore après, de dire de l'université de Salamanca que c'est la plus grande institution de ce genre dans le monde entier. « La mayor del orbe, madre gloriosisima de todas las ciencias y de los mas vehementes ingenios, que han ilustrado las edades. » *Vida de Calderon de la Barca*, pag. III, IV, réimprimée dans l'édition de Keil de Calderon. Leipzig, 1827. Comparez Davila (*Felipe Tercero*, pag. 81) : « Salamanca madre de ciencias y letras. » Yanez (*Memorias*, pag. 228) : « Universidad insigne, y Officina de las buenas Letras de Espana. » Bacallar (*Comentarios*, t. I, pag. 238) : « El emporio de las ciencias. » Et Ximenea (*Vida de Ribera*, pag. 6) : Salamanca, cathedra universal de las Artes, y emporio de todas ciencias. »

(1) « Says that after he had been five years in one of the schools of the University there, it was by accident he learned the existence of mathematical sciences. » Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, pag. 223. Un célèbre auteur espagnol se vante au dix-huitième siècle de l'ignorance de ses compatriotes dans les mathématiques, et trouve dans la négligence qu'ils mettent à s'instruire dans cette science la preuve de leur supériorité sur les autres peuples. « No se dexe deslombrar con los ásperos calculos é intrincadas demostraciones geometricas, con que, astuto el entendimiento disimula el engano con los disfraces de la verdad. El uso de las matemáticas es la alquimia en la física que da apariencias de oro á lo que no lo es. » Forner, *Oracion Apologética por la España y su Mérito Literario*. Madrid, 1786, pag. 38. Comparez sa notice méprisante (pag. 66) sur ces gens insignifiants qui « con titulo de filosofos han dado algun aumento á las matemáticas, » et sa comparaison (pag. 222) de Mercada avec Newton.

(2) « L'université de Salamanque, excitée par le conseil à réformer ses études en l'année 1771, lui répondit « qu'elle ne pouvait se séparer du péripatétisme, parce que les systèmes de Newton, Gassendi et Descartes ne concordent pas autant avec les vérités révélées que ceux d'Aristote. » Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 152. Cette réplique, dit M. Sempere (pag. 153) se trouve « dans la collection des ordonnances royales. » Dans les *Letters from Spain by an English Officer*. Lond., 1788, il est dit que dans toutes les universités espagnoles « Newton and modern philosophy is still prohibited. Nothing can supplant Aristotle and the superstitious fathers and doctors of the Church. »

l'Espagne on suivait le même programme d'études. Partout la science était méprisée, les recherches découragées. Feijoo qui, en dépit de sa superstition et d'une dose de servilité dont aucun Espagnol de cette époque ne pouvait se défendre, et qui chercha à éclairer ses compatriotes en matière de science, a laissé le souvenir de son opinion dans l'histoire, et il prétend que quiconque aura appris tout ce que l'on enseignait de son temps sous le nom de philosophie, se trouvera, pour récompense de tout son travail, plus ignorant quand il l'aura fini qu'en commençant (1). Et l'on ne peut douter qu'il ne fût dans le vrai. L'on ne peut douter qu'en Espagne plus un homme recevait l'enseiguement donné, moins il savait. Car on lui apprenait que l'esprit de recherche était coupable, que l'intelligence doit être bridée, que la crédulité et l'obéissance sont les premiers attributs de l'homme. Le duc de Saint-Simon, ambassadeur de France à Madrid, en 1721 et 1722, résume ses observations en disant qu'en Espagne la science est un crime et l'ignorance une vertu (2). Cinquante ans plus tard, un homme d'une grande finesse d'esprit, frappé d'étonnemeut à la vue de l'état de l'esprit national, exprime son opinion dans une phrase aussi sentencieuse et presque aussi sévère. Cherchant une comparaison qui donne une idée de l'obscurantisme gé-

(1) Ou, comme il le dit lui-même, ne savait que « very little more than nothing. » « El que estudió Logica, y Metaphysica, con lo demás que, debaxo del nombre de Philosofia, se ensena en las Escuelas, por bien que sepa todo, sabe muy poco mas que nada; pero suena mucho. Dicese, que es un gran Philosofo; y no es Philosofo grande, ni chico. » Feijoo, *Theatro Critico Universal.* Madrid, 1741, t. II, pag. 187, 5e édit.

(2) « La science est un crime, l'ignorance et la stupidité la première vertu. » *Mém. du duc de Saint-Simon.* Paris, 1840, t. XXXV, pag. 209. Ailleurs (t. XXXVI, pag. 252) il dit : « Les jésuites savants partout et en tout genre de science, ce qui ne leur est pas même disputé par leurs ennemis, les jésuites, dis-je, sont ignorants en Espagne, mais d'une ignorance à surprendre. »

néral, il dit avec emphase que l'éducation ordinaire d'un homme quelque peu comme il faut en Angleterre, constitue en Espagne ce qu'on appelle un savant (1).

Ceux qui savent ce qu'était l'éducation ordinaire d'un homme comme il faut en Angleterre il y a quatre-vingts ans, apprécieront la valeur de cette comparaison et comprendront à quel degré un pays devait être plongé dans l'ignorance, pour mériter qu'on lui jette pareille insulte au visage. On ne pouvait, en vérité, dans un tel état de choses, s'attendre à ce que les Espagnols fissent aucune de ces découvertes qui accélèrent la marche des nations; ils ne voulaient même pas des découvertes des autres peuples et jetées par eux dans le droit commun. Un peuple qui se piquait par dessus tout d'être orthodoxe et royaliste, n'avait que faire de nouveautés pleines de dangers à leurs yeux, car c'étaient des innovations dans leurs opinions.

Les Espagnols désiraient marcher dans la voie de leurs ancêtres et ne pas voir la foi dans le passé brusquement troublée. Dans le monde inorganique, ils rejetaient dédaigneusement les magnifiques découvertes de Newton; dans le monde organique, cent cinquante années après que Harvey l'avait démontrée, ils niaient encore la circulation du sang (2). Ces choses étaient nouvelles, il valait mieux

(1) « The common education of an English gentleman would constitute a man of learning here; and, should he understand Greek, he would be quite a phenomenon. » Swinburne, *Travels through Spain in* 1775 *and* 1776. Lond., 1787, t. II, pag. 212, 213, 2e édit.

(2) En 1787, Townsend, homme accompli qui voyageait en Espagne dans le but unique d'étudier l'état de la science et la condition économique du pays et qui, par des études préalables, se mit au niveau d'une pareille entreprise, dit : « I have observed in general, that the physicians with whom I have had occasion to converse, are disciples of their favourite doctor Piquer, who denied or at least doubted of the circulation of the blood. » Townsend, *Journey through Spain*. Lond., 1792, 2e édit., t. III, pag. 281. Cependant à cette époque les médecins espagnols commençaient à lire Hoffmann, Cullen et d'autres théoriciens hérétiques, dans les ouvrages desquels ils furent tout étonnés de voir que la circulation du

attendre, réfléchir, ne pas les accueillir avec trop de hâte! Par suite du même principe, quand dans l'année 1760, quelques hommes du gouvernement aux idées hardies proposèrent de faire nettoyer les rues de Madrid; cette audace excita la colère générale. Ce ne fut pas seulement les gens du peuple qui exprimèrent hautement leur blâme, les gens qu'on qualifiait de bien élevés firent chorus avec eux. Le gouvernement en appela au corps médical, comme ayant la haute direction de la santé publique : le corps médical n'hésita pas à donner son opinion : il n'y avait pas lieu à enlever les immondices; les déplacer, c'était faire une expérience dont il était impossible de calculer les conséquences. Leurs pères avaient bien vécu dans l'ordure, pourquoi n'y vivraient-ils pas, eux? Leurs pères étaient des hommes sages, qui savaient ce qu'ils faisaient. Les odeurs mêmes dont quelques personnes se plaignaient, étaient probablement très saines, car l'air étant vif et piquant, il était extrêmement probable que les mauvaises exhalaisons, en rendant l'atmosphère plus lourde, combattaient quelques-unes de ses propriétés malsaines. Donc les médecins de Madrid émirent l'opinion qu'il valait mieux laisser toutes choses comme leurs ancêtres les avaient laissées, et qu'on n'essayât, en aucune façon, de remuer les ordures qui étaient éparpillées de tous les côtés (1).

sang était un fait reconnu qui ne soulevait même plus une question de doute. Mais les étudiants devaient accepter de semblables faits de confiance : car, ajoute Townsend (pag. 283), « in their medical classes, they have no dissections. » Comparez Laborde, *Spain*. Lond., 1809, t. I, pag. 76; t. III, pag. 315, et Godoy, *Memoirs*. Lond., 1836, t. II, pag. 157. Godoy, en parlant des trois collèges de chirurgie de Madrid, de Barcelone et de Cadix, dit que jusque sous son administration, en 1793, « in the capital, even that of San Carlos had not a lecture room for practical instruction. »

(1) Ce petit épisode est cité par Cabarrus dans son *Elogio de Carlos III*. Madrid, 1789, in-4°, pag. xiv. « La salubridad del ayre, la limpieza y seguridad de las calles. » . . . . . « Pero ? quien creerá que este noble empeno produxo las mas vivas quejas : que se con-

Comment supposer, quand de semblables idées avaient cours sur la conservation de la santé (1), que l'on réussît dans le traitement appliqué aux maladies? La saignée et les purgatifs étaient les seuls remèdes ordonnés par les médecins espagnols (2). Leur ignorance dans tout ce qui touchait

movió el vulgo de todas clases; y que tuvo varias autoridades á su favor la extrena doctrina do que los vapores mefiticos eran un correctivo saludable de la rigidez del clima? » On trouvera d'amples détails dans l'histoire très détaillée de Charles III, récemment publiée par M. Rio, dont je vais donner un ou deux extraits : « Para la limpieza de las calles poseia mayores ó menores fondos el ayuntamiento, y cuando el Rey quiso poner la mano en este ramo de policia, le presentaron dictámenes de médicos en quo se defendia el absurdo de ser elemento de salubridad la basura. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*. Madrid, 1856, t. IV, pag. 54. Voyez aussi t. I, pag. 267, 268, où l'on dit que, quand le ministre Esquilache persévéra dans ses efforts pour faire nettoyer les rues de Madrid, ceux qui s'opposaient à cette mesure recherchèrent quelle était l'opinion de leurs pères à ce sujet. Ils trouvèrent « que lo presentaron cierta originalisima consulta hecha por los medicos bajo el reinado de uno de los Felipes de Austria, y reducida á demostrar que, siendo sumamente sutil el aire de la poblacion á causa de estar próxima la sierra de Guadarrama, ocasionaria los mayores estragos si no se impregnara en los vapores de las inmundicias desparramadas por los calles. » Nous savons par un autre témoignage que cette opinion était depuis longtemps celle des médecins de Madrid. Ce témoin, les Espagnols ne le connaissent point. Sir Richard Wynne, qui visita cette capitale en 1623, décrit une coutume dégoûtante des habitants; il ajoute : « Being desirous to know why so beastly a custom is suffered, they say it's a thing prescribed by their physicians; for they hold the air to be so piercing and subtle, that this kind of corrupting it with these ill vapours keeps it in good temper. » *The Autobiography and Correspondence of Sir Simonds D'Ewes*, éditée par J. O. Halliwell. Lond., 1845, t. II, pag. 446.

(1) Trente ans plus tard on disait avec raison que « es menester *deshacer todo lo que se ha hecho*, » et « confiar exclusivamente el precioso depósito de la saudad pública á las manos capaces de conservarlo y mejorarlo. » *Cartas por el Conde de Cabarrus*. Madrid, 1813, pag. 280. Ces lettres, quoique peu connues, renferment plusieurs faits intéressants écrits en 1792 et 1793. Voyez pag. 34 et le prologue, pag. I.

(2) On préférait la saignée. Voyez-en la preuve curieuse dans Townsend, *Journal through Spain*, en 1786 et 1787, t. II, pag. 37-39. Townsend, qui s'entendait un peu en médecine, fut stupéfait de l'ignorance et de l'indifférence des médecins espagnols. « The science and practice of medecine are at the lowest ebb in Spain, but more especially in the Asturias. » Comparez Sprengel, *Hist. de la médecine*. Paris, 1815, t. III, pag. 21, avec Winwood, *Memorials*. Lond., 1725, in-fol., t. II, pag. 219. La dernière citation renvoie à la « terrible purging and letting blood » auxquelles étaient exposés les Espagnols sous le règne de Philippe III. Un autre auteur dit beaucoup plus tard que « la saignée leur est assez familière. Ils se la font faire hors du lit lorsque leurs forces le permettent, et ils *en usent par précaution; ils se font tirer du sang deux jours de suite du bras droit et du gauche, disant qu'il faut égaliser le sang*. On peut juger par là si la *circulation* leur est connue. *Voyages faits en Espagne*, par M. M***. Amsterdam, 1700, pag. 112. Voyez encore Clarke,

aux fonctions les plus ordinaires du corps humain était des plus inconcevables et ne peut s'expliquer que par la supposition qu'en médecine, comme dans toutes les autres branches de la science, les Espagnols du dix-huitième siècle n'en savaient pas plus que leurs devanciers du seizième. Sous beaucoup de rapports ils en savaient moins peut-être, car leur mode de traitement était si violent que s'y soumettre pour quelque temps seulement c'était se condamner à une mort certaine (1). Leur propre roi, Philippe V, n'osa jamais se mettre dans leurs mains, il préféra un médecin irlandais (2). Les Irlandais n'avaient pas grande réputation médicale, mais tout était préférable à un docteur espagnol (3). Les arts ressortant de la science médicale et de la chirurgie étaient également arriérés. Les instruments étaient grossiers et les drogues mal préparées. La pharmacie était inconnue.

Letters concerning the Spanish Nation. Lond., 1763, in-4°, pag. 55, et *Spain by an American*. Lond., 1831, t. II, pag. 321.

(1) En 1780, le pauvre Cumberland fut aussi près que possible d'être tué en quelques jours par trois de leurs chirurgiens. Le plus dangereux de ces trois assaillants n'était cependant rien de moins que le « chief surgeon of the Guardes de corps, » qui, dit le malheureux patient, fut « sent to me by authority. » Voyez *Mem. of Richard Cumberland, written by himself*. Lond., 1807, t. II, pag. 67, 68.

(2) Duclos dit de Philippe V : « Il était fort attentif sur sa santé; son médecin, s'il eût été intrigant, aurait pu jouer un grand rôle. Hyghens, Irlandais qui occupait cette première place, fort éloigné de l'intrigue et de la cupidité, instruit dans son art, s'en occupait uniquement. Après sa mort, la reine fit donner la place à Servi, son médecin particulier. » Duclos, *Mémoires*. Paris, 1791, 2ᵉ édit., t. II, pag. 200, 201. « Hyghens, premier médecin, était Irlandais. » *Mém. du duc de Saint-Simon*, édit. Paris, 1841, t. XXXVI, pag. 215.

(3) On ne pouvait fermer ses yeux à ce fait que les amis et les parents succombaient sous le traitement avec une telle rapidité, que la maladie était devenue synonyme de mort. Aussi, malgré l'antipathie que leur inspirait la nation française, ils avaient recours aux services de médecins français toutes les fois qu'ils le pouvaient. En 1707, la princesse des Ursins écrit de Madrid à madame de Maintenon : « Les chirurgiens espagnols sont mésestimés même de ceux de leur nation. » Et dans une autre lettre : « Les Espagnols conviennent que les médecins français sont beaucoup plus savants que les leurs; ils s'en servent même très volontiers, mais ils sont persuadés que ceux de la faculté de Montpellier l'emportent sur les autres. » *Lettres inédites de madame de Maintenon et de la princesse des Ursins*, t. III, pag. 112; t. IV, pag. 90.

Les boutiques d'apothicaires des plus grandes villes tiraient leurs approvisionnements du dehors, et ce qu'on pouvait espérer de mieux dans les petites villes et dans les provinces éloignées de la capitale, c'est que les remèdes, tous de la plus mauvaise qualité, ne fussent au moins pas nuisibles. Au milieu du dix-huitième siècle, l'Espagne ne comptait pas un seul chimiste pratique. Campomanes lui-même certifie que jusqu'en 1776 on ne put pas trouver dans tout le pays un seul homme capable de fabriquer les drogues les plus communes, telles que la magnésie, les sels de Glauber et les préparations de mercure et d'antimoine. Cet éminent homme d'État ajoute cependant qu'on est sur le point d'établir à Madrid un laboratoire de chimie, et quoique cette entreprise sans précédent dans le passé doive être regardée comme une nouveauté monstrueuse, il exprime la confiance qu'avec le temps elle aidera à combattre l'ignorance de ses compatriotes (1).

Tout ce qui pouvait être d'un usage pratique, tout ce qui secondait les efforts de la science venait de pays étrangers. Ensenada, le ministre bien connu de Ferdinand VI, fut

(1) Campomanes (*Apendice á la Educacion Popular*. Madrid, 1776, t. III, pag. 74, 75), parlant d'un ouvrage sur la distillation, dit : « La tercera (parte) describe la preparacion de los productos químicos sólidos : esto es la preparacion de varias sustancias terreas, como argamasa, magnesia blanca, ojos de cangrejo, etc., la de varios sales, como sal de glaubero, amoniaco, cristal mineral, borax refenado, etc., y la del antimonio, mercurio, plomo, litargirio, etc., comunicando sobre todo lo expresado varias noticias, que demuestran lo mucho que conducen á los progresos del arte, las observaciones del fisico reflexivo ; unidas á la práctica de un professor experimentado, este *arte en todo su extension falta en España*. Solo le tenemos para aguardientes, rosolis, y mistelas. *La salud publica es demasiado importante para depender de los estranos en casos esenciales ;* quando no estimulase nuestra industria la manutencion de mucha familias. » . . . . . « Gran parte de estas cosas se introducen fuera, por no conocerse bien las operaciones químicos. No son dificultosas en la execucion ; pero es *necesario enseñarlas y conocer los instrumentos que son aproposito*. Un laboratorio químico, que *se va á establecer en Madrid*, producira maestros para, las capitales del reyno. »

épouvanté de l'abrutissement de la nation dont il essaya, mais inutilement, de la relever. A la tête des affaires, au milieu du dix-huitième siècle, il reconnait publiquement qu'il n'y a en Espagne aucun enseignement du droit public de la physique, de l'anatomie ou de la botanique. Il dit encore qu'il n'existe point de bonnes cartes d'Espagne et que personne ne sait comment en dresser une. Toutes leurs cartes viennent de France et de Hollande; elles sont, dit-il, très inexactes, mais comme les Espagnols sont incapables d'en faire, ils n'ont rien de mieux pour se guider. Il déclare qu'un pareil état est honteux car, continue-il, avec amertume, sans les Français ou les Hollandais aucun Espagnol ne pourrait avoir une idée de la position de sa ville natale, ni de la distance d'un endroit à un autre (1).

Le seul remède à tant de maux semblait être le secours de l'étranger; et l'Espagne étant tombée sous la domination d'une dynastie étrangère, le secours était venu. Cervi établit

(1) «Su ministro el célebre Ensenada, que tenia grandes miras en todos los ramos de la administracion pública, deseaba ardientemente mejorar la enseñanza, lamentándose del atraso en que esta se hallaba. «Es menester, decia hablando de las universidades, reglar sus cátedras, reformar las superfluas y establecer las que faltan con nuevas ordenanzas para asegurar el mejor método de estudios. No sé que haya cátedra alguna de derecho publico, de fisica esperimental, de anatomia y botánica. No hay puntuales cartas geográficas del reino y de sus provincias, *ni quien las sepa grabar, ni tenemos otras que las imperfectas que vienen de Francia y Holanda*. De esto proviene que ignoramos la verdadera situacion de los pueblos y sus distancias, que es una vergüenza.» Tapis, *Civilizacion Española*. Madrid, 1840, t. IV, pag. 268, 269. Voyez aussi *Biografía de Ensenada*, dans Navarrete, *Coleccion de Opusculos*. Madrid, 1848, t. II, pag. 21, 22. «Le parecia vergonzoso que para conocer la situacion y distancias respectivas de nuestros mismos pueblos y lugares, dependiésemos de los Franceses y Holandeses, quienes por sus mapas imperfectas de la peninsula extraian de ella sumas considerables.» Quatre-vingt ans après que Ensenada s'est plaint en ces termes, un voyageur parcourant l'Espagne constate que «a decent map of any part, even of the country round the gates of the capital, cannot be found.» Cook, *Spain from 1829 to 1832*. Lond., 1834, t. I, pag. 322. Comparez *Notices of Geological Memoirs*, pag. 1, à la fin de *Quarterly Journal of the Geological Society*. Lond., 1850, t. VI : «Even a good geographical map of the Peninsula does not exist.»

les sociétés médicales de Madrid et de Séville; Virgili fonda le collége de chirurgie à Cadix et Boroles mit tous ses efforts à propager chez les Espagnols l'étude de la minéralogie (1). On fit venir des professeurs de tous les pays; on s'adressa à Linné pour qu'il envoyât de la Suède quelqu'un qui pût donner une idée de la botanique aux étudiants en médecine (2). Plusieurs autres mesures de cette nature furent prises par le gouvernement dont les efforts infatigables mériteraient nos plus grands éloges si nous ne savions combien un gouvernement est impuissant à éclairer une nation et combien il est absolument essentiel que le désir de progresser vienne d'abord du peuple. Le progrès ne peut être réel s'il n'est spontané. Le mouvement pour être effectif doit venir du dedans non du dehors; il faut qu'il procède des causes générales agissant sur tout le pays et non de la seule volonté de quelques individus puissants. Pendant le dix-huitième siècle, tous les éléments de progrès furent prodigués aux Espagnols, mais les Espagnols ne voulaient point progresser(3). Ils étaient satisfaits d'eux-mêmes; ils ne doutaient point de la véracité de leurs opinions; ils étaient fiers du savoir dont ils avaient hérité, ils désiraient ne point le diminuer et ne point l'augmenter. Incapables de douter,

(1) M. Rio (*Hist. del Reinado de Carlos III*, t. 1, pag. 185) mentionne ce fait d'une façon très caractéristique : « Varios extranjeros distinguidos *hallaron fraternidad entre los Españoles y correspondieron, hidalgamente, al hospedaje :* Cervi dió vida à las sociedades médicas de Madrid y Sevilla ; Virgili al colegio de Cirugia de Cadix ; quer trabajó sin descanso para que el jardin Botanico no fuera un simple lugar de recrea, sino principalmente de estudio ; Bowles comunicó grande impulso á la mineralogia, » etc.

(2) J'ai égaré les preuves à l'appui de ce fait, mais le lecteur peut compter sur son exactitude.

(3) Townsend (*Journey through Spain in* 1786 *and* 1787, t. II, pag. 275) dit : « Don Antonio Selano, professor of experimental philosophy, merits attention for the clearness and precision of his demonstrations ; but unfortunately, although his lectures are delivered gratis, such is the want of taste for science in Madrid, that nobody attends them. »

ils ne pouvaient avoir la volonté de chercher la vérité. Les vérités les plus nouvelles, les plus belles, transmises dans le plus magnifique langage, le plus compréhensible, ne produisaient aucun effet sur ces hommes dont l'esprit était endurci dans l'esclavage. Depuis le cinquième siècle, une succession non interrompue d'événements, ramenant les mêmes coïncidences, avaient poussé le caractère national dans une direction particulière, et ni les hommes d'État, ni les rois, ni les législateurs n'avaient pu quelque chose contre ce courant. Le dix-septième siècle avait cependant été pour tous le point culminant de l'échelle de progression. Dans ce siècle, la nation espagnole tomba dans une léthargie dont elle n'est point revenue comme nation. Cette léthargie fut un sommeil de mort, non de repos. Ce fut un sommeil dans lequel, les facultés au lieu de reprendre des forces demeurèrent paralysées, et dans lequel aussi une torpeur froide universelle succéda à cette activité glorieuse, quoiqu'elle ne fût pas générale, qui avait acquis à l'Espagne un nom redoutable et lui assurait alors le respect de ses plus cruels ennemis.

Les beaux-arts mêmes dans lesquels l'Espagne excellait autrefois dégénéraient comme le reste, et, de l'aveu de leurs propres écrivains, au commencement du dix-huitième siècle ils étaient dans un état complet de décadence (1). Les arts qui assurent la sûreté d'un peuple étaient aussi tombés

(1) « La ignorancia reinante en los ultimos anos del siglo XVII depravó en tal manera el buen gusto, que à principios del XVIII las artes se hallaban en la mas lastimosa decadencia. » Tapia, *Civilizacion Española*. Madrid, 1840, t. IV, pag. 346. Voyez aussi sur la décadence ou plutôt sur la perte du goût, Velasquez, *Origenes de la Poesia Castellana*. Malaga, 1754, in-4°. « Un siglo, corrompido, en que las letras estaban abandonadas, y el buen gusto casi desterrado de toda la nacion. » Pag. 70. « Al passo que la nacion perdia el buen gusto, y las letras iban caminando á su total decadencia. » Pag. 107. « Los caminos por donde nuestros poetas en el siglo passado se apartaron del buen gusto en esta parte. Pag. 170.

que ceux qui contribuent aux plaisirs d'une nation. Il n'y avait pas un Espagnol qui sût construire un vaisseau, pas un qui sût le gréer quand il était construit. La conséquence naturelle de tous ces faits fut qu'à la fin du dix-septième, les quelques navires que possédait l'Espagne étaient si pourris que, dit un historien, c'est à peine s'ils pouvaient supporter le feu de leurs propres canons (1). En 1752, le gouvernement ayant pris la détermination de rétablir la marine se trouva dans l'obligation d'envoyer en Angleterre pour avoir des charpentiers, et aussi des ouvriers pour faire les cordes et les voiles, car l'habileté des habitants du pays n'allait pas jusqu'à des industries si compliquées (2). C'est ainsi que les ministres de la couronne, dont le talent et l'énergie, relativement aux circonstances où les plaçait l'incapacité du peuple, étaient des plus remarquables, parvinrent à équiper une flotte supérieure à aucune de celles qu'avait vues l'Espagne depuis plus d'un siècle (3). Ils prirent aussi plusieurs autres mesures tendant à mettre la défense de la nation dans des conditions satisfaisantes, quoiqu'ils fussent obligés d'avoir recours à des étrangers. L'armée de terre et la marine étaient dans le plus complet désarroi; il fallut réorganiser ces deux services. La discipline de l'infanterie fut rétablie

(1) « Solo cuatro navios de linea y seis de poco porte dejaron los reyes de origen austriaco, y todos tan podridos que apenas podian aguantar el fuego de sus propias baterias. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*. Madrid, 1856, t. I, pag. 184.

(2) « Se mandaron construir 12 navios à la vez, y se contrataron otros. Por medio de D. Jorge Juan se trajeron de Inglaterra los mas hábiles constructores y maestros para las fábricas de jarcia, lona y otras. » *Biografia de Ensenada*, dans Navarrete, *Colleccion de Opusculos*. Madrid, 1848, t. II, pag. 18. M. Rio, acceptant ces faits comme choses reçues, dit tranquillement : « D. Jorge Juan fue á Lóndres para estudiar la construccion de navios. » *Hist. del Reinado de Carlos III*. Madrid, 1856, t. IV, pag. 485.

(3) M. Lafuente dit que Ensenada était le sauveur et presque le créateur de la marine espagnole, « de la cual fué el restaurador, y casi pudiera decirse el creador. » Lafuente, *Hist. de España*. Madrid, 1857, t. XIX, pag. 344.

par O'Reilly, Irlandais, à la surintendance duquel furent confiées les écoles militaires d'Espagne (1). A Cadix, on fonda une grande école navale, mais à la tête de cette école fut placé le colonel Godia, officier français (2). L'artillerie était aussi devenue presque inutile; elle fut remontée par Maritz le Français, et Gonzala l'Italien rendit le même service aux arsenaux (3).

Les mines, qui sont une des plus grandes sources naturelles de la richesse de l'Espagne, avaient aussi souffert de l'ignorance et de l'apathie dans lesquelles la force des circonstances avait plongé le pays. Elles étaient ou complétement négligées, ou si elles étaient exploitées, c'était par des étrangers. Les célèbres mines de Cobalt, situées dans la vallée de Gistan, en Aragon, étaient entièrement aux mains des Allemands qui, durant la première moitié du dix-huitième siècle, en tirèrent d'immenses profits (4). De même les mines d'argent de Guadalcanal, les plus riches de l'Espagne furent entreprises par des étrangers et non par des

(1) « C'est par un Irlandais aussi, O'Reilly, que la discipline de l'infanterie est réformée. » Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*. Paris, 1808, t. II, pag. 142. « Las Escuales militares del puerto de Santa Maria para la infanteria, que dirigio con tanto acierto el general Ofarril bajo las órdones del conde O'Reilly. » Tapia, *Civilizacion Española* t. IV, pag. 128.

(2) « Vino á dirigir la academia de guardias marinas de Cadix. » Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 79. « Godin figoro como director del colegio de guardias marinas. » Rio, *Hist. de Carlos III*, t. I, pag. 186. Comparez *Biographie universelle*. Paris, 1816, t. XVII, pag. 564.

(3) Voyez les remarques intéressantes dans Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*. Paris, 1808, t. II, pag. 96, 142. C'est donc avec toute raison que, quelques années plus tard, on reconnait que « c'est à des étrangers que l'Espagne doit presque tous les plans, les réformes et les connaissances dont elle a eu besoin. » *Voyage en Espagne*, par le marquis de Langh, 1785, t. II, pag. 159.

(4) « Como los del pais entendian poco de trabajar minas, vinieron de Alemania algunos prácticos para ensenarlos. » . . . . . « Los Alemanes sacharon de dicha mina por largo tiempo cosa de 500 á 600 quintales de cobalto al ano. » Bowles, *Hist. Natural de España*. Madrid, 1789, in-4°, pag. 148, 149. Voyez aussi Dillon, *Spain*. Dublin, 1781, pag. 227-229.

habitants du pays. Elles avaient été découvertes au seizième siècle, mais, comme tant d'autres choses importantes, elles avaient été oubliées pendant tout le dix-septième, et elles furent rouvertes par des aventuriers anglais; l'entreprise, les instruments, le capital et les mineurs mêmes, tout venait d'Angleterre (1). Une autre mine plus fameuse encore est celle d'Almaden dans la Manche qui donne du mercure de la plus fine qualité et à profusion. Ce métal, outre qu'il est indispensable dans plusieurs des arts les plus communs de la vie, avait une valeur particulière pour l'Espagne parce que, sans le mercure, l'or et l'argent du nouveau monde ne pouvaient être extraits de leur minerai. La nature a eu soin de préparer toutes les voies pour qu'il fût facile de le recueillir; le cinnabre y est d'une richesse extraordinaire. Il fut un temps où l'on tirait d'Almaden des quantités énormes de mercure; eh bien, malgré la demande qui allait toujours croissant des pays étrangers, la mine rendit moins pendant quelque temps. Le gouvernement espagnol s'inquiéta; il ne voulait pas qu'une source de richesses si importante fût tarie; il résolut de faire une enquête sur la manière dont la mine était exploitée; et après avoir constaté qa'aucun Espagnol ne possédait les connaissances nécessaires pour une pareille enquête, les conseils de la couronne se virent obligés d'appeler des étrangers à leur aide. En 1752, un naturaliste irlandais, nommé Bowles, fut chargé de visiter Almaden et de rendre compte des causes de la di-

(1) « In 1728, a new adventurer undertook the work of opening the mines of Guadalcanal. This was Lady Mary Herbert, daughter of the Marqois of Powis. » . . . . . « Lady Mary departed from Madrid for Guadalcanal, to which miners and engines had been sent from England at her expense, and at that of her relation, M. Gage, who accompanied her, and of her father, the marquis. » Jacob, *Historical Inquiry into the Production and Consumption of the Precious Metals*. Lond., 1831, t. 1, pag. 278, 279.

minution du rendement. Il reconnut bientôt que les mineurs avaient contracté l'habitude de creuser les puits de la mine perpendiculairement, au lieu de suivre la direction de la veine (1). Un système aussi absurde expliquait suffisamment pourquoi elle ne rapportait plus rien, et Bowles expliqua que si l'on voulait les creuser obliquement, la mine redeviendrait sans doute productive. Le gouvernement tint compte de l'observation et donna des ordres en conséquence. Mais les mineurs tenaient trop à leurs vieilles habitudes pour s'y soumettre. Ils continuèrent de creuser les puits comme l'avaient fait leurs pères, parce que ce que leurs pères avaient fait devait être bien fait. Il fallut retirer la mine de leurs mains; mais l'Espagne ne pouvait fournir d'autres travailleurs et on dut envoyer chercher des mineurs en Allemagne (2). A leur arrivée les choses changèrent de face; la mine, sous la haute direction d'un Irlandais, et creusée par des Allemands, fit de rapides progrès, et, malgré les désavantages contre lesquels des nouveaux venus ont toujours à lutter, la conséquence immédiate de ce changement fut que le rendement du mercure fut doublé et que le prix de revient diminua en proportion (3).

(1) « Los mineros de Almaden nunca hicieron los socavones siguiendo la inclinacion de las betas, sino perpendiculares, y baxaban á ellos puestos en una especie de cubos atados desde arriba con cuerdas. De este mal metodo se originó todo al désórden de la mina porque al paso que los operarios penetraban dentro de tierra, era forzosa que se apartasen de las betas y las perdiesen. » Bowles, *Hist. Nat. de España*. Madrid, 1789, in-4°, pag. 14

(2) « Fue mi proyecto bien recibido del ministerio, y *habiendo hecho venir mineros Alemanes*, le han executado en gran parte con mucha habilidad. Los mineros Espanoles de Almaden son atrevidos y tienen robustez, mana y penetracion quanta es menester, de suerte que *con el tiempo serán excelentes mineros, pues no les falta otra cosa que la verdadera ciencia de la minas.* » Bowles, *Hist. natural de España*, pag. 16. La dernière partie de cette phrase indique le désir de faire accorder les intérêts de la vérité avec les exigences d'un livre imprimé à l'imprimerie royale de Madrid et approuvé par les autorités espagnoles.

(3) « Encargado por el gobierno el laborioso extrangero Bowles de proponer los medios

Tant d'ignorance pesant sur toute la nation et s'appliquant à toutes les choses de la vie est à peine concevable quand on considère les immenses avantages que les Espagnols avaient possédés jadis. Ce fait est plus frappant encore quand on le met en regard de l'habileté du gouvernement qui, pendant plus de quatre-vingts ans, ne cessa de travailler à améliorer la condition du pays. Dans les premières années du dix-huitième siècle, Ripperda établit une grande manufacture de laine à Ségovie, ville autrefois prospère et industrieuse. Mais les procédés de fabrication les plus ordinaires étaient oubliés, et il fut obligé d'appeler de Hollande des ouvriers fabricants pour enseigner aux Espagnols à tisser la laine, art dans lequel, en de meilleurs jours, nul ne les avait égalés (1). En 1757, Wall, qui était alors ministre, construisit sur une plus grande échelle une manufacture analogue à Guadalajara dans la nouvelle Castille. Mais quelque chose se dérangea dans la machine, et comme les Espagnols ne savaient rien, et tenaient fort peu à savoir quelque chose en quoi que ce fût, on fut obligé de faire venir d'Angleterre un ouvrier pour l'arranger (2). Enfin, les conseillers de Charles III, désespérant d'exciter le peuple au travail par les moyens ordinaires, s'avisèrent d'un expédient

convenientes para beneficiar con mas acierto las famosas minas de azogue del Almaden descubrió algunos nuevos procedimientos por medio de los cuales casi se duplicaron los productos de aquellas, y bajó una mitad el precio de los azogues. » Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 117.

(1) *Mem. of Ripperda*. Lond., 1740, 2ᵉ édit., pag. 23, 62, 91, 104. « A ship arrived at Cadiz with fifty manufacturers on board, whom the Baron de Ripperda had drawn together in Holland. » . . . . . . « The new manufactures at Segovia, which, though at this time wholly managed by foreigners, he wished, in the next age, might be carried on by the Spaniards themselves, and by them only. »

(2) « The minister, Wall, an Irishman, contrived to decoy over one Thomas Bevan, from Melksham, in Wiltshire, to set the machinery and matters to rights. » Ford, *Spain*. Lond., 1847, pag. 325.

plus simple : ils invitèrent des milliers d'artisans à venir s'établir en Espagne, comptant que leur exemple et leur invasion inattendue réveillerait la nation de son engourdissement (1). Tout fut inutile; l'esprit du pays était mort ; rien ne pouvait le rappeler à la vie. Au nombre des essais qui furent tentés, il faut citer la création d'une banque nationale; c'était une idée que caressaient les politiques; ils attendaient un grand bien de cette institution qui étendrait le crédit et ferait des avances aux personnes engagées dans les affaires. Ce projet fut mis à exécution, mais il n'atteignit pas le but qu'on se proposait. Quand un peuple n'est pas entreprenant, rien ne peut faire qu'il le devienne. Une grande banque dans un pays comme l'Espagne, c'était une création exotique qui pouvait y vivre par artifice, mais que la nature du sol ne pouvait faire prospérer. Aussi fut-elle étrangère dans son origine et dans son achèvement, car ce fut le Hollandais Ripperda (2) qui la proposa et c'est au Français Cabarrus qu'elle dut son organisation définitive (3).

La même loi dominait toute chose. Dans la diplomatie, les hommes les plus capables n'étaient pas les Espagnols, c'étaient

(1) « Ademas de la invitacion que se hizo à millares de operarios extrangeros para venir à establecerse en Espana, » etc. Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 112, 113 En 1768, Harris, qui fit la route de Pampelune à Madrid, écrit : « I did not observe a dozen men either at plough or any other kind of labour on the road. » *Diaries and Correspondence of James Harris, earl of Malmesbury*. Lond., 1844, t. I, pag. 38.

(2) « A national bank, a design originally suggested by Ripperda. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 202.

(3) Bourgoing, ignorant que la priorité avait été pour Ripperda, dit (*Tableau de l'Espagne moderne*, t. II, pag. 49) : « L'idée de la banque nationale fut donnée au gouvernement par un banquier français, M. Cabarrus. » Compares Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 122, 123 : « Banco nacional de San Cárlos ; propusolo Cabarrus, apoyólo Floridablanca, y sancionólo el soberano por Real cedula de 2 de Junio de 1782. » Voilà qui sonne bien, mais la catastrophe inévitable suivit bientôt. « Charles IV, » dit le prince de la Paix, « had just ascended the throne ; the bank of San Carlos was rapidly falling, and on the verge of bank ruptey. » Godoy, *Memoirs*. Lond , 1836, t. I, pag. 124.

des étrangers; et, pendant tout le dix-huitième siècle, nous voyons souvent se renouveler ce fait étrange, que l'Espagne est représentée par des ambassadeurs français, italiens et même irlandais (1). Rien n'était indigène; l'Espagne ne faisait rien par elle-même. Philippe V, qui régna de 1700 à 1746 et fut investi d'un pouvoir immense, ne cessa de s'attacher aux idées de son pays natal : il fut Français jusqu'à son dernier jour. Durant les trente années qui suivirent sa mort, les trois noms les plus marquants dans la politique espagnole furent Wall, né en France de parents irlandais (2); Grimaldi, natif de Genève (3) et Esquilache, natif de Si-

(1) « A Londres, à Stockholm, à Paris, à Vienne et à Venise, le souverain est représenté par des étrangers. Le prince de Massarano, Italien, ambassadeur en Angleterre; le comte de Lacy, Irlandais, ministre à Stockholm, le marquis de Grimaldi, ambassadeur en France avant de parvenir au ministère; le marquis de Squilaci, ambassadeur à Venise après sa retraite du ministère. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, pag. 142, 143. J'ajouterai que sous le règne de Philippe V, un Italien, le marquis de Beretti Landi, représentait l'Espagne en Suisse et qu'ensuite il la représenta à La Haye (Ripperda, *Memoirs*, 1740, pag. 37, 38), et qu'un peu avant ou même en 1779, Laury remplit le même poste à Saint-Pétersbourg. Malmesbury, *Diaries and Correspondence*, 1844, t. I, pag. 261. De même aussi Rio (*Hist. de Carlos III*, t. I, pag. 288, 289) dit des négociations importantes qui eurent lieu en 1761 entre l'Espagne, l'Angleterre et la France : « Y así de las negociaciones en que Luis XV trataba de enredar á Carlos III quedaron absolutamente excluidos los Españoles, como que por una parte las iban á seguir el duque de Choiseul y el marques de Ossun, Franceses, y por otra el Irlandés D. Ricardo Wall, y el Genovés marques de Grimaldi. » Vers le même temps Clarke écrit dans ses *Letters concerning the Spanish Nation*. Lond., 1763, in-4°, pag. 331 : « Spain has, for many years past, been under the direction of foreign ministers. Whether this hath been owing to want of capacity in the natives, or disinclination in the sovereign, I will not take upon me to say; such as it is, the native nobility lament it as a great calamity. »

(2) Lord Stanhope, qui est en général bien informé sur les affaires d'Espagne, dit que Wall était « a native of Ireland. » Mahon, *Hist. of England*. Lond., 1853, 3e édit., t. IV, pag. 182. Mais dans les *Mém. de Noailles* (édit. Paris, 1829, t. IV, pag. 47) on le dit « Irlandais d'origine, né en France. » Voyez aussi *Biografia de Ensenada*, dans Navarrete, *Opusculos*. Madrid, 1848, t. II, pag. 26 : « D. Ricardo Wall, Irlandés de origen, nacido en Francia. » Swinburn, qui le connaissait personnellement et qui a donné de lui quelques particularités, ne dit pas où il naquit. Swinburn, *Travels through Spain*. Lond., 1787, 2e édit., t. I, pag. 314-318.

(3) « A Genoese, and a creature of France. » Dunham, *Hist. of Spain*, t. V, pag. 170.

cile (1). Esquilache administra les finances pendant plusieurs années; et après avoir possédé la confiance de Charles III à un degré bien rare pour un ministre, il ne fut remercié qu'en 1766, et pour céder aux mécontentements qu'avaient soulevés dans le peuple les innovations hardies de cet étranger (2). Wall, homme bien plus remarquable encore, fut, à défaut de bon diplomate espagnol, envoyé extraordinaire à Londres en 1747. Il y exerça une grande influence dans les affaires d'État, puis il fut placé à la tête des affaires en 1754 et fut tout-puissant jusqu'en 1763 (3). Quand cet éminent Irlandais abandonna sa position, Grimaldi, le Génois, lui succéda; il gouverna l'Espagne de 1763 à 1777, et pendant ce temps fut tout dévoué à la politique française (4). Son protecteur principal, Choiseul, l'avait pénétré de ses propres idées; c'est par ses conseils que Grimaldi se laissait surtout guider (5). Aussi Choiseul, qui était alors premier ministre en France, avait-il l'habitude de se vanter, non sans exagé-

(1) « Era Siciliano. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. I, pag. 244.

(2) Le récit le plus complet de sa démission est donné par M. Rio dans le premier chapitre du second volume de son *Hist. del Reinado de Carlos III*, qu'il faut cependant comparer avec Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 340-346. Coxe écrit Squilaci, mais j'adopte l'orthographe des écrivains espagnols qui écrivent Esquilache. Son influence sur le roi était si grande que, selon Coxe (t. IV, pag. 347), Charles III « publicly said that, « if he was reduced to a morsel of bread he would divide it with Squilaci. »

(3) Coxe, *Kings of Spain*, t. IV, pag. 15, 135; Rio, *Hist. de Carlos III*, t. I, pag. 246, 247, 400, 401; Navarrete, *Biografia de Ensenada*, pag. 26, 28.

(4) Il se démit de ses fonctions en 1776, mais il garda son poste jusqu'à l'arrivée de son successeur Florida Blanca en 1777. Rio, *Hist. de Carlos III*, t. III, pag. 171, 174. Se reportant à sa nomination en 1763, M. Rio fait observer (t. I, pag. 402) : « De que Grimaldi creciera en fortuna se pudo congratular no Roma, sino Francia. » En 1770, Harris, le diplomate, alors en Espagne, écrit : « His doctrine is absolutely french; guided in every thing by the French closet, » etc. Malmesbury, *Diaries and Correspondence*. Lond., 1844, t. I, pag. 56.

(5) « Guided in his operations by the counsels of Choiseul. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 339. « The prosecution of the schemes which he had concerted with Choiseul. » Pag. 373. « His friend and patron. » Pag. 391, et t. V, pag. 6.

ration sans doute, mais aussi avec assez de vérité de ce que son influence était encore plus grande à Madrid qu'à Versailles (1).

Peut-être pourra-t-on contester ce fait, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y avait pas plus de quatre ans que Grimaldi était à la tête des affaires lorsque l'ascendant de la France se manifesta d'une façon bien remarquable. Choiseul qui haïssait les jésuites et venait de les faire expulser de France, voulut aussi les faire expulser d'Espagne (2). L'exécution de ce projet fut confié à Aranda, Espagnol de naissance, mais dont l'esprit avait été cultivé en France et qui avait puisé dans la société de Paris une haine des plus fortes contre toutes les formes du pouvoir ecclésiastique (3). Ce projet préparé secrètement fut habilement mené (4). En 1767,

(1) « Personne n'ignorait le crédit prodigieux que M. Choiseul avait sur le roi d'Espagne dont il se vantait lui-même, au point que je lui ai ouï dire qu'il était plus sûr de sa prépondérance dans le cabinet de Madrid que dans celui de Versailles. » *Mém. du baron de Besenval, écrits par lui-même*. Paris, 1805, t. II, pag. 44, 45.

(2) M. Muriel (*Gobierno del Rey Don Carlos III*. Madrid, 1839, pag. 44, 45) dit de leur expulsion de l'Espagne : « Este acto de violencia hecho meramente por complacer al duque de Choiseul, ministro de Francia y protector del partido filosófico. » Voyez aussi Crétineau-Joly, *Hist. de la compagnie de Jésus*. Paris, 1845, t. V, pag. 291 ; Georgel, *Mém. pour servir à l'histoire des événements depuis* 1760. Paris, 1817, t. I, pag. 95.

(3) L'archidiacre Coxe, avec le ton que l'on prend volontiers dans sa profession, dit d'Aranda : « In France he had acquired the graces of polished society, and *imbibed that freedom of sentiment* which then began to be fashionable, *and has since been carried to such a dangerous excess*. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 402. Son grand ennemi, le prince de la Paix, avec le désir de se montrer sévère, fait son éloge sans le vouloir et dit qu'il était « connected with the most distinguished literary Frenchmen of the middle of the last century, » et qu'il était « divested of religious prejudices, though swayed by philosophical enthusiasm. » Godoy, *Memoirs*. Lond., 1836, t. I, pag. 319. La prévention de quelques hommes a parfois un grand prix. Le prince ajoute qu'Aranda « could only lay claim to the inferior merit of a sectarian attachment. » Il oublie qu'en Espagne toute personne éclairée doit nécessairement faire partie d'une secte peu nombreuse.

(4) Cabarrus (*Elogio de Carlos III*. Madrid, 1789, in-4°, pag. XXIV) dit avec malice : « El acierto de la execucion que correspondió al pulso y prudencia con que se habia deliberado esta providencia importante, pasará á la ultima posteridad. »



le gouvernement espagnol, sans vouloir entendre ce que les jésuites pouvaient dire pour leur défense et, à vrai dire, sans le moindre avertissement, leur signifia tout d'un coup leur expulsion. Ils furent chassés du pays où ils étaient nés, qu'ils chérissaient depuis si longtemps, avec une animosité telle que non seulement leurs richesses furent confisquées, et qu'ils furent réduits à la portion congrue, mais on les avertit que s'ils publiaient la moindre justification en leur faveur, le peu qu'on leur laissait leur serait retiré. En même temps on déclarait que quiconque prendrait la liberté d'écrire sur les jésuites, s'il était sujet espagnol, serait condamné à mort comme coupable de haute trahison (1).

Tant d'audace de la part du gouvernement (2) fit trembler l'inquisition elle-même. Ce tribunal, jadis tout-puissant, maintenant menacé et soupçonué par les autorités civiles, devint plus circonspect dans ses actes, et plus indulgent vis-à-vis des hérétiques. Au lieu d'extirper les infidèles par centaines et par milliers, il en fut réduit à de tels embarras que, de 1746 à 1759, il ne put brûler que dix personnes; et seu-

(1) Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 362. M. Rio, dans le second volume de son *Histoire de Charles III* (Madrid, 1856) a fait un récit très peu philosophique et guère plus exact de l'expulsion des jésuites qu'il ne considère qu'au point de vue espagnol, oubliant que ce fait était le résultat d'un mouvement européen à la tête duquel la France s'était placée. Il nie l'influence de Choiseul (pag. 125), trouve à redire aux assertions parfaitement exactes de Coxe, et finit par attribuer ce grand événement à des causes n'existant que dans la péninsule. « De ser los jesuitas adversarios del regalismo emanó su ruina en España, cuando triunfaban las opiniones sostenidas con heróico teson desde mucho ántes por doctísimos jurisconsultos. » Pag. 519.

(2) Un des plus récents historiens des jésuites remarque avec indignation : « Depuis deux cent vingt ans les jésuites vivent et prêchent en Espagne. Ils sont comblés de bienfaits par des monarques dont ils étendent la souveraineté. Le clergé et les masses acceptent avec bonheur leur intervention. Tout à coup l'Ordre se voit déclaré coupable d'un crime de lèse-majesté, d'un attentat public que personne ne peut spécifier. La sentence prononce la peine sans énoncer le délit. » Crétineau-Joly, *Hist. de la compagnie de Jésus*. Paris, 1845, t. V, pag. 295.

lement quatre de 1759 à 1788 (1). Cette diminution extraordinaire pendant la dernière période fut due en partie à la grande influence d'Aranda, l'ami des encyclopédistes et d'autres sceptiques français. Cet homme remarquable fut président de la Castille jusqu'en 1773 (2), et ce fut lui qui défendit à l'inquisition de s'immiscer dans les tribunaux civils (3). Il forma aussi le projet d'abolir entièrement cette institution; mais son plan échoua parce que ses amis de Paris, auxquels il l'avait confié, le rendirent public prématurément (4). Néanmoins son influence fut si grande, qu'après l'année 1781 aucun hérétique ne fut condamné au bûcher; l'inquisition craignant trop le gouvernement pour rien faire qui pût compromettre l'existence de la sainte institution(5).

(1) Dunham, *Hist. of Spain*, t. V, pag. 285, dans laquelle les faits sont bien groupés. Un excellent ouvrage (*Hist. of the Inquisition*) par Llorente n'est pas assez exact; mais c'est un livre honnête, ce qui est surprenant.

(2) Rio, *Hist. de Carlos III*, t. III, pag. 403-407, qui peut être comparée à la description de Coxe, qui tira ses renseignements d'un ami, d'Aranda. Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 401-415. Une bonne biographie d'Aranda serait très intéressante. Celle que donne la *Biographie universelle* est trop courte et mal écrite.

(3) Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 407.

(4) « When at Paris, in 1786, I received the following anecdote from a person connected with the encyclopedists. During his residence in that capital, d'Aranda had frequently testified to the literati with whom he associated, his resolution to obtain the abolition of the Inquisition, should he ever be called to power. His appointment was, therefore, exultingly hailed by the party, particularly by d'Alembert; and he had scarcely begun his reforms before an article was inserted in the Encyclopædia, then printing, in which this event was confidently anticipated, from the liberal principles of the minister. D'Aranda was struck on reading this article, and said : » This imprudent disclosure will raise such a ferment against me, that my plans will be foiled. » He was not mistaken in his conjecture. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 408.

(5) Même le cas en 1781 paraît avoir été pour sorcellerie plutôt que pour hérésie. « La dernière victime qui périt dans les flammes fut une *béate ;* on la brûla à Séville, le 7 novembre 1781, comme ayant fait un pacte et entretenu un commerce charnel avec le démon, et pour avoir été impénitente négative. Elle eût pu éviter la mort en s'avouant coupable du crime dont on l'accusait. » Llorente, *Hist. de l'inquisition d'Espagne*. Paris, 1818, t. IV, pag. 270. Vers cette époque la torture commence à être abandonnée en Espagne. Voyez une note intéressante dans Johnston, *Institutes of the Civil Law of Spain*. Lond., 1825, pag. 263.

En 1777, Grimaldi, l'un des principaux partisans de la politique antithéologique introduite en Espagne par la France, cessa d'être ministre; mais son successeur fut Florida Blanca, qui était sa créature et auquel il légua sa politique en même temps que son autorité (1). Les affaires politiques continuèrent donc à progresser dans la même direction. Sous le nouveau ministre aussi bien que sous ses prédécesseurs, le gouvernement se montra aussi résolu à affaiblir l'autorité de l'Église et à revendiquer les droits des laïques. Il subordonna en toute chose les intérêts ecclésiastiques aux intérêts séculiers. Nous pourrions en donner de nombreux exemples; mais il y en a un qui est trop important pour le passer sous silence. Nous avons vu qu'au commencement du dix-huitième siècle, Alberoni, lorsqu'il était à la tête des affaires, fut accusé de ce qu'on considérait en Espagne comme un crime énorme : d'avoir fait alliance avec les mahométans; et il est évident que ce fut là une des causes de sa chute, car on pensait alors que nul avantage temporel ne pouvait justifier un traité d'union, ni même un traité de paix entre une nation chrétienne et une nation d'infidèles (2). Mais le gouvernement espagnol qui, grâce aux causes que j'ai exposées, était bien plus avancé que l'Espagne elle-même, devenait peu à peu plus audacieux et plus disposé à imposer au pays ses idées de progrès.

(1) « Menester es decir que el marqués de Grimaldi cayó venciendo á sus enemigos, pues, léjos de legarles el poder, á que aspiraban con anhelo, trasmitiólo á una de sus más legitimas hechuras : que tal era y por tal se reconocia el conde de Floridablanca. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. III, pag. 151, 152.

(2) En 1690, on disait que « since the expulsion of the Moors, » un roi d'Espagne n'avait jamais envoyé un ambassadeur à un prince mahumétan. Voyez Mahon, *Spain under Charles II*, pag 5 Cette année-là un ambassadeur fut envoyé au Maroc; mais ce fut seulement pour traiter du rachat des prisonniers, et certainement sans la moindre intention de conclure un traité de paix.

Mais l'esprit du peuple n'était pas encore capable de les comprendre. Il en résulta qu'en 1782 Florida Blanca conclut avec la Turquie un traité qui mit fin à la guerre religieuse. Cette mesure frappa d'étonnement les autres puissances européennes qui pouvaient à peine croire que les Espagnols fussent disposés à cesser les efforts qu'ils avaient faits si longtemps pour extirper les infidèles (2). Mais l'Europe était à peine remise de sa surprise, lorsque se passèrent d'autres événements du même genre et tout aussi foudroyants. En 1784, l'Espagne signa un traité de paix avec Tripoli, et en 1785 avec Alger (2). Ces traités étaient à peine ratifiés, qu'un autre fut conclu avec Tunis en 1786 (2). De sorte que le peuple espagnol, à sa grande surprise, se trouva en paix avec des nations qu'il avait abhorrées pendant plus de dix siècles, et que tout gouvernement chrétien devait, dans l'opinion de l'Église espagnole, combattre sans relâche et extirper, s'il le pouvait.

Laissant de côté pour un moment les conséquences éloignées et intellectuelles de ces transactions, on ne peut douter que leurs conséquences immédiates et matérielles n'aient été très salutaires, bien qu'elles ne produisissent aucun avan-

(1) « The other European courts, with surprise and regret, witnessed the conclusion of a treaty which terminated the political and religious rivalry so long subsisting between Spain and the Porte. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 152, 153. « Une des maximes de la politique espagnole avait été celle de maintenir une guerre perpétuelle contre les mahométans, même après la conquête de Grenade. Ni les pertes incalculables éprouvées par suite de ce système, ni l'exemple de la France et d'autres puissances catholiques qui ne se faisaient point scrupule d'être en paix avec les Turcs, n'avaient suffi pour détromper l'Espagne sur l'inconvenance d'une telle politique. Le génie éclairé de Charles III corrigea un préjugé aussi dangereux : dicta la paix avec les empereurs de Turquie et d'autres potentats mahométans ; délivra ses sujets de la terrible piraterie des corsaires, et ouvrit à leur commerce de nouvelles voies pour spéculer avec de plus grands avantages. » Sempere, *la Monarchie espagnole*, t. II, pag. 160.

(2) Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 41-43.

(3) Idem, *ibid.*, t. IV, pag. 16, 17.

tage durable, ainsi que nous le verrons présentement, parce qu'elles étaient arrêtées par l'opération défavorable de causes plus puissantes et plus générales. On doit pourtant reconnaître que les résultats directs furent extrêmement avantageux ; et ceux qui ne prennent qu'une vue étroite des choses humaines, auraient bien pu supposer que ces avantages seraient permanents. La ligne immense de côtes qui s'étend depuis les royaumes de Fez et du Maroc, jusqu'à l'extrémité de l'empire turc, ne pouvait plus vomir ces innombrables pirates qui jusqu'alors avaient balayé les mers, capturé les vaisseaux espagnols, et fait esclaves les sujets de l'Espagne. Autrefois, on payait annuellement des sommes immenses pour rançonner ces malheureux prisonniers (1); tous ces maux n'existaient plus maintenant. En outre, le commerce de l'Espagne prenait un grand essor ; de nouveaux marchés se trouvaient ouverts, et ses navires pouvaient se montrer sans danger dans les riches contrées du Levant. Ceci accrût ses richesses, qui furent également augmentées par une autre circonstance, qui fut le résultat de ces événements. En effet, les parties les plus fertiles de l'Espagne sont celles qui sont baignées par la Méditerranée, et pendant des siècles elles avaient été la proie des corsaires mahométans qui, dé-

(1) « Ha sido notable el numero de cautivos, que los piratas de Berberia han hecho sobre nuestras costas por tres centurias. En el siglo pasado se solian calcular existentes á la vez en Argel, treinta mil personas españolas. Su rescate á razon de mil pesos por cada persona á lo menos, ascendia á 30 millones de pesos. » Campomanes, *Apendice á la Educacion Popular*. Madrid, 1775, t. 1, pag. 373. Relativement aux précautions qu'il fallait prendre pour défendre les côtes de l'Espagne contre les corsaires, voyez Ustariz, *Theorica y Practica de Comercio*. Madrid, 1757, in-fol., pag. 172, 173, 225-226, et Lafuente, *Hist. de España*. Madrid, 1855, t. XV, pag. 476. Vers le milieu du dix huitième siècle, il fallait avoir des troupes pour surveiller constamment les côtes de l'Espagne sur la Méditerranée, « in order to give the alarm upon the appearance of the enemy. Voyez *A Tour through Spain by Udal ap Rhys*. Lond., 1760, 2e édit., pag. 170. Quant à la situation au dix-septième siècle, voyez Janer, *Condicion de los Moriscos*. Madrid, 1857, pag. 63.

barquant souvent au moment où l'on s'y attendait le moins, avaient fini par causer une telle terreur, que les habitants s'étaient peu à peu retirés dans l'intérieur, et avaient renoncé à cultiver le sol le plus fertile de leur pays. Mais, grâce aux traités qu'on venait de conclure, ces dangers n'existaient plus; le peuple revint occuper ses anciennes habitations; la terre fut de nouveau cultivée; des villages s'élevèrent; des fabriques furent établies; et la prospérité publique parut être posée sur des bases plus solides qu'à aucune autre époque, depuis que les mahométans avaient été chassés de la Grenade (1).

J'ai maintenant placé devant le lecteur les mesures les plus importantes prises par les hommes d'État capables et énergiques qui gouvernèrent l'Espagne pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle. En considérant de quelle manière ces réformes furent accomplies, il ne faut pas oublier le caractère personnel de Charles III qui occupa le trône de 1759 à 1788 (2). C'était un homme d'une grande

(1) « De esta suerte quedaron los mares limpios de piratas desde los reinos de Fez y Marruecos hasta los últimos dominios del emperador Turco, por el Mediterráneo todo: vióse á menudo la bandera española en Levante, y las mismas naciones mercantiles que la persiguieron indirectamente, preferíanla ahora, resultando el aumento del comercio y de la Real marina, y la pericia de sus tripulaciones, y el mayor brillo de España y de su augusto Soberano: termino hubo la esclavitud de tantos millares de infelices con abandono de sus familias é indelebles perjuicios de la religion y el Estado, cesando tambien la continua extraccion de enormes sumas para los rescates que, al paso que nos empobrecian, pasaban á enriquecer á nuestros contrarios, y á facilitar sus armamentos para ofendernos; y se empezaban á cultivar rápidamente en las costas del Mediterráneo leguas de terrenos los más fertiles del mundo, desamparados y eriales hasta entónces por miedo á los piratas, y donde se formaban ya pueblos enteros para dar salida á los frutos y las manufacturas. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 17, 18.

(2) M. Rio, dont la volumineuse histoire du règne de Charles III est, malgré de nombreuses omissions, une œuvre importante, a apprécié l'influence personnelle du roi plus justement que tout autre écrivain: il a eu accès à des documents inédits qui prouvent la grande énergie et l'activité de Charles. « Entre sus mas notables figuras ninguna avantaja á la de Cárlos III y no por el lugar jerárquico que ocupa, sino por el brillante papel que repre-

énergie, et quoique né en Espagne, il ne partageait pas les sentiments de son peuple. Lorsqu'il devint roi, il avait été longtemps absent de son pays, et il avait contracté le goût de coutumes et surtout d'opinions complétement opposées à celles qui étaient naturelles aux Espagnols (1). Comparé à ses sujets, il était certainement très éclairé. Ils adoraient la forme la plus complète, et par conséquent la plus nuisible, de la puissance spirituelle qui ait jamais existé en Europe. Charles entreprit de restreindre cette puissance. Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, il alla bien plus loin que Ferdinand VI et que Philippe V, quoique ces monarques eussent accompli, sous l'influence des idées françaises, ce qui n'était pas sans danger à leur époque (2). Le clergé, indigné de pareilles mesures, murmura et alla même jusqu'à la menace (3). Il déclara que Charles, en dépouillant l'Église, en lui enlevant ses priviléges, en insultant ses ministres, ruinait l'Espagne à jamais (4). Mais le roi, dont le caractère

senta, ora tome la iniciativa, ora el consejo, para efectnar las innumerables reformas que le valieron inextinguible fama. Ya sé qua algunos tachan á este Monarca de cortedad de luces y da estrechez de miras; y que algunos otros suponen que sus ministros le enganaron ó sorprendieron para dictar ciertas providencias. Cuarenta y ocho tomos de cartas semanales y escritas de su puno desde octubre de 1759 hasta marzo de 1783 al marqoes de Tanucci, existentes en el archivo de Simancas, por mi leidas boja tras hoja, sacando de ellas largos apuntes, sirven á maravilla para pintarle tal como era, y penetrar hasta sus más recónditos pensamientos, y contradecir á los qua le juzgan á bulto. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*. Madrid, 1856, t. I, pag. XXII, XXIII.

(1) « Although born and educated in Spain, Charles had quitted the country at too early an age to retain a partiality to its customs, laws, manners, and language; while, from his residence abroad, and his intercourse with France, he had formed a natural predilection for the French character and institutions. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 337.

(2) Il « far surpassed his two predecessors in his exertions to reform the morals, and restrain the power of the clergy. » *Ibid.*, t. V, pag. 215.

(3) Ses mesures « alarmaron al clero en general, que empezó á murmurar con impaciencia, y aun algunos de sus individuos se propasaron á violentos actos. » Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 98.

(4) Une accusation populaire contre le gouvernement était « que se despojara á la Iglesia

était ferme et quelque peu obstiné, persévéra dans sa politique; et comme ses ministres étaient, ainsi que lui, des hommes d'une habileté reconnue, ils réussirent à mettre à exécution la plupart de leurs projets, en dépit de l'opposition qu'ils rencontrèrent. Malgré leurs erreurs et leur peu de clairvoyance, il est impossible de ne pas admirer l'honnêteté, le courage et le désintéressement qu'ils montrèrent en essayant de changer les destinées de la nation superstitiense et à demi barbare sur laquelle ils régnaient. Mais il est évident que dans ce cas, comme dans tous les cas semblables, en attaquant les abus que le peuple s'acharnait à aimer, ils augmentèrent l'affection que ces abus inspiraient. C'est une tâche ingrate de vouloir changer les opinions par des lois. Non seulement on échoue, mais on cause une réaction qui laisse les opinions plus fortes qne jamais. Il faut d'abord changer l'opinion, et alors on peut changer la loi. Du moment qu'on a convaincu le peuple que la superstition est nuisible, on peut prendre des mesures actives contre les classes qui excitent la superstition et qui vivent par elles. Mais quelque pernicieux que puisse être un intérêt, quelque dangereuse que puisse être une classe, qu'on prenne garde de les attaquer par la force, à moins que le progrès des lumières n'ait d'abord sapé leur base, et ébranlé leur influence sur l'esprit national. C'est là l'erreur qu'ont toujours commise les plus ardents réformateurs, qui, dans leur désir d'arriver à leur but, ont permis au mouvement politique de

de sus inmunidades. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. II, pag. 54. Voyez aussi les pag. 201, 202, pour une lettre écrite en 1766 par l'évêque de Cuenca au confesseur du roi, dans laquelle le prélat dit « que Espana corria á su ruina que ya no corria, sino que volaba, y que ya estaba perdida sin remedio humano, » et que la cause de ceci était la persécution de la pauvre Église, qui était « saqueada en sus bienes, ultrajada en sus ministros, y atropellada en su inmunidad. »

devancer le mouvemeut intellectuel, et qui, en renversant ainsi l'ordre naturel, ne font qu'angmenter leurs souffrances ou celles de leurs descendants. Ils portent la main sur l'autel, et le feu en jaillit pour les consumer. Alors vient une nouvelle période de superstition et de despotisme, une nouvelle époque sombre à ajouter aux annales de l'humanité. Si cela arrive, c'est parce que les hommes ne veulent pas attendre le moment favorable et s'entêtent à vouloir précipiter la marche des choses. C'est ainsi qu'en France et en Allemagne les amis de la liberté ont donné plus de force à la tyrannie; ce sont les ennemis de la superstition qui lui ont donné une nouvelle existence. On croit encore dans ces contrées que le gouvernement peut régénérer la société; et par conséquent, anssitôt que les hommes qui ont des opinions libérales arrivent au pouvoir, ils en usent avec trop de prodigalité, croyant que c'est le meilleur moyen d'assurer la rénssite de leurs projets. Cette illusion, quoique moins générale en Angleterre, y règne beaucoup trop; mais comme dans ce pays l'opinion publique contrôle les hommes d'État, le peuple anglais échappe aux maux qui ont frappé les autres nations, parce qu'en Angleterre, le gouvernement ne peut faire des lois que la nation repousse. Cependant les habitudes du penple espagnol étaient si serviles, et il avait si longtemps gémi sous le joug, que lorsque le gouvernement attaqua, au dix-huitième siècle, ses préjugés les plus chers, il osa rarement résister; il n'avait d'ailleurs aucun moyen légal de faire entendre sa voix. Mais la violence de ses sentiments n'en était pas moins grande. La réaction se préparait en silence, et elle était manifeste avant la fin du siècle. Tant que Charles III vécut, elle fut tenne en échec, en partie par la crainte qu'inspirait son gouvernement actif et vigou-

reux, et en partie parce que plusieurs des réformes qu'il introduisit étaient si évidemment utiles, qu'elles jetaient sur son règne un éclat que toutes les classes pouvaient apprécier. Outre l'immunité que sa politique assura contre les ravages incessants des pirates, il avait obtenu pour l'Espagne le traité de paix le plus honorable qui eût été signé pendant les deux derniers siècles par un gouvernement espagnol; circonstances qui rappelaient au peuple les jours les plus glorieux du règne de Philippe II (1). Lorsque Charles monta sur le trône, l'Espagne était à peine une puissance de troisième ordre; à sa mort, elle eut le droit de se considérer comme une puissance de premier ordre, puisqu'elle avait depuis quelques années traité sur un pied d'égalité avec la France, l'Angleterre et l'Autriche, et pris une part importante dans les conseils de l'Europe. Le caractère personnel de Charles avait grandement contribué à ce résultat; son honnêteté inspirait le respect, autant que son énergie inspirait la crainte (2). Comme homme, sa renommée était

(1) Coxe (*Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 144) appelle la paix de 1783 « the most honourable and advantageous ever concluded by the crown of Spain since the peace of St. Quintin. » De même, M. Rio (*Hist. del Reinado de Carlos III*, t. III, pag. 397) : « Siglos habian pasado para Espana de continuas y porfiadas contiendas, sin llegar nunca, desde la famosa jornada de San Quintin y al arborear el reinado de Felipe II, tan gloriosamente al reposo. »

(2) Vers la fin de son règne, un observateur contemporain, qui était bien loin d'être prévenu en sa faveur, rend témoignage à « the honest and obstinate adherence of his present Catholic Majesty to all his treaties, principles, and engagements. « *Letters by an English Officer*, Lond., 1788, t. II, pag. 329. Comparez Muriel (*Gobierno del Rey Don Carlos III*. Madrid, 1839, pag. 34) : « Tan conocido llegó á ser Cárlos III en los reinos estranos por la rectitud de su carácter, que en las desavenencias que ocurrian entre los gobiernos, todos consentian en tomarle por árbitro, y se sometian á sus decisiones, » et Cabarrus (*Elogio de Carlos III*. Madrid, 1789, in-4°, pag. XL) : « Esta probidad llega á ser el resorte politico de la Europa; todas las cortes penetradas de respeto á sus virtudes le buscan por árbitro y mediador. » On trouvera aussi dans Rio (*Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 41-43, 253) la preuve du grand respect que les puissances étrangères avaient pour Charles III.

grande; eomme souverain, aucun de ses eontemporains ne l'égalait, à l'exception de Frédérie de Prusse, dont l'immense talent fut d'ailleurs terni par une ignoble rapacité et par un désir ineessant de circonvenir ses voisins. Charles III n'avait pas ces défauts; mais il s'oeeupa sérieusement des défenses de l'Espagne; il la plaça sur le pied de guerre, et la rendit plus formidable qu'elle ne l'avait été depuis le seizième sièele. Au lieu d'être exposée aux insultes de ehaque petit potentat qui eherchait à triompher de sa faiblesse, la nation fut en mesure de résister, et même d'attaquer si cela devenait néeessaire. L'armée eut de meilleures troupes, une discipline plus régulière, et on s'oeeupa sérieusement de ses besoins et de sou bien-être. La marine fut presque doublée quant au nombre des vaisseaux, et plus que doublée quant à son efficacité (1). Tout cela fut accompli sans imposer de nouvelles charges au peuple. En réalité, les ressources nationales se développèrent à un tel point, que de lourds impôts eussent été payés plus facilement sous le règne de Charles III que des impôts plus légers sous le règne de ses prédéeesseurs. On introduisit une régularité jusque-là inconnue dans la méthode de fixer et de percevoir les eontributions publiques (2). On rendit plus faeiles les lois de mainmorte, et on prit des mesures pour diminuer la rigidité des substitutions (3). On délivra l'industrie du pays d'un grand nombre d'entraves qui lui avaient été longtemps imposées, et les prineipes du libre commeree furent si bien admis, qu'en 1765 on abrogea les aneiennes lois sur le blé; on en permit

(1) Au sujet de l'augmentatiou de la marine, comparez Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 127, avec Muriel, *Gobierno del Rey Carlos III*, pag. 73, 82.

(2) Ces améliorations financières furent principalement dues à un Français nommé Cabarrus. Voyez Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 122, 123.

(3) Rio, *Ibid.*, t. IV, pag. 164-166, et Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 96, 97.

l'exportation ainsi que le transit entre les différentes parties de l'Espagne sans aucune des précautions absurdes que les gouvernements antérieurs avaient jugé à propos d'inventer (1).

Ce fut aussi sous le règne de Charles III que les colonies américaines furent pour la première fois traitées d'après les maximes d'une politique sage et libérale. La conduite du gouvernement espagnol sous ce rapport offre un contraste tout en faveur de l'Espagne avec la politique que suivit à la même époque envers nos grandes colonies l'homme incapable et borné qui occupait alors le trône d'Angleterre. Pendant que les mesures violentes de Georges III poussaient les colonies anglaises à la rébellion, Charles III s'occupait activement à concilier les colonies espagnoles. Pour y parvenir, et pour donner toute facilité au développement de leur prospérité, il fit tout ce qu'il était possible de faire avec les ressources qu'il avait à sa disposition. En 1764, il établit, et c'était vraiment une grande chose à cette époque, des communications directes et mensuelles avec l'Amérique, afin d'introduire plus facilement les réformes qu'il méditait, et de s'occuper plus sérieusement des réclamations des colonies (2). L'année suivante, le libre commerce fut ac-

(1) « La providencia mas acertada para el fomento do nuestra agricultora fue sin duda la real pragmática de 11 de julio de 1765, por la cual se abolló la tasa de los granos, y se permitió el libre comercio de ellos. » Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 105. Voyez aussi Dillon, *Spain*, pag. 69, et Townsend, *Spain*, t. II, pag. 230. La premier pas en faveur de cette grande réforme fut fait en 1752. Voyez l'édit de cette même année : « Libertase de derechos el trigo, cebada, centeno y maiz que por mar se transportáre de unas provincias á otras de estos dominios. » Ce document, qui est important pour l'histoire de l'économie politique, est imprimé dans l'appendice à l'*Educacion Popular*, de Campomanes. Madrid, 1775, t. II, pag. 16, 17.

(2) « Pronto se establecieron los correos maritimos y comunicaron con regularidad y frecuencia no vistas hasta entónces la metrópoli y las colonias. Por efecto del importante decreto de 24 de agosto de 1764, salia el primero de cada mes un paquebot de la Coruna

cordé aux Antilles, dont les abondantes denrées pouvaient maintenant circuler librement, à l'avantage mutuel de la colonie, et de ses voisins (1). De nombreuses améliorations furent introduites dans toutes les colonies, la tyrannie des gens en place fut arrêtée, et les charges imposées au peuple furent diminuées (2). Enfin, en 1778, les principes du commerce libre ayant réussi dans les Antilles, furent également appliqués au continent américain; les ports du Pérou et de la Nouvelle Espagne furent ouverts; et ces mesures donnèrent une impulsion immense à la prospérité de ces magnifiques colonies que la nature avait faites riches et fertiles, mais que la folie de l'homme avait rendues pauvres (3).

Il en résulta une réaction si rapide sur la mère patrie, qu'à peine l'ancien système du monopole était-il renversé, que le commerce de l'Espagne progressa, et continua à pro-

con toda la correspondencia de las Indias; desembarcabala en la Habana, y desde alli se distribuia en balandras y otros bajeles á propósito para pontear los vientos escasos, á Veracrus, Portobelo, Cartagena, islas de Barlovento y provincias de la Plata; y aquellos ligeros buques volvian á la Habana, de donde zarpaba mensualmente y en dia fijo otro paquebot para la Coruna. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. I, pag. 452. Mais cette partie du projet, qui avait pour but de rendre Coruna la rivale de Cadis, paraît n'avoir pas réussi. Voyez une lettre écrite de Coruna en 1774, dans Dalrymple, *Travels through Spain*. Lond., 1777, in-4°, pag. 99.

(1) Voyez les édits dans Campomanes, *Apendice*. Madrid, 1775, t. II, pag. 37-47. Ils sont tous les deux datés du 16 octobre 1765.

(2) Alaman disait avec raison « que el gobierno de América llegó al colmo de su perfecion en tiempo de Carlos III. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 141. Et Humboldt fait observer (*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne*. Paris, 1811, in-4°, t. I, pag. 102) que : « C'est le roi Charles III surtout qui, par des mesures aussi sages qu'énergiques, est devenu le bienfaiteur des indigènes; il a annulé les *Encomiendas*; il a défendu les *Repartimientos*, par lesquels les corregidors se constituaient arbitrairement les créanciers et par conséquent les maîtres du travail des natifs, en les pourvoyant, à des prix exagérés, de chevaux, de mulets et de vêtemens (*ropa*). »

(3) Cabarrus, *Elogio de Carlos III*. Madrid, 1789, pag. XLII, et la note de Canga dans Martinez de la Mata, *Dos Discursos*. Madrid, 1794, pag. 31. Mais ces écrivains n'étaient pas assez versés en économie politique pour apprécier complétement cette mesure.

gresser jusqu'à ce que l'exportation et l'importation eussent atteint un chiffre qui dépassait l'attente des auteurs de la réforme eux-mêmes. En effet, l'exportation des denrées étrangères fut triplée, celle des produits de la mère patrie fut quintuplée, et le chiffre des importations de l'Amérique se multiplia par neuf (1).

On révoqua un grand nombre d'impôts qui pesaient lourdement sur les basses classes; et comme leurs charges se trouvèrent ainsi considérablement allégées, on espéra que leur condition s'améliorerait rapidement (2). Pour leur donner encore de plus grands avantages, on fit certains changements dans la procédure, qui leur permirent de réclamer la justice des tribunaux publics, lorsqu'ils auraient à se plaindre de leurs supérieurs. Jusque-là, un homme pauvre n'avait pas la moindre chance de réussir contre un riche; mais pendant le règne de Charles III, le gouvernement introduisit des ordonnances qui donnaient aux laboureurs et aux ouvriers la possibilité d'obtenir justice, lorsque leurs maîtres les frustraient de leurs gages, ou violaient les contrats qu'ils avaient faits avec eux (3).

Les classes ouvrières ne furent pas les seules à jouir de ces mesures libérales. Les classes littéraires et scientifiques furent également encouragées et protégées. En affaiblissant

(1) « Early in the reign of Charles, steps had been taken towards the adoption of more liberal principles in the commerce with America; but, in the year 1778, a complete and radical change was introduced. The establishment of a free trade rapidly produced the most beneficial consequences. The export of foreign goods was tripled, of home-produce quintupled; and the returns from America augmented in the astonishing proportion of nine to one. The produce of the customs increased with equal rapidity. » Clarke, *Examination of the Internal State of Spain*. Lond., 1818, pag. 72.

(2) Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 197, 317, 318.

(3) Voyez ce que dit Florida Blanca dans Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 331 : « To facilitate to artisans and journeymen the scanty payment of their labours, in spite of the privileges and interest of the powerful. »

le pouvoir de l'inquisition, Charles diminua considérablement une source de dangers à laquelle ces classes avaient été longtemps exposées. Le roi était d'ailleurs toujours prêt à les récompenser; il avait lui-même un esprit cultivé et il aimait à être regardé comme le patron des hommes éclairés (1). Peu après son accession au trône, il promulgua une loi qui exemptait du service militaire les imprimeurs, ainsi que toutes les personnes dont la profession avait trait à l'imprimerie, tels que les fondeurs de caractère, etc. (2). Il essaya de donner une nouvelle vie aux vieilles universités, et s'efforça de rétablir leur discipline et leur réputation (3). Il fonda des écoles, dota des colléges, récompensa les professeurs, et accorda des pensions. Sa munificence semblait inépuisable, et est suffisante à elle seule pour expliquer la vénération que les littérateurs espagnols ont pour sa mémoire. Ils ont toute raison de regretter de ne pas avoir vécu sous son règne, au lieu de vivre maintenant. Charles considérait que leurs intérêts étaient identiques avec les intérêts du savoir; et il estimait ces derniers à un si haut degré, qu'en 1771 il établit comme un principe gouvernemental que l'éducation était la plus importante de toutes les branches du service public (4).

(1) Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 317, 318, et d'autres.

(2) « Desde mi feliz advenimiento al trono » (dijo el Rey en la ordenanza de reemplazos) « ha merecido mi Real proteccion el arte de la imprenta, y, para que pueda arraigarse sólidamente en estos reinos, vengo en declarar la estencion del sorteo y servicio militar, no solo á los impresores, sino tambien á los fundidores que se empleen de contínuo en este ejercicio, y á los abridores de punzones y matrices. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. III, pag. 243.

(3) Relativement aux mesures prises pour réformer les universités entre 1768 et 1774, voyez Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. III, pag. 185-240. Comparez t. IV, pag. 296-299.

(4) « La educacion de la juventud por los maestros de primeras letras es uno y aun el más principal ramo de la policía y buen gobierno del Estado. » *Real Provision de 11 de julio de* 1171, publiée dans Rio, t. III, pag. 182.

Ce ne fut pas tout. Il n'y a aucune exagération à dire que sous le règne de Charles III la physionomie générale de l'Espagne changea plus que pendant les cent cinquante années qui s'étaient écoulées depuis l'expulsion définitive des mahométans. Lors de son avénement en 1759, la politique sage et pacifique de son prédécesseur, Ferdinand VI, avait mis ce prince à même non seulement de payer une grande partie des dettes de la couronne, mais aussi d'accumuler et de laisser derrière lui des sommes considérables (1). Charles en profita pour commencer les magnifiques travaux publics qui devaient, plus que tous les autres actes de son administration, frapper les sens, et rendre son règne populaire. Puis, lorsque les ressources placées à sa disposition devinrent plus grandes, par l'augmentation de la richesse publique plutôt que par l'imposition de nouvelles charges, il en consacra une grande partie à l'achèvement de ses projets. Il embellit tellement la ville de Madrid, que l'on disait quarante ans après sa mort que c'était à lui qu'elle devait toute sa magnificence. Les monuments et les jardins publics, les belles promenades autour de la ville, ses superbes portes, ses institutions, jusqu'aux routes qui conduisent aux environs, sont l'œuvre de Charles III, et les trophées remarquables qui attestent son génie et la somptuosité de ses goûts (2).

(1) M. Lafuente, qui a loué avec justice l'amour de Ferdinand VI pour la paix (*Hist. de España*, t. I, pag. 202; t. XIX, pag. 286, 378), ajoute (t. XIX, pag. 384) : « De modo que con rason se admira, y es el testimonio mas honroso de la buena administracion económica de este reinado, que al morir este buen monarca dejára, no diremos nosotros repletas y apuntaladas las arcas públicas, como hiperbólicamente suele decirse, pero si con el considerable sobrante de trescientos millones de reales, despues de cubiertas todas las atenciones del Estado : fenómeno que puede decirse se veia por primera ves en España, y resultado satisfactorio, que aun supuesta una buena administracion, solo pudo obtenerse á favor de su prudente politica de neutralidad y de paz. »

(2) « But is to Charles III that Madrid owes all its present magnificence. Under his care,



Dans d'autres parties du pays, des routes furent ouvertes et des canaux creusés, afin d'augmenter le commerce en établissant des voies de communication à travers des régions jusqu'alors impraticables. A l'avénement de Charles III, la Sierra Morena tout entière n'était habitée que par les animaux féroces et les bandits qui s'y réfugiaient (1). Aucun voyageur ne pouvait s'y aventurer; et le commerce se trouvait ainsi exclu d'une région que la nature avait marquée comme l'une des plus grandes artères de l'Espagne, placée comme elle l'est entre les bassins du Guadiana et du Guadalquivir, et sur la route directe entre les ports de la Méditerranée et ceux de l'Atlantique. Le gouvernement actif de Charles III résolut de remédier au mal; mais le peuple espagnol n'ayant pas l'énergie nécessaire pour accomplir ces projets, on persuada à six mille Hollandais et Flamands de venir s'établir, en 1767, dans la Sierra Morena. A leur arrivée, on leur distribua des terres; des routes furent ouvertes à travers tout le district, des villages furent construits, et ce

the royal palace was finished, the noble gates of Alcalá and San Vincente were raised; the custom-house, the post-office, the museum, and royal printing-office, were constructed; the academy of the three noble arts improved; the cabinet of natural history, the botanic garden, the national bank of San Carlos, and many gratuitous schools established; while convenient roads leading from the city, and delightful walks planted within and without it, and adorned by statues and fountains, combine to announce the solicitude of this paternal king. » *Spain by an American*. Lond., 1831, t. I, pag. 206. Voyez aussi pag. 297.

(1) Le passage suivant décrit sa situation en 1766 : « Por temor ó por connivencia de los venteros, dentro de sus casas concertaban frecuentemente los ladrones sus robos, y los ejecutaban á mansalva, ocultándose en guaridas de que ahuyentaban á las fieras. Acaso á muy largas distancias se descubrian entre contados caserios algunos pastores como los que allí hizo encontrar el ilustre manco de Lepanto al ingenioso hidalgo de la Mancha. Parte de la Sierra estuvo poblada en tiempo de Moros; actualmente ya no habia más que espesos matorrales hasta en torno de la ermita de Santa Elena, donde resonaron cánticos de gracias al Cielo por el magnífico triunfo de las Navas. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. III, pag. 9. Relativement à la condition de la Sierra Morena un siècle plus tôt, voyez Boisel, *Journal du voyage d'Espagne*. Paris, 1669, in-4°, pag. 62, 296, qui l'appelle « le lieu le plus désert, et où il n'y a que quelques *ventas* sans villages. »

qui était un désert impénétrable, devint tout à coup un territoire riant et fertile (1).

Presque toutes les routes de l'Espagne furent réparées; certains fonds ayant été dès l'année 1760 mis de côté dans ce but (2). On commença une grande quantité de nouveaux travaux; et on introduisit de si grandes améliorations, tout en employant la plus grande vigilance pour empêcher le péculat des employés du gouvernement, qu'au bout de quelques années la dépense pour l'entretien des voies publiques fut réduite de plus de moitié (3). Parmi les entreprises qui furent heureusement terminées, les plus importantes furent la route de Malaga à Antequera (4), et celle d'Aquilas à Lorca (5). Ces routes établirent la communication entre la Méditerranée et l'intérieur de l'Andalousie et de la Murcie. Pendant que ces voies étaient établies dans le sud et dans le sud-est de l'Espagne, d'autres s'ouvraient au nord et au nord-ouest. En 1769, on commença une route entre Bilbao et Osma (6); et bientôt après la route entre Galicia et Astorga

(1) Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. III, pag. 9-11, 35. En 1771, « sin ausilio de la Real hacienda pudieron mantenerse al fin los colonos. » Pag. 42. Voyez aussi t. IV, pag. 114, 115. Pour l'histoire de cette colonie, voyez Inglis, *Spain*. Lond., 1831, t. II, pag. 29-31.

(2) « En 1760 se destinó por primera vez un fondo especial para la construccion de caminos. » Tapia, *Civilizacion Española*, t. IV, pag. 123.

(3) Dans le fait, M. Rio dit que la dépense fut réduite des deux tiers et dans quelques endroits des trois quarts. « Antes se regulaba en un millon de reales la construccion de cada legua : ahora solo ascendia á la tercera ó cuarta parte de esta suma. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 117.

(4) Une note dans Bowles (*Hist. Natural de España*. Madrid, 1789, in-4°, pag. 158) appelle cette route « un camino alineado y sólido. » Dans Cook (*Spain*. Lond., 1834, t. I, pag. 209) on l'appelle « a magnificent road. »

(5) « Para dar salida á los frutos, que regaban los pantanos de Lorca, ejecutóse una bien trazada via al puerto de las Aguilas. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 115, 116.

(6) En 1769, Baretti écrivait : « The Biscayans are actually making a noble road, which is to go from Bilbao to Osma. » Baretti, *Journey through England, Portugal, Spain and France*. Lond., 1770, t. IV, pag. 311.

fut terminée (1). Tous ces travaux furent exécutés avec tant d'habileté que les chemins de l'Espagne, autrefois les plus mauvais en Europe, se trouvèrent classés parmi les meilleurs. Dans le fait, un juge compétent et qui est loin d'être favorablement disposé pour l'Espagne, admet qu'à la mort de Charles III il était impossible de trouver de meilleures routes dans aucun pays (2).

Dans l'intérieur, les rivières furent rendues navigables, et des canaux établis pour les réunir ensemble. L'Èbre coule au cœur même de l'Aragon et dans une partie de la Vieille Castille; il est navigable pour le commerce jusqu'à Logrono, et en redescendant jusqu'à Tudela. Mais entre Tudela et Saragosse, la navigation est interrompue par la grande rapidité de son courant et par les nombreux rochers qui se trouvent dans son lit. Il en résulte que la Navarre est privée de sa voie naturelle de communication avec la Méditerranée. Sous le règne de Charles V, on essaya de remédier à cet inconvénient; mais le projet ne put réussir; il fut mis de côté et complétement oublié jusqu'à ce qu'il fût repris deux siècles plus tard par Charles III. Sous ses auspices, on projeta le grand canal d'Aragon et la magnifique idée de réunir la Méditerranée et l'Atlantique. Mais ce fut là un des cas nombreux dans lesquels le gouvernement espagnol était

(1) « Otras diferentes carreteras, construidas de nuevo ó rehabilitadas, multiplicarnn las comunicacinnes durante los nueve primeros anos de estar á cargo de Floridablanca la superintendencia general de caminos, haciéndose de facil y cómodo tránsito puetos escabrosos como el del Pnerto de la Cadena y los qne médian entre Astnrga y Galicia, y Málaga y Anteqoera. » Rio, *Hist. del Reinado de Carlos III*, t. IV, pag. 115.

(2) « The reigns of Ferdinaud the Sixth and Charles the Third produced the mnst beneficial changes in this important branch of political economy. New roads were opened, which were carefully levelled, and constructed with solidity. There are at the present time in Spain several superb roads, such as may vie with the finest in Eornpe: indeed, they have been made with superior judgment, and upon a grander scale. » Laborde, *Spain*, édit. Lond., 1809, t. IV, pag. 427.

beaucoup trop en avance sur l'Espagne elle-même ; et on dut abandonner un projet pour lequel les ressources du pays étaient insuffisantes. Néanmoins ce qui fut réellement accompli avait une immense valeur. On construisit un canal jusqu'à Saragosse, et on put se servir de l'Èbre non seulement comme moyen de transport, mais aussi pour l'irrigation du sol. On procurait ainsi même aux extrémités occidentales de l'Aragon un commerce facile et avantageux. De plus on rendit plus productives les anciennes terres dont la valeur augmenta, et on en livra de nouvelles à l'agriculture. Ceci profita également à d'autres parties de l'Espagne. La Castille par exemple avait toujours été dépendante de l'Aragon pour ses approvisionnements en temps de disette, bien que l'Aragon ne pût, avec l'ancien système, produire plus qu'il ne fallait pour sa propre consommation. Mais grâce à ce grand canal, auquel vint se joindre à la même époque celui de Tausté (1), le sol de l'Aragon devint plus productif qu'il ne l'avait jamais été, et les plaines fertiles de l'Èbre produisirent d'une manière si abondante qu'elles purent fournir du blé et d'autres denrées alimentaires aux Castillans aussi bien qu'aux Aragonnais (2).

Le gouvernement de Charles III construisit encore un canal entre Amposta et Alfaques (3), qui arrosait l'extrémité

(1) Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 287.

(2) Idem, *ibid.*, t. V, pag. 198, 199, 286, 287 ; Townsend, *Spain*, t. I, pag. 212-215 ; Laborde, *Spain*, t. II, pag. 271. Ce canal, qui devait ouvrir une libre communication entre le golfe de Gascogne et la Méditerranée, est à peine remarqué dans Macpherson, *Annals of Commerce*, t. IV, pag. 95, 96, un ouvrage fort savant, mais très imparfait en ce qui regarde l'Espagne. La valeur économique de cette grande entreprise et le succès qu'elle obtint sont beaucoup trop rabaissés dans Ford, *Spain*, pag. 587, un ouvrage qui, malgré les éloges qu'il a reçus, est fait avec négligence et qui induit en erreur les lecteurs qui ne peuvent le comparer à d'autres autorités compétentes. L'histoire de Charles III de M. Rio contient à ce sujet des renseignements intéressants.

(3) Idem, *ibid.*, t. V, pag. 288, 289, sur l'autorité de Florida Blanca lui-même.

méridionale de la Catalogne, et livra à l'agriculture un immense district qui n'avait jamais été cultivé par suite du manque complet d'eau. Une autre entreprise plus grande encore, qui appartient à ce règne, fut une tentative, qui ne réussit qu'en partie, d'établir par eau une voie de communication entre la capitale et l'Atlantique, en creusant un canal entre Madrid et Tolède, d'où les marchandises eussent été transportées sur le Tage jusqu'à Lisbonne, ce qui eût ouvert entièrement le commerce de l'Ouest (1). Mais ce noble projet, comme beaucoup d'autres, fut arrêté par la mort de Charles III, qui mit fin à tous ces progrès. Une fois qu'il eut disparu, la nation retomba dans son inactivité; et il devint évident que ces grands travaux avaient pour base la politique, et non le vœu de la nation; en d'autres termes qu'ils étaient dus seulement à l'influence d'individus dont les plus grands efforts n'aboutissent jamais à rien, lorsqu'ils rencontrent l'opposition de ces causes générales qui ne sont quelquefois pas visibles, mais auxquelles tout obéit.

Raisonnant d'après les maximes ordinaires aux hommes d'État, Charles III avait bien le droit d'espérer que, grâce à ce qu'il avait accompli, les destinées de l'Espagne seraient à jamais changées. En effet tous ces travaux, et beaucoup d'autres qu'il fit exécuter (2), ne furent pas payés, comme

(1) Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 199; Townsend, *Spain*, t. I, pag. 304.

(2) Voyez ce que dit Florida Blanca dans Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 289: « In many other parts similar works have been promoted, for canals of irrigation, and for encouraging agriculture and traffic. The canals of Manzanares and Guadarrama are continued by means of the national bank, which has appropriated one-half of the profits derived from the export of silver to this end. » . . . . . « The town of Almuradiel, formed in the middle of the *campo nuevo* of Andalusia, for the rugged pass of Despena Perros, is another example of agriculture for the neighbouring places; since, instead of woods and frightful deserts, we have seen in a few years public buildings, houses, plantations, and cultivated lands, producing every species of grain and fruits, which border the road, and banish the

cela arrive trop souvent, par des impôts qui pesaient sur le peuple et entravaient son industrie. Il avait près de lui, l'aidant sans cesse de leurs conseils, des hommes qui avaient réellement à cœur le bien public, et qui n'eussent jamais été coupables d'une erreur aussi fatale. Sous son gouvernement, la richesse de la nation s'accrut d'une manière considérable, et le bien-être des basses classes, loin d'être diminué, augmenta d'une façon notable. Les impôts étaient distribués avec plus de justice. Certaines contributions que l'autorité exécutive du dix-septième siècle ne pouvait parvenir à arracher au peuple, étaient, sous Charles III, payées régulièrement, et, grâce au développement des ressources nationales, elles devinrent à la fois plus productives et moins onéreuses. Les finances publiques furent administrées avec une économie dont le règne précédent avait donné l'exemple, règne pendant lequel la politique prudente et pacifique de Ferdinand VI posa la base d'un grand nombre des améliorations que nous venons d'énumérer. Ferdinand légua à Charles III un trésor qu'il n'avait pas extorqué, mais économisé. Parmi les réformes qu'il introduisit, et que je n'ai pas voulu relater dans la crainte d'accumuler ces détails, il y en a une très importante et qui caractérise parfaitement sa politique. Avant son règne, l'Espagne avait été saignée, tous les ans, d'une somme considérable, par suite du droit que s'arrogeait le pape de présenter certains riches bénéfices et de recevoir une frac-

danger of robbers and banditti. Voyez aussi Muriel, *Gobierno del Rey Don Carlos III*, pag. 5 : » Habiendo sido el reinado de Carlos III una serie continua de mejoras en todos ramos. » et cette remarquable description (pag. 15) : Agricultura, artes mecánicas, comercio, enseñanza, milicia, navegacion, ciencias, letras, legislacion, en una palabra, todo cuanto puede influir en la prosperidad del Estado, todo llamó la atencion de los ministros, y en todo hicieron las mejoras que permitian las circunstancias. » Quant aux améliorations dans l'intérieur du pays, voyez le même excellent ouvrage, pag. 187-192.

tion de leurs revenus, probablement comme récompense de la peine qu'il se donnait. Le pape fut relevé de cette charge par Ferdinand VI, qui assura à la couronne d'Espagne le droit de conférer ces bénéfices, et conserva ainsi au pays les sommes énormes qui avaient jusqu'alors servi au luxe de la cour de Rome (1). C'était là une des mesures qui plaisaient à Charles III, parce qu'elle était en harmonie avec ses propres idées; aussi trouvons-nous que, sous son règne, elle fut non seulement mise à exécution, mais même étendue. En effet, s'apercevant qu'en dépit de ses efforts, les sentiments des Espagnols sur ces matières les poussaient à faire des offrandes à celui qu'ils vénéraient comme le chef de l'Église, le roi résolut d'exercer son contrôle même sur ces dons volontaires. Pour arriver à ce but, divers projets lui furent suggérés; et il se décida enfin pour une mesure qui paraissait devoir être efficace. On promulgua un ordre royal stipulant que personne ne pouvait envoyer de l'argent à Rome; mais que si quelque individu avait des paiements à faire dans cette ville, l'argent devait passer par les mains des ambassadeurs ou autres agents de la couronne d'Espagne (2).

Si nous passons maintenant en revue les transactions que j'ai énumérées et si nous les considérons dans leur en-

(1) Au sujet de cette mesure, qui fut mise à exécution en 1754, voyez Tapia, *Civilizacion Española*, Madrid, 1840, t. IV, pag. 81, 82. « Fue este tratado utilisimo para la Espana, pues por él se libertó del pago de enormes sumas que hasta entonces habian pasado á los estados pontificos. En el informe canónico-legal escrito á virtud de real órden en 1746 por el fiscal de la cámara de Castilla Don Blas de Jover, se decia; que segun el testimonio del historiador Cabrera, en el espacio de 30 anos el solo renglon de las coadjutorias y dispensas habia hecho pasar á Roma de la corona de Castilla millon y medio de ducados romanos. Y anade el mismo Jover que á principios del siglo XVIII subia aun esta contribucion cada ano en todos los estados de la monarquia espanola a 500,000 escudos romanos, que era *un tercio poco mas ó menos de lo que Roma percibia de toda la cristiandad.* »

(2) Voyez l'appendice I à Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 334.

semble depuis l'avénement de Philippe V jusqu'à la mort de Charles III, c'est à dire une période de près de quatre-vingt dix ans, nous serons frappés d'étonnement par leur unité, par la régularité de leur marche, et par leur succès apparent. En les examinant seulement à un point de vue politique, il est douteux qu'un progrès aussi vaste et aussi constant se soit jamais vu dans aucun pays, n'importe à quelle époque. Pendant trois générations successives il n'y eut de la part du gouvernement ni pause, ni réaction, ni hésitation. Les améliorations et les réformes ne cessèrent de se succéder rapidement. Le pouvoir de l'Église, qui a toujours été la plaie de l'Espagne, et auquel jusqu'alors aucun des hommes d'État les plus hardis n'avaient osé toucher, fut restreint en toutes choses par une série d'hommes politiques, depuis Orry jusqu'à Florida Blanca, dont les efforts furent pendant près de trente ans assistés par le zèle de Charles III, le plus habile monarque qui ait occupé le trône depuis la mort de Philippe II. L'inquisition elle-même apprit à trembler, et fut forcée de relâcher ses victimes. Le bûcher des hérétiques fut éteint. La torture fut abandonnée. Les persécutions pour cause d'hérésie cessèrent. Au lieu de punir les hommes pour des crimes imaginaires, le gouvernement se montra disposé à s'occuper de leurs véritables intérêts, à alléger leurs fardeaux, à augmenter leur bien-être, et à mettre un frein à la tyrannie de ceux auxquels l'autorité était confiée. On essaya de réprimer la cupidité du clergé et de l'empêcher d'accaparer à son gré la richesse nationale. Dans ce but, les lois de mainmorte furent modifiées, et diverses mesures adoptées pour mettre obstacle à la volonté des personnes disposées à gaspiller leur fortune en la léguant à des établissements ecclésiastiques. Les véritables

intérêts de la société furent en ceci, comme en toute autre chose, préférés aux intérêts fictifs. Pour la première fois depuis que l'Espagne avait possédé un gouvernement, le pouvoir se donna pour bnt de placer les classes séculières au dessus des classes spirituelles, de décourager l'attention exclusive qu'on avait jusqu'alors donnée à des questions complétement inconnues et qu'il est impossible de résoudre; et de substituer à ces spéculations stériles le goût des sciences et de la littérature. Comme partie essentielle de ce plan, les jésuites furent chassés, le droit de sanctuaire fut enfreint, et toute la hiérarchie, depuis l'évêque le plus puissant jusqu'au moine le plus insignifiant, apprit à craindre la loi, à réprimer ses passions et à mettre un frein à l'insolence avec laquelle elle avait jusqu'alors traité toutes les classes de la société. De pareilles mesures eussent été des actes remarquables dans tous les pays; dans une contrée comme l'Espagne elles étaient merveilleuses. J'en ai donné une description abrégée et par conséquent imparfaite, mais elle est suffisante pour montrer avec quelle détermination le gouvernement travailla à diminuer la superstition, à arrêter le fanatisme, à stimuler l'intelligence, à encourager l'industrie, et à réveiller le peuple de son sommeil de mort. J'ai laissé de côté un grand nombre de mesures très importantes et qui toutes tendaient vers le même bnt, parce que je cherche à me renfermer dans les points saillants qui marquent le plus distinctement le mouvement général. Quiconque voudra étudier à fond l'histoire de l'Espagne pendant cette période, trouvera de nouvelles preuves de l'habileté et de la vigueur des hommes qui étaient à la tête des affaires, et qui consacrèrent toute leur énergie à régénérer le pays qu'ils gouvernaient. Mais ces études spé-

ciales demandent des hommes spéciaux; et je serai satisfait si je suis parvenu à embrasser la marche générale et les contours de l'ensemble. Mon but sera rempli si j'ai établi la proposition générale, et si j'ai convaincu le lecteur de la netteté avec laquelle les hommes d'État de l'Espagne ont compris les maux sous lesquels leur patrie gémissait, et du zèle avec lequel ils se sont consacrés à guérir ces maux et à relever la fortune d'une monarchie qui avait non seulement été l'une des principales de l'Europe, mais encore qui avait tenu le sceptre sur le territoire le plus magnifique et le plus étendu qui ait jamais été réuni sous une même autorité depuis la chute de l'empire romain.

Ceux qui croient qu'un gouvernement peut civiliser une nation, et que les législateurs sont la cause du progrès social, s'attendront naturellement à ce que l'Espagne recueillit les avantages permanents des maximes libérales qui furent alors, pour la première fois, mises à exécution. Mais le fait est que malgré sa sagesse, cette politique ne servit à rien, simplement parce qu'elle allait à l'encontre de l'enchaînement tout entier des circonstances qui l'avaient précédé. Elle était en opposition avec les habitudes de l'esprit national, et elle fut introduite au milieu d'une société qui n'était pas encore assez mûre pour la comprendre. Aucune réforme ne peut avoir un résultat véritablement utile si elle n'est pas l'œuvre de l'opinion publique, si le peuple lui-même ne prend pas l'initiative. En Espagne, pendant le dix-huitième siècle, l'influence étrangère et les complications de la politique extérieure donnèrent des gouvernants éclairés à une nation qui ne l'était pas (1). Il en résulta que

(1) Il est important d'observer que les Cortès, le seul endroit où la voix du peuple avait

pendant un certain temps de grandes choses furent accomplies. On remédia aux abus, on redressa les griefs, on introduisit de nombreuses et importantes améliorations, et un esprit de telérance se manifesta, qui ne s'était jamais encore vu dans cette contrée superstitieuse et entièrement sous l'influence des prêtres. Mais l'esprit de l'Espagne n'était pas touché. La surface, on pourrait dire les symptômes des choses, étaient améliorées, mais les choses elles-mêmes n'étaient nullement changées. Sous cette surface, et bien loin de la portée de tout remède politique, agissaient les grandes causes générales, dont l'action existait depuis bien des siècles, et qui devaient certainement tôt ou tard forcer les hommes d'État à revenir sur leurs pas, à inaugurer une politique mieux adaptée aux traditions du pays et en harmonie avec les circonstances qui avaient donné naissance à ces traditions.

La réaction vint enfin. Charles III mourut en 1788 et eut pour successeur Charles IV, un roi de race vraiment espagnole, dévot, orthodoxe et ignorant (1). On vit alors combien les choses étaient incertaines, et le peu de confiance qu'on pouvait accorder à des réformes qui, au lieu d'être suggérées par le peuple, lui étaient imposées par les classes politiques. Charles IV, prince faible et méprisable (2), fut néanmoins

quelque chance de se faire entendre, ne s'assemblèrent que trois fois pendant toute la durée du dix-huitième siècle et seulement pour la forme. « Les cortès ne se réunirent que trois fois pendant le dix-huitième siècle, et plutôt encore comme des solennités formulaires pour la prestation du serment aux princes héritiers de la couronne que comme étant nécessaires pour de nouvelles lois et des contributions. » Sempere, *Hist. des Cortès d'Espagne*. Bordeaux, 1815, pag. 270.

(1) En combinant ces trois qualités, il a mérité et reçu la cordiale approbation de l'évêque actuel de Barcelone qui, dans son récent ouvrage sur l'Église espagnole, l'appelle « un monarca tan piadoso. » *Observaciones sobre El Presente y El Porvenir de la Iglesia en España, por Domingo Costa y Borras*, Barcelona, 1857, pag. 57.

(2) Alison lui-même qui, dans son *Hist. of Europe*, donne généralement de grands

si bien soutenu dans ses idées générales, par les sentiments de la nation espagnole, qu'en moins de cinq ans il parvint à renverser complétement la politique libérale dont l'établissement avait demandé trois générations d'hommes d'État. En moins de cinq ans tout fut changé. L'Église reconquit son empire; on abolit toute liberté de discussion; on ressuscita les anciens principes arbitraires dont on n'avait plus entendu parler depuis le dix-septième siècle; les prêtres reprirent toute leur importance; on intimida les hommes de lettres, on découragea la littérature; l'inquisition, se réveillant tout à coup, déploya une énergie qui fit trembler ses ennemis, et elle prouva que tous les efforts qu'on avait faits pour l'affaiblir n'avait pu réussir à altérer sa vigueur ou à intimider son ancienne intrépidité.

Les ministres de Charles III et les auteurs des grandes réformes qui avaient signalé son règne furent renvoyés pour être remplacés par d'autres conseillers qui convenaient mieux au nouvel état de choses. Charles IV aimait trop l'Église pour tolérer la présence d'hommes d'État éclairés. Aranda et Florida Blanca furent tous les deux destitués, et tous les deux mis en prison (1). Jovellanos fut banni de la cour, et Cabarrus fut emprisonné (2). Car ces hommes éminents eussent refusé de prêter les mains aux mesures que le gouvernement méditait. La politique qui avait été sui-

éloges aux hommes de sa trempe, le traite avec un certain mépris. « Charles IV was not destitute of good qualities, but he was a weak, incapable prince. » Edinb., 1849, t. VIII, pag. 382.

(1) Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 167. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la description donnée dans les mémoires de Godoy ne merite pas la moindre confiance. Ceux qui connaissent l'histoire de l'Espagne verront bien que ce livre a été écrit par Godoy dans le but de relever sa propre réputation en diffamant le caractère des plus éminents de ses contemporains.

(2) Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, pag. 277, 278.

vie avec tant de persévérance pendant près de qnatre-vingt-dix ans était sur le point d'être abandonnée, afin de ressusciter dans toute sa vigueur primitive l'ancien empire du dix-septième siècle, c'est à dire l'empire de l'ignorance, de la tyrannie et de la superstition.

Une fois encore les ténèbres régnèrent sur l'Espagne; nne fois encore les ombres de la nuit couvrirent cette misérable contrée. Les formes les plus hideuses de l'oppression, dit un écrivain distingué, semblèrent s'abattre sur le pays avec une force nouvelle et sinistre (1). En même temps, et comme partie essentielle dn nouveau système, on défendit toute investigation capable de stimuler l'esprit, et on envoya à toutes les universités un ordre qui interdisait l'étude de la philosophie morale; le ministre qui expédia cet ordre faisait observer à bon droit, que le roi n'avait pas besoin de philosophes (2). Mais on n'avait rien à craindre; il était peu probable que l'Espagne produisit une chose aussi dangereuse. La nation n'osait pas, et ce qui est plus sérieux, ne voulait pas résister; elle céda, et laissa le roi libre de faire comme il l'entendait. En quelques années il réussit à neutraliser les réformes les plus précieuses que ses prédécessenrs avaient introduites. Ayant éloigné les conseillers capables qui avaient entouré son père, il confia les postes les plus élevés à des hommes dont l'esprit était aussi étroit que le sien; il mit le pays à deux doigts de la banqueroute, et, ainsi que le remar-

(1) « In all its worst forms, therefore, oppression, civil, political, and religious, appeared to be settling down, with a new and portentous weight, on the whole country. » Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, pag. 318.

(2) « Caballero, fearing the progress of all learning, which might disturb the peace of the Court, sent, not long since, a circular order to the universities, forbidding the study of moral philosophy. « His Majesty, » it was said in the order, « was not in want of philosophers, but of good and obedient subjects. » Doblado, *Letters from Spain*, pag. 358.

que un historien espagnol, il épuisa toutes les ressources de l'État (1).

Telle était la condition de l'Espagne vers la fin du dix-huitième siècle. Elle fut bientôt envahie par la France, et cette malheureuse contrée eut à souffrir toutes les calamités et à passer par toutes les formes de l'avilissement. Il y a pourtant en ceci une différence. Les calamités peuvent être infligées par les autres; mais un peuple ne peut être avili que par ses propres actes. Le spoliateur étranger fait du mal; il ne peut causer la honte. Il en est des nations comme des individus; nul ne peut être déshonoré s'il reste sincère. Dans le siècle où nous vivons, l'Espagne a été opprimée et pillée, et l'opprobre s'est attaché aux voleurs et non à ceux qui étaient volés. Elle a été envahie par une soldatesque brutale et licencieuse; ses campagnes ont été désolées, ses villes mises à sac, ses villages brûlés. C'est à ceux qui ont commis ces crimes et non aux victimes que la honte appartient. Même au point de vue matériel ces pertes peuvent être réparées, si le peuple qui les subit est rompu à ces habitudes d'empire sur soi-même et de confiance en soi qui sont les sources de toute grandeur réelle. A l'aide de ces sentiments, toute perte peut être réparée, on peut remédier à tous les maux. Sans eux, le coup le plus léger peut être fatal. Ces sentiments sont inconnus en Espagne, et il semble impossible de les y établir. Dans cette contrée, le peuple a été si longtemps accoutumé à obéir implicitement à la couronne et à l'Église, que la fidélité au roi et la superstition religieuse ont usurpé la place de ces émotions plus nobles

(1) « Le gouvernement de Charles IV avait épuisé toutes les ressources de l'État. » Sempere, *Hist. des Cortès d'Espagne*, pag. 323.

auxquelles une nation doit toute liberté, et en l'absence desquelles elle ne peut jamais arriver au sentiment vrai de l'indépendance.

Plus d'une fois, pendant le dix-neuvième siècle, s'est manifesté un esprit dont on aurait pu attendre de meilleures choses. En 1812, en 1820 et en 1836, quelques réformateurs ardents et enthousiastes essayèrent de rendre au peuple espagnol la liberté en dotant l'Espagne d'une constitution. Ils réussirent un moment, et ce fut tout. Ils pouvaient donner les formes du gouvernement constitutionnel; mais ils ne pouvaient trouver les traditions et les habitudes qui donnent une action à ces formes. Ils imitèrent la voix de la liberté; ils copièrent ses institutions; ils singèrent même ses gestes. Et puis quoi? Au premier coup de la mauvaise fortune, leurs assemblées furent dissoutes, leurs lois abrogées. La réaction inévitable ne tarda pas à se présenter. Après chaque révolution, le pouvoir de gouvernement prit une nouvelle force, les principes du despotisme furent confirmés, et les libéraux espagnols apprirent à regretter le jour où ils s'étaient vainement efforcés de donner la liberté à leur malheureuse patrie (1).

(1) En Espagne la voix du peuple a toujours parlé contre le parti libéral, comme l'ont observé un grand nombre d'écrivains qui n'en connaissent pas la raison. M. Walton (*Revolutions of Spain*. Lond., 1837, t. 1, pag. 322, 323) dit des cortès : « Public indignation hurled them from their seats in 1814; and in 1823 they were overpowered, not by the arms of France, but by the displeasure of their own countrymen, » etc. Voyez aussi pag. 290, et Quin, *Memoirs of Ferdinand the Seventh*. Lond., 1824, pag. 121, où il dit que « in all the towns through which the King passed, the multitude, excited by the friars and clergy, overturned the constitutional stone, and uttered the most atrocious insults against the Constitution, the Cortes, and the Liberals. » Comparez Sempere, *Hist. des Cortès*, pag. 335, et Bacon, *Six Years in Biscay*, pag. 40. Dans le fait, un très intelligent écrivain sur les affaires espagnoles en 1855 affirme avec beaucoup de vérité que l'Espagne est « un pays où les populations sont à coup sûr moins libérales que les gouvernemens. » *Annuaire des Deux Mondes*, 1854, 1855. Paris, 1855, pag. 266.

Ce qui rend cet insuccès plus digne de remarque, c'est que les Espagnols ont possédé à cette époque très reculée des priviléges municipaux et des franchises semblables à celles que nous avons en Angleterre et auxquels on a souvent attribué notre grandeur. Mais ces institutions, quoi qu'elles puissent conserver la liberté, ne peuvent jamais la créer. L'Espagne avait la forme de la liberté sans en avoir l'esprit; aussi cette forme disparut-elle bientôt, malgré tout ce qu'elle semblait promettre. En Angleterre, l'esprit avait précédé la forme, et par conséquent la forme est restée. C'est ainsi que les Espagnols ont pu se vanter de posséder des institutions libres un siècle avant les Anglais, mais sans pouvoir les conserver, par la simple raison qu'ils avaient les institutions et rien de plus. L'Angleterre n'eut une représentation populaire qu'en 1254 (1); mais en Castille elle exista en 1169 (2), et en Aragon dès 1133 (3). La première charte accordée à une cité anglaise ne date que du douzième siècle (4), tandis qu'en Espagne nne charte fut conférée à la ville de Léon en l'an 1020; et dans le cours du onzième siècle l'affranchissement des villes y était aussi assuré qu'il était légalement possible de le faire (5). Le fait est néanmoins qu'en Espagne ces institutions, au lieu de résulter des besoins du peuple, durent leur origine à la politique de ceux qui le gouvernaient. Les citoyens ne les désiraient pas; on les leur accorda. En effet, pendant la guerre contre les mahométans, les rois chrétiens de l'Espagne, à mesure qu'ils

(1) Voy. t. II.
(2) Prescott, *Hist. of Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. XLVIII.
(3) *Ibid.*, t. I, pag. XCVI.
(4) Hallam, *Middle Ages*. Lond., 1846, 5e édit., t. II, pag. 153-157, qu'il faut comparer avec Hallam, *Supplemental Notes*. Lond., 1848, pag. 323-327.
(5) *Ibid.*, t. I, pag. 373; Prescott, *Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. XLV, XLVI.

avançaient vers le Sud, désirant naturellement engager leurs sujets à s'établir dans les villes frontières, où ils pouvaient affronter et repousser l'ennemi, accordèrent dans ce but des chartes aux cités et des priviléges aux habitants (1).

Lorsque les mahométans se trouvèrent peu à peu refoulés depuis les Asturies jusqu'à Grenade, les frontières changèrent et les franchises s'étendirent aux nouvelles conquêtes, afin de récompenser ceux qui occupaient le poste le plus dangereux. Cependant les causes générales que j'ai indiquées préparaient la nation aux habitudes de fidélité et de superstition qui grandirent dans une proportion fatale à l'esprit de la liberté. Dans ces circonstances, les institutions ne servirent à rien. Elles ne purent prendre racine; elles avaient été établies par une combinaison politique, et une autre combinaison politique les détruisit. A la fin du quatorzième siècle, les Espagnols s'étaient si bien fixés sur le territoire dont ils venaient de faire la conquête qu'ils n'avaient plus à craindre d'en être chassés (2); et il était peu probable qu'ils pussent de longtemps conquérir de nouvelles provinces et expulser les mahométans des forteresses de la Grenade. Par conséquent les circonstances qui avaient donné naissance aux priviléges municipaux

(1) « Ce fut alors que les successeurs de Pélage descendirent de leurs montagnes dans les plaines, de leurs forteresses perchées sur des rocs inaccessibles dans les villes populeuses, le long des fleuves, dans de fertiles vallées et sur les côtes de la mer; ce fut alors que la ville d'Astorgne revint du pouvoir des Arabes à celui des Asturiens et chassa toute la partie musulmane de ses habitants; ce fut alors, enfin, que commencèrent en Espagne ces concessions de franchises municipales par lesquelles les rois et les seigneurs chrétiens cherchèrent à attirer des populations chrétiennes dans les lieux d'où ils avaient chassé les musulmans. » Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*. Paris, 1836, t. III, pag. 215. Voyez aussi Sempere, *Monarchie espagnole*, t. II, pag. 256, 257.

(2) Au sujet de la confiance croissante des Espagnols vers le milieu du quatorzième siècle, voyez un intéressant passage dans Mariana, *Hist. de España*, t. IV, pag. 172, 173.

avaient changé; et du moment que ce changement fut apparent, les priviléges commencèrent à disparaître. N'étant pas adaptés aux mœurs du peuple, ils devaient tomber à la première occasion (1). Leur déclin fut visible dès la fin du quatorzième siècle; ils avaient presque entièrement disparu à la fin du quinzième siècle et ils avaient complétement cessé d'exister au commencement du seizième (2).

C'est ainsi que les causes générales finissent toujours par triompher de tous les obstacles. Dans la moyenne des choses elles sont irrésistibles. Leur action est souvent attaquée et est quelquefois arrêtée pour une courte période par les hommes politiques qui sont toujours prêts avec leurs remèdes empiriques. Mais lorsque l'esprit du siècle est antipathique à ces remèdes, ils ne peuvent réussir que pour un

(1) Les députés des villes finirent en effet par renverser leurs propres libertés, comme le remarque fort bien un historien espagnol. « Il n'est pas étonnant que les monarques espagnols tâchassent d'affermir leur autorité autant que possible, et encore moins que leurs conseillers et leurs ministres coopérassent à leurs desseins. L'histoire de toutes les nations nous offre de nombreux exemples de cette politique; mais *ce qu'il y a de plus remarquable dans celle d'Espagne, c'est que les députés des villes, qui auraient du être les plus zélés défenseurs de leurs droits, conspirèrent ouvertement contre le tiers-état,* et tentèrent d'anéantir les restes de l'ancienne représentation nationale. » Sempere, *Hist des Cortès d'Espagne*, pag. 213. Il est fort étonnant que M. Sempere ne se soit jamais demandé pourquoi cela arrivait en Espagne et non ailleurs. Un écrivain plus récent, réfléchissant à la destruction de l'élément municipal par l'autorité royale, donne une solution qui comme bien d'autres solutions n'est que l'énoncé du même fait dans des termes différents : « Al fin la autoridad real logró alcanzar un gran predominio en el gobierno municipal de los pueblos, *porque* los corregidores y alcaldes mayores llegaron à eclipsar la influencia de los adelantados y alcaldes elegidos por los pueblos. » Antequera, *Hist. de la Legislacion Española*. Madrid, 1849, pag. 287. Ceci ne fait que raconter de nouveau l'événement au lieu de l'expliquer.

(2) La destruction finale de la liberté populaire est attribuée par beaucoup d'écrivains à la bataille de Villalar en 1521, bien qu'il soit certain que si les royalistes l'avaient perdue, au lieu de la gagner, le résultat eût été le même. J'avais eu l'intention à une époque d'écrire l'histoire des éléments municipaux et représentatifs pendant le quinzieme siècle, et les matériaux que je réunis alors m'ont donné la conviction que le sentiment de la liberté n'a jamais existé en Espagne, et que par conséquent les formes extérieures de la liberté devaient nécessairement disparaître tôt ou tard.

certain temps, au bout duquel la réaction surgit et fait payer cher les violences passées. Quiconque voudra se donner la peine de comparer l'histoire de la législation avec l'histoire de l'opinion, trouvera la preuve évidente de mes assertions dans les annales de toutes les contrées civilisées. Le sort des cités espagnoles nous a déjà donné cette preuve; le sort de l'Église d'Espagne la confirmera de nouveau. Pendant plus de quatre-vingts ans après la mort de Charles II, les maîtres de l'Espagne s'efforcèrent d'affaiblir la puissance ecclésiastique; et le résultat de tous leurs efforts fut qu'un roi insignifiant et incapable comme Charles IV parvint avec la plus grande facilité à renverser rapidement tout ce qu'ils avaient fait. C'est parce que si, pendant le dix-huitième siècle, le clergé fut assailli par la loi, il était soutenu par l'opinion. Les opinions d'un peuple dépendent invariablement des grandes causes générales qui influencent la nation tout entière; mais ses lois sont trop souvent l'œuvre de quelques individus puissants qui les font malgré la volonté nationale. Lorsque les législateurs meurent ou perdent leur charge, il est toujours possible que leurs successeurs aient des vues complétement différentes et renversent leur plan. Mais au milieu de ces fluctuations de la vie politique, les causes générales restent les mêmes, bien qu'elles soient souvent cachées et ne deviennent visibles que lorsque les hommes d'État les ramènent à la surface et les investissent en plein jour de l'autorité publique.

C'est ce que Charles IV fit en Espagne, et lorsqu'il prit des mesures en faveur de l'Église et contre la liberté d'investigation, il sanctionna purement et simplement les habitudes nationales que ses prédécesseurs avaient méconnues. L'empire que la hiérarchie de cette contrée possède sur l'opinion

publique a toujours été proverbiale ; mais il est encore plus grand qu'on ne le suppose généralement. Nous avons déjà vu ce qu'était cet empire au dix-septième siècle ; et au dix-huitième il n'y avait aucun signe de sa décadence, excepté parmi quelques hommes à l'esprit audacieux qui ne pouvaient rien accomplir tant que la voix du peuple était contre eux. Labat, qui voyageait en Espagne dans les premières années du règne de Philippe V, nous apprend que lorsqu'un prêtre disait la messe, les seigneurs de la plus haute noblesse considéraient comme un honneur de l'aider à revêtir ses vêtements, qu'ils s'agenouillaient devant lui et lui baisaient les mains (1). On peut s'imaginer ce qu'était le sentiment général lorsque la plus orgueilleuse aristocratie de l'Europe s'abaissait à de pareilles pratiques. Labat affirme qu'un Espagnol n'était pas considéré comme véritablement orthodoxe s'il ne laissait au moins une portion de ses biens à l'Église, tant le respect pour la hiérarchie était devenu une partie essentielle du caractère national (2).

Un exemple plus curieux encore se manifesta à propos de l'expulsion des jésuites. Ce corps jadis utile, mais maintenant embarrassant, était au dix-huitième siècle ce qu'il est au dix-neuvième, c'est à dire l'ennemi acharné du pro-

(1) « Ceux qui servent la messe en Espagne, soit religieux ou séculiers, ne manquent jamais d'aider le prêtre à s'habiller, et le font avec beaucoup de respect. Les plus grands seigneurs s'en font honneur, et, à mesure qu'ils présentent au prêtre quelque partie des ornemens, ils lui baisent la main. On se met à genoux pour donner à laver au prêtre pendant la messe, et, après qu'il a essuyé ses doigts, celui qui lui a donné l'eau, demeurant à genoux, lui présente le bassin retourné, sur lequel le prêtre met sa main pour la lui laisser baiser. Au retour à la sacristie, il ne manque pas d'aider le prêtre à se déshabiller, après quoi il se met à genoux pour recevoir sa bénédiction et baiser sa main. » Labat, *Voyages en Espagne et en Italie*. Paris, 1730, t. 1, pag. 36.

(2) « Telle est la coûtume du pais, on s'exposeroit à laisser douter de sa foi, et passer au moins pour marran ou chrétien nouveau, si on ne laissoit pas le tiers de ses biens mobiliers à l'Église. » Labat, *Voyages en Espagne*, t. 1, pag. 268.

grès et de la tolérance. Le gouvernement de l'Espagne, voyant que les jésuites s'opposaient à tous ses projets de réforme, résolut de se débarrasser d'un obstacle qu'il rencontrait sans cesse sur son chemin. Les jésuites venaient d'être traités en France comme une plaie publique, et avaient été supprimés d'un seul coup sans aucune difficulté. Les conseillers de Charles III ne virent aucune raison pour ne pas imiter en Espagne une mesure aussi salutaire, et en 1767, suivant l'exemple qui leur avait été donné par les Français en 1764, ils abolirent ce grand appui de l'Église (1). Le gouvernement supposa que c'était là une mesure décisive qui affaiblirait la puissance ecclésiastique, d'autant plus que le roi lui avait donné sa cordiale approbation. L'année suivante, Charles III, ainsi que c'était sa coutume, parut sur le balcon du palais à l'occasion de la Saint-Charles, prêt à accorder toute demande que le peuple lui adresserait. Cette demande consistait généralement à prier le roi de destituer quelque ministre ou d'abolir quelque impôt. Mais cette fois les citoyens de Madrid, au lieu de penser aux choses de ce monde, pensèrent que des intérêts plus graves se trouvaient en danger, et à la surprise, à la terreur de la cour, ils demandèrent d'une voix unanime qu'on permît aux jésuites de revenir et de porter leur costume ordinaire, afin que l'Espagne pût se réjouir de la vue de ces saints hommes (2).

(1) L'opinion du pape était que Charles III avait par cette mesure mis son âme en danger. « Dans un bref adressé à Charles III il déclara « que les actes du roi contre les jésuites mettaient évidemment son salut en danger. » Crétineau-Joly, *Hist. de la compagnie de Jésus*. Paris, 1845, t. V, pag. 302.

(2) Comme cette circonstance, qui est remarquée par Crétineau-Joly (*Hist. de la compagnie de Jésus*, t. V, pag. 314) et par d'autres écrivains (Dunham, *Hist. of Spain*, t. V, pag. 180), n'a pas été représentée sous sa véritable couleur et a même été mise en doute par un auteur; je transcris ici le compte rendu de Coxe, qui avait des renseignements sur le règne de Charles III de témoins oculaires. « A remarkable and alarming proof of their

Que peut-on faire avec une pareille nation ? A quoi servent les lois lorsque l'opinion publique se déclare aussi fortement contre elles? En présence de pareils obstacles, et en dépit de ses bonnes intentions, le gouvernement de Charles III se trouva impuissant. Dans le fait, il fut plus qu'impuissant. Il fit réellement du mal, car en excitant la sympathie populaire en faveur de l'Église, il donna une nouvelle force à ce qu'il voulait affaiblir. La nation espagnole continua à chérir de plus en plus cette Église cruelle et persécutrice, toute souillée qu'elle était des crimes les plus abominables. De toutes parts cette Église recevait des legs et des dons considérables, les Espagnols ne demandant pas mieux de se dépouiller et de dépouiller leur famille pour augmenter ses immenses richesses. Florida Blanca, ministre de la couronne en 1788, affirma que pendant les cinquante dernières années, les revenus de l'Église avaient augmenté avec une telle rapidité que leur valeur était plus que doublée (1).

influence was given at Madrid, the year after their expulsion. At the festival of St. Charles, when the monarch showed himself to the people from the balcony of the palace, and was accustomed to grant their general request; to the surprise and confusion of the whole Court, the voice of the immense multitude, with one accord, demanded the return of the Jesuits, and the permission for them to wear the habit of the secular clergy. This unexpected incident alarmed and mortified the King; and, after a vigilant inquiry, he thought proper to banish the Cardinal Archbishop of Toledo, and his Grand Vicar, as the secret instigators of this tumultuary petition. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*. Lond., 1815, 2e édit., t. IV, pag. 368, 369. Les remarques faites sur cette circonstance par M. Rio (*Hist. del Reinado de Carlos III*. Madrid, 1856, t. II, pag. 197-199) ne font guère l'éloge de sa critique ou de sa candeur. Un critique ne met pas en doute la description d'un contemporain, lorsque cette description raconte ce qui est probable et ce qui n'a jamais été nié par ceux qui vivaient à cette époque. Loin de le nier, M. Muriel, le savant traducteur de l'ouvrage de Coxe en espagnol, lui a donné la sanction de son nom. Et il est certainement peu candide de la part de M. Rio d'imputer à Coxe l'erreur qui plaçait cette circonstance en 1767, et de prouver ensuite que, d'après ce qui était arrivé à l'archevêque de Tolède, elle ne pouvait avoir eu lieu cette année-là, car Coxe affirme que c'était en 1768, « the year *after* their expulsion. »

(1) Voyez ce que dit Florida Blanca dans l'appendice I à Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. V, pag. 282. Un autre Espagnol, le prince de la Paix, dit qu'à l'accession de Charles IV, en 1788, « the cloisters were encumbered with an ever-increasing number of monks of all

L'inquisition elle-même, l'institution la plus barbare que l'homme ait jamais inventée, fut soutenue par l'opinion publique contre les attaques de la couronne. Le gouvernement espagnol voulait la renverser, et fit tous ses efforts pour diminuer son pouvoir; mais le peuple espagnol la chérissait comme un bouclier contre les empiétements de l'hérésie (1). On vit un exemple de ce sentiment en 1778 : l'inquisition ayant condamné un hérétique, plusieurs des membres les plus influents de la noblesse se rendirent à l'exécution en qualité d'aides, heureux d'avoir l'occasion de montrer publiquement leur obéissance et leur docilité vis-à-vis de l'Église (2).

orders and of all ages. » Godoy, *Memoirs*, édit. Lond., 1836, t. I, pag. 126. Voyez aussi au sujet des établissements ecclésiastiques quelques remarques intéressantes dans les lettres de Cabarrus : « Con qué horrible desproporcion superabundan los individuos estériles à los operarios útiles y preciosos. » *Cartas escritas por el Conde de Cabarrus*. Madrid, 1813, pag. 133.

(1) Un écrivain célèbre du règne de Philippe V dit de l'inquisition : « Su exacta vigilancia comprehende igualmente á Naturales y Estrangeros. » Uztaris, *Theorica y Practica de Comercio*. Madrid, 1757, 3e édit., in-fol., pag. 27. Lorsqu'un homme comme Ustaris pouvait écrire une pareille phrase, nous pouvons nous imaginer ce que pouvait le peuple qui était bien plus ignorant que lui et bien plus orthodoxe. M. Tapia, dans un passage remarquable et plus hardi qu'à l'ordinaire, admet franchement que ce fut la force de l'opinion publique qui empêcha Charles III d'abolir l'inquisition. « Estrano pareceria que habiéndose hecho tanto en aquel reinado para limitar el poder escesivo del clero, y acabar con absurdas preocupaciones, no se suprimiese el monstruoso tribunal de la inquisicion; pero es necesario tener presente quel el rey despues del motin de Madrid procedia con timidez en toda providencia que pudiese contrariar la opinion pública; y él creia que los Espanoles querian la inquisicion, como se lo manifestó al ministro Roda y al conde de Aranda, anadiendo que en nada coartaba su autoridad. » Tapia, *Civilizacion Española*. Madrid, 1840, t. IV, pag. 98. L'inquisition nous semble un singulier objet pour mériter l'affection publique, mais cette affection existait positivement. « L'inquisition si révérée en Espagne. » *Mém. de Louville*, t. I, pag. 36. Et Geddes (*Tracts*. Lond., 1730, t. I, pag. 400) nous dit que « the Inquisition is not only established by law, but by a wonderful fascination is so fixed in the hearts and affections of the people, that one that should offer the least affront to another, for having been an informer or witness in the Inquisition, would be torn in a thousand pieces. »

(2) « The familiars of the Inquisition, Abrantes, Mora, and others, grandees of Spain, attended as servants, without hats or swords. » Coxe, *Bourbon Kings of Spain*, t. IV, pag. 418, 419.

Toutes ces choses étaient naturelles, elles étaient dans l'ordre. Elles résultaient d'une longue série de causes dont j'ai essayé de suivre l'opération pendant le treizième siècle, depuis le commencement de la guerre arienne. Ces causes forcèrent les Espagnols à être superstitieux, et il était complétement inutile de chercher à changer leur nature par la législation. Le seul remède contre la superstition est la science. Elle seule peut détruire cette peste de l'esprit humain. Sans elle le lépreux ne peut être purifié, l'esclave ne peut être rendu à la liberté. C'est à la connaissance des lois et des rapports intimes des choses que l'Europe est redevable de sa civilisation, et c'est précisément cette connaissance qui a toujours manqué à l'Espagne. Jusqu'à ce qu'on ait suppléé à ce manque, jusqu'à ce que la science, avec son esprit hardi et investigateur, ait fermement posé son droit à examiner librement tous les sujets d'après sa propre méthode, il est certain que ni la littérature, ni les universités, ni les législateurs, ni les réformateurs d'aucun genre, ne pourront tirer le peuple de la misérable condition, des ténèbres épaisses dans lesquelles le cours des choses l'a nécessairement plongé.

Aucune grande amélioration politique, quelque plausible ou attrayante qu'elle puisse paraître, ne peut produire un bien durable, si elle n'est pas précédée par un changement dans l'opinion publique; et tout changement dans l'opinion publique doit être précédé par le progrès des connaissances. Ce sont là deux propositions dont la preuve se trouve dans l'histoire de tous les pays, mais qui sont particulièrement évidentes dans l'histoire de l'Espagne. Les Espagnols ne manquaient de rien excepté de la science. Ils ont eu d'immenses richesses, des territoires fertiles et

bien peuplés dans toutes les parties du globe. Leur contrée, baignée par l'Atlantique et la Méditerranée, et possédant des ports excellents, est admirablement située pour le commerce entre l'Europe et l'Amérique, commerce dont elle pourrait être la maîtresse dans les deux hémisphères (1). Ils eurent, à une époque très reculée, de vastes priviléges municipaux; ils eurent des parlements indépendants, le droit de choisir leurs magistrats et de gouverner leurs propres cités. Ils ont eu des villes riches et florissantes, de nombreuses manufactures et d'habiles artisans dont les productions remarquables se vendaient facilement sur tous les marchés du monde. Ils avaient cultivé les beaux-arts avec un grand succès; leurs nobles et exquises peintures, leurs magnifiques églises étaient justement rangées parmi les plus grandes merveilles de la main-d'œuvre de l'homme. Ils parlent une langue sonore, belle et flexible, et leur littérature n'est pas indigne de leur langue. Leur sol produit des trésors de tout genre. Il déborde de vin et d'huile; il produit les fruits les plus délicieux avec une exubérance presque tropicale (2). Il contient les minéraux les plus précieux dans une profusion qui n'a de pareille dans aucune autre partie de l'Europe. Nulle part on ne trouve des marbres aussi rares, aussi magnifiques, et si rapprochés de la mer qu'ils peuvent

(1) Un éminent géographe moderne dit : « From the extent of its coast-line, its numerous ports, its geographical position, and natural products, Spain possesses greater commercial advantages than any other country of Europe. » Johnston, *Dictionary of Physical, Statistical and Historical Geography*. Lond., 1850, pag. 1213.

(2) » No quiero hablar de los frutos de Espana, no obstante que los produzca tan exquisitos de todas especies. Solo diré que sus naranjas dulces las traxeron de la China los Portugueses, y que de Portugal se ha difundido su planta por lo restante de Europa. En fin, Espana es celebrada entre otras cosas por sus limones, por la fragancia de sus cidras, por sus limas dulces, por sus granadas, por sus azeytunas, que merecieron ser alabadas hasta del gran Ciceron, y sus almendras, sus higos, sus uvas, etc. » Bowles, *Hist. Natural de España*. Madrid, 1789, in-4°, pag. 236.

facilement être chargés sur des navires et transportés dans les contrées qui en ont besoin (1). Quant aux métaux, c'est à peine s'il y en a un seul que l'Espagne ne possède pas en grandes quantités. Ses mines d'argent et de mercure sont bien connues. Elle abonde en cuivre (2) et en plomb (3). Le fer et la houille, les deux articles les plus utiles de toutes les productions du règne inorganique (4), sont également abondants dans cette contrée favorisée. On dit que le fer existe dans toutes les parties de l'Espagne, et d'une qualité supérieure (5); on prétend que les mines de houilles des Asturies sont inépuisables (6). En un mot, la nature s'est mon-

(1) « The marbles of Spain are in greater variety and beauty than those of any country in Europe, and most valuable kinds of them are in situations of easy access and communication with the sea: but they have long been entirely neglected, the greater part being unknow, even to the more intelligent of the natives. » Cook, *Spain*. Lond., 1834, t. II, pag. 51. Dans le cabinet d'histoire naturelle à Madrid, » the specimens of marbles are splendid, and show what treasures yet remain buried in the Peninsula. » Ford, *Spain*. Lond., 1847, pag. 443.

(2) « Hay infinitas minas de cobre en Espana las quales nunca se han tocado. » Bowles, *Hist. Natural de España*, Discurso Preliminar, pag. 34.

(3) En 1832, Cook écrivait : » The lead-mines of the Sierra de Gador are in a state of repletion at present from the enormous quantity of the mineral, and the facility of raising it. » . . . . . . « Lead abounds in other parts of the same chain, nearer to Almeria. » Cook, *Spain*, t. II, pag. 75. » The most valuable of the existing Spanish mines are those of lead in Granada: and the supplies obtained from them during the last twenty years have been so large, that they have occasioned the abandonment of several less productive mines in other countries, and a considerable fall in the price of lead. » M'Culloch, *Geographical and Statistical Dictionary*. Lond., 1849, t. II, pag. 705.

(4) J'emploie le langage populaire en plaçant la houille dans le règne inorganique, malgré son tissu cellulaire et son origine végétale.

(5) » The most valuable of the whole mineral riches of Spain will be in all probability, in a few years, the iron, which is found every where, and of the best qualities. » Cook, *Spain*, t. II, pag. 78. Voyez aussi Bowles, *Hist. Natural de España*, pag. 56, 67, 106, 273, 346, 415, et Ford, *Spain*, pag. 565, 618.

(6) « The quantity is inexhaustible, the quality excellent, the working of extraordinary facility, and they possess an easy communication with the sea; yet they are practically useless, and afford only a miserable existence to a few labourers and mules used in conveying the mineral to Gijon. » Cook, *Spain*, t. II, pag. 79, 80. » In the immediate neighbourhood of Oviedo are some of the largest coal-fields in Europe. » Ford, *Spain*, pag. 384. Comparez pag. 392, 606.

trée si prodigue, qu'on peut dire sans crainte d'exagération que l'Espagne possède dans son sein presque tous les produits naturels qui peuvent satisfaire les besoins ou la curiosité de l'homme (1).

Ce sont là des dons splendides; c'est à l'historien de dire de quelle manière ils ont été employés. Le peuple qui les possède ne manque certainement pas de qualités naturelles. Il a eu sa bonne part d'hommes d'État éminents, de grands rois, de magistrats capables et de législateurs remarquables. Il a eu des gouvernements vigoureux et habiles, et son histoire est illustrée par un grand nombre de patriotes courageux et désintéressés qui ont tout sacrifié pour leur pays. La bravoure du peuple n'a jamais été mise en doute, et l'honneur pointilleux d'un gentilhomme espagnol est passé en proverbe dans le monde entier. Quant à la nation en général, les meilleurs observateurs déclarent que les Espagnols sont nobles, généreux, francs, intègres, amis sincères et zélés, affectueux dans toutes les relations privées de la vie, charitables, et humains (2). Leur sincérité en matières reli-

(1) « La nacion española posee casi quantas producciones naturales puede apetecer la necesidad, ó curiosidad de los hombres. » Campomanes, *Apendice á la Educacion Popular*. Madrid, 1777, t. IV, pag. vi.

(2) « Ils sont fort charitables, tant à cause du mérite que l'on s'acquiert par les aumônes que par l'inclination naturelle qu'ils ont à donner, et la peine effective qu'ils souffrent lorsqu'ils sont obligés, soit par leur pauvreté, soit par quelqu'autre raison, de refuser ce qu'on leur demande. Ils ont encore la bonne qualité de ne point abandonner leurs amis pendant qu'ils sont malades. » . . . . . « De manière que des personnes qui ne se voyent point quatre fois en un an se voyent tous les jours deux ou trois fois dès qu'ils souffrent. » D'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*. Lyon, 1693, t. II, pag. 374. « They are grave, temperate, and sober; firm and warm in their friendships, though cautious and slow in contracting them. » *A Tour through Spain by Udal ap Rhys*. Lond., 1760, 2e édit., pag. 3. « When they have once professed it, none are more faithful friends. » . . . . . « They have great probity and integrity of principle. » Clarke, *Letters concerning the Spanish Nation*. Lond., 1763, in-4°, pag. 334. « To express that all I feel, on the recollection of their goodness, would appear like adulation: but I may venture at least to say, that simplicity, sincerity, generosity, a high sense of dignity, and strong principles of honour, are the most prominent

gieuses est incontestable (1). Ils sont en outre éminemment sobres, et leur frugalité est bien connue (2). Et pourtant toutes ces grandes qualités ne leur ont servi à rien, et leur seront complétement inutiles tant qu'ils resteront ignorants. Il est impossible de dire ce qu'il adviendra de ce malheureux pays, et s'il entrera jamais dans la bonne voie (3). A moins

and striking features of the Spanish character. » Townsend, *Journey through Spain*. Lond., 1792, 2ᵉ édit., t. III, pag. 353. » The Spaniards, though naturally deep and artful politicians, have still something so nobly frank and honest in their disposition. » *Letters from Spain by an English Officer*. Lond., 1788, t. II, pag. 171. « The Spaniards have fewer bad qualities than any other people that I have had the opportunity to know. » Croker, *Travels through Spain*. Lond., 1799, pag. 237, 238. « Spanish probity is proverbial, and it conspicuously shines in commercial relations. » Laborde, *Spain*. Lond., 1809, t. IV, pag. 423. « Certainly, if it be taken in the mass, no people are more humane than the Spaniards, or more compassionate and kind to their feelings to others. They probably excel other nations, rather than fall below them, in this respect. » Cook, *Spain*. Lond., 1834, t. I, pag. 189. « The Spaniards are kind-hearted in all the relations of life. » Hoskins, *Spain*. Lond., 1851, t. II, pag. 58. Je citerai enfin le témoignage de deux hommes, politiques de profession, bien connus des Espagnols. « They are brave, honest, and generous. » *Diaries and the Correspondence of the Earl of Malmesbury*. Lond., 1844, t. I, pag. 68. Et lord Holland, suivant Moore, admet « that the Spaniards altogether are amongst the best people of Europe. » Moore, *Memoirs, edited by Lord John Russell*. Lond., 1853, t. III, pag. 253.

(1) C'est ce que prouve leur histoire de la manière la plus décisive, et, quant à leur condition actuelle, l'auteur des *Revelations of Spain in* 1845 (t. I, pag. 340) dit : « But religion is so deeply rooted to the national character, that the most furious political storms, which prostrate everything else, blow over this and leave it unscathed. It is only amongst the educated male population that any lack of fervour is witnessed. »

(2) « The habitual temperance of these people is really astonishing : I never saw a Spaniard drink a second glass of wine. With the lower order of people, a piece of bread with an apple, an onion, or pomegranate, is their usual repast. » Croker, *Travels in Spain*. Lond., 1799, pag. 116. « They are temperate, or rather abstemious, in their living to a great degree : *borracho* is the highest term of reproach ; and it is rare to see a drunken man, except it be among the carriers or muleteers. » Dalrymple, *Travels through Spain*. Lond., 1777, in-4°, pag. 174. » Drunkenness is a vice almost unknown in Spain among people of a respectable class, and very uncommon even among the lower orders. » Esménard, note dans Godoy, *Memoirs*. Lond., 1836, t. II, pag. 321.

(3) « This is the most wonderful country under the sun ; for here, intellect wields no power. » Inglis, *Spain*. Lond., 1831, t. I, pag. 101. « Tandis que l'activité publique, en Espagne, se porte depuis quelques années dans la sphère des intérêts pratiques et matériels, il semble, au contraire, qu'il y ait une sorte de ralentissement dans la vie intellectuelle. » *Annuaire des Deux Mondes* pour 1850, pag. 410. » La vie intellectuelle n'est point, malheureusement, la sphère où se manifeste le plus d'activité en Espagne. « *Ibid*. pour

que l'Espagne n'entre dans cette voie, toutes les améliorations qu'on essaiera d'y faire pénétrer n'iront pas plus loin que la surface. La seule marche à suivre, c'est de diminuer la superstition du peuple; et cela ne peut être effectué que par le progrès de la science physique, qui, en familiarisant le peuple avec les idées d'ordre et de régularité, empiètent graduellement sur les anciennes notions de perturbation, de prodige, et de miracle, et habituent l'esprit à trouver l'explication des vicissitudes humaines dans des considérations naturelles, au lieu de chercher cette explication dans des considérations purement surnaturelles.

C'est vers ce but que tout a tendu depuis près de trois siècles dans les contrées les plus avancées de l'Europe. Mais en Espagne, malheureusement, l'éducation a toujours été, et est encore aujourd'hui, entre les mains du clergé, qui s'oppose à tout progrès, parce qu'il sait bien que le progrès serait fatal à sa puissance (1). Aussi, le peuple restant dans

1856-1857, pag. 356. « It is singular, upon landing in the Peninsula, and making a short excursion for a new miles in any direction, to see reproduced the manners of England *five centuries back*, — to find yourself thrown into the midst of a society which is a close counterpart of that *extinct semi-civilization* of which no trace is to be found in our history later than the close of the fourteenth century and the reign of Richard the Second. » *Revelations of Spain in 1845 by an English Resident*, t. II, pag. 1.

(1) « That the Spaniards, as a people, are ignorant, supremely ignorant, it is impossible to dissemble; but this comes from the control of education being altogether in the hands of the clergy, who exert themselves to maintain that ignorance to which they are indebted for their power. » *Spain by an American*, t. II, pag. 360. « The schools in Madrid are all conducted by Jesuits, and the education received in them, is such as might be expected from their heads. » Inglis. *Spain*, t. I, pag. 156 « Private education here, is almost entirely in the hands of the clergy. » *Revelations of Spain in 1845*, t. II, pag. 27. En Espagne, comme dans tout pays catholique ou protestant, le clergé, considéré comme corps, enseigne la foi à l'exclusion de la science, et, par une sorte d'instinct conservateur, décourage la hardiesse d'investigation, sans laquelle on peut acquérir beaucoup d'érudition, mais pas de vraies connaissances. Le clergé en Espagne est plus puissant que dans aucun autre pays; c'est pourquoi il manifeste ses tendances hardiment et sans crainte. On peut en voir un exemple dans un récit récemment publié par l'évêque de Barcelone, dans lequel, après une

l'ignorance, et les causes de cette ignorance étaut toujours les mêmes, le pays ne retire aucun avantage des gouvernements éclairés qu'il a pu avoir à de longs intervalles, ou des mesures libérales qui ont été parfois adoptées. Les réformateurs espagnols ont tous, avec de très rares exceptions, vivement attaqué l'Église, dont ils voyaient clairement que l'autorité devait diminuer. Mais ce qu'ils n'ont pas vu, c'est que pour être vraiment utile, cette diminution doit être le résultat de la pression exercée par l'opiuion publique sur les hommes d'État. En Espagne, ce sont les hommes politiques qui prirent l'initiative, pendant que le peuple restait en arrière. Aussi, ce qui était fait à une époque a toujours été, en Espagne, défait à une autre. Lorsque les libéraux arrivèrent au pouvoir, ils supprimèrent l'inquisition ; mais Ferdinand VII la rétablit facilement, parce que, quoiqu'elle eût été détruite par les législateurs espagnols, sou existence convenait aux mœurs et aux traditions de la nation espagnole (1). De nouveaux changement ayant lieu, cet odieux

violente attaque contre les connaissances physiques et philosophiques, il termine ainsi : « No intento recriminar á ningun católico de los que se asocian al nuevo sistema de filosofar y de extender indefinidamente el imperio de esta ciencia, pero deseo que fijen toda su atencion en los puntos que no haré sino indicar. Primero, que las escuelas de Holanda, Alemania, Inglaterra y Francia desafectas al Catolicismo, han iniciado y promovido con el mayor empeno ciertas discusiones filosóficas, presentándolas como un triunfo de la razon sobre la Religion, de la filosofía sobre la teología, del materialismo sobre el espiritualismo. Segundo, que sus máximas no son, en gran parte, mas que reproducciones ó nuevas evoluciones de errores mil veces refutados y condenados por la sana filosofía y por la Iglesia : bajo cuyo concepto no tienen por qué felicitarse en razon de su progreso, sino mas bien avergonzarse por su retroceso. » Costa y Borras, *Iglesia en España*. Barcelona, 1857, pag. 159.

(1) « Immediately after his arrival in Madrid, Ferdinand re-established the Inquisition; and his decree for that purpose was hailed throughout all Spain with illuminations, thanksgivings, and other rejoicings. » Quin, *Memoirs of Ferdinand VII*. Lond., 1824, pag. 189, 190. Un théologien éminent remarque : « La divina Providencia abrevió los dias de prueba, y la católica Espana respiró cenida con los laureles del triunfo, recobrando luego á su tan deseado monarca, el senor rey don Fernando VII. » Costa y Borras, *Observaciones sobre la Iglesia en España*. Barcelona, 1857, pag. 91.

tribunal fut de nouveau aboli en 1820. Mais si la forme n'existe plus, l'esprit vit encore (1). Quoique le nom, le corps, l'apparence visible de l'inquisition aient disparu, l'esprit qui l'avait engendrée est enchâssé dans le cœur du peuple, et, à la moindre provocation, il reprendrait une nouvelle vigueur, et réclamerait le rétablissement de cette institution qui est l'effet, bien plus que la cause, de la bigoterie intolérante de la nation espagnole.

C'est de cette manière que d'autres attaques qui furent faites contre l'Église, d'une manière plus systématique, depuis le commencement de ce siècle, réussirent d'abord, mais devaient être nécessairement déjouées peu après (2). Sous Joseph, en 1809, les ordres monastiques furent supprimés, et leurs biens confisqués (3). Mais l'Espagne gagna peu à cette mesure. La nation était du côté des moines (4) ; et leurs ordres furent rétablis aussitôt que la tempête fut passée. En

(1) « The spirit of the Inquisition is still alive; for no king, cortes, or constitution, ever permits in Spain any approach to any religious toleration. » Ford, *Spain*. Lond., 1847, pag. 60. « Les cortès auraient beau permettre l'exercice du culte protestant ou juif, il n'est point certain que cela ne suscitât de périlleux conflits. » *Annuaire des Deux Mondes ou histoire générale des divers Etats* (1854-1855). Paris, 1855 t. V, pag. 272, un ouvrage remarquable écrit sur le plan de l'*Annual Register*, mais de beaucoup supérieur. Quant à la possibilité de rétablir l'inquisition, comparez deux passages intéressants dans *Spain by an American*, 1831, t. II, pag. 330, et Inglis, *Spain*, 1831, t. I, pag. 85. Depuis lors l'Église a reçu une force nouvelle par le succès de la guerre essentiellement religieuse que l'Espagne vient de faire aux Maures. Et, si quelque nouvelle catastrophe politique avait lieu en Espagne, le rétablissement de l'inquisition ne m'étonnerait nullement.

(2) Comparez Bacon, *Six Years in Biscay*. Lond., 1838, pag. 40, 41, 50, avec Quin, *Memoirs of Ferdinand the Seventh*, pag. 192, 193.

(3) Walton, *Revolutions of Spain*. Lond., 1837, t. II, pag. 343.

(4) Peu de temps avant la suppression des ordres monastiques, « le respect pour le froc en général est poussé si loin, qu'on lui attribue une vertu préservative même au delà de la vie, quelque peu régulière qu'elle ait été. Aussi n'y a-t-il rien de si commun que de voir les morts ensevelis en robe de moines et conduits ainsi à leur dernière demeure à visage découvert. » . . . . . « De même que le froc accompagne les Espagnols au tombeau, de même il en saisit quelques-uns au sortir du berceau. Il n'est pas rare de rencontrer de petits moines de quatre à cinq ans polissonnant dans la rue. » Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*. Paris, 1808, t. II, pag. 330, 331.

1836, il y eut un nouveau mouvement politique, et les libéraux étant à la tête des affaires, Mendizabal sécularisa tous les biens de l'Église, et dépouilla presque entièrement le clergé de ses richesses énormes et mal acquises (1). Il ne savait pas combien il est inutile d'attaquer une institution, si l'on ne peut commencer par diminuer son influence. Trop confiant dans le pouvoir de la législation, il ne pensa pas assez à la puissance de l'opinion. Le résultat le prouva clairement. La réaction commença au bout de quelques années. En 1845, on promulgua ce qu'on appela « la loi de dévolution, » qui fut le premier pas vers le rétablissement des biens du clergé (2). En 1851, sa position fut encore améliorée par le célèbre concordat, par lequel le droit d'acquérir lui fut solennellement confirmé aussi bien que celui de posséder (3). La nation accepta de tout cœur ces mesures (4). Telle était pourtant la folie du parti libéral que, seulement

(1) La confiscation eut lieu à différentes époques entre 1835 et 1841. Comparez Ford. *Spain*, pag. 48; *Revelations of Spain by an English Resident*, t. I, pag. 366; Costa y Borras, *Iglesia en España*, pag. 95; *Annuaire des Deux Mondes* pour 1850. Paris, 1851, pag. 369. J'ai cherché vainement une histoire détaillée de ces transactions.

(2) « Dès 1845 une loi dite de *dévolution*, en attendant un réglement définitif, applique à la dotation du clergé une portion des biens ecclésiastiques non vendus. » *Annuaire des Deux Mondes*, 1851-52. Paris, 1852, pag. 318.

(3) « Il y a ici un réglement solennel, sous la forme d'un traité, de toutes les affaires relatives à l'Église; c'est le concordat de 1851. Le concordat reconnaît à l'Église le droit d'acquérir et de posséder. » *Ibid.*, 1854-55. Paris, 1855, pag. 273.

(4) L'année même où le concordat fut publié, M. Hoskins, le célèbre voyageur africain, homme d'une intelligence évidemment remarquable, publia, à son retour d'Espagne, une description de ce pays. Son ouvrage est précieux, car il dépeint l'état de l'opinion publique avant le concordat, lorsque le clergé espagnol était encore sous le coup de mesures bien intentionnées, mais peu judicieuses du parti libéral. « We visited these churches on a Sunday, and were surprised to find them all crowded to excess. The incomes of the clergy are greatly reduced, but their fortunes are gradually reviving. » Hoskins, *Spain*. Lond., 1851, t. I, pag. 25. « The priests are slowly re-establishing their power in Spain. » T. II, pag. 201. « The crowded churches, and, notwithstanding the appropriation of their revenues, the absence of all appearance of anything like poverty in the chapels and services, prove that the Spaniards are now as devout worshippers, and as zealous friends of the Church, as they were in her palmy days. » T. II, pag. 281.

quatre années plus tard, lorsqu'il obtint pour un moment le pouvoir, il annula tous ces arrangements, et révoqua les concessions qui avaient été faites à l'Église, et que, malheureusement pour l'Espagne, l'opinion publique avait ratifiées (1). On pouvait facilement deviner quels seraient les résultats de cette politique. Le peuple courut aux armes en Aragon et dans d'autres parties de l'Espagne; une insurrection carliste éclata, et le cri de : « La religion est en danger, » retentit à travers tout le pays (2). Il est impossible de servir une pareille nation. Les réformateurs furent naturellement renversés, et leur parti dispersé pendant l'automne de 1856. La réaction fit alors des progrès si rapides, qu'au printemps de 1857, la politique des deux années précédentes fut complétement changée. Ceux qui avaient rêvé la possibilité de régénérer leur pays, virent toutes leurs espérances anéanties. Le nouveau ministère prit des mesures plus en harmonie avec l'esprit national. Au mois de mai 1857, les cortès s'assemblèrent. Les représentants du peuple donnèrent leur sanction aux actes du gouvernement exécutif, et, grâce à leur autorité, les mesures les plus nuisibles du concordat de 1851 furent amplement confirmées, la vente des biens de l'Église fut défendue, et toutes les limites qui avaient été placées à la puissance ecclésiastique furent révoquées d'un seul coup (3).

(1) « La loi de désamortissement, promulguée le 1er mai 1855, ordonne, comme on sait, la mise en vente de tous les biens de mainmorte et en particulier des biens qui restent encore à l'Eglise. » *Annuaire des Deux Mondes*, 1855-56, pag. 310. Voyez aussi *Ibid.*, 1854-55, pag. 274, et, pour les mesures prises contre l'Église en 1855, Costa y Borras, *Observaciones sobre la Iglesia en España*. Barcelona, 1857, pag. 119, 286, 292, et relativement à la loi du 1er mai, voyez pag. 247.

(2) « Aussi le premier mot d'ordre de l'insurrection a été la défense de la religion. » *Annuaire des Deux Mondes*, 1854-55, pag. 275.

(3) *Annuaire des Deux Mondes*, 1856-57, pag. 315-317, 324-331, 336.

Le lecteur pourra maintenant comprendre la véritable nature de la civilisation espagnole. Il verra comment, sous les noms retentissants de fidélité et de religion, se cachent les poisons mortels auxquels ces noms ont toujours servi de manteau, mais qu'il est du devoir de l'historien d'exposer au grand jour. Un esprit aveugle de respect, prenant la forme d'une soumission honteuse vis-à-vis de la couronne et de l'Église, est le vice capital et essentiel du peuple espagnol. C'est son seul vice national, et il a suffi pour le ruiner complétement. C'est un vice dont toutes les nations ont cruellement souffert, et dont beaucoup souffrent encore. Mais nulle part en Europe ce principe n'a dominé aussi longtemps qu'en Espagne. Aussi, nulle part en Europe les conséquences n'ont été si évidentes et si fatales. L'idée de la liberté y est morte, si même on peut dire que la liberté y a jamais existé, dans la véritable signification du mot. Sans doute il y a eu, et il y aura encore, des explosions; mais ce sont des explosions de licence plutôt que de liberté. Dans les contrées les plus civilisées, la tendance générale est d'obéir même aux lois injustes, mais, tout en y obéissant, d'insister pour les faire abroger. C'est parce que nous sentons qu'il vaut mieux faire disparaître les griefs que leur résister. Tout en nous soumettant à l'injustice, nous attaquons le système qui produit cette injustice. Mais pour qu'une nation adopte ce système, il lui faut une certaine portée d'esprit qu'il était impossible d'atteindre dans les périodes ignorantes de l'histoire européenne. Aussi trouvons-nous que si les troubles étaient fréquents au moyen âge, les rébellions étaient rares. Mais, depuis le seizième siècle, les insurrections locales, provoquées par les injustices flagrantes, diminuent et sont remplacées par des révolutions

qui s'attaquent directement à la source même de l'injustice. Il est évident que ce changement est avantageux ; d'abord parce qu'il est toujours utile de remonter de l'effet à la cause, et ensuite parce que, les révolutions étant moins fréquentes que les insurrections, la paix de la société serait moins souvent troublée, si le peuple se bornait entièrement au remède le plus violent. D'un autre côté, les insurrections ont généralement tort ; les révolutions ont toujours raison. Une insurrection est trop souvent un effort insensé et passionné d'individus ignorants qui, furieux de quelque injustice du moment, ne s'arrêtent pas à en rechercher les causes éloignées et générales. Mais une révolution, lorsqu'elle est l'œuvre de la nation elle-même, est un spectacle magnifique et imposant, parce qu'au sentiment d'indignation produit par la présence de l'injustice, elle joint les qualités intellectuelles de prévoyance et de combinaison, et parce que, réunissant dans un seul acte quelques-unes des plus hautes qualités de notre nature, elle arrive à un double but : au châtiment de l'oppresseur, au soulagement de l'opprimé. Mais en Espagne, il n'y a jamais eu une véritable révolution ; il n'y a jamais eu une grande rébellion nationale. Le peuple y est souvent sans frein ; mais il n'y est jamais libre. Nous retrouvons encore chez lui cette couleur caractéristique de la barbarie, qui fait que les hommes préfèrent la désobéissance occasionnelle à la liberté systématique. Il y a certains sentiments de notre nature que sa fidélité servile elle-même ne peut déraciner, et qui, de temps en temps, la poussent à résister à l'injustice. Ces instincts sont heureusement la propriété inaliénable de l'humanité, que nous ne pouvons perdre, et qui sont souvent nôtre dernière ressource contre les extravagances de la tyrannie. Et c'est là tout ce que

l'Espagne possède aujourd'hui. Les Espagnols résistent, non parce qu'ils sont Espagnols, mais parce qu'ils sont hommes. Mais, tout en résistant, ils révèrent. Ils se soulèvent contre un impôt vexatoire; mais ils se prosternent devant un système dont l'impôt est le moindre mal. Ils frappent le percepteur des contributions; mais ils tombent à genoux devant le prince méprisable qui emploie les services du percepteur. Ils insultent même le moine importun et ennuyeux, ou bien ils tournent quelquefois en ridicule le prêtre doucereux et arrogant; mais telle est leur infatuation, qu'ils risqueraient leur vie pour défendre cette Église cruelle qui leur a infligé des malheurs affreux, et à laquelle ils se cramponnent comme à ce qu'ils ont de plus cher au monde.

Nous trouvons liés à ces habitudes de l'esprit, et en réalité faisant partie de ces habitudes, un respect pour l'antiquité, et un attachement démesuré pour les anciennes opinions, pour les anciennes croyances, et pour les anciennes coutumes, qui nous rappellent les civilisations méridionales qui florissaient autrefois. Ces préjugés ont été à une certaine époque universels en Europe; mais ils commencèrent à disparaître au seizième siècle, et sont aujourd'hui complétement dissipés, excepté en Espagne, où ils ont toujours été entretenus. Dans cette contrée, ils conservent leur force primitive, et produisent leurs résultats naturels. En encourageant l'idée que toutes les vérités les plus importantes à connaître sont déjà connues, ils répriment ces aspirations, et émoussent cette confiance généreuse dans l'avenir sans lesquelles rien de grand ne peut être accompli. Un peuple dont le regard est sans cesse fixé sur le passé, ne se remuera jamais pour pousser à la roue du progrès; c'est à peine s'il croira à la possibilité du progrès. Pour lui l'antiquité est

synonyme de sagesse, et toute amélioration est une innovation dangereuse. L'Europe a langui pendant des siècles dans cet état; l'Espagne se traîne encore dans cette même condition sociale. Aussi les Espagnols sont-ils remarquables par une inertie, un manque d'élasticité, une absence complète d'espérance, qui les isolent, dans notre siècle remuant et entreprenant, du monde civilisé. Convaincus qu'il y a peu à faire, ils ne sont pas pressés de l'accomplir. Persuadés que les connaissances dont ils ont hérité sont bien plus grandes que celles qu'ils pourraient acquérir, ils ne désirent rien changer à leurs possessions intellectuelles, parce qu'ils croient que le moindre changement pourrait en diminuer la valeur. Satisfaits de ce qui a déjà été légué, ils sont en dehors de ce grand mouvement européen, qui, clairement visible pour la première fois au seizième siècle, a depuis cette époque constamment marché en avant, ébranlant les anciennes opinions, détruisant les vieilles folies, réformant et améliorant de tous côtés, influençant même des contrées aussi barbares que la Russie et la Turquie; mais laissant l'Espagne intacte. Pendant que l'intelligence humaine a fait les progrès les plus prodigieux et les plus incroyables, pendant que les découvertes s'accumulent de toutes parts autour de nous avec une telle rapidité que les esprits les plus forts, éblouis par l'éclat de leur splendeur, ne peuvent les contempler dans leur ensemble, pendant que d'autres découvertes plus importantes encore, et plus éloignées de l'expérience ordinaire, sont évidemment sur le point d'être faites, et peuvent déjà être aperçues dans un lointain obscur par les penseurs les plus avancés; pendant que le voile est rudement arraché, et que la nature, violée de tous côtés, est forcée de révéler ses secrets, son économie, sa structure, et ses lois,

à l'énergie indomptable de l'homme; pendant que l'Europe résonne du bruit des grands exploits intellectuels, avec lesquels les gouvernements despotiques eux-mêmes semblent sympathiser afin de pouvoir les détourner de leur cours naturel, et s'en servir comme de nouveaux instruments pour opprimer plus encore les libertés du peuple; pendant que, au milieu de ce bruit étourdissant et de cette grande excitation, l'esprit public est agité et violemment ballotté, l'Espagne continue à dormir, paisible, insouciante, impassive, ne recevant aucune impression du reste du monde, et ne faisant aucune impression sur lui. Elle est là, à la pointe extrême du continent, masse énorme et inerte, dernier représentant des sentiments et des idées du moyen âge. Et ce qui est le plus triste symptôme, c'est qu'elle est satisfaite de sa condition. Elle est la nation la plus arriérée de l'Europe, et pourtant elle se croit la plus avancée. Elle est fière de tout ce qui devrait la faire rougir. Elle est fière de l'antiquité de ses opinions; fière de son orthodoxie; fière de la force de sa foi; fière de sa crédulité puérile et incommensurable; fière de sa répugnance à améliorer sa croyance ou ses coutumes; fière de sa haine pour les hérétiques, fière de la vigilance constante avec laquelle elle a déjoué tous leurs efforts pour s'établir légalement sur son sol.

Toutes ces choses réunies produisent ce triste résultat auquel on donne le nom d'Espagne. L'histoire de ce seul mot est l'histoire de presque toutes les vicissitudes dont la race humaine est susceptible. Elle comprend les extrêmes de la force et de la faiblesse, de la richesse illimitée et de la pauvreté abjecte. C'est l'histoire du mélange de races, de langages et de sang différents. Elle renferme presque toutes les combinaisons politiques que peut inventer l'esprit de

l'homme; une infinité de lois, des constitutions de tous genres, depuis la plus stricte jusqu'à la plus libérale. Démocratie, monarchie, gouvernement par les prêtres, gouvernement par les municipalités, gouvernement par la noblesse, gouvernement par les chambres représentatives, gouvernement par les indigènes, gouvernement par les étrangers, tout a été essayé, et essayé en vain. Les moyens matériels ont été employés avec prodigalité, les arts, les inventions, les machines ont été introduits de l'étranger, des manufactures ont été établies, les communications ouvertes, des routes construites, des canaux creusés, des mines exploitées, des ports formés en un mot; il y a eu toute espèce de changement, excepté celui de l'opinion; il y a eu en tout des améliorations, excepté dans les connaissances intellectuelles. Et il en résulte qu'en dépit des efforts des différents gouvernements, en dépit de l'influence des coutumes étrangères, et en dépit de ces améliorations physiques, qui touchent seulement la surface de la société sans y pénétrer, il n'y a aucun signe de progrès national; les prêtres gagnent du terrain plutôt qu'ils n'en perdent; la plus légère attaque contre l'Église soulève le peuple; les mœurs derégléees du clergé, et les vices odieux qui ont, pendant notre siècle, souillé le trône, ne peuvent rien pour affaiblir l'esprit de superstition et de fidélité que la force accumulée de tant de siècles a gravé dans l'esprit, et buriné dans le cœur de la nation espagnole.

CHAPITRE XVI

État de l'Écosse jusqu'à la fin du quatorzième siècle.

Dans le tableau que nous venons de tracer de la grandeur et de la décadence de l'Espagne, nous avons cherché à peindre les gradations successives par lesquelles une nation, qui fut autrefois l'une des plus grandes de la terre, s'affaissa et fut renversée de son haut piédestal. Si nos regards se reportent sur cette histoire, quelle scène frappante se déroule devant nous! Ainsi voilà un pays, où la nature a prodigué toutes ses richesses, pays dont les habitants sont braves, fidèles et religieux ; de plus, à l'abri, par sa position géographique, des risques des révolutions européennes qui, grâce à l'opération des causes générales que j'ai indiquées, s'élève tout à coup à une grandeur inouïe; et puis, sans que la moindre combinaison nouvelle se produise, par la simple continuation des mêmes causes, tombe avec la même rapidité. Cependant ces vicissitudes, tout étranges et surprenantes qu'elles paraissent, sont parfaitement régulières. Elles sont la couséquence naturelle d'un état social où, l'esprit de

protection étant arrivé à son comble, tout se fait pour le peuple et rien par le peuple. Partout où cet état de choses est en vigueur, la politique peut progresser, mais la nation reste stationnaire. Agrandissement de territoire, gloire et puissance portées au plus haut point, amélioration dans les rouages de l'administration, dans le maniement des finances, dans l'organisation de l'armée, dans la pratique et la théorie de la guerre, dans les jongleries de la diplomatie, enfin dans tous ces divers expédients qui permettent à une nation de duper et d'insulter un autre pays, tout cela, dis-je, peut s'accomplir, mais loin de profiter au peuple, tous ces avantages se retourneront contre lui de deux façons différentes. En premier lieu, plus l'influence des classes dominantes augmente, plus s'accroît et tend à passer à l'état chronique, ce respect aveugle et servile que les hommes ne sont que trop portés à ressentir pour ceux qui sont au dessus d'eux, et partout où domine cet esprit, il a été funeste aux plus nobles qualités du citoyen, et, par suite, à la grandeur durable de la nation. En second lieu, par cela même que les ressources du pouvoir exécutif se multiplient, le pays est aussi incapable que peu désireux de corriger les erreurs de ceux qui sont à la tête des affaires. C'est pour cela qu'en Espagne, comme en tout pays placé dans les mêmes circonstances, au moment même où tout présente l'aspect le plus florissant, au fond, la gangrène exerce ses plus grands ravages. En présence de magnifiques triomphes politiques, la nation se précipite vers sa ruine, et la crise s'approche à grands pas : alors, l'édifice tout entier étant bouleversé, rien ne subsiste plus, rien, si ce n'est le mémorable exemple, fécond en enseignement, des conséquences qui s'ensuivront infailliblement chez un peuple qui, s'abandonnant à la

superstition et au respect aveugle de l'autorité, abdique ses propres fonctions, récuse toute responsabilité, renonce à remplir ses plus hauts devoirs et se ravale jusqu'à servir d'instrument passif aux volontés du trône et de l'autel.

Telle est la grande leçon que nous retirons de l'histoire de l'Espagne. L'histoire de l'Écosse nous donnera une autre leçon d'un genre différent et pourtant identique. Dans ce dernier pays, les progrès de la nation ont été fort lents, mais, après tout, fort sûrs. Le sol en est des plus ingrats; le pouvoir exécutif, sauf de rares exceptions, a toujours été faible; et le peuple ne s'est jamais courbé sous le faix des sentiments de fidélité que la force des choses imposa aux Espagnols. Assurément, ce n'est pas d'un attachement superstitieux pour leurs princes qu'on pourrait accuser les Écossais (1). Nous autres Anglais, nous n'avons pas toujours usé de la plus grande tendresse vis-à-vis de nos souverains, et parfois nous les avons châtiés avec une sévérité que certaines gens trouvent excessive. Voilà ce que nous ont reproché maintes fois les nations plus soumises du continent; et, en Espagne particulièrement, notre conduite a excité une suprême horreur. Mais rapprochons notre histoire de celle de nos voisins du Nord, et nous serons bien forcés de nous décorer du titre de peuple doux et bénévole (2). Les rébel-

(1) Un de leurs historiens dit avec une certaine satisfaction : « But the Scots were seldom distinguished for loyalty. » Laing, *Hist. of Scotland*, édit. 1819, t. III, pag. 199. Voyez aussi pag. 366. Brodie (*Hist. of the British Empire*, t. I, pag. 383) : « The little respect paid to royalty is conspicuous in every page of Scottish history. » Ou encore, selon les termes de Wilkes, parlant à la chambre des communes : « Scotland seems, indeed, the natural *foyer* of rebellion, as Egypt is of the plague. » *Parl. Hist.*, t. XIX, pag. 810. Et Nimmo (*Hist. of Stirlingshire*, 1777, pag. 219) : « Never was any race of monarchs more unfortunate than the Scottish. Their reigns were generally turbulent and disastrous, and their own end often tragical. »

(2) Un Écossais bien connu au dix-septième siècle va jusqu'à dire dédaigneusement en parlant des Anglais : « Such is the obsequiousness, and almost superstitious devotion of that

lions ont plus abondé en Écosse que partout ailleurs : les Écossais ont fait la guerre à presque tous leurs rois et en ont décapité un certain nombre. Pour ne parler que d'une dynastie, voici comment ils se comportèrent : Jacques Ier et Jacques III sont massacrés; révolte contre Jacques II et Jacques VII; Jacques V est saisi et jeté en prison; Marie Stuart condamnée à la réclusion dans une forteresse et plus tard dépossédée de la couronne : son successeur, Jacques VI, est emprisonné : on le promène, couvert de chaînes, par tout le pays, une fois même on attente à ses jours. Ils déployèrent la plus grande animosité contre Charles Ier et ils furent les premiers à couper court à sa folle carrière. Trois ans avant que les Anglais osassent se soulever contre le tyran, les Écossais prirent hardiment les armes et marchèrent contre lui. Le service qu'ils rendirent à la cause de la liberté est immense, et on ne saurait trop l'estimer; mais ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, c'est qu'après s'être emparés de la personne de Charles, ils le vendirent aux Anglais en retour d'une grosse somme d'argent dont ils avaient un pressant besoin, en raison de leur pauvreté. On ne trouve pas d'exemple d'une pareille vente dans l'histoire; et, quoique les Écossais eussent pu alléguer, non sans raison, que c'était le seul profit qu'ils eussent retiré, ou pussent jamais retirer, de l'existence de leur prince héréditaire, néanmoins,

nation towards their prince. » Baillies, *Letters*, t. I, pag. 204. Ceci toutefois était écrit en 1639; depuis lors nous en avons assez fait pour effacer ce reproche. En revanche, un auteur anglais du dix-septième siècle, poussé par l'indignation, accuse les Écossais (et c'est là une évidente exagération) d'avoir mis à mort quarante de leurs rois : « Forty of their kings have been barbarously murdered by them; and half as many more have either made away with themselves, for fear of their torturing of them, or have died miserably in strait imprisonment. » *Account of Scotland, in* 1670, *Harleian Miscellany*, édit. Park, 1810, t. VI, pag. 140. Se reporter à deux curieux passages dans Shield, *Hind let Loose*, 1687, pag. 8, 9, 15.

ce fait est unique dans son genre ; il est sans précédents, on ne l'a jamais imité, et c'est un symptôme frappant de l'état de l'opinion publique et des sentiments du pays où il a pu se produire.

Cependant, si, en ce qui touche au respect envers l'autorité, le contraste entre l'Écosse et l'Espagne est complet, il y a, chose étrange à dire, la plus étroite ressemblance entre ces deux pays, sous le rapport de la superstition : toutes deux, ces nations ont permis à leur clergé d'exercer une immense domination, et elles ont soumis leurs actes et leur conscience à l'autorité de l'Église. Comme corollaire naturel, dans ces deux pays, l'intolérance a été et est encore un mal criant; et, en matière de religion, ils partagent habituellement en commun une bigoterie, certes, honteuse pour l'Espagne, mais cent fois plus honteuse pour l'Écosse, qui a produit beaucoup de philosophes très illustres, qui étaient tout disposés à élever les aspirations du peuple, mais qui ont vainement tenté d'effacer la tâche grave qui dépare la beauté de l'esprit national et tend à neutraliser ses autres qualités (et elles sont nombreuses et admirables).

C'est là le paradoxe apparent, la difficulté réelle de l'histoire d'Écosse. Que le savoir n'ait pas produit dans ce pays les effets qui partout ailleurs en découlent; que, dans une nation adonnée à une grossière superstition, se rencontre une littérature hardie et amie du libre-penser, mais impuissante à diminuer cette superstition ; que le peuple tienne tête sans cesse à ses rois et se prosterne toujours devant ses prêtres; que, libéral en politique, il soit intolérant en religion ; enfin que, comme corollaire naturel de tout cela, des hommes qui dans l'étude des faits visibles et extérieurs, ainsi que dans la voie pratique, déploient une finesse et une audace

presque sans égales dans tout ce qui a trait à la vie spéculative et à des questions de théorie, tremblent comme des brebis devant leurs pasteurs, et acquiescent à toutes les absurdités qu'ils peuvent ouïr, si elles ont reçu la sanction de l'Église, que tous ces contrastes puissent coexister; voilà, dis-je, qui semble à première vue une étrange contradiction, et est, à coup sûr, un phénomène digne d'être soigneusement étudié. Indiquer les causes de cette anomalie, dépeindre les résultats qu'a entraînés cette anomalie, tel sera l'objet de la dernière partie de ce volume : sans doute, cette étude sera quelque peu étendue; mais, je l'espère, elle ne sera pas prolixe aux yeux de ceux qui reconnaissent l'importance de cet examen et qui n'ignorent pas combien les historiens même les plus complets de la nation écossaise ont négligé ces recherches.

En Écosse, comme partout ailleurs, le cours des choses a été influencé par la position géographique du pays : par là, j'entends, non seulement ses particularités intrinsèques, mais aussi sa situation vis-à-vis des pays environnants. L'Écosse est proche de l'Irlande, contiguë à l'Angleterre, et, grâce à la proximité des îles Orcades et Shetland, elle fut éminemment exposée aux attaques de la grande race des pirates qui, pendant plusieurs siècles, habita la péninsule scandinave. Considérée simplement en elle-même, elle est montagneuse et stérile; la nature y a semé de tels obstacles que, pendant longtemps, il fut impossible d'ouvrir des voies de communications régulières entre ses différentes parties : ce ne fut même que dans la seconde partie du dix-huitième siècle que les Highlands jouirent de ces améliorations (1).

(1) En Angleterre les moyens de communication étaient pitoyables; en Écosse c'était

Enfin, et ce point, comme nous le verrons bientôt, était très important, le sol le plus fertile de l'Écosse est au sud, et, par conséquent, il était sans cesse ravagé par les Anglais limitrophes. De là, l'accumulation des richesses entravée; l'agrandissement des villes arrêté, par suite des risques con-

bien pis. Morer, rendant compte de ce qu'il vit en 1689, dit : « Stage-coaches they have none; yet there are a few Hackney's at Edinburgh, which they may hire into the country upon urgent occasions. The truth is, the roads will hardly allow 'em those conveniences, which is the reason that their gentry, men and women, chuse rather to use their horses. » Morer, *Account of Scotland*. Lond., 1702, pag. 24. A l'égard du nord de l'Écosse, nous lisons ce qui suit daté d'Inverness entre 1726 et 1730 : « The Highlands are but little known even to the inhabitants of the low country of Scotland, for they have ever dreaded the difficulties and dangers of travelling among the mountains; and, when some extraordinary occasion has obliged any one of them to such a progress, he has, generally speaking, made his testament before he set out, as though he were entering upon a long and dangerous sea-voyage, wherein it was very doubtful if he should ever return. » *Letters from a Gentleman in the North of Scotland*, édit. Lond., 1815, t. I, pag. 4. Entre 1720 et 1730, on creusa des routes militaires dans certaines parties des Highlands. « But they were laid down by a practical soldier, and destined for warlike purposes, with scarcely any view towards the ends for which free and peaceful citizens open up a system of internal transit. » Burton, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 255. Consultez en outre Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 36. Ce qui confirme ce fait, c'est qu'entre Inverness et Édimbourg, « until 1755, the mail was conveyed by men on foot. » *Account of Invernesshire*, M'Culloch, *British Empire*, t. I, pag. 299. Ajoutons que, dans Anderson (*Essay on the Highlands*, 1847, pag. 119, 120), on établit que « a postchaise was first seen in Inverness itself in 1760, and was, for a considerable time, the only four — wheeled carriage in the district. » Quant aux voies de communication dans la province de Perth, consultez Penny, *Traditions of Perth;* quant aux grandes routes d'Aberdeen à Inverness et d'Aberdeen à Édimbourg, se reporter à Kennedy, *Annals of Aberdeen*, pag. 269, 270. On n'a jamais écrit l'histoire de l'amélioration des routes pendant la seconde partie du dix-huitième siècle : cependant ce sujet est de la plus grande importance, en ce qui touche aux résultats intellectuels de cette époque, par cela même qu'elle amena la fusion des deux peuples, et, en ce qui touche aux résultats économiques, par cela même qu'elle aida au commerce. On pourra se faire une idée de l'énergie extraordinaire que l'Écosse montra sur ce point en rapprochant ces divers ouvrages · Chalmer, *Caledonia*, t. II, pag. 494, 865, 939; t. III, pag. 599, 790; Crawfurd, *Hist. of the Shire of Renfrew*, part. II, pag. 128, 160; Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, pag. 245, 246; Sinclair, *Statist. Account of Scotland*, t. I, pag. 109, 210, 367, 430, 496 : t. II, pag. 498; t. III, pag. 331, 352, 353; t. IV, pag. 313; t. V, pag. 128, 234, 235, 315, 364, 365; t. VI, pag. 107, 154, 180, 458; t. VII, pag. 135, 254, 275, 299, 417; t. VIII, pag. 81, 243, 344, 345, 541; t. IX, pag. 414, 530; t. X, pag. 221, 237, 238, 466, 618; t. XI, pag. 127, 380, 418, 432, 522, 541; t. XII, pag. 59; t. XIII, pag. 42, 144, 488, 542, 663; t. XIV, pag. 217, 227, 413, 443, 446, 506; t. XV, pag. 54, 88, 276; t. XVI, pag. 120; t. XVII, pag. 5, 267, 297, 377, 533; t. XVIII, pag. 309; t. XX, pag. 156.

sidérables auxquels elles étaient sujettes; de là enfin pour l'esprit municipal, l'impossibilité de se développer, esprit qui eût pu exister si, au lieu d'être situées au sud, les provinces les plus favorisées de la nature se fussent trouvées au nord. Si la position avait été intervertie, de telle sorte que les Highlands eussent été au sud et les Lowlands au nord (2), dès le treizième siècle, les terribles invasions des pirates scandinaves ne se renouvelant plus, les régions fertiles de l'Écosse, jouissant désormais d'une sécurité relative, auraient vu s'établir des cités, qui, grâce à l'activité du peuple, auraient acquis une prospérité qui eût introduit un nouvel élément dans les affaires de l'Écosse et changé le cours de son histoire. Néanmoins, il ne devait pas en être ainsi; et, comme nous avons à nous occuper des événements tels qu'ils sont, je vais essayer de dépeindre les conséquences résultant des particularités physiques que nous venons d'indiquer; et, en coordonnant leurs effets, je ferai ressortir, autant qu'il sera en mon pouvoir, leur signification générale et comment ils ont façonné le caractère national.

Le premier fait que nous connaissions sur l'histoire d'Écosse, c'est l'invasion des Romains, sous Agricola, à la fin du premier siècle. Cependant, ni les conquêtes de ce prince, ni celles de ses successeurs, ne firent d'impression durable. Le pays ne fut jamais, à vrai dire, subjugué, et tout se borna à une occupation militaire qui, malgré l'établissement de nombreuses forteresses, de murs et de rem-

(1) J'emploie le terme *Highlands* dans le sens ordinaire, mais peu exact, suivant lequel on comprend toute l'Écosse du détroit de Pentland jusqu'au pied des montagnes, à quelques milles au nord de Glascow, Stirling, Perth et Dundee. Toutes distinctions de ce genre sont nécessairement assez vagues, les limites naturelles n'étant jamais nettement marquées. Rapprochez Macky, *Scotland*, pag. 124 (1732), d'Anderson, *Guide to the Highlands* (1847), pag. 17, 18.

parts, ne plia en rien l'esprit national. Sévère lui-même, qui, en 209, entreprit la dernière et la plus importante expédition contre l'Écosse, ne pénétra pas, à ce qu'il paraît, plus loin que le détroit de Moray (1); et, dès qu'il se retira, les aborigènes, reprirent les armes et regagnèrent leur indépendance. Les expéditions suivantes ne furent pas conduites sur une échelle assez large pour qu'elles eussent la moindre chance de succès. D'ailleurs, les Romains, loin d'être à la hauteur de cette tâche, commençaient eux-mêmes à dégénérer. Dans leurs plus beaux jours, leurs vertus ne furent que les vertus d'un peuple barbare, et, à l'époque dont nous parlons, ils étaient sur le point de les perdre. Dès l'origine, leur système fut si étroit et si imparfait, que l'accroissement des richesses, source d'amélioration chez toutes les nations vraiment civilisées, causa aux Romains un tort irréparable : le luxe les corrompit au lieu de les policer. De nos jours, si nous rapprochons les différents pays de l'Europe, nous trouvons que les plus riches sont également les plus puissants, les plus humains et les plus heureux. Nous vivons dans une société éclairée, ou la richesse est à la fois la cause et l'effet du progrès, tandis que la pauvreté est la mère, trop féconde helas! de la faiblesse, de l'infortune et du

(1) Browne (*Hist. of the Highlands*, t. I, pag. 33) dit que « he traversed the whole of north Britain, from the wall of Antoninus to the very extremity of the Island. » La même assertion se trouve dans Pennant, *Scotland*, t. I, pag. 90. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne disent à quelle source ils ont été puiser ce fait; mais il est probable qu'ils se sont rapportés à un passage contenu dans Buchanan, *Rerum Scoticarum Historiæ*, lib. IV, pag. 94 : « Neque tamen desideratis quinquaginta millibus (ut scribit Dion) prius ab incepto destiterunt, quam finem insulæ penetrassent. » Je crois toutefois que les antiquaires écossais s'accordent aujourd'hui à reconnaître que cette assertion est erronée, ainsi que Chalmers fut le premier à le voir. Consultez son ouvrage, *Caledonia*, t. I, pag. 187, livre précieux et plein de science, mais malheureusement défectueux sous le rapport du plan et du style qui est vraiment pitoyable. Consultez aussi Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, in-4°, 1860, pag. 14.

crime. Quant aux Romains, il ne sortirent du sein de la pauvreté que pour se jeter dans les bras du vice. Le fondement de leur grandeur était si peu stable, que les résultats même, découlant de leur puissance, furent désastreux pour cette puissance. L'empire leur donna la richesse, et la richesse renversa l'empire. Leur caractère national, malgré sa vigueur apparente, était réellement d'un si frêle tissu que son propre développement fut sa ruine. A mesure qu'il grandit, il se rapetisse. C'est pour cela que, aux troisième et quatrième siècles, leur domination sur le monde diminua à vue d'œil. Leur autorité étant sapée, d'autres nations survinrent naturellement; de telle sorte que les incursions de ces hordes étranges qui descendirent du Nord comme un torrent et auxquelles on attribue souvent la catastrophe finale, furent tout au plus l'occasion, mais nullement la cause de la chute de l'empire romain. Depuis longtemps tout avait tendu à amener ce grand et salutaire événement. Les fléaux et les oppresseurs du genre humain qu'une fausse et aveugle sympathie a revêtus de nobles qualités qu'ils n'eurent jamais en partage, durent reporter leurs regards sur eux-mêmes; et, lorsque, après avoir battu partout en retraite, au milieu du cinquième siècle, ils retirèrent leurs troupes de tous les points de la Grande Bretagne, en cela ils exécutèrent simplement un mouvement qu'un enchainement de circonstances qui se déroulaient depuis plusieurs générations, avait rendu inévitable.

C'est à partir de ce point que nous commençons à distinguer les effets de ces particularités physiques et géographiques qui, je l'ai dit, influèrent sur les destinées de l'Écosse. A mesure que les Romains perdirent du terrain, l'Irlande, en raison de sa proximité, dirigea bientôt ses

attaques contre l'Écosse : l'Irlande, ile fertile, dont le sol riche et tous les dons de la nature avaient amené la surabondance dans la population, et partant un esprit turbulent. Le surcroit qui, aux époques civilisées, se traduit par l'émigration, se traduit, dans les temps barbares, par l'invasion. Aussi les Irlandais, ou Scotts, comme on les appelait, s'établirent-ils par la force des armes dans la partie occidentale de l'Écosse : il finirent par se rencontrer avec les Pictes, qui occupaient l'Est. Il s'ensuivit une lutte acharnée qui dura quatre siècles après la retraite des Romains et jeta le pays dans la plus grande confusion. Enfin, au milieu du neuvième siècle, Kenneth M'Alpine, roi des Scotts, l'emporta et soumit entièrement les Pictes (1). Le pays fut alors gouverné par un seul chef; et les vainqueurs, s'assimilant peu à peu les vaincus, donnèrent leur nom à toute la nation qui, au dixième siècle, reçut la dénomination d'Écosse (2).

Cependant le royaume n'était pas destiné à jouir du repos; car sur ces entrefaites, la Norwége, par suite de circons-

(1) L'histoire de l'Écosse, à cette période, est plongée dans la plus grande obscurité et peut-être n'en sortira-t-elle jamais. Pour les faits que je cite dans mon texte, je les ai puisés principalement aux sources suivantes : « Fordun, *Scotichronicon*, t. 1; Buchanan, *Rerum Scoticarum Historiæ*, lib. v, pag. 121-132, ainsi que le commencement du sixième livre. En outre diverses parties de Bede; Pinkerton, *Enquiry into the Early History of Scotland*; Chalmers, *Caledonia*; le premier volume de Browne, *Hist. of the Highlands*, et surtout le livre profond et plein de fines données de M. Skene, *Highlanders of Scotland*. Dans ce dernier ouvrage (pag. 26-33) la frontière occidentale des Pictes est tracée avec beaucoup d'habileté, bien qu'on y puisse voir peut-être une certaine incertitude.

(2) Sur ce point nous sommes encore dans l'obscurité; on ne sait pas d'une manière certaine quand le nom de Scotia fut donné à l'Écosse. Par conséquent la date que j'ai fixée n'est qu'approximative. Pour arriver à la déterminer, j'ai rapproché les passages suivants qui se contredisent souvent l'un l'autre : Chalmers, *Caledonia*, t. 1, pag. 339; Browne, *Hist. of the Highlands*, t. 1, pag. 34; Pinkerton, *Enquiry into the Early History of Scotland*, t. 1, pag. 253, 254; t. II, pag. 151, 228, 237, 240; Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, édit. Russell, 1851, t. 1, pag. 16, note, où cependant l'on prête à Pinkerton une assertion qu'il n'a jamais faite. Skene, *Highlanders*, t. I, pag. 45, 61, 244; Anderson, *Prize Essay on the Highlands*, pag. 34.

tances qu'il serait superflu de raconter, s'était élevée au rang de la plus grande puissance maritime de l'Europe. L'usage que cette race de pirates fit de sa force constitue l'un des traits les plus caractéristiques de l'histoire d'Ecosse : de plus, cela nous prouve combien de poids il faut attacher aux questions géographiques, quand on considère une époque primitive. Les îles les plus rapprochées de la côte étendue de la Norwége sont les îles Shetland : de là, jusqu'aux Orcades, la navigation est facile. Les pirates du Nord s'emparèrent de ces îles, petites sans doute mais pour eux fort utiles; car ils en firent des postes intermédiaires, d'où ils s'élançaient pour piller impunément les côtes d'Écosse. Sans cesse renforcés par la Norwége, ils descendirent des Orcades aux neuvième et dixième siècles, et s'établirent d'une manière permanente en Écosse même, occupant non seulement Caithness, mais aussi une grande partie du Sutherland. Un autre détachement s'empara des îles occidentales (Western Island), et Skye n'étant séparée de la terre ferme que par un détroit très resserré, les pirates traversèrent facilement ce bras et vinrent se fixer à Western Ross (2). Ces nouveaux colons firent une guerre incessante et funeste à toutes les provinces environnantes : une grande partie de l'Écosse étant ainsi sans cesse inquiétée, aucune amélioration sociale ne put se produire. Disons mieux, ce malheureux pays ne fut à l'abri des dangers des incursions des Norwégiens qu'après les désastres qui accompagnèrent la dernière expédition conduite par Haco : en 1263, celui-ci quitta la Suède à la tête d'une nombreuse flotte : à ces prodigieux arme-

(1) Pinkerton, *Enquiry into the Early History of Scotland*, t. I, pag. 136, 317; t. II, pag. 179, 298; Skene, *Highlanders*, t. 1, pag. 90, 91, 94, 106, 114, 258, 259; Chalmers, *Caledonia*, t. I, pag. 340-347.

ments vinrent encore s'ajouter des renforts fournis par les Orcades et les Hébrides. L'Écosse ne pouvait opposer qu'une faible résistance. Haco, en compagnie de ses alliés, longea la côte occidentale jusqu'au Mull de Kentire, mit le pays à feu et à sang, saisit Arran et Bute, pénétra jusque dans le détroit de Clyde, se rabattit tout à coup sur Loch Lomonel, détruisit tout ce qui se trouvait sur les bords et dans les îles de ce lac, ravagea le comté tout entier de Stirling et enfin menaça l'Ayrshire où il se proposait de descendre avec toutes ses forces. Heureusement, les intempéries de la saison mirent fin à cette vaste expédition : les tempêtes dispersèrent ou détruisirent la flotte tout entière (1). Dès lors, le cours des choses en Suède prévint toute nouvelle tentative; tout danger de ce coté ayant disparu, l'on put espérer que l'Écosse jouirait désormais de la paix et en consacrerait les loisirs au développement des ressources naturelles qui lui étaient échues en partage, particulièrement dans les districts plus favorisés du Sud.

Mais il ne devait pas en être ainsi. A peine la Norwége a-t-elle mis un terme à ses incursions, que l'Angleterre commence les siennes. Au commencement du treizième siècle, la ligne de démarcation tirée entre les Normands et les Saxons allait tellement s'effaçant en Angleterre, qu'en beaucoup de cas il était impossible de distinguer une race de l'autre (2); vienne le milieu du même siècle et, fondues, elles formeront une puissante nation : or cette nation ayant pour voisin un peuple relativement faible, il était certain que le

(1) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 38-54. Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. I, pag. 399-403. Dans cette chronique, on s'occupe trop de la prouesse des Écossais et trop peu des éléments qui dispersèrent la flotte. Consultez Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, pag. 48, 49.

(2) Buckle, *Hist. of Civilization*, t. I, pag. 565, 566.

plus fort chercherait à opprimer le plus débile (1). Dans un siècle barbare et ignorant, la gloire militaire l'emporte sur toutes les autres : aussi les Anglais, avides de conquêtes, jettent-ils les yeux sur l'Écosse; qu'une occasion favorable se présente, et, à coup sûr, ils envahiront ce pays : il est proche, quelle tentation ! il est sans défense, suppose-t-on; dès lors, la tentation est irrésistible. En 1290, Edouard I[er] se détermine à profiter des troubles qui agitent l'Écosse au sujet de la succession au trône. Inutile de décrire les intrigues qui s'ensuivent : il suffira de dire qu'en 1296, l'épée est tirée et Édouard envahit un pays que depuis longtemps il désire conquérir. Que lui importent les millions de livres sterling, les centaines de mille hommes qu'il faudra sacrifier avant que la guerre ait une fin (1)? Lutte d'une longueur et d'une cruauté sans exemple! Au milieu de ces horreurs, les Écossais, malgré leur résistance héroïque, malgré leurs victoires partielles, ont à subir tous les maux que peut leur infliger un orgueilleux et insolent voisin. Les Anglais n'ont qu'un désir, subjuguer l'Écosse! mais malgré leurs efforts plusieurs fois renouvelés, ils ont ignominieusement échoué

(1) Dans Tytler (*Hist. of Scotland*, t. 1, pag. 18) on indique « the early part of the reign » d'Alexandre III comme la période où « the first approaches were made towarde the great plan for the reduction of Scotland. » Alexandre III monta sur le trône en 1249. Auparavant les deux nations éprouvaient des sentiments bien différents; ainsi, à la fin du douzième siècle, « the two nations, according to Fordun, seemed one people: Englishmen travelling at pleasure through all the corners of Scotland (?) and Scotchman in like manner through England. » Ridpath, *Boder History*, pag. 76. Consultez Dalrymple, *Annals of Scotland*, t. 1, pag. 158. A cette époque, l'Angleterre, étant faible, était animée de dispositions pacifiques.

(2) Un vieil auteur écossais dit avec une certaine exagération : « The year 1296, at which tyme, the bloodyest and longest warr that ever was betwixt two nationes fell out, and continued two hundreth and sextie years, to the undoeing and ruineing of many noble families, with the slaughter of a million of men » Somerville, *Mem. of the Somervilles*, t. 1, pag. 64.

dans leur entreprise (1). Néanmoins, la souffrance est incalculable et ce qui l'aggrave, c'est ce fait important que la région la plus fertile de l'Écosse est précisément celle qui est la plus exposée aux ravages des Anglais. De là, ainsi que nous le verrons bientôt, pour le caractère national de très curieux résultats : aussi, sans entrer dans de grands détails, nous allons tracer un court précis des conséquences immédiates des luttes longues et sanguinaires.

En 1296, les Anglais font leur entrée dans Berwick, la ville la plus riche de l'Écosse, non contents de détruire la cité, ils passent presque tous les habitants au fil de l'épée (2); puis ils marchent sur Aberdeen et Elgin, et ils dévastent si complétement le pays, que les Écossais, se réfugiant dans les montagnes, dépouillés de tous leurs biens, n'ont plus d'autres ressources que de se défendre derrière les forteresses érigées par la nature et d'imiter la tactique de leurs ancêtres barbares guerroyant, douze siècles auparavant, contre les Romains (3). En 1298, nouvelle incursion des Anglais qui,

(1) Se reporter à quelques remarques fort justes et piquantes dans Hume, *Hist. of the House of Douglas.*

(2) « Anno gratiæ MCCXCVI tertio kalendas Aprilis, villa et castro de Berevvico, per magnificum regem Angliæ Eadvvardum captis, omnes ibidem inuentos Angli gladio occiderunt, paucis exceptis, qui ipsam villam postmodum abiurarunt. » *Flores Historiarum per Matthæum Westmonasteriensem collecti.* Lond., 1570, in-fol., lib. II, pag. 403. « Atque modo prædicto villâ captâ, civibus prostratis, rex Angliæ prædictus nulli ætati parcens aut sexui, duobus diebus rivulis de cruore occisorum fluentibus, septem millia et quingentas animas promiscûi sexûs jusserat, in sua tyrannide desæviens, trucidari. » Fordun, *Scotichronicon. cura Goodall.* Édinb., 1775, in-fol., t. II, pag. 159, 160. « Secutus Rex cum peditum copiis miserabilem omnis generis cædem edit. » Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia.* Abredoniæ, 1762, lib. VIII, pag. 200. « They left not one creature alive of the Scotish blood within all that towne. » Hollinshead, *Scottish Chronicle.* Arbroath, 1805, in-4°, t. I, pag. 418. En 1286, c'est à dire rien que dix ans auparavant : « No other port of Scotland, in point of commercial importance, came near to a comparison with Berwick. » Macpherson, *Annals of Commerce.* Lond., in-4°, 1805, t. I, pag. 446. Tels furent les crimes horribles que commirent nos tristes et ignorants ancêtres.

(3) « The Scots assembled in troops and companies, and betaking themselves to the

après avoir brûlé Perth et Saint-Andrews, portent leurs ravages dans toute la région du sud et de l'ouest (1). En 1310, ils pénètrent en Écosse par les comtés de l'Est, et faisant main basse sur tous les approvisionnements qui subsistent encore, il en résulte une famine si terrible que les habitants en sont réduits à se repaître de la chair des chevaux et autres animaux (2). Dans toute l'étendue de l'Écosse méridionale, depuis l'est jusqu'à l'ouest, la population végète dans la plus affreuse condition : presque tous les citoyens sont sans abri, mourant de faim. En 1314, poussés par le désespoir, ils se rallient un instant et, à la bataille de Bannockburn, ils font essuyer une sévère défaite à leurs oppresseurs. Cependant leur ennemi acharné rôde toujours sur la frontière, il les enserre de si près que, en 1322, Bruce, pour déjouer une invasion, est obligé de transformer en désert toutes les provinces situées au Sud du détroit de Forth, tandis que le peuple se réfugie, comme auparavant, dans les montagnes (3). Cette fois donc, lorsque Edouard II

woods, mountains and morasses, in which their fathers had defended themselves against the Romans, prepared for a general insurrection against the English power. » Scott, *Hist. of Scotland*, t. 1, pag. 70. Au nord, ce semble, cette expédition ne dépassa pas Elgin. Consultez Tytler, *Hist. of Scotland*, t. 1, pag. 119, et Chalmers, *Caledonia*, t. 1, pag. 657. Buchanan en résume ainsi les résultats généraux : « Hanc Stragem ex agrorum incultu consecuta est fames, et famen pestis, unde major, quam a bello clades timebatur. » *Rerum Scoticarum Historia*, lib. VIII, pag. 203.

(1) « The army then advanced into Scotland by moderate marches, wasting and destroying everything on their way. » . . . . . . « A party of Edward's army, sent northwards, wasted the country, and burnt Perth and Saint-Andrews. » Ridpath, *Border History*, pag. 146, 147.

(2) « The king entered Scotland by the eastern march with a great army. » . . . . . « There was this year so terrible a dearth and scarcity of provisions in Scotland, arising from the havoc of war, that many were obliged to feed on the flesh of horses and other carrion. » *Ibid.*, pag. 164, 165. Se reporter aussi à Fordun, *Scotichronicon*, t. II, pag. 242, 243. « Quo anno, propter guerrarum discrimina, tanta erat panis inopia et victualium caristia in Scotia, quod in plerisque locis, compellente famis necessitate, multi carnibus equorum et aliorum pecorum immundorum vescebantur. »

(3) Bruce « carefully laid the whole borders waste as far as the Firth of Forth, removing the inhabitants to the mountains, with all their effects of any value. When the English

atteint Édimbourg, il ne pille rien par la raison que, tout le pays n'étant qu'une morne solitude, il n'y a rien à piller; mais, à son retour, il fait ce qu'il peut : sur son chemin, quelques couvents donnent seuls signe de vie; il se rabat sur eux, dépouille les monastères de Melrose et d'Holyrood, brûle l'abbaye de Dryburgh et pourfend les moines que l'âge ou la maladie clouent forcément dans leurs cloîtres (1). En 1336, son successeur, Édouard III rassemble une nombreuse armée, après avoir dévasté les Lowlands et une grande partie des Highlands, détruit tout ce qu'il peut rencontrer jusqu'à Inverness (2). En 1346, irruption des Anglais dans les provinces de Tweeddale, de la Merse, Eltrick, Armandale et Galloway (3); en 1355, Edouard se représente et déploie encore plus de cruauté; église, village, ville, bref tout ce qui est sur son passage est réduit en cendres (4). A peine ces terribles dégâts sont-ils quelque peu ré-

army entered, they found a land of desolation, which famine seemed to guard. » Scott, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 165. Consultez également Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. VIII, pag. 218.

(1) « Eadwardus, rex Angliæ, intravit Scotiam cum magno exercitu equitum et peditum, ac navium multitudine copiosa, duodecimo die mensis Augusti, et usque villam de Edinburgh pervenit. » . . . . . « Spoliatis tamen tunc in reditu Anglorum et prædatis monasteriis Sanctæ Crucis de Edinburgh et de Melros, atque ad magnam desolationem perdactis. In ipso namque monasterio de Melros dominus Willelmus de Peblis, ejusdem monasterii Prior, unus etiam monachus tunc infirmus, et duo conversi cæci effecti, in dormitorio eorumdem ab eisdem Anglis sunt interfecti, et plures monachi lethaliter vulnerati. Corpus Dominicum super magnum altare fuit projectum, ablatâ pixide argenteâ in quâ erat repositum. Monasterium de Driburgh igne penitùs consumptum est et in pulverem redactum. Ac *alia pia loca quamplurima* per prædicti regis violentiam ignis flamma consumpsit : quod, Deo retribuente eisdem in prosperum non cessit. » Fordun, *Scotichronicon*, t. II, pag. 278. « In redeundo sacra juxta ac prophana spoliata. Monasteria Driburgum et Mulrossia etiam cæsis monachis infirmioribus, qui vel defectu virium, vel senectutis fiducia soli remanserant, incensa. » Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. VIII, pag. 219.

(2) Fordun, *Scotichronicon*, t. II, pag. 322, 323; Dalrymple, *Annals*, t. II, pag. 232, 447; Scott, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 187, 188.

(3) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 451.

(4) Dalrymple, *Annals*, t. II, pag. 288; Fordun, *Scotichronicon*, t. II, pag. 352-354.

parés qu'une autre tempête se précipite sur la terre dévouée aux dieux infernaux. En 1385, Richard II s'élance à travers les comités du Sud jusqu'à Aberdeen, portant la ruine de tous côtés; les cités d'Edimbourg, Dunfermline Perth et Dundee sont la proie des flammes (1).

Par suite de ces désastres, l'agriculture est partout interrompue; en maints endroits les terres restent en jachère pendant plusieurs générations (2). Les laboureurs prennent la fuite ou sont massacrés; et, faute de bras, les plus belles parties de l'Ecosse sont transformées en solitudes, couvertes de ronces et de halliers. Dans l'intervalle qui s'écoule entre les invasions, quelques habitants, s'armant de courage, quittent les montagnes pour venir élever de misérables huttes à la place de leurs anciennes demeures. Infortunés!

(1) « Rex Angliæ, Richardus secundus ægrè ferens Scotos et Francos tam atrociter terram suam deprædare, et municipia sua assilire et ad terram prosternere, exercitum collegit grandem, et intravit Scotiam, ætate tunc novemdecim annorum, in multitudine superba progrediens, omnia circumquaque perdens, et nihil salvans; templa Dei et sanctuaria religiosorum monasteria viz. Driburgh, Melros et Newbottel, ac nobilem villam de Edinburgh, cum ecclesia Sancti Ægidii ejusdem, voraci flammâ incineravit; et, destructione permaximâ factâ per eum in Laudonia, ad propria sine damno repatriavit. » Fordun, *Scotichronicon*, t. II, pag. 404. « En ce séjour que le roi Richard fit en Haindebourch, les Anglois coururent tout le pays d'environ et y firent moult de desrois; mais nullui n'y trouvérent; car tout avoient retrait eus ès forts, et eus ès grands bois, et là chassé tout leur bétail. » . . . . . « Et ardirent les Anglois la ville de Saint-Jean-Ston en Ecosse, où la rivière du Tay cuert, et y a un bon port pour aller partout le monde; et puis la ville de Dondie; et n'épargnoient abbayes ni moûtiers; tout mettoient les Anglois en feu et en flambe; et coururent jusques à Abredane les coureurs et l'avant-garde. » *Les Chroniques de Froissart*, édit. Buchon. Paris, 1835, t. II, pag. 334, 335. Consultez également, à l'égard de cette infâme expédition, Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 592, 593, et Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. IX, pag. 253 : « Nulli loco, neque sacro, neque profano, nulli homini, qui modò militari esset ætate, parcebat. »

(2) « Agriculture was ruined; and the very necessaries of life were lost when the principal lords had scarcely a bed to lye on. » Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 142. Voyez également, à la page 867 du même volume quelques curieux extraits des chartes écossaises et autres sources qui peignent bien l'horrible condition du pays. Quant à la difficulté de trouver des vivres, consultez Fordun, *Scotichronicon*, t. II, pag. 242, 324; Dalrymple, *Annals*, t. I, pag. 307; t. II, pag. 238, 330, et Tytler, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 94.

ils sont pourchassés jusqu'à leurs portes mêmes par des loups en quête de nourriture et que la faim rend furieux. Echappent-ils à ces bêtes féroces et affamées, eux-mêmes, leur famille sont exposés à un danger encore plus horrible. Car, dans ces jours de désolation, où la famine se répand partout, le désespoir, pervertissant l'âme, fait commettre aux hommes de nouveaux crimes. Oui, il y a des cannibales dans le pays; et les auteurs contemporains nous apprennent qu'un homme et sa femme, qui passent enfin en jugement, n'ont subsisté pendant longtemps qu'en dépeçant des corps d'enfants qu'ils attrapaient vivants dans des piéges pour se repaitre de leur chair et s'abreuver de leur sang (1).

Ainsi s'écoule le quatorzième siècle. Au quinzième, les funestes incursions des Anglais deviennent relativement rares; et, bien que les frontières soient le théâtre d'hostilités constantes (2), nous ne voyons pas que, depuis 1400, aucun de nos rois envahisse l'Ecosse (3). Enfin un terme étant mis

(1) On trouvera des détails sur les cannibales de l'Écosse dans Lindsay of Pitscottie, *Chronicles of Scotland*, t. I, pag. 163, et dans Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. II, pag. 16, 99. Dans Fordun (*Scotichronicon*, t. II, pag. 334) on lit l'affreuse description suivante qui se rapporte à la province de Perth en 1339 : « Tota illa patria circumvicina eo tempore in tantum fuit vastata, quod non remansit quasi domus inhabitata, sed feræ et cervi de montibus descendentes circà villam sæpiùs venabantur. Tanta tunc temporis facta est caristia, et victualium inopia, ut passim plebicula deficeret, et tanquam oves herbas depascentes, in foveis mortua reperirentur. Prope illinc in abditis latitabat quidam robustus rusticus, Crysticleik nomine, cum viragine suâ, qui mulierculis et pueris ac juvenibus insidiabantur, et tanquam lupi eos strangulantes, de ipsorum carnibus victitabant. »

(2) Les deux nations mêmes fussent-elles en paix, les populations limitrophes étaient en guerre. Consultez Ridpath, *Border History*, pag. 240, 308, 394. On trouvera d'autres témoignages sur cette anarchie passée à l'état chronique dans Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. II, pag. 30. Lesley, *Hist. of Scotland*, pag. 40, 52, 67; Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 300, 301, 444, 449; *State Papers of the Reign of Henry VIII*, t. IV, pag. 366, 370, 569, 570; t. V, pag. 17, 18, 164; *Hist. of James the Sext*, pag. 21, 94, 146.

(3) En 1400, Henri IV « made the last invasion which an English monarch ever conducted into Scotland. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 406. Ce n'est toutefois, dit-on, que sous le règne d'Élisabeth qu'un monarque anglais « had the policy to disavow any claim of sovereignty over Scotland. » Chalmers, *Caledonia*, t. I, pag. 650.

à ces cruelles incursions qui ont fait de l'Ecosse un désert, le pays respire et commence à recouvrer sa force (1). Cependant, quoique les pertes matérielles soient peu à peu réparées, quoique les champs soient de nouveau cultivés et les villes rebâties, il y a d'autres conséquences auxquelles il est moins facile de remédier et dont les effets cuisants feront longtemps souffrir le peuple, je veux dire, la puissance excessive de la noblesse et l'absence de tout esprit municipal. La force des nobles et la faiblesse des citoyens, voilà ce qui caractérise surtout l'Écosse durant les quinzième et seizième siècles : deux tendances que les ravages des Anglais développent directement, ainsi que je vais le montrer. Nous verrons de plus que ce concours de circonstances accroît l'autorité du clergé, amoindrit l'influence des classes intellectuelles et rend la superstition plus dominante qu'elle ne l'eût été autrement. C'est ainsi qu'en Ecosse, comme en tous autres pays, tout s'enchaine, rien n'est casuel ou accidentel; le cours tout entier des choses est régi par des causes générales qui, par suite de leur étendue et de leur éloignement, échappent souvent à l'attention, mais qui, une fois reconnues, se distinguent à nos yeux par une simplicité et une uniformité qui sont les traits invariables des plus hautes vérités auxquelles soit parvenu l'esprit humain.

Ce qui favorisa en premier lieu l'autorité des nobles, ce

(1) Mais très lentement. Pinkerton (*Hist. of Scotland*, t. I, pag. 166, 167) dit : « The frequent wars between Scotland and England, since the death of Alexander III, had occasioned to the former country the loss of more than a century in the progress of civilization. While in England, only the northern provinces were exposed to the Scotish incursions, Scotland suffered in its most civilized departments. It is apparent that in the reign of Alexander III, the kingdom was more abundant in the useful arts and manufactures, than it was in the time of Robert III. »



fut la configuration même du pays. Des montagnes, des marais, des lacs et des étangs, que les ressources de l'art moderne même ont rendu seulement depuis peu accessibles, offraient aux grands chefs écossais des repaires d'où ils pouvaient impunément défier la couronne (1). En outre, à cause de la pauvreté du sol, les armées avaient peine à trouver des moyens de subsistance, et pour cette seule raison, les troupes du roi étaient souvent incapables de poursuivre les barons audacieux et mutins (2). Pendant le quatorzième siècle, l'Écosse fut sans cesse ravagée par les Anglais : or, durant les intervalles de leur absence, c'eût été de la part du roi une entreprise désespérée que de chercher à réprimer des sujets aussi puissants: il lui eût fallu traverser des régions si dénudées par la main de l'ennemi, qu'on n'y trouvait plus les moindres choses nécessaires à l'existence. D'ailleurs, la guerre avec les Anglais amoindrit l'autorité de la couronne, d'une manière aussi absolue que relative. Ses terres, situées dans le Sud, étaient sans cesse ravagées par les populations limitrophes, si bien qu'avant le

(1) Grâce à ces circonstances, leurs châteaux étaient les forteresses les plus redoutables de l'Europe, exception faite de l'Allemagne. Quant à leur emplacement, qui était si bien choisi qu'en beaucoup de cas la position était presque inattaquable, consultez Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 122, 406, 407, 918, 919; t. III, pag. 268, 269, 356-359, 864: Pennant, *Scotland*, t. I, pag. 175, 177; Sinclair, *Scotland*, t. III, pag. 169; t. VII, pag. 510; t. XI, pag. 102, 212, 407, 408; t. XII, pag. 25, 58; t. XIII, pag. 598; t. XV, pag. 187; t. XVI, pag. 554; t. XVIII, pag. 579; t. XIX, pag. 474; t. XX, pag. 56, 312; Macky, *Scotland*, pag. 183, 297, ainsi que quelques excellentes observations dans Nimmo, *Hist. of Stirlingshire*, pag. 56. Ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Italie, ni l'Espagne, n'offrirent des avantages naturels aussi immenses à son aristocratie.

(2) « By retiring to his own castle, a mutinous baron could defy the power of his sovereign, it being almost impracticable to lead an army through a barren country, to places of difficult access to a single man. » *Hist. of Scotland*, liv. I, pag. 59; Robertson, *Works*, édit. Lond., 1831. Malgré les immenses matériaux qui ont été mis au jour depuis l'époque de Robertson, son *History of Scotland* est encore estimable, résultat qu'elle est d'un esprit vaste qui permit à son auteur d'embrasser les vues générales qui échappent aux compilateurs ordinaires, tout habiles qu'ils soient.

milieu du quatorzième siècle, elles avaient grandement perdu de leur valeur (1). En 1346, David II tomba entre les mains des Anglais; et, durant les onze années de sa captivité, les nobles, levant haut la tête, s'arrogèrent, nous dit un historien, le train et le titre de princes (2). Plus longtemps dura la guerre avec l'Angleterre, plus ces conséquences se firent sentir : aussi, avant la fin du quatorzième siècle, un certain nombre de familles s'étaient élevées en Ecosse à une telle prééminence, qu'il était évident qu'il arriverait de deux choses l'une, ou il y aurait lutte acharnée entre elles et la couronne, ou le pouvoir exécutif serait réduit à se départir de ses fonctions les plus essentielles pour laisser le pays en proie à la farouche domination de ces chefs audacieux (3).

Dans une crise semblable, le trône eût dû trouver ses alliés naturels parmi les citoyens, les bourgeois libres qui, dans presque tous les pays de l'Europe, se montrèrent les adversaires ardents et déterminés de la noblesse, dont les habitudes licencieuses portaient ombrage non seulement à leur commerce, mais aussi à leur liberté individuelle. Eh bien, sur ce point encore, la longue guerre avec l'Angleterre servit les intérêts de l'aristocratie écossaise. Car, les envahisseurs se débordant dans les provinces méridionales, qui étaient en même temps les seules fertiles, il était impossible

(1) « The patrimony of the crown had been seriously dilapidated during the period of confusion which succeeded the battle of Durham. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 86.

(2) « During the long captivity of David, the nobles had been completely insubordinate and affected the style and title of princes. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 85. Consultez également, à l'égard de la condition des barons sous David II, Skene, *Highlanders*, t. II, pag. 63-67.

(3) En 1299, « a superior baron was in every respect a king in miniature. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 150. En 1377, « the power of the barons had been decidedly increasing since the days of Robert the first. » Pag. 332. Enfin, vers 1398, ce pouvoir s'était élevé encore plus haut. Pag. 392.

que des villes fleurissent dans les lieux mêmes destinés à cet effet par la nature. Or, pas de grandes cités, donc pas d'abri pour les citoyens, par conséquent, pas d'esprit municipal. Par suite de ce defaut, la couronne fut privée de la grande ressource qui permit aux rois d'Angleterre de rogner le pouvoir de la noblesse et de châtier la licence qui avait si longtemps entravé les progrès de la société.

Pendant le moyen âge, les villes d'Écosse furent tellement insignifiantes, qu'il n'en est arrivé jusqu'à nous que pen de descriptions, les auteurs contemporains reportant toute leur atteution sur les faits et gestes des nobles et du clergé. Quant au peuple qui allait chercher un abri dans les murs de ces misérables cités, tout ce que nous en savons est très incomplet : toutefois, il est certain que, pendant toute la durée des guerres avec l'Angleterre, les habitants s'enfuyaient généralement à l'approche de l'ennemi, et que leurs tristes chaumières étaient réduites en cendres (1). Ces émigrations continuelles, cette vie errante, engendrèrent chez ce peuple un caractère qui étouffa toutes habitudes réglées d'industrie ; n'est-ce pas là une des causes qui empêchent les hommes de s'unir pour former une communauté? Ce que nous disons s'applique plus spécialement aux Lowlands; quant au Nord, il ne manquait pas d'autres malheurs aussi terribles. Les féroces Highlanders, qui n'avaient d'autres moyens d'existence que le pillage, étaient sans cesse menaçants : à leurs hordes veuaient souvent s'ajouter les pirates des îles occidentales (*Western Islands*). Tout ce qui ressemblait à la

(1) Relativement à cette coutume d'incendier les villes d'Écosse, qui paraît avoir été inféodée dans le sang de nos ancêtres si humains, consultez Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 592, 593. Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. I, pag. 18, 27, 375 ; t. II, pag. 304 ; Mercer, *Hist. of Dumfermline*, pag. 55, 56 ; Sinclair, *Scotland*, t. V, pag. 485 ; t. X, pag. 584 ; t. XIX, pag. 161 ; Ridpath, *Border History*, pag. 147, 221, 265.



richesse enflammait leur cupidité. Savaient-ils qu'un homme possédait quelque bien, vite ils brûlaient de s'en emparer; et détruire était leur plus grand plaisir après le vol (1). Aberdeen et Invernets furent particulièrement exposées à leurs attaques; et, à deux reprises différentes durant le quinzième siècle, Invernets fut totalement détruite par le feu, sans compter les énormes rançons qu'elle dut payer maintes fois pour éviter pareil sort (2).

(1) Un statut parlementaire écossais, daté de 1597, en donne une curieuse description : « They hewe lykwayis throche their barbarus inhumanitie maid and presentlie makis the saidis hielandis and Iles qlk are maist commodious in thame selwes alsueill be the ferteillitie of the ground as be riche fischeingis altogidder vnproffitabill baithe to thame selffis and to all vtheris his hienes liegis within this realme ; thay nathair intertening onie ciuil or honest societie amangis thame selffis neyther zit admittit vtheris his hienesse lieges to trafficque within thair boundis vithe saiftie of thair lines and gudes; for remeid quhairof and that the saidis inhabitantis of the saidis hilandeis and Iles may the better be reduced to ane godlie, honest, and ciuill maner of living, it is statute and ordanit, » etc. *Acts of the Parliaments of Scotland*, édit. in-fol., 1816, t. IV, pag. 138. Ces légères particularités du caractère des Highlanders subsistèrent dans toute leur force jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, ainsi qu'on le verra dans le cours de cette histoire. Sans anticiper sur ce qui sera développé dans un des chapitres suivants, je renverrai simplement le lecteur à deux passages intéressants : Pennant, *Scotland*, t. I, pag. 154, et Heron, *Scotland*, t. I, pag. 218, 219, qui tous deux font très bien ressortir l'état des choses un peu avant 1745.

(2) Inverness fut détruite par l'incendie en 1429 (Gregory, *Hist. of the Western Highlands*, pag. 36), et une seconde fois en 1455 (Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. XI, pag. 322). La plus grande partie en fut aussi brûlée en 1411. Consultez Anderson, *On the Highlands* (1827), pag. 82. Aberdeen, en raison de ses plus grandes richesses, offrait plus de tentation, mais aussi elle était plus à même de se défendre. Néanmoins les registres de son conseil municipal nous fournissent de curieux témoignages au sujet de la crainte constante de ses citoyens et des précautions prises pour repousser les attaques parfois des Anglais et parfois des clans. Voyez le *Council Register of Aberdeen* (publié par le *Spalding Club*. Aberdeen, 1844-1848, in-4°), t. I, pag. 8, 19, 60, 83, 197, 219, 232, 268 ; t. II, pag. 82. Le dernier article, à la date du 31 juillet 1593, porte : « The disordourit and lawles helandmen in Birss, Glentanner, and their about, nocht onlie in the unmercifull murthering of men and bairnis, bot in the maisterfull and violent robbing and spuizeing of all the bestiall, guidis, and geir of a gryt pairt of the inhabitantis of theas boundis, rasing of gryt hairschip furth of the samen, being committit to ewous and nar this burgh, within xx mylls theirunto, devysit and ordanit for preservatioun of this burgh and inhabitantis theirof, fra the tyrannous invasion of the saidis hieland men, quha has na respect to God nor man ; that the haill inhabitantis of this burgh, fensiball persones ale weill unfrie as frie, salbe in reddiness weill armit for the defence of this burgh, thair awin lyvis, gudis, and geir, and resisting and repressing of the said heland men, as occasioun salbe offered, at all tymes and houris

En proie à ces inquiétudes continuelles (1), tiraillée au nord, au sud, comment l'Écosse eût-elle pu se livrer à une paisible industrie? On ne pouvait bâtir une ville qu'elle ne fût sur-le-champ exposée à être détruite. Aussi, durant plusieurs siècles, pas de manufacture, nul commerce à peine, toutes les transactions s'opérant par trocs (2); quelques-uns des arts les plus vulgaires étaient inconnus. Leurs armes mêmes, les Écossais ne pouvaient les forger; et cependant chez un peuple aussi belliqueux, c'eût été là un métier profitable; mais ils étaient si peu experts en pareille matière que, dans les premières années du quinzième siècle, presque toutes leurs cottes d'armes, leurs lames et même les arcs et les flèches étaient de fabrique étrangère; la Flandre leur fournissait entièrement les fers et les pointes de ces armes (3).

as thay salbe requirt and chargit. » En 1688 même, nous voyons qu'on se plaint des incursions des Highlanders qui ont enlevé par force des femmes à Aberdeen ou dans le voisinage. *Records of the Synod of Aberdeen*, pag. 290. On trouvera d'autres récits détaillés de leurs méfaits aux seizième et dix-septième siècles dans Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. 1, pag. 133; Spalding, *Hist. of the Troubles*, t. 1, pag. 25, 217; *Extract from the Presbytery book of Strathbogie*, pag. 62-73.

(1) La raison même pour laquelle Perth cessa d'être la capitale de l'Écosse fut que « its vicinity to the Highlands » en faisait pour la royauté une résidence assez dangereuse. » Lawson, *Book of Perth*, pag. xxxi.

(2) A l'égard de l'emploi habituel du troc et du manque de métaux précieux en Ecosse, consultez *Spalding Club Miscellany*, t. IV, pag. LVII-LX. En 1492, la trésorerie d'Aberdeen fut obligée d'emprunter 4 liv. 16 scheil. Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. 1, pag. 61. Voyez aussi Sinclair, *Statistical Account of Scotland*, t. V, pag. 542. Tynes Moryson, qui se trouvait en Écosse à la fin du seizième siècle, dit : « The gentlemen reckon their revenues not by rents of money but by chauldrons of victuals. » Moryson, *Itinerary*. Lond., 1617, in-fol., part. III, pag. 155, livre rare et excessivement curieux, qu'on ferait bien de réimprimer. Cent ans après Moryson on remarque que, « in England, the rents are paid in money; in Scotland, they are, generally speaking, paid in kind, or victual as they call it. » De Foe, *Hist. of the Union*, pag. 130.

(3) Sous Jacques Ier (1424-1436), « it appears that armours, nay spears, and bows and arrows were chiefly imported... In particular, the heads of arrows and of spears seem to have been entirely imported from Flanders. » Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. 1, pag. 163. Nous voyons dans Rymer, *Fœdera*, qu'en 1368, deux Ecossais, ayant à vider un duel, firent venir leurs armures de Londres. Macpherson, *Annals of Commerce*, t. I, pag. 575.

Les Écossais s'adressaient aux artisans flamands pour tout ce qui avait rapport au train ordinaire d'une ferme, tels que chariots, voitures à bras etc., qu'en 1475, on importait régulièrement des Pays-Bas (1). Quant aux arts qui témoignent d'un certain degré de raffinement, ils leur étaient inconnus à cette époque, et le furent pendant longtemps encore (2). Jusqu'au dix-septième siècle, l'Écosse n'eut ni verrerie (3), ni savonnerie (4). Aux yeux des hautes classes mêmes, c'eût été une absurdité que d'avoir des fenêtres vitrées dans leurs misérables demeures (5); et comme ce n'étaient pas seule-

(1) *Bibel of English Policy*, livre qu'on suppose avoir été écrit sous le règne d'Édouard IV, nous apprend que « the Scotish imports from Flanders were mercery, but mere haberdas hery, cart-wheels and wheel-barrows. » Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 408. Nous lisons dans Mercer (*Hist. of Dumfermline*) que, au quinzième siècle, « even in the best parts of Scotland the inhabitants could not manufacture the most necessary articles. Flanders was the great mart in those times, and from Bruges chiefly, the Scots imported even horse-shoes, harness, saddles, bridles, cart-wheels and wheel-barrows, besides all their mercery and haberdas hery. »

(2) Pendant longtemps Aberdeen fut l'une des villes les plus riches, et, sous certains rapports, les plus avancées de l'Écosse. Cependant il appert des registres communaux d'Aberdeen que « in the beginning of the sixteenth century there was not a mechanic in the town capable to execute the ordinary repairs of a clock. » Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. I, pag. 99. A l'égard des horloges fabriquées en Écosse au milieu du seizième siècle, consultez l'ouvrage intéressant de M. Merley, *Life of Cardan*, t. II, pag. 128. Cardan se trouvait en Écosse en 1552.

(3) Vers 1619, sir George Hay « set up at the village of Wernyss, in Fife, a small glass-work, being the first known to have existed amongst us. » Chamber, *Annals*, t. I, pag. 506. Voyez aussi pag. 428.

(4) « Before this time, soap was imported into Scotland from foreign countries, chiefly from Flanders. » *Ibid.*, t. I, pag. 507. L'époque indiquée est 1619 ; c'est alors, dit-on, qu'une fabrique fut établie à Leith. On parle, à la date de 1650, dans Balfour (*Annales*, t. IV, pag. 68) des « sope-workes of Leith. »

(5) Ray, qui voyagea en Écosse vers 1661, dit : « In the best Scottish houses, even the king's palaces, the windows are not glazed throughout, but the upper part only ; the lower have two wooden shuts or folds to open at pleasure and admit tre fresh air. » . . . . . « The ordinary country-houses are pitiful cots, built of stone, and covered with turves, having in them but one room, many of them no chimneys, the windows very small holes and not glazed. » Ray, *Itineraries*. Lond., 1846, pag. 153, publiés par D. Lankester. « About 1752, the glass window was beginning to make its appearance in the small farm-houses. » Brown, *Hist. of Glasgow*, t. II, pag. 265.

ment leurs maisons qui se distinguaient par la saleté, mais aussi leurs personnes, le savon était un article trop peu demandé pour que personne fût tenté d'établir une savonnerie (1). Dans toutes ses autres parties, l'industrie n'était pas moins arriérée. Ce n'est qu'en 1620 que l'art de tanner les cuirs fut introduit en Écosse (2); et l'on pose en fait, (assertion qui paraît entièrement justifiée) que la première papeterie n'y fut créée que dans la seconde partie du dix-huitième siècle (3).

(1) En 1650, on dit au sujet des Écossais que « many of their common are so slottish that they do not wash their linen above once a month, nor their hands and faces above once a year. » Whitelock, *Memorials*. Lond., 1732, in-fol., pag 468. Un autre voyageur dit sept ou huit ans après : « The linen they supplied us with, were it not to boast of, was little or nothing different from those female complexions that never washed their faces to retain their christendom. » Franck, *Northern Memoirs*, édit. Édinb., 1821, pag 94 Un célèbre Écossais parle, en 1698, des habitudes de malpropreté de ses compatriotes; mais il nous en donne une raison assez grotesque, car, selon lui, ces habitudes venaient en grande partie de la position de la capitale : « As the happy situation of London has been the principal cause of the glory and riches of England, so the bad situation of Edinburgh has been one great occasion of the poverty and uncleanliness in which the greater part of the people of Scotland live. » *Second Discourse on the Affairs of Scotland*, dans Fletcher of Saltoun, *Political Works*. Glasgow, 1749, pag. 119. Un autre Ecossais, au nombre de ses réminiscences des premières années du dix-huitième siècle, compte celle-ci : « Table and body-linen were seldom shifted. » *Memoirs by Sir Archibald Grant of Monymusk*, *Spalding Club Miscellany*, t. II, pag. 100. Enfin nous avons la preuve certaine que dans quelques parties de l'Écosse, à la fin même du dix-huitième siècle, le peuple remplaçait le savon par un article trop dégoûtant pour qu'on le nomme. Consultez la lettre écrite par le révérend William Leslie à sir John Sinclair. Sinclair, *Statistical Account of Scotland*, t. IX, pag 177.

(2) Chamber, *Annals*, t. I, pag. 512.

(3) Une papeterie fut établie près d'Édimbourg en 1675; mais « there is reason to conclude this paper-mill was not continued, and that paper-making was not successfully introduced into Scotland till the middle of the succeeding century. « Chamber, *Annals*, t. II, pag. 399. J'ai eu tellement de preuves de l'extrême exactitude de ce précieux ouvrage, que j'hésiterais à douter de ce que peut affirmer M. Chamber, surtout lorsque (et c'est ici le cas) je ne puis m'en rapporter qu'à ma mémoire. Mais il me semble avoir trouvé quelque part la preuve qu'on réussit à fabriquer du papier en Écosse à la fin du dix-septième siècle, bien que je ne puisse me rappeler les passages. Cependant Arnot, dans son *Hist. of Edinburgh*, pag. 599, dit : « About forty years ago, printing or writing paper began to be manufactured in Scotland Before that, papers were imported from Holland, or brought from England. » L'ouvrage d'Arnot ayant paru en 1788, cette assertion coïncide avec celle de M. Chamber. Ajoutons

Au milieu de cette stagnation générale, les villes les plus florissantes, on le supposera facilement, ne contenaient qu'une population clair-semée. En effet, les hommes avaient si peu d'occupations, qu'ils eussent été réduits à la famine, s'ils s'étaient agglomérés en grand nombre. Glascow, l'une des plus anciennes cités de l'Écosse fut fondée, dit-on, vers le sixième siècle (1). Quoi qu'il en soit, au douxième siècle, c'était un centre riche et prospère, jouissant du privilége de tenir foire et marché (2). Elle possédait une administration municipale, dirigée par des prévôts et baillis revêtus de pleins pouvoirs, indépendants de l'évêque et possédant un sceau particulier (3). Eh bien, malgré tout, cette fameuse ville elle-même n'eut aucun espèce de commerce avant le quinzième siècle : ce n'est qu'à partir de cette époque que ses habitants apprêtent le saumon pour l'exporter (4) : hors cette industrie, Glascow était inhabile à rien entreprendre. Aussi n'est-il pas surprenant de trouver que, au milieu même du quinzième siècle, sa population tout entière ne dépassait pas quinze cents

qu'à la fin du dix-huitième siècle, il y avait « two paper-mills near Perth » (Heron, *Journey through Scotland*. Perth, 1799, t. I, pag. 117), et que, en 1751 et 1763, les deux premières papeteries furent établies au nord du Forth. Sinclair, *Statistical Account of Scotland*, t. IX, pag. 593 t. XVI, pag. 373. Consultez également Lettice, *Letters from Scotland in 1792*, pag. 420.

(1) « This city was founded about the sixth century. » M'Ure, *Hist. of Glasgow*, pag. 120. Consultez aussi Denholm, *Hist. of Glasgow*, pag. 2.

(2) En 1172, Glascow reçut la permission d'établir un marché, et en 1190 de tenir une foire. Voyez les chartes, appendice, Gibson, *Hist. of Glasgow*, pag. 299, 302.

(3) « By the sale of land made by Robert de Mythynghy to Mr. Reginald de Irewyne, a. d. 1268, it is evident that the town was then governed by provosts, aldermen, or wardens, and baillies, who seem to have been independent of the bishop, and were possessed of a common seal, distinct from the one made use of by the bishop and chapter. » Gibson, *Hist. of Glasgow*, pag. 72.

(4) « A Mr. William Elphinston is made mention of as the first promoter of trade in Glasgow, so early as the year 1420: the trade which he promoted was, in all probability, the curing and exporting of salmon. » Gibson, *Hist. of Glasgow*, pag. 203. Consultez également M'Ure, *Hist. of Glasgow*, pag. 93.

âmes, dont la richesse consistait en menu bétail et en quelques arpents de terre mal cultivées (1).

A une époque encore plus récente, nous trouvons d'autres villes qui, malgré la célébrité attachée à leurs noms, sont tout aussi arriérées : Dunfermline, par exemple, féconde en souvenirs historiques, résidence favorite des rois d'Écosse et où siégèrent mains parlements écossais (2). Voilà, à première vue, des événements propres donner de la célébrité à une ville: mais cette illusion s'évanouit, dès que nous pénétrons plus attentivement jusqu'au fond des choses. Cette ville où se produisirent tous ces événements que fut-elle? Malgré l'éclat de la royauté et du sénat, Dunfermline qui, à la fin du treizième siècle, n'était encore qu'un pauvre village, un amas de huttes en bois (3), avait fait si peu de progrès, qu'au commencement du dix-septième siècle, sa population tout entière, y compris celle de ses misérables faubourgs, ne dépassait pas mille âmes (4), chiffre considérable, néanmoins, pour une ville d'Écosse. A la même époque, nous dit-on, Greenock était un village consistant en une seule rangée de cabanes, occupées par de pauvres pêcheurs (5).

(1) Gibson (*Hist. of Glasgow*, pag. 74), tout en désirant donner un aperçu favorable de la condition primitive de sa ville natale, dit que, en 1450, les habitants « might perhaps amount to fifteen hundred, » et que « their wealth consisted in a few borrow-roods very ill-cultivated, and in some small cattle, which fed on their commons. »

(2) « Dunfermline continued to be a favourite royal residence as long as the Scottish dynasty existed. Charles I was born here; as also his sister Elizabeth afterwards Queen of Bohemia, from whom her present Majesty is descended; and Charles II paid a visit to this ancient seat of royalty in 1650. The Scottish parliament was often held in it. » M'Culloch, *Geographical Dictionary*. Lond., 1849, t. I, pag. 723. Consultez Mercer, *Hist. of Dunfermline*, 1828, pag. 56, 58, et Chalmers, *Hist. of Dunfermline*, 1844, pag. 264.

(3) En 1385, c'était « only a sorry wooden village, belonging to the monastery. » Mercer, *Hist. of Dunfermline*, pag. 62.

(4) « Ms. Annals. » Chalmers, *Hist. of Dunfermline*, pag. 327. Nous lisons, à la date de 1624, dans Balfour (*Annals*, édit. 1825, t. II, pag. 99) : « The quholl bodey of the towne, which did consist of 120 tenements, and 287 families, was brunt and consomed. »

(5) « Greenock, which is now one of the largest shipping towns in Scotland, was, in the

Kilmarnock, aujourd'hui grand centre d'industrie et de richesses, contenait, en 1668, de cinq à six cents habitants (1). A prendre même une date plus rapprochée, Paisley, en 1700, possédait une population, qui, d'après les plus hautes estimations, ne montait pas à trois mille personnes (2).

Aberdeen, la métropole du Nord, était considérée comme l'une des villes les plus influentes, et pendant le moyen âge, son pouvoir et son importance n'excitèrent pas peu d'envie. Mais pouvoir et importance sont deux mots qui, comme tous autres, sont relatifs et signifient des choses différentes à des périodes différentes. Certes, la grandeur de cette cité ne nous éblouira pas, quand nous saurons que, d'après des calculs basés sur ses registres de décès, elle ne possédait, en 1572, que deux mille neuf cents habitants environ (3). Voilà un fait qui aidera à dissiper plus d'une de ces idées vagues qu'on se fait des anciennes villes de

end of the sixteenth century, a mean fishing village, consisting of a single row of thatched cottages, which was inhabited by poor fishermen. » Chalmers, *Caledonia*, 1824, in-4°, t. III, pag. 806.

(1) En mai 1668, Kilmarnock fut brûlé, et « the event is chiefly worthy of notice as marking the smallness of Kilmarnock in those days, when, as yet, there was no such thing as manufacturing industry in the country. A hundred and twenty families speaks to a population of between five and six hundred. » Chamber, *Annals*, t. II, pag. 320. En 1658, un témoin oculaire donne la description suivante de leurs maisons : « Little better than huts. » Franck, *Northern Memoirs*, pag. 101.

(2) « Betwixt two and three thousand souls. » Denholm, *Hist. of Glasgow*, pag. 542.

(3) A la date de 1572, les registres d'Aberdeen accusent 72 morts dans l'année. Une mortalité de 1 sur 40 serait une supposition excessive, à considérer les habitudes du peuple à cette époque. Cependant, en supposant que la moyenne fût de 1 sur 40, cela nous donnerait pour la population un chiffre de 2,880, et si, comme je n'en doute pas, les décès étaient plus élevés, naturellement la population devait être moindre. Kennedy, dans son ouvrage plein de valeur, mais où la pénétration fait défaut, suppose que « one fiftieth part of the inhabitants died annually, » quoiqu'il soit certain qu'il n'existait pas de ville en Europe où un résultat aussi favorable se produisît. D'après cette hypothèse, que contredisent tous les témoignages de la statistique parvenue jusqu'à nous, le chiffre serait de 72 × 50 = 3,600. Consultez Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. I, pag. 103.

l'Écosse, surtout si nous ne perdons pas de vue qu'il se rapporte à une date où, l'anarchie du moyen âge ayant disparu, Aberdeen se relevait depuis quelque temps. Cette cité, si, toutefois, un aussi mince assemblage de citoyens mérite le nom de cité, n'en était pas moins l'une des plus peuplées de l'Écosse. Depuis le treizième siècle jusqu'à la fin du quatorzième, on ne trouve ailleurs une telle agglomération d'Écossais, si ce n'est à Perth, Édimbourg, et peut-être bien à saint Andrews (1). A l'égard de cette dernière ville, je n'ai pu recueillir de détails précis (2); quant à Perth et Édimbourg, nous avons des données plus certaines. Longtemps capitale de l'Écosse, Perth, même après avoir perdu cette prééminence, fut regardée comme la seconde cité du royaume (3). Ses richesses, prétendait-on, étaient surprenantes; et tout bon Écossais s'enorgueillissait de Perth, comme l'une des principales merveilles du pays (4). Cepeu-

(1) « St. Andrews, Perth and Aberdeen appear to have been the three most populous cities before the Reformation. » Lawson, *Roman Catholic Church in Scotland*, 1836, pag. 26. On retrouve la même assertion dans Lyon, *Hist. of St. Andrews*, t. I, pag. 2. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs ne paraissent avoir fait grandes recherches sur ce sujet; autrement ils n'auraient pas été supposer qu'Aberdeen était plus grande qu'Édimbourg.

(2) J'ai parcouru attentivement les deux histoires de Saint-Andrews par le docteur Grierson et par M. Lyon, mais je n'y ai rien trouvé qui pût me renseigner d'une manière certaine sur l'histoire primitive de cette cité. L'ouvrage de M. Lyon, qui est en deux gros volumes, est des plus superficiels, même eu égard à une histoire locale, ce qui n'est pas peu dire.

(3) « Of the thirteen Parliaments held in the reign of king James I, eleven were held at Perth, one at Stirling, and one at Edinburgh. The national councils of the Scottish clergy were held there uniformly till 1459. Though losing its preeminence by the selection of Edinburgh as a capital, Perth has uniformly and constantly maintained the second place in the order of burghs, and its right to do so has been repeatedly and solemnly acknowledged. » Penny, *Traditions of Perth*, pag. 231. Voyez aussi pag. 305. Il paraîtrait aussi, d'après ce que nous dit Froissart, qu'Édimbourg était considérée comme la capitale dans la dernière partie du quatorzième siècle.

(4) Je trouve un exemple des éloges décernés à Perth ailleurs même que chez les Écos-

dant, d'après le calcul fait récemment par un juge très compétent en pareille matière, sa population, en 1585, restait au dessous de neuf mille âmes (1). Voilà qui surprendra plus d'un lecteur; quoique, à considérer l'état de la société à cette époque, ce n'est pas de ce que ce chiffre fût si bas qu'il faut s'étonner, mais bien de ce qu'il fût si haut. Car Édimbourg même malgré les fonctionnaires et les nombreux intrigants qui voltigent sans cesse autour des cours, ne contenait pas, à la fin de quatorzième siècle, plus de seize mille habitants (2). Un chroniqueur contemporain nous donne une description de la condition générale de ses citoyens. Froissart, qui visita l'Écosse, et rapporte ce qu'il a vu aussi bien que ce qu'il a entendu dire, nous fait un tableau lamentable de l'état des choses. Les habitations, à Édimbourg, étaient de simples huttes, mélange de chaume et de ramée, masures si légèrement construites, que l'une d'elles venait-elle à être détruite, on ne mettait que trois jours à la refaire. Quant au peuple qui s'abritait dans ces misérables repaires, Froissart, qui n'est pas coutumier du fait d'exagération, nous assure

sais, Alexandre Nechaus : « Takes notice of Perth in the following distich, quoted in Camden's Britannia :

» Transis ample Tai, per rura, per oppida, per Perth :
Regnum sustentant illius urbis opes. »

Thus Englished in Bishop Gibson's Translation of Camden's Book :

« Great Tay, through Perth, through towns, through country flies :
Perth the whole kingdom with her wealth supplies. »
(Sinclair, *Scotland*, t. XVIII, pag. 514.)

(1) « 1,427 × 6 = 8,562, the computed population in 1584 and 1585, exclusive of the extraordinary mortality caused by the plague. » Chamber, *Annals of Scotland*, 1858, t. I, pag. 158.

(2) « The inhabitants of the capital, in the reign of Robert II, hardly exceeded sixteen thousand. » Pinkerton. *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 152.

que les Français, s'ils ne l'avaient pas vu, n'auraient voulu croire que semblable dénûment pût exister : ce fut la première fois, ajoute-t-il, que ses compatriotes comprirent ce qu'était la véritable pauvreté (1).

Depuis cette époque, nul doute qu'il ne se soit produit des améliorations considérables : mais combien elles étaient lentes! ainsi, à la fin même du seizième siècle, on ne trouvait aucun habile artisan ; tout honnête métier était universellement dédaigné (2). Est-il donc surprenant que ces citoyens pauvres,

(1) Lorsque les Français arrivèrent à Édimbourg, les Écossais s'écrièrent : « Quel diable les a mandés? Ne savons-nous pas bien faire notre guerre sans eux aux Anglois? Nous ne ferons jà bonne besogne tant comme ils soient avec nous. On leur dise que ils s'en revoisent, et que nous sommes gens asses en Escosse pour parmaintenir notre guerre, et que point nous ne voulons leur compagnie. Ils ne nous entendent point, ni nous eux; nous ne savons parler ensemble ; ils auront tantôt riflé et mangé tout ce qui est en ce pays : ils nous feront plus de contraires, de dépits et de dommages, si nous les laissons convenir, que les Anglois ne feroient si ils s'étoient embattus entre nous sans ardoir. Et si les Anglois ardent nos maisons, que peut-il chaloir? Nous les aurons tantôt refaites à bon marché, nous n'y mettons au refaire que trois jours, mais que nous ayons quatre ou six estaches et de la ramée pour lier par dessus. » — « Ainsi disoient les escots en Escosse à la venue des seigneurs de France. » . . . . . « Et quand les Anglois y chevauchent ou que ils y vont, ainsi que ils y ont été plusieurs fois, il convient que leurs pourvéances, si ils veulent vivre, les suivent toujours au dos ; car on ne trouve rien sur le pays : à grand'peine y recuevre l'en du fer pour ferrer les chevaux, ni du cuir pour faire harnois, selles ni brides. Les choses toutes faites leur viennent par mer de Flandre, et quand cela leur fait défaut, ils n'ont nulle chose. Quand ces barons et ces chevaliers de France qui avoient appris ces beaux hôtels à trouver, ces salles parées, ces chasteaux et ces bons mols lits pour reposer, se virent et trouvèrent en celle povreté, si commencèrent à rire et à dire : « En quel pays nous a ci amenés l'amiral? Nous ne sçûmes oncques que ce fût de povreté ni de dureté fors maintenant. » Froissart, *Croniques*. Paris, 1835, édit. Buchon, t. II, pag. 314, 315. « The hovels of the common people were slight erections of turf, or twigs, which, as they were often laid waste by war, were built merely for temporary accommodation. Their towns consisted chiefly of wooden cottages. » . . . . . « Even as late as 1600, the houses of Edinburgh were chiefly built of wood. » Chalmers, *Caledonia*, t. 1, pag. 802. Nous lisons dans un autre récit écrit en 1670 : « The houses of the commonalty are very mean, mud-wall and thatch, the best : but the poorer sort live in such miserable huts as never ye beheld. » . . . . . « In some parts, where turf is plentiful, they build up little cabbins thereof, with arched roofs of turf, without a stick of timber in it ; when the house is dry enough to burn, it serves them for fuel, and they remove to another. » *Harleian Miscellany*, 1810, in-4°, t. VI, pag. 139.

(2) « Our manufactures were carried on by the meanest of the people, who had small stocks, and were of no reputation. These were, for the most part, workmen for home-

malheureux et ignorants, allassent souvent acheter la protection de quelque puissant seigneur, en retour de l'abandon de l'étroite indépendance qu'ils eussent pu conserver (1)? Peu de villes osaient choisir leur premier magistrat parmi le peuple : l'habitude était de conférer à un seigneur du voisinage l'autorité de prévôt ou de bailli (2). Il arriva même souvent que ces fonctions devenaient héréditaires, et qu'on les

consumpt, such as masons, house-carpenters, armourers, blacksmiths, taylors, shoemakers, and the like. Our weavers were few in number, and in the greatest contempt, as their employments were more sedentary, and themselves reckoned less fit for war, in which all were obliged to serve, when the exigencies of the country demanded their attendance. » *The Interest of Scotland considered*. Édinb., 1733, pag. 82. Pinkerton (*Hist. of Scotland*, t. II, pag. 392), s'appuyant sur le manuscrit de Sloane, dit : « The author of an interesting memoir concerning the state of Scotland about 1590, observes, that the husbandmen were a kind of slaves, only holding their lands from year to year; that the nobility being too numerous for the extent of the country, there arose to great an inequality of rank and revenue; and there was no middle station between a proud landholder and those who, having no property to lose, were ready for any tumult. A rich yeomanry, numerous merchants and tradesmen of property, and all the denominations of the middle class, so important in a flourishing society, were long to be confined to England. » Treize ans plus tard, les manufactures de l'Écosse « were confined to a few of the coarsest nature, without which the poorest nations are unable to subsist. » Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 7.

(1) Ainsi, par exemple, « the town of Dunbar naturally grew up under the shelter of the castle of the same name. « . . . . . « Dunbar became the town, in demesn, of the successive Earls of Dunbar and March, partaking of their influences, whether unfortunate or happy. » Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 416. « But when the regal government became at any time feeble, these towns, unequal to their own protection, placed themselves under the shelter of the most powerful lord in their neighbourhood. Thus, the town of Elgyn found it necessary, at various periods between the years 1389 and 1452, to accept of many charters of protection, and discharges of taxes, from the Earls of Muray, who held it in some species of vassalage. » Sinclair, *Scotland*, t. V, pag. 3. Consultez Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 396, et deux lettres écrites en 1543 et 1544 par les magistrats d'Aberdeen au comte de Huntly et reproduites dans *Council Register of Aberdeen*, t. I, pag. 190, 204. Ils lui disent : « Ye haf our band as protectour to Russ. »

(2) Tytler, *History of Scotland*, t. IV, pag. 131, 225, ainsi que Pinkerton, *History of Scotland*, t. II, pag. 179. Parfois les nobles ne laissèrent pas même aux citoyens l'apparence de liberté des élections : ils les décidaient par le sort des armes. Nous en trouvons un exemple dans ce qui arriva à Perth en 1544 : « Where a claim for the office of provost was decided by arms, between lord Ruthwen on the one side, supported by a numerous train of his vassals, and lord Gray, with norman Leslie master of Rothes, and charteris of kinfauns, on the other. » Tytler, t. IV, pag. 323.

regardait comme le droit consacré de quelque famille aristocratique (1). Devant le chef de cette famille, tout cédait : son autorité était si incontestable, qu'une insulte faite à l'un de ses partisans était punie, comme si elle eût été faite au seigneur même (2). Les bourgeois, députés au parlement, étaient sous l'entière dépendance du noble gouverneur de la ville. Jusqu'à une époque très récente, il n'y eut pas en Écosse de représentation véritablement populaire. Les prétendus représentants devaient voter suivant le mot d'ordre; par le fait, ils n'étaient que les délégués de l'aristocratie; et, comme ils ne formaient pas une chambre à part, ils siégeaient et délibéraient sous les yeux de leurs maîtres puissants, qui ne se gênaient point pour les violenter (3).

(1) On trouvera des exemples de cette coutume dans Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. II, pag. 230; Brown, *Hist. of Glasgow*, t. II, pag. 154 Denholm, *Hist. of Glasgow*, pag. 249; Mercer, *Hist. of Dunfermline*, pag. 83.

(2) « An injury inflicted on the « man » of a nobleman was resented as much as if he himself had been the injured party. » *Preface to the Council Register of Aberdeen*, t. X, pag. XII.

(3) Voyez dans Macaulay, *Hist. of England*, t. I, pag. 93, une description très pittoresque de l'Écosse en 1639 : « The Parliament of the northern kingdom was a very different body from that which bore the same name in England. » . . . . . « The three estates sat in one house. The commissioners of the burghs were considered merely as retainers of the great nobles. » etc. Considérons une époque plus rapprochée : lord Cockburn nous dépeint sous de sombres couleurs la situation de l'Écosse en 1794, année où Jeffrey débuta au barreau : « There was then, in this country, no popular representation, no emancipated burghs, no effective rival of the established church, no independent press, no free public meetings, and no better trial by jury, even in political cases (except high treason), than what was consistent with the circumstances, that the jurors were not sent into court under any impartial rule, and that, when in court, those who were to try the case were named by the presiding judge. The Scotch representatives were only forty-five, of whom thirty were elected for counties, and fifteen for towns. Both from its price and its nature (being enveloped in feudal and technical absurdities) the elective franchise in counties, where alone it existed, was far above the reach of the whole lower, and of a great majority of the middle, and of many even of the higher, ranks. There were probably not above 1,500 or 2,000 county electors in all Scotland; a body not too large to be held, hope included, in government's hands. The return, therefore of a single opposition member was never to be expected. » . . . . . « Of the fifteen town members, Edinburgh returned one. The other fourteen were produced by clusters of four or five unconnected burghs electing each one delegate, and

Dans ces circonstances, comment la couronne eût-elle pu raisonnablement compter sur l'appui d'une classe qui n'avait par elle-même aucune influence et dont les priviléges restreints ne subsistaient que parce qu'on voulait bien les tolérer? Cependant, il y avait une autre classe excessivement puissante, vers laquelle les rois d'Écosse se retournèrent naturellement; je veux dire, le clergé : intéressées toutes deux à rabaisser la noblesse, l'Église et la royauté firent cause commune contre l'aristocratie. Pendant un espace de temps considérable, disons mieux, jusque dans la seconde partie du seizième siècle, les rois, presque sans exception, favorisèrent le clergé en augmentant ses priviléges par tous les moyens possibles. La réforme vint dissoudre cette alliance pour faire surgir de nouvelles combinaisons que j'indiquerai tout à l'heure. Mais, tant qu'elle dura, cette alliance fut très utile au clergé, par cela même qu'elle revêtissait ses prétentions d'une sanction légitime et le faisait ressortir comme le pilier de l'ordre, le support du gouvernement régulier. Après tout, le résultat prouva clairement que les seigneurs pouvaient faire mieux encore que de contre-balancer la ligue formée contre eux. En effet, à considérer leur énorme pou-

these four or five delegates electing the representative. Whatever this system may have been originally, it had grown, in reference to the people, into as complete a mockery as if it had been invented for their degradation. The people had nothing to do with it. It was all managed by town-councils, of never more than thirty-three members; and every town-council was self-elected, and consequently perpetuated its own interests. The election of either the town or the county member was a matter of such utter indifference to the people, that they often only knew of it by the ringing of a bell, or by seeing it mentioned next day in a newspaper; for the farce was generally performed in an apartment from which, if convenient, the public could be excluded, and never in the open air. » Cockburn, *Life of Jeffrey*. Édimb., 1852, t. I, pag. 74-76. Relativement aux phases de la représentation parlementaire en Écosse depuis l'époque décrite par lord Cockburn jusqu'au Reform-Bill, consultez Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, pag. 275, 276, ainsi que Moore, *Memoirs*. Lond., 1853-1854, publiés sous la direction de lord John Russell, t. IV, pag. 268; t. VI, pag. 153, 154.

voir, on ne peut que s'étonner que le clergé ait prolongé aussi longtemps la lutte (car il ne finit par avoir le dessous qu'en 1560). Que les hostilités aient été si acharnées, qu'elles se soient maintenues durant une période aussi considérable, voilà ce à quoi, en se plaçant à un point de vue restreint, l'on n'eût pu s'attendre. Je vais essayer d'en donner la raison; et je réussirai, je l'espère, à démontrer qu'en Écosse cette immense influence des classes théocratiques est due à un long enchaînement de causes générales qui leur permirent non seulement de tenir tête à l'aristocratie la plus puissante de l'Europe, mais encore, après avoir paru à jamais terrassées, de se relever aussi fortes et vigoureuses qu'auparavant pour exercer, en qualité de pasteurs protestants, une action qui ne le cède en rien à celle qu'ils exercèrent comme prêtres catholiques.

De tous les pays protestants, l'Écosse est sans conteste celui où le cours des choses a le plus longuement et le plus grandement aidé aux intérêts de la superstition. Nous redirons plus tard comment ces intérêts furent appuyés durant les dix-septième et dix-huitième siècles. Quant à présent, nous nous proposons d'examiner les causes de leur premier développement et de faire voir comment ils se rattachèrent non seulement à la réforme, mais aussi revêtirent ce grand événement de certaines particularités extrêmement remarquables et qui sont diamétralement opposées à ce qui se passa en Angleterre.

Si le lecteur n'a pas perdu de vue ce que j'ai établi ailleurs, il se rappellera que les deux sources principales de la superstition sont l'ignorance et le danger, l'ignorance qui empêche l'homme de se rendre compte des causes naturelles, et le danger qui le conduit à reporter ces causes à

des causes surnaturelles. Or, pour exprimer cette proposition en d'autres termes, le sentiment de vénération qui, sous l'un de ses aspects, prend la forme de la superstition, est le produit de la surprise et de la crainte; or il est évident que la surprise se relie à l'ignorance et la crainte au danger (1). C'est pour cela que tout ce qui, en n'importe quel pays, augmente la somme totale de l'étonnement, ou la somme totale du péril, a une tendance directe à accroître la somme totale dela superstition et, par conséquent, à affermir l'autorité du sacerdoce.

Appliquons ces principes à l'Écosse, et nous pourrons éclaircir plusieurs points de son histoire. En premier lieu, sa configuration présente un contraste marqué avec celle de l'Angleterre : là, les divers aspects de la nature sont plus susceptibles d'engendrer chez un peuple ignorant des superstitions puissantes et durables. Des orages, d'épais rideaux de vapeurs, un ciel noir que vient souvent sillonner l'éclair, le tonnerre roulant son grondement de montagne en montagne et frappant tous les échos, les tempêtes dangereuses, les vents déchaînés qui soulèvent les lacs innombrables dont le pays est parsemé, le torrent impétueux qui précipite ses eaux sur le chemin du voyageur et l'empêche d'avancer, combien tout cela diffère étrangement de ces phénomènes plus simples, plus tranquilles, au milieu desquels le peuple anglais a développé sa prospérité et bâti ses

(1) Il faut distinguer entre surprise et admiration; la première est le produit de l'ignorance, la seconde des lumières. L'ignorance s'émerveille devant les prétendues irrégularités de la nature; la science admire sa régularité. Les premiers écrivains se sont rarement attachés à cette distinction, parce qu'ils se laissaient surprendre par l'étymologie du mot *admiration*. Sauf en jurisprudence, les Romains ne pénétrèrent jamais jusqu'au fond des choses, et l'emploi erroné que ces penseurs superficiels firent de *admirari* engendra cette erreur si commune parmi nos vieux écrivains, à savoir « j'admire » au lieu de « I wonder. »

superbes cités. Ces particularités ont affecté jusqu'à la croyance en la sorcellerie, l'une des plus sombres superstitions qui aient jamais défiguré l'esprit humain : et l'on a fort bien observé que tandis que, d'après la version anglaise, la sorcière était un être affreux, décrépit, rabougri, esclave plutôt que maîtresse des démons qui l'obsédaient, en Écosse, elle s'élevait à la dignité de puissante enchanteresse qui, dominant l'esprit malin et le forçant d'exécuter ses ordres, répandait parmi le peuple une terreur beaucoup plus profonde et plus continue (1).

(1) « Our Scottish witch is a far more frightful being than her supernatural coadjutor on the south side of the Tweed. She sometimes seems to rise from the proper sphere of the witch, who is only the slave, into that of the sorcerer, who is master of the demon. » . . . « In a people, so far behind their neighbours in domestic organization, poor and hardy, inhabiting a country of mountains, torrents, and rocks, where cultivation was scanty, accustomed to gloomy mists and wild storms, every impression must necessarily assume a corresponding character. Superstitions, like funguses and vermin, are existences peculiar to the spot where they appear, and are governed by its physical accidents. » . . . . . « And thus it is that the indications of witchcraft in Scotland are as different from those of the superstition which in England receives the same name, as the Grampian Mountains from Shooter's Hill or Kennington Common. » Burton, *Criminal Trials in Scotland*, t. i, pag. 240, 243. Voilà qui est admirablement dit, on ne saurait rien y ajouter. Dans Brown, *Hist. of the Highlands*, t. i, pag. 106, et dans Sinclair, *Scotland*, t. IV, pag. 560, il est également traité, mais avec moins de talent, des rapports entre les superstitions des Écossais et les aspects de la nature dans leur pays. Dans Hume, *Commentaries on the laws of Scotland*, nous trouvons un passage intéressant sur les hautes prétentions de la sorcellerie écossaise, qui ne se ravala jamais comme dans les autres pays à l'état de simple duperie, mais se produisit toujours comme une foi opiniâtre et profondément enracinée. « For among the many trials for witchcraft which fill the record, I have not observed that there is even one which proceeds upon the notion of a vain or cheating art, falsely used by an impostor to deceive the weak and credulous. » On recueillera d'autres détails sur la sorcellerie en Écosse dans les ouvrages suivants : Mackensie, *Criminal Laws of Scotland* (1699), pag. 42, 56; *Correspond. of Mrs. Grant of Laggan*, t. iii, pag. 186, 187. Southey, *Life of Bell*, t. i, pag. 52; Vernon, *Correspondence*, t. II, pag. 304; Weld, *Hist. of the Royal Society*, t. I, pag. 89. *Letters from a gentleman in the North of Scotland*, t. i, pag. 220, 221; *The Spottiswoode Miscellany*, t. II, pag. 41; Lyon, *Hist. of St-Andrews*, t. II, pag. 56, 57. Il est à peine nécessaire de faire allusion à l'ouvrage de Jacques Ier et à celui de sir Walter Scott, puisqu'ils sont connus de tous ceux que l'histoire de la sorcellerie intéresse : cependant Pitcairn, *Criminal Trials*, quoiqu'on le lise moins, est un livre plus précieux, en ce qu'il contient tous les matériaux nécessaires pour étudier cette forme de la superstition des Écossais.

Les guerres perpétuelles et sanglantes qui désolèrent l'Ecosse, et surtout les ravages cruels des Anglais au quatorzième siècle, entraînèrent de semblables résultats. Partout où la religion prédomine, l'influence de ses ministres est invariablement raffermie par une guerre longue et dangereuse, dont les incertitudes troublent les esprits et les poussent, lorsque les ressources naturelles viennent à manquer, à en appeler au surnaturel : que Dieu les aide, disent-ils! Alors l'importance du clergé s'agrandit; jamais les églises n'ont vu tant de fidèles se presser dans leurs asiles; enfin le prêtre, se représentant comme l'interprète des volontés divines, élève la voix : qu'on écoute le prophète! il console le peuple des pertes qu'il a subies dans une juste cause, ou bien il lui annonce que ces pertes sont la punition de ses péchés; Dieu l'avertit qu'il n'a pas été suffisamment attentif à ses devoirs religieux, en d'autres termes, qu'il a négligé les rites et les cérémonies, où le prêtre lui-même a un intérêt personnel.

Est-il donc étonnant que le quatorzième siècle qui vit les souffrances de l'Ecosse portées à leur comble, fût aussi l'âge d'or du clergé? Si bien que, au fur et à mesure que le pays s'appauvrissait, les classes théocratiques devinrent en proportion plus riches que le reste de la nation. Même au quinzième siècle, et dans la première partie du seizième, au moment où l'industrie commençait à prendre un certain essor, malgré la condition améliorée des classes séculières, nous dit-on, leurs richesses réunies, y compris les biens de tous les ordres, égalaient à peine les richesses de l'Église (1).

(1) Pinkerton (*Hist. of Scotland*, t. I, pag. 414) dit que sous Jacques II et Jacques III : « The wealth of the Church was at least equivalent to that of all the lay interest. » So

Si donc le clergé fut aussi rapace et aussi prospère dans une époque jouissant d'une sécurité relative, que dût-ce être dans ces temps antérieurs où les dangers étant beaucoup plus imminents? Il n'était presque personne qui, avant la mort, ne fît quelque donation à l'Église, chacun voulant témoigner son respect envers des personnages qui en savaient plus que leur prochain et qui, par leurs prières, pouvaient détourner le mal présent ou assurer la félicité future? Certes, le clergé dut moissonner à pleines mains (1).

Autre conséquence de ces guerres prolongées : le nombre de gens qui embrassaient la carrière ecclésiastique était disproportionné à celui de la population ; pourquoi? Parce que l'Église seule offrait quelque chance de sécurité ; les monastères en particulier regorgeaient de profès qui espéraient par là, quoique souvent en vain, être à l'abri des pil-

reporter aussi à *Life of Spottiswoode*, pag. 53, t. 1, *History of the Church of Scotland*. « The numerous devices employed by ecclesiastics, both secular and regular, for enriching the several Foundations to which they were attached, had transferred into their hands more than half of the territorial property of Scotland, or of its annual produce. » En ce qui touche à la première partie du seizième siècle, un auteur très compétent établit que quelque temps avant la Réforme, « the full half of the wealth of the nation belonged to the clergy. » M'Crie, *Life of Knox*, pag. 10. Nous lisons dans un autre ouvrage : « If we take into account the annual value of all these abbeys and monasteries, in conjunction with the bishoprics, it will appear at once that the Scottish Catholic hierarchy was more munificently endowed, considering the extent and resources of the kingdom, than it was in any other country in Europe. » Lawson, *Roman Catholic Church in Scotland*, pag. 22. Consultez aussi, pour les revenus de l'épiscopat écossais qui, eu égard à la pauvreté du pays, étaient vraiment énormes, Lyon, *Hist. of St Andrews*, t. I, pag. 97, 125.

(1) « They could employ all the motives of fear and of hope, of terror and of consolation, which operate most powerfully on the human mind. They haunted the weak and the credulous; they besieged the beds of the sick and of the dying; they suffered few to go out of the world without leaving marks of their liberality to the Church, and taught them to compound with the almighty for their sins, by bestowing riches upon those who called themselves his servants. » *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 89 Robertson, *Works*. Il est intéressant d'observer l'ardeur que met chaque clergé à exposer les artifices des autres clergés. En rapprochant ces diverses assertions, nous autres, gens séculiers, nous pouvons nous faire une idée du système théocratique dans son ensemble.

lages et des massacres qui désolaient l'Écosse. Lorsque, au quinzième siècle, le pays commença à panser ses plaies, tout commerce, toute industrie faisant défaut, l'Église fut le meillenr chemin de la richesse (1); aussi les gens paisibles allèrent-ils dans son sein chercher la sécurité, et les ambitieux les moyens les plus sûrs d'arriver aux honneurs.

Ainsi ce fut à l'absence de grandes cités, au manque d'indnstrie qui le distingue, que le clergé dut les nombrenses recrues qui vinrent grossir ses rangs, plus serrés qu'ils n'eussent été dans d'autres circonstances : et ce qu'il y a de très remarqnable, c'est que ce n'est pas seulement son nombre qui s'en accrut, mais aussi les dispositions du penple à se soumettre à ses pasteurs. De sa nature, et par suite des incidents de sa vie de chaque jour, le laboureur est plns superstitieux que l'artisan industriel, par la raison qu'il a à faire à des forces plus mystérieuses, c'est à dire plus difficiles à généraliser et à prévoir (2). C'est pourquoi, eu général, les habitants des régions agricoles montrent plus de respect envers les doctrines de leur clergé que les habitants des districts manufacturiers. L'agrandissement des cités a donc été l'une des causes principales de l'abaissement du pouvoir ecclésiastique : or, entre autres circonstances, ce fait même, que jusqu'au dix-huitième siècle l'Écosse ne posséda aucune ville qui méritât le nom de cité, nous explique la force des superstitions en Écosse et l'inflnence extraordinaire du clergé écossais.

A ces causes il fait en ajouter une très importante. La configuration du pays, la faiblesse de la royauté, la néces-

(1) Pinkerton fait observer, à la date de 1514, que « ecclesiastical dignities presented almost the only path to eminence. » *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 123.
(2) Voy. t. Ier.

sité d'être sans cesse sous les armes pour repousser les invasions de l'étranger, tout cela réuni contribua à développer ces habitudes de rapine inhérentes à toute société primitive: c'est dire que l'ignorance régna en souveraine. Pas d'étude, nulles connaissances, jusqu'au quinzième siècle, pas d'université! la première remonte à 1412, elle fut fondée à Saint-Andrews (1). Quand ils ne guerroyaient pas contre l'ennemi, les nobles consacraient leurs loisirs à se pourfendre les uns les autres et à se voler réciproquement leur bétail (2). Leur ignorance était si profonde, qu'à la fin du quatorzième siècle, nous dit-on, l'on ne pouvait trouver un seul baron écossais qui sût signer (3). Comme il n'y avait rien qui approchât

(1) Arnot (*Hist. of Edinburgh*, pag. 386) dit que l'université de St-Andrews fut fondée en 1412: on trouve la même assertion dans Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. II, pag. 83. Grierson, dans son *Hist. of St-Andrews*, pag. 16, dit : « In 1410, the city of St-Andrews first saw the establishment of its famous university, the most ancient institution of the kind that exists in Scotland; » mais à la page 144 du même ouvrage, nous lisons : « The charter constituting and declaring it to be a university is dated at St-Andrews, the 27 th. of february, 1411. » Se reporter aussi à Lyon, *Hist. of St-Andrews*, t. I, pag. 203, 206, t. II, pag. 223. Quoi qu'il en soit, « at the commencement of the fifteenth century, no university existed in Scotland: and the youth who were desirous of a liberal education were under the necessity of seeking it abroad. » M'Cric, *Life of Melville*, t. I, pag. 211. C'est en 1413 que la charte accordée par le pape, et approuvant les statuts de l'université, fut reçue en Écosse. Lawson, *Roman catholic Church in Scotland*, pag. 12.

(2) C'étaient les beaux jours où, comme le dit avec beaucoup de délicatesse, un jurisconsulte écossais : « Thieving was not the peculiar habit of the low and indigent, but often common to them with persons of rank and landed estate. » Hume, *Commentaries on the Law of Scotland*, t. I, p. 126. Comme c'était habituellement au bétail qu'on s'en prenait, on trouva un nouveau nom pour cet acte : ainsi nous lisons à la page 148 que « it was distinguished by the nome of Hership or Herdship, being the driving away of numbers of cattle, or other bestial, by the masterful force of armed people. »

(3) Tytler, qui aima fort son pays et qui est assez enclin à porter aux nues tout ce qui est écossais, avoue cependant que « from the accession of Alexander III to the death of David II (1370) it would be impossible, et believe to produce as single instaure of a Scottish Baron who could sign his own name. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 239, 240. Au sujet du seizième siècle, je trouve cette mention accidentelle : « David Straiton, a cadet of the house of Laureston. . . court not read. » Wodrow, *Collections*, t. II, pag. 5, 6. Le fameux chef, Walter Scott de Harden, se maria en 1567 : « His marriage contract is signed by a notary, because none of the parties could write their names. » Chamber, *Annals*, t. I, pag. 46. On lit dans Crawfurd, *Hist. of Renfrew*, part. III, pag. 313 : « The

d'une classe moyenne, nous pouvons nous faire une idée des ténèbres dans lesquelles était plongée la masse du peuple (1), ténèbres, néanmoins, presque insondables pour nous. Comment eût pu s'exercer l'intellect du vulgaire, puisque tout faisait défaut, commerce, arts, industrie, qui exigent du talent et de l'habileté? Les Écossais restèrent engourdis dans une telle grossièreté, qu'un fin observateur, qui visita leur pays en 1360, fut si frappé de leur barbarie, de leur manque d'entregent qu'il les assimile à des sauvages (2). Un autre écrivain, au commencement du quinzième siècle, les décore du même titre ; à ses yeux, Écossais et animaux ne ne faisant qu'une seule et même classe, il déclare que l'Écosse est « plus pleine de sauvagine que de bestail (3). »

Grâce à ce concours de circonstances, grâce aussi à cette ignorance se prosternant devant les accidents de la nature, le clergé avait, au quinzième siècle, obtenu plus d'influence en Écosse qu'en tout autre pays de l'Europe, à l'unique exception de l'Espagne. La puissance de la noblesse s'étant accrue tout aussi rapidement, il était naturel que la couronne, rejetée dans l'ombre par les grands barons, recherchât l'appui de l'Église. Pendant le quinzième siècle, et partie du seizième, cette alliance fut étroitement maintenue (4) ; et l'his-

modern practia of subscribing names to writes of moment was not used in Scotland till about the year 1540. » mais l'auteur oublie de nous dire pourquoi cette coutume n'existait pas auparavant. En 1564, » Robert Scott of Thirsltane, ancestor of lord Napier, could not sign his name. » Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*, t. III, pag. 394.

(1) Un Écossais, un véritable savant, nous dit : « Scotland was no less ignorant and superstitious at the beginning of the fifteenth century, than it was towards the close of the twelfth. » Dalrymple, *Annals of Scotland*, t. I, p. 428.

(2) « Et sont ainsi comme gens sauvages qui ne se savent avoir ni de nulli accointer. » *Les Chroniques de Froissart*, édit. Buchon. Paris, 1835, t. II, pag. 315.

(3) » Plus pleine de sauvagine que de bestail. » *Histoire de Charles VI*, par le Laboureur.

(4) Nous en trouvons des exemples à une époque plus reculée, mais cette alliance n'était

toire politique de l'Écosse n'est que le compte rendu de la lutte soutenue par le trône et l'autel contre l'immense autorité de la noblesse; lutte qui, après avoir duré environ cent soixante ans, aboutit au triomphe de l'aristocratie et à la chute du clergé. Mais les faits que nous venons de retracer, avaient tellement greffé la superstition sur le caractère national, que les classes théocratiques relevèrent bientôt la tête : sous le titre nouveau de protestants, les prêtres devinrent aussi formidables que sous leur ancien titre de catholiques. Quarante trois ans après l'établissement de la réforme en Écosse, Jacques VI monta sur le trône d'Angleterre et put concentrer toutes les forces de son nouveau royaume du Sud contre les barons insoumis du Nord. Dès lors, l'aristocratie écossaise commença à baisser; l'Église, n'étant plus contrebalancée, acquit une telle puissance que, pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, elle fut l'obstacle le plus insurmontable aux progrès de l'Écosse; aujourd'hui même, elle exerce une domination incompréhensible aux yeux de ceux qui n'ont pas soigneusement étudié l'enchaînement de ses antécédents. Décrire en détail la longue suite d'événements qui amenèrent ce déplorable résultat serait contraire au but de cette introduction qui est d'établir des principes larges et généreux. Cependant, afin de mettre clairement la question sous les yeux du lecteur, il sera nécessaire que je trace une légère esquisse de la position que la noblesse maintint vis-à-vis du clergé aux quinzième et seizième siècles et que j'indique comment cette situation des deux ordres et leur haine implacable l'un pour l'autre ame-

pas alors passée à l'état chronique. Tytler, *Hist. of Scotland*, t. 1, pag. 66; Dalrymple, *Annals*, t. 1, pag. 72, 110, 111, 194, t. III, pag. 296, Nimmo, *Hist. of Stirlingshire*, pag. 88 Chalmers, *Hist. of Dunfermline*, pag. 183, 134.

nèrent la réforme. Nous verrons alors que le grand mouvement protestant, partout ailleurs démocratique, fut aristocratique en Écosse. Nous verrons aussi que la réforme en Écosse, n'étant pas l'œuvre du peuple, n'a jamais produit les les effets auxquels on eût pu s'attendre, ceux, par exemple, qu'elle produisit en Angleterre. Il n'est que trop évident que, tandis que dans ce dernier pays, le protestantisme a diminué la superstition, affaibli le clergé, encouragé la tolérance, en un mot, assuré le triomphe des intérêts séculiers sur les intérêts théocratiques, ses effets ont été bien différents en Écosse, et que l'Église écossaise, changeant sa forme, sans modifier son esprit, entretint non seulement ses prétentions avec amour, mais, malheureusement, conserva son ancien pouvoir ; enfin que, tout en perdant de jour en jour de leur pouvoir, les pasteurs écossais déploient encore, chaque fois qu'ils le peuvent, un esprit altier et dominateur qui témoigne de l'immense faiblesse qui subsiste réellement au sein de la nation, où le ridicule, avec ses cent voix d'airain, ne vient pas tuer des prétentions aussi extravagantes.

CHAPITRE XVII

Situation de l'Écosse aux quinzième et seizième siècles

Dans les premières années du quinzième siècle, l'alliance de la couronne et de l'Église se révéla au grand jour, ainsi que son but, le renversement de la noblesse. On en trouve déjà des indices dans la politique d'Albany qui, pendant toute la durée de la régence (1406-1419) s'appliqua surtout à favoriser et à raffermir le clergé (1). Avant lui, aucun gouvernement n'avait osé affronter l'aristocratie : il lui porta le premier coup. Donald, l'un des plus puissants barons écossais, prince indépendant même, grâce à la possession des îles occidentales (*Western Isles*), s'était emparé du comté de Ross : l'eût-il conservé, il eût été à même de jeter le défi à la royauté. Soutenu par l'Église, Albany s'avança sur son territoire en 1411, l'obligea à renoncer au comté et, après avoir fait sa soumission en personne, à livrer des otages comme garants de sa fidélité

(1) « The Church was eminently favoured by Albany. » Pinkerton, *History of Scotland*, t. I, pag. 86. Mais Pinkerton se méprend sur sa politique à l'égard des nobles.

dans l'avenir (1). Une telle vigueur de la part du pouvoir exécutif était chose rare en Écosse (2); ce fut le prélude d'une série d'attaques qui aboutirent à l'annexion en faveur de la couronne, non seulement du comté de Ross, mais aussi des îles occidentales (3). Jacques Ier poursuivit avec plus d'énergie encore la politique imaginée par Albany. En 1424, Jacques, prince hardi et actif, réussit à faire rendre une loi, rendant obligatoire pour une grande partie des barons, la production de leurs chartes, afin que l'on pût constater, parmi les terres qu'ils possédaient, celles qui relevaient autrefois de la couronne (4). En outre, pour s'attirer l'affection du clergé, il publia, en 1425, un édit autorisant l'évêque de Saint-Andrews à faire retourner à l'Église tous les biens qui en avaient été distraits par aliénation : tous les officiers de justice devaient prêter main forte à l'exécu-

(1) Skene, *Highlanders*, t. II, pag. 72, 74; Browne, *Hist. of the Highlands*, t. I, pag. 162; t. IV, pag. 435, 436.

(2) Chalmers (*Caledonia*, t. I, pag. 826-827) parlant de l'état des choses avant Albany, dit : « There is not a trace of any attempt by Robert II, to limit the power of the nobles, whatever he may have added, by his improvident grants, to their independence. He appears not to have attempted to raise the royal prerogative from the debasement in which the imprudence and misfortunes of David II, had left it » Et, au sujet de son successeur Robert III : « So mild a prince, and so weak a man, was not very likely to make any attempt upon the power of others, when he could scarcely support his own. » En 1476 « the Earldom of Ross was inalienably annexed to the Crown ; and a great blow was thus struck at the power and grandeur of a family which had so repeatedly disturbed the tranquility of Scotland. » Gregory, *History of the Western Highlands*, Edinburg, 1836, pag. 50. En 1493, « John, fourth and last Lord of the Isles, was forfeited, and deprived of his title and estates. » *Ibid*, pag. 58.

(3) En 1476, « the Earldom of Koss was inalienably annexed to the Crown ; and a great blow was thus struck at the power and grandeur of a family which had so repeatedly disturbed the tranquility of Scotland. » Gregory, *History of the Western Highlands*, Edinburgh, 1836, pag. 50. En 1493, « John, fourth and last Lord of the Isles, was forfeitetd, and deprived of his title and estates. « *Ibid.*, pag. 58.

(4) Comme les détenteurs des terres de la couronne étaient légalement, sinon réellement, les tenanciers du roi, l'acte déclara que « gif it like the king, he may ger sumonde all and sindry his tenand at lauchfull day and place to schawe thar chartis. » *The Acts of the Parliament of Scotland*, t. II, pag. 4, § 9, edit. in-folio, 1814.

tion de ce décret (1). Ceci se passait en juin : or ce qui nous démontre que cela n'était qu'une partie du plan général, c'est que quelques mois auparavant, le roi, après avoir fait tout à coup arrêter, en plein parlement, à Perth, plus d'une vingtaine des principaux barons, en fit décapiter quatre et confisqua plusieurs de leurs fiefs (2). Deux ans après, usant de la même perfidie, il convoqua les chefs des Highlands à Inverness, se saisit de leurs personnes, en fit exécuter trois et en emprisonna plus de quarante dans différentes parties du royaume (3).

Grâce à ces mesures, en soutenant aussi l'Église avec le même zèle qu'il déployait contre les nobles, le roi s'imaginait pouvoir intervertir l'ordre des choses établies et consolider la suprématie du trône sur l'aristocratie (4). Mais en

(1) « On the 8th June, 1425, James issued a commission to Henry, bishop of St-Andrews, authorising him to resume all alienations from the Church, with power of anathema, and orders to all justiciaries to assist. This curious paper is preserved in Harl. Ms. 4637, t. III, f. 189 » Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 116. L'archevêque Spottiswoode, que cette politique enchante, la dénomme « a good king, » et dit : « He built for the Carthusians a beautiful monastery at Perth, bestowing large revenues upon the same. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, p. 113. Et Keith nous assure que Jacques I[er] alla même un jour jusqu'à donner à un évêque « a silver cross, in which was contained a bit of the wooden cross on which the apostle St Andrews had been crucified. » Keith, *Catalogue of Scoth Bishops*, 1755, pag. 67.

(2) Rapprochez Balfour, *Annales*, t. I, pag. 153, 156, de Pinkerton, *Hist.*, t. I, pag. 113, 115. Entre ces deux auteurs il y a une légère différence, mais elle est sans importance.

(3) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 95, 98 ; Skene, *Highlanders*, t. II, pag. 75, et une description assez écourtée dans Gregory, *Hist. of the Western Islands*, pag. 35.

(4) Tytler (*Hist. of Scotland*, t. III, pag. 126) à la date de 1433, dit : « In the midst of his labours for the pacification of his northern dominions, and his anxiety for the suppression of heresy, the king never forgot his great plan for the diminution of the exorbitant power of the nobles. » P. 84. « It was a principle of this enterprising monarch, in his schemes for the recovery and consolidation of his own power, to cultivate the friendship of the clergy, whom he regarded as a counterpoise to the nobles. » Lord Somerville (*Memorie of the Somervilles*, t. I, pag. 173) dit que la haute noblesse fut « never or seldome called to counsell dureing this king's reign. »

cela il s'exagérait son pouvoir. A l'exemple de presque tous les politiques, il prisait trop la valeur des remèdes politiques. Le législateur et le magistrat pourront un instant pallier le mal; effectuer une guérison, jamais. Les maux généraux dépendent de causes générales qui sont au dessns de leur art. Qu'ils touchent les symptômes de la maladie, soit : quant à la maladie elle-même, elle déjoue leurs efforts et trop souvent leur traitement ne fait que l'empirer. En Écosse, le pouvoir de la noblesse était une affreuse maladie qui minait les forces vives de la nation : mais enfin elle avait longtemps couvé, elle était passée à l'état chronique : invétérée qu'elle était, le temps seul pouvait la guérir; la violence était impuissante à la diminuer. Au contraire, dans ce cas, comme en tous autres, que les politiques cherchent à faire beaucoup de bien, et le résultat infaillible sera un mal immense. Action outrée d'un côté entraine réaction de l'autre, et voilà l'équilibre de l'état social dérangé. Les intérêts opposés se heurtant, toute sécurité disparaît! De nouvelles inimitiés s'allument, les anciennes s'enveniment, les dissensions, la discorde naturelle redoublent, et pourquoi? Tout simplement parce que les hommes d'État ne veulent pas comprendre qu'en opérant sur un grand pays, ils ont à faire à une organisation si subtile, d'une telle complexité, et de plus si obscure, que viennent-ils, ces pasteurs d'hommes, à y introduire un changement, on peut affirmer que cent fois contre une le changement sera nuisible, et qu'ils auront, presque toujours, beaucoup à faire pour protéger ou raffermir ses points particuliers : car cette organisation possède par elle-même le pouvoir de réparer ses propres maux, et pour y parvenir, il ne lui faut que deux choses : le temps et la liberté! c'est à dire,

deux choses dont la prive trop souvent l'intervention des hommes au ponvoir.

C'est ce qui eut lieu en Écosse au quinzième siècle. Pourquoi les tentatives de Jacques Ier échouèrent-elles? Parce que c'étaient des mesures particulières dirigées contre des affections générales. Des idées, des opinions, engendrées par un long enchaînement de circonstances, et profondément enracinées dans l'esprit public, avaient donné à l'aristocratie un immense pouvoir : que tous les nobles en Écosse aient été décapités, que tous leurs châteaux aient été rasés, tous leurs fiefs confisqués, supposons tout cela ; eh bien, sans contredit, il serait venu un jour où leurs successeurs auraient acquis une influence plus étendue que jamais, parce que l'injustice commise aurait accru le dévoûment de leurs partisans et de leurs suivants. Toute passion n'en fait-elle pas naître une contraire? La cruauté d'aujourd'hui ne produit-elle pas demain la sympathie? La haine de l'injustice, plus que tout autre principe, contribue à niveler les inégalités et à maintenir la balance des affaires. Oui, tyrannie, c'est cette aversion pour toi, qui, faisant vibrer les cordes les plus intimes du cœur, rend ton triomphe définitif à jamais impossible. Voilà ce qui constitue la noblesse de notre nature : partie primordiale qui, empreinte de la beauté divine, révèle sa haute origine, et, divinatrice, parant aux éventualités les plus éloignées, est pour nous la plus sûre garantie que la victoire de la violence ne sera jamais suprême, que, tôt ou tard, le despotisme finira par être renversé, enfin que les affreux desseins des méchants ne prévaudront jamais contre les intérêts éternels de la race humaine.

En ce qui regarde Jacques Ier, la réaction se produisit

plutôt qu'on ne pouvait s'y attendre ; et comme elle eut lieu de son vivant, elle fut à la fois réaction et peine du talion. Pendant plusieurs années, il continua à opprimer impunément les nobles (1) ; mais en 1346, ils se retournent contre lui, et lui font subir le dernier supplice pour venger leurs frères décapités (2). Alors leur pouvoir se releva avec la même rapidité qu'il avait été courbé. Dans le sud de l'Écosse, les Douglas exerçaient une autorité suprême (3), et le chef de cette famille, un comte, jouissait de revenus qui égalaient à peu près ceux de la couronne (4). Et, pour montrer que son autorité égalait sa richesse il se présenta, à la cérémonie dn mariage de Jacques II (1449), avec une suite de cinq mille vassaux (5), tous partisans déterminés et armés, tenus d'obéir à tous ses ordres. Non, qu'un noble Écossais eût besoin d'employer la contrainte pour se faire obéir par ses gens. La servitude était volontaire, inféodée dans les mœurs de la nation. A cette époque, comme longtemps après, il

(1) Consultez Chalmers, *Caledonia*, t. II, p. 263, et Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. x, p. 286.

(2) Tytler, *History of Scotland*, t. III, p. 157, 158.

(3) Lindsay of Pitscottie (*Chronicles*, t. I, pag. 2) dit qu'aussitôt après la mort de Jacques I[er], « Alexander, Earle of Douglas, being uerie potent in kine and friendis, contemned all the kingis officeris, in respect of his great puissance. » C'est dans l'ouvrage profond mais mal coordonné de Chalmers que j'ai trouvé le meilleur aperçu du développement des Douglas. *Caledonia*, t. I, pag. 579, 583.

(4) En 1440, « the chief of that family had revenues perhaps equivalent to those of the Scottish monarch. » Pinkerton, *History of Scotland*, t. I, pag. 192.

(5) It may give us some idea of the immense power possessed at this period by the Earl of Douglas, when we mention that on this chivalrous occasion, the military suite by which he was surrounded, and at the head of which he conducted the Scottish champions to the lists, consisted of a force amounting to five thousand men. » Tytler, *History of Scotland*, t. III, pag. 215. Le vieil historien de cette famille dit : « He is not easy to be dealt with; they must have mufles that would catch such a cat. Indeed, he behaved himself as one that thought he woult not be in danger of them; he entertained a great family; he rode ever well accompanied when he came in publick; 1,000 or 2,000 horse were his ordinary train. » Hume, *History of the House of Douglas*, t. I, pag. 273, 274, réimprimé à Edimbourg, 1743.

était aussi déshonorable que peu sûr de ne pas appartenir à un grand clan; et qui n'était pas assez favorisé du sort pour se rattacher à une haute famille, prenait habituellement le nom de quelque grand chef et achetait sa protection en se consacrant à son service (1).

Les comtés de Crawford et de Ross occupaient dans le Nord la même position que le comte de Douglas dans le Sud (2); Séparément formidables, unis, rien ne semblait devoir leur résister. Ainsi, lorsqu'à la fin du quinzième siècle, ils arrivèrent à former une ligue étroite contre tous les ennemis communs, il eût été difficile de déterminer la limite où s'arrêterait leur pouvoir ou le mode d'action que le gouvernement pourrait employer contre eux, si ce n'est de semer la discorde dans leurs rangs (3).

Cependant, sur ces entrefaites, la violence de la part de couronne avait accru la disposition où était la noblesse de diriger ses forces contre le trône. Ce dernier, au lieu de puiser une leçon dans le sort qui était échu à Jacques Ier, imita ses

(1) Au dix-septième siècle, « To be without a chief, involved a kind of disrepute; and those who had no distinct personal position of their own, would find it necessary to become a Gordon or a Crichton, as prudence or inclination might point out. » Burton, *Criminal Trials in Scotland*, t. I, pag. 207. Voir dans Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*, t. III, pag. 250, « the protective surname of Douglas; » et dans Skene, *Highlanders*, t. II, pag. 252, l'extrême importance qu'on attachait au nom de Macgregor.

(2) « Men of the greatest puissance and force next the Douglases that were in Scotland in their times. » Hume, *History of the House of Douglas*, t. I, pag. 344. Le grand pouvoir des comtes de Ross dans le Nord date du treizième siècle. Consultez Skene, *Highlanders*, t. I, pag. 133, 134, t. II, pag. 52

(3) En 1445, le comte de Douglas conclut, « ane offensiue and defensiue leagne and combinatione aganist all, none excepted (not the king himselue), with the Earle of Crawfurd, and Donald, Lord of the Isles; wich was mutually sealled and subscriued by them three, the 7 day of Marche. » Balfour, *Annales*, t. I, pag. 173. A cette ligue se joignirent d'autres familles nobles : « He maid bandis with the Erle of Craufurd, and with Donald lorde of the Ylis, and Erle of Ross, to take part every ane with other, and with dyvers uther noble men also. » Lesley, *History of Scotland* (1436-1561), pag. 18.



actes tortueux, et poursuivit la meme politique qui avait entraîné sa ruine. Parce que les Douglas formaient la famille la plus puissante de toutes, on résolut de les faire mourir; ne pouvant les tuer par la force, appel fut fait à la trahison. En 1440, le comte de Douglas, enfant de quinze ans, et son frère, plus jeune encore, sont amicalement invités à venir rendre visite au roi à Edimbourg. A peine arrivés, ils sont saisis d'après l'ordre du chancelier; ils sont soumis à un jugement dérisoire, déclarés coupables, traînés jusque dans la cour du château, et décapités sur l'heure (1).

A considérer le profond attachement des Écossais pour leurs chefs, est ce exagérer que de dire que ce meurtre barbare eut pour résultat d'affermir la classe que l'on voulait intimider? Non. Cependant, ce crime horrible fut le fait du gouvernement seul, le roi étant alors mineur : mais le roi lui-même fut l'auteur du second assassinat. En 1542, Jacques II, avec force démonstration de politesse, manda le comte de Douglas (2) à la cour, alors réunie à Stirling. Le comte hésita; mais Jacques triompha de sa répugnance, en lui envoyant un sauf-conduit revêtu de la signature royale et du grand sceau. Devant cet engagement formel de la royauté, les craintes de Douglas se dissipèrent. Il se rendit

(1) On trouvera un récit intéressant de ce crime infâme dans Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. 1, pag. 274, 288 : l'auteur est fort indigné, et rien n'est plus naturel. D'un autre côté, Lesley, évêque de Ross, raconte ce fait avec un parfait sang-froid, qui caractérise fort bien l'animosité qui existait entre les nobles et le clergé, et qui l'empêcha de regarder le meurtre de ces deux enfants comme un crime. « And eftir he was set doun to the burd with the governour, chancellour, and otheris noble men present, the meit was sudantlie removed, and ane bullis heid presented, quhilk in thay dates was ane signe of executione; and incontinent the said erle, David his broder, and Malcome Fleming of Cummernal, wer heidit before the castell yett of Edenburgh. » Lesley, *History*, pag. 16.

(2) Cousin des deux enfants massacrés en 1440. Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. 1, pag. 297, 316.

en toute hâte à Stirling où il fut reçu avec les plus grands honneurs (1). Le soir même de son arrivée, à la fin du souper, tout à coup le roi se répand en reproches contre lui et, dégaînant, lui donne un coup de poignard. Gray l'achève avec une hache, et Douglas tombe mort sur le plancher, en présence du souverain qui l'a attiré à sa cour pour le massacrer avec impunité (2).

La férocité du caractère écossais, résultat naturel de l'ignorance et de la pauvreté de la nation, fut, sans nul doute, l'une des causes, et non la moindre, de pareils crimes,crimes que les chefs de l'État commettaient, non pas en secret, mais en plein jour. Qui nierait, cependant, qu'une autre cause ce fut l'influence du clergé dont l'intérêt était d'humilier la noblesse et qui n'apportait aucun scrupule dans le choix des moyens (3)? A mesure que la couronne se détachait de plus en plus de l'aristocratie, elle se rapprochait davantage de l'Église. En 1445, un édit fut rendu dans le but de protéger les biens du clergé contre les attaques des barons (4). Assurément dans une société semblable, il était plus facile de rendre des lois que de les faire

(1) « With assnrance under the hraud seal. » Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. 1, p. 351 ; Nimma, *Hist. of Stirlingshire*, pag. 246, 322, 323.

(2) Hume, *House of Douglas*, t. 1, pag. 351, 353. Le roi « stabbed him in the breast with a dagger. At the same instant Patrick Gray strnck him on the head with a pole-ax. The rest that were attending at tho door, hoaring the noiso, entred, and fell also upon him; and, to show their affection to the king, gavo him every man his blow after ho was dead. » Lindsay of Pitscottie, *Chronicles of Scotland*, t. 1, p. 103. « He strak him throw the hodie thairwith; and thairefter tho guard, hearing the tumult within the chamber, ruschecl in and slew the earle ont of hand. »

(3) Dans Nimma, *Hist. of Stirlingshire*, pag. 99, 100, on fait remonter les discussions de la noblesse et de l'Église an milieu du quinzième siècle : cette assertion est peut être exacte, en tant qu'elle se rapporte à l'extension de cette haine, mais on distingue nettement ce mouvement cinquante ans plus tôt.

(4) *Acts of the Parliament of Scotland*, t. 11, pag. 33, « the statute of halykirk quhilk is oppressit and hurt. »

exécuter : mais enfin cette mesure est l'indice de la tendance générale du gouvernement et de son alliance avec l'Église. D'ailleurs, nul ne pouvait s'y tromper (1). Pendant près de vingt ans, le conseiller intime et avoué de la couronne fut Kennedy, évêque de Saint-Andrews, qui resta au pouvoir jusqu'à sa mort (1466) durant la minorité de Jacques III (2). Ennemi acharné des barons, il déploya contre eux une animosité incessante que vinrent redoubler des insultes personnelles : car le comte de Crawford avait pillé ses terres, et le comte de Douglas avait tenté de se saisir de sa personne pour le jeter, disait-il, dans les fers (3). Cela eût suffi pour

(1) En 1449, Jacques II « with that affectionate respect for the clergy, which could not fail to be experienced by a prince who had successfully employed their support and advice to escape from the tyranny of his nobles, granted to them some important privileges. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 226. Voir aussi pag. 309. Entre autres mesures de ce genre, il accorda aux moines de Paisley une partie de la juridiction qui, en certains cas, appartenait à la couronne. Charte, 13 janvier 1451-2. Chalmer, *Caledonia*, t. III, pag. 823.

(2) Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 188, 209, 247, 254. Keith, *Catalogue of Scotch Bishops*, pag. 19 ; Ridpath, *Border History*, pag. 298 ; Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. II, p. 104. Dans Somerville, *Memorie of the Somervilles*, t. I, pag. 213, il est dit, à la date de 1452, que, poussé par la crainte, le roi avait songé à se sauver : la crainte d'affronter la noblesse, dit-il, « had once possest his majestie with some thoughts of going out of the countrey ; but that he was perswaded to the contrary by Bishop Kennedie, then Arch-bishop of Saint-Andrewes, whose counsell at that tyme and efterward, in most things he followed, which at length proved to his majesties great advantage. » Lesley, *History*, pag. 23. » The king wes put to sic a sharp point, that he wes determinit to haif left the realme, and to haif passit in Fraunce by sey, were not that bischop James Kennedy of St-Androis caosit him to tarrye. »

(3) « His lands were plundered by the Earl of Crawford and Alexander Ogilvie of Inverarittie, at the instigation of the Earl of Douglas, who had farther instructed them to seize, if possible, the person of the bishop, and to put him in irons. » Memoir of Kennedy, Chamber, *Lives of Scotsmen*, t. III, pag. 307, Glasgow, 1834. « Sed Kennedus et ætate, et consilio, ac proinde auctoritate cæteros anteibat. In eum potissimum ira est versa. Crafordiæ comes et Alexander Ogilvius conflato satis magno exercitu, agros ejus in Fifa istè populati, dum prædam magis, quam causam sequuntur, omni genere cladis in vicina etiam prædia grassati, nemine congredi auso pleni prædarum in Angustiam revertuntur. Kennedus ad sua arma conversos comitem Crafordiæ disceptationem juris fugientem diris ecclesiasticis est prosecutus. » Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. XI, pag. 306.

exciter le plus doux des hommes; et, comme à l'époque où Jacques II assassina Douglas, Kennedy jouissait d'une influence presque absolue, il est probable que l'évêque fut complice de cette infâme complot. Quoi qu'il en soit, il n'exprima aucun blâme : et lorsque, par suite de ce meurtre, les Douglas et leurs partisans se révoltèrent ouvertement, Kennedy donna au roi un conseil plein de ruse et d'insinuation, et qui caractérise hautement l'esprit insidieux de sa profession. Prenant en main un faisceau de dards, il lui fit voir que, liés ensemble, on ne pouvait les rompre, mais que, séparés, on les brisait sans effort; voulant dire par là que pour renverser les barons, il fallait les désunir et les ruiner un par un (1).

Certes, il avait raison, en tant qu'il y allait des intérêts de son ordre; mais, à considérer l'intérêt de la nation, il est évident que le pouvoir de la noblesse, malgré ses abus criants, était, après tout, avantageux, puisque c'était la seule barrière au despotisme. Oui, les maux qu'entraînèrent les barons furent immenses; mais ils détournèrent d'autres malheurs qui eussent été cent fois pires. L'anarchie du présent assura la liberté future. La moyenne classe n'existant pas,

(1) « This holie bischop schaw ane similitud to the king, quhilk might bring him to experience how he might invaid againes the Douglass, and the rest of the conspiratouris. This bischop tuik furth ane great scheife of arrowes knit togidder werria fast, and desired him to put thame to his knie, and break thame. The king said it was not possibla, becaus they war so many, and so weill fastened togidder. The bischop answeired, it was werrie true, bot yitt he wold latt the king sea how to break thame: and pulled out on be on, and tua be tua, quhill he had brokin thame all; then said to the king, « Yea most doe with the conspiratouris in this manner, and thair complices that are risen againes yow, quho are so maoy in number, and so hard knit togidder in conspiracie againes yow, that yea cannot gett thame brokin toggider. Butt be sick pratick as I have schowin yow be the similitud of thir arrows, that is to say, yea must conqueis and break lord by lord be thamselffis, for yea may not deall with thame all at once. » Lindsay of Pitscottie, *Chronicles of Scotland*, t. I, pag. 172, 173.

il n'y avait que trois ordres dans l'État, à savoir, le gouvernement, le clergé et la noblesse. Les deux premiers faisaient cause commune contre le troisième : il est donc certain que, s'ils avaient remporté la victoire, l'Écosse eût passé sous le joug le plus horrible qu'on puisse imposer à une nation. Roi absolu, Église absolue, voilà les deux chefs qui, unissant leur jeu, eussent tyrannisé tout un peuple qui, en dépit de sa barbarie et de son ignorance, chérissait une certaine liberté rude et grossière, qu'il était bon qu'il possédât, mais qui, en présence d'une telle dualité, eût été à coup sûr étouffée.

Heureusement, la puissance de la noblesse avait jeté de trop profondes racines dans l'esprit du peuple pour que cette catastrophe fût possible. En vain Jacques III fit-il tous ses efforts pour rabaisser les barons (1) et élever leurs rivaux, les prêtres (2), rien ne put ébranler l'autorité de l'aristocratie, et, en 1482, convaincus des tendances du roi, les nobles se rassemblèrent, et l'influence qu'ils exerçaient sur leurs partisans était telle qu'ils se saisirent facilement de la personne de Jacques et l'emprisonnèrent au château d'Edimbourg (3). A peine délivré, de nouvelles querelles surgirent (4) : aussi, en 1488, les principaux barons réunissent

(1) « He wald nocht suffer the noblemen to come to his presence, and to governe the realme be thair connsell. » Lesley, *History of Scotland*, pag. 48. « Wald nocht use the counsatl of his nobilis ; » pag. 55. « Excluding the nobility. » Hume, *History of the House of Douglas*, t. II, pag. 33. « The nobility seeing his resolution to ruin them : » pag. 46 : « Hes conteming his nobility. » Balfour, *Annales*, t. I, pag. 206.

(2) Also to aggrandise them. See, for instance, what « has obtained the name of the golden charter, from the ample privilegies it contains, confirmed to Archbishop Shevez by James III, on 9th. July 1480. » Grierson, *History of Saint Andrews*, pag. 58. Cupar. 1838.

(3) « Such was the influence of the aristocracy over their warlike followers, that the king was conveyed to the castle of Edinburgh, without commotion of murmur. » Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 308.

(4) « The king and his ministers multiplied the insults which they offered to the nobi-

leurs troupes, lui livrent bataille et, après l'avoir défait, le font mourir (1). Jacques IV lui succéda : sous ce prince, il n'y eut rien de changé, c'est à dire, d'un côté les nobles. de l'autre la royauté et le clergé. Tout ce que le roi put faire pour soutenir l'Église, il l'exécuta avec empressement. En 1493, il réussit à faire rendre une loi, assurant l'immunité des siéges de saint Andrews et de Glascow, les deux plus importants de l'Écosse (2). En 1505, il obtint la révocation générale de toutes les donations préjudiciables à l'Église, soit qu'elles eussent été accordées par le parlement ou par le conseil privé (3). Enfin, en 1508, d'après l'avis d'Elphinston, évêque d'Aberdeen, il osa prendre une mesure encore plus audacieuse. Ce fin et ambitieux prélat persuada à Jacques de remettre en vigueur, pour les diriger contre la noblesse, plusieurs droits tombés en désuétude, en vertu desquels le roi pouvait, dans certaines circonstances, s'emparer des fiefs, et pouvait même, toutes les fois que le détenteur relevait de la couronne, toucher presque tous les revenus durant la minorité du propriétaire (4).

lity. » . . . . . . « A proclamation was issued, forbidding any person to appear in arms within the precincts of the court; which, at as time when no man of rank left his own house without a numerous retinue or armed followers, was, in effect, debarring the nobles from all access to the king. » . . . . . . « His neglect of the nobles irritated, but did not weaken them » *Hist. of Scotland*, liv. I, pag. 68; Robertson, *Works*, édit. Lond., 1831.

(1) Balfour, *Annales*, t. I, pag. 213, 214; Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. xii, pag. 358. Lindsay de Pitscottie (*Chronicles*, t. I, pag. 222) dit : « This may be ane example to all kingis that cumes heirefter, not to fall from God. » . . . . . . « For, if he had used the counsall of his wyse lordis and barrones, he had not cum to sick disparationn. »

(2) *Acts of the Parliaments of Scotland*, in-fol., 1814, t. II, pag. 232. « That the said abbaceis confirmit be thame sall uoid na pronisioun of the court of Rome. »

(3) *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, pag. 240, et le sommaire du statut (pag. 21) : « Revocation of donations, statutis, and all uthir thingis hurtand the croune or hall kirk. » L'année suivante (1504), le roi « greatly augmented » les revenus de l'évêché de Galloway. Chalmers, *Caledonia*, t. III, pag. 447.

(4) Pinkerton, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 63; Calderwood, *Hist. of the Kirk of*

Avancer ces prétentions était chose facile, les mettre à exécution, impossible. A cette époque, les nobles gagnaient plutôt du terrain qu'ils n'en perdaient ; et, après la mort de Jacques IV (1513), ils devinrent si puissants, durant la minorité de Jacques V, que le régent Albany, de désespoir, déposa deux fois les rênes du gouvernement, pour les abandonner complétement (1). Il quitta l'Écosse en 1524, et avec lui sembla s'évanouir l'autorité du pouvoir exécutif. Bientôt les Douglas se saisirent du roi et contraignirent Beaton, archevêque de saint Andrews, le personnage le plus influent parmi le clergé, à se démettre des fonctions de chancelier (2). Dès lors, ils exercent le commandement suprême, eux ou leurs adhérents remplissent toutes les places, les intérêts séculiers l'emportent, et le clergé est tout à fait rejeté dans l'ombre (3). Néanmoins, en 1528, il se produisit un événe-

Scotland. Édinb., 1849, *Wodrow Society*, t. VIII, pag. 135. Ce dernier auteur dit : « The bishop devysed wayes to King James the Fourth, how he might attaine to great gaine and profit. He advised him to call his barons and all those that held any lands within the realme, to show their evidents by way of recognition : and, if they had not sufficient writings for their warrant, to dispone upon their lands at his pleasure ; for the which advice he was greatlie hated. But the king, perceaving the countrie to grudge, agreed easilie with the possessors. »

(1) L'époque de la régence d'Albany a été mal comprise par les premiers historiens ; cette question a été soigneusement traitée par M. Tytler, et c'est dans son ouvrage estimable quoique trop diffus qu'on trouvera le meilleur aperçu. Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 98-160. Quant aux hostilités qui eurent lieu entre Albany et les nobles, consultez Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, pag. 99. A l'égard de l'accroissement de leur pouvoir dans le Nord après la mort de Jacques IV, se reporter à Gregory, *Hist. of the Western Highlands*, pag. 114, 115.

(2) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 180-182 : « Within a few months, there was not an office of trust or emolument in the kingdom which was not filled by a Douglas or by a creature of that house. » Voyez aussi pag. 187, 194, et Keith, *Catalogue of Scotch Bishops*, pag. 22, 23. Beaton, qui fut si rudement dépossédé de la chancellerie que, selon Keith, il fut en 1525 obligé « to lurk among his friends for fear of his life, » est dépeint comme l'un des principaux partisans du gouvernement d'Albany en 1524, « that most hath favoured the Duke of Albany. » *State Papers of the Reign of Henry VIII*, t. IV, pag. 97.

(3) Le pouvoir absolu des Douglas dura depuis la fin de la régence d'Albany jusqu'à l'évasion du roi (1528). Keith, *Hist. of the Affairs of the Church and State in Scotland*,

ment qui permit aux classes ecclésiastiques non seulement de recouvrer leur ancienne position, mais aussi d'acquérir une certaine prééminence qui, en fin de compte, leur fut fatale. Impatient d'un état de choses aussi peu favorables à l'Église, l'archevêque Beaton organisa une conspiration, grâce à laquelle Jacques s'échappa des mains des Douglas et se réfugia dans le château de Stirling (1). Cette réaction subite ne fut pas la cause réelle et dominante de l'établissement du protestantisme en Écosse; mais, sans conteste, elle en fut la cause première. En effet, l'Église dirigeait alors le gouvernement : par conséquent, les nobles le plus influents furent persécutés, quelques-uns même chassés du pays; toutefois, si le pouvoir politique des seigneurs avait disparu, leur pouvoir social subsistait, quoiqu'ils fussent dépouillés de leurs honneurs et de leurs richesses, réduits à l'exil, à la pauvreté, pourchassés comme traîtres; le véritable fondement de leur autorité ne fut pas ébranlé, parce que résultant d'un long enchaînement de circonstances, cette autorité était basée sur les affections du peuple. C'est pourquoi les barons, même les proscrits, même les déchus, purent poursuivre contre leurs ennemis une lutte ardue, mais qui finit

t. I, pag. 33-35. Consultez Balfour, *Annales*, t. I, pag. 257 : « The Earle of Angus violentley takes one him the gouerniment, and retaoes the king in effecte a prisoner with him : during which tyme he, the Earle of Leonox, and George Douglas, his auen brother, frely disposses vpone all affaires beth of churche and staite. »

(1) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 195, 196. Nous lisons dans le curieux ouvrage intitulé : *A Diurnal of Occurrents*, pag. 10 : « In the zeir of God 1500, tnantie ancht seiris, the kingis grace by slicht wan away fra the Douglassis. » De Stirling il se rendit à Édimbourg, le 6 juillet 1528, et alla « to the bisshop of Sainct Andros loegeing. » Voyez une lettre écrite le 18 juillet 1528 par lord Dacre à Wolsey (*State Papers of Henry VIII*, t. IV, pag. 501). Se reporter également à une proclamation publiée le 10 septembre 1528 et citée dans Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*, t. I, part. I, pag. 138, 139. J'indique particulièrement ces documents, parce que Lindsay de Pitscottie (*Chronicles of Scotland*, t. II, pag. 335) fait remonter la fuite de Jacques à 1527, et que généralement il est l'un des auteurs anciens les plus exacts, si toutefois il est l'auteur du livre qui porte son nom.

par réussir. Le désir de se venger les aiguillonnait, leurs efforts se décuplant, il y eut une guerre à mort entre l'aristocratie et l'Église écossaise. Jusqu'à un certain point cette lutte remarquable ne fut que la continuation de celle qui avait pris naissance dans les premiers jours du quinzième siècle; combien plus acharnée! après avoir duré sans interruption pendant trente-deux ans, elle finit par le triomphe de la noblesse qui, en 1560, renversa entièrement l'Église et détruisit presque toute la théocratie écossaise.

Les histoires ordinaires nous retracent, quoique d'une manière assez confuse, les incidents de cette lutte et les vicissitudes qu'éprouvèrent les deux partis : il suffira donc que j'indique les points saillants, et qu'en laissant de côté tout détail inutile, j'essaie d'éclaircir le mouvement général. De cette façon, l'unité du plan tout entier se déroulant devant nous, nous verrons que la destruction de l'Église catholique fut l'achèvement naturel de ce grand courant, et que le dernier acte de ce drame splendide, loin d'être une conclusion violente et irrégulière, découle admirablement de toute l'intrigue qui précède.

Lorsque Jacques parvint à s'échapper en 1528, il n'était âgé que de seize ans : et sa politique, si tant est qu'on puisse lui supposer la moindre volonté déterminée, fut dirigée par le clergé auquel il devait sa liberté et qui était son protecteur naturel. Son principal conseiller fut l'archevêque de Saint-Andrews, et le poste important de chancelier qui, sous les Douglas, avait été rempli par un fonctionnaire séculier, fut alors conféré à l'archevêque de Glascow (1). Tandis que ces deux prélats régnaient souverainement,

(1) *State Papers of Henry VIII*, t. IV, pag. 501.

l'abbé d'Olyrood fut créé trésorier et l'évêque de Dunkeld garde des sceaux (1). A tout membre noble, même à tout partisan de la maison de Douglas, défense fut faite de s'approcher à plus de douze milles de la cour, sous peine d'être poursuivi comme traître (2). On dirigea une expédition contre le comte de Caithness qui fut défait et tué (3). Peu de temps auparavant, le comte d'Augus avait été banni et ses biens confisqués (4). Les Douglas furent proclamés hors la loi et proscrits (5). De plus, le gouvernement fit emprisonner le comte de Bothwell, Horne, Maxwell, les deux Kerrs, et les barons de Buulench, de Johnston et de Polwarth (6).

Tout cela ne laissait pas d'être assez rigoureux : conséquence de la restauration de l'Église. On se prépara à frapper d'autres coups également décisifs. En 1531, le roi enlève au comte de Crawford la plus grande partie de ses fiefs, et jette le comte d'Argyle dans les fers (7). Il rebute même les nobles qui se sont montrés disposés à le suivre.

(1) « Archibald was depryvit of the thesaurarie, and placit thairin Robert Cairncorse, abbot of Halyrudhous. And als was tane fra the said Archibald the privie seill, and was givin to the bischope of Dunkell. » *A Diurnal of Occurrents*, pag. 11.

(2) Tytler (*Hist. of Scotland*, t. IV, pag 196) dit : « His first act was to summon a council, and issue a proclamation that no lord or follower of the house of Douglas should dare to approach within *six* miles of the court, under pain of treason. » L'on ne cite pas d'autorité à l'appui, et l'historien de la famille des Douglas dit très distinctement : « Within *twelve* miles of the king under pain of death. » Hume, *House of Douglas*, t. II, pag. 99. Voyez également *Diurnal of Occurrents*, pag. 10 : « That nane of thame nor thair familiaris cum neir the king be tuelf myllis, » par la raison que « the said kingis grace haid greit suspicioun of the temporall lordis, becaus thaj favourit sum pairt the Douglassis. » *Diurnal of Occurrents*, pag. 12.

(3) « The Erle of Caithnes and fyve hundreth of his men wes slayne and drownit in the see. » Lesley, *Hist. of Scotland*, pag. 141.

(4) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 203, 204.

(5) *Acts of the Parliaments of Scotland*, édit. in-fol., 1814, t. II, pag. 324.

(6) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 207.

(7) *Idem*, *ibid.*, t. IV, pag. 212.

En toute occasion, il leur témoigne la plus grande froideur, tandis qu'il revêt leurs rivaux, les prêtres, des plus hautes dignités (1). Enfin, en 1532, il cherche à terrasser l'aristocratie, en lui enlevant une grande partie de la juridiction qu'elle exerçait depuis un temps immémorial et qui constituait l'une de ses forces. A l'instigation de l'archevêque de Glascow, il établit ce qu'on appela le *College of justice* : désormais tout procès devra être porté devant cette cour, au lieu d'être soumis comme jusqu'alors à la cour baronnale.

Le nouveau tribunal devra être composé de quinze juges, dont huit seront ecclésiastiques; et pour ne pas laisser subsister de doute sur la portée de cet édit, il est décidé que le président sera toujours un membre de l'Église (2).

C'en était trop : la coupe déjà pleine déborda, et l'exaspération des seigneurs alla presque jusqu'à la folie. Leur haine pour le clergé ne connut plus de frein; brûlant d'assouvir

(1) « His preference of the clergy to the temporal lords digusted these proud chiefs. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 230. Voyez aussi pag. 236. Dans une lettre qu'il écrivit à Henri VIII, en 1541, il établit ses raisons : « We persaif be zoure saidis writingis yat Ze ar informyt yat yair suld be sum thingis laitlie attemptat be oure kirkmen to oure hurte and skaith, and contrar oure mynde and plesure. We can nocht understand, quhat suld move Zou to beleif the samyn, assouring Zou *We have nevir fund bot faithfull and trew obedience of yame at all tymes*, nor yai seik nor attemptis nouthir jurisdictioun nor previlegijs, forthir nor yai have usit sen the first institutioun of the Kirk of Scotland, quhilk We may nocht apoun oure conscience alter nor change in the respect We have to the honour and faith of God and Halikirk, and douttis na inconvenient be yame to come to Ws and oure realme yerthrou : for sen the Kirk wes first institute in our realme, the stait yairof hes nevir failseit, bot *hes remanyt evir obedient to oure progenitouris, and in our tyme mair thankefull to Ws, nor evir yai wer of before.* » Cette lettre, qui sous plusieurs points de vue mérite d'être lue, se trouve dans les *State Papers of Henry VIII*, in-4°, 1836, t. V, pag. 188-190.

(2) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 212, 213. Arnot, *Hist. of Edinburgh*, pag. 468 : « Fifteen ordinary judges, seven churchmen, seven laymen and a president whom it behoved to be a churchman. » Le statut (*Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, pag. 335) porte : « XIIIJ psouns half spuale half temporall wt ane president. » M. Lawson (*Roman Catholic Church in Scotland*, pag. 81) suppose que ce fut l'archevêque de Saint-Andrews qui conseilla l'établissement de ce tribunal.

leur vengeance, ils se jetèrent non seulement dans les bras de l'Angleterre et entretinrent des intelligences secrètes avec Henri VIII, mais nombre d'entre eux allèrent encore plus loin et manifestèrent une tendance marquée vers les principes de la réforme. A mesure que l'inimitié entre l'aristocratie et l'Église s'envenima, le désir de réformer cette dernière prit corps de plus en plus : des motifs d'intérêt venant développer ce goût d'innovation, en quelques années, l'immense majorité de la noblesse adopta des opinions protestantes très avancées : n'importe, l'hérésie, aux yeux des seigneurs, est bonne du moment qu'elle leur permet de nuire à une Église qui vient de leur causer de si grands maux et avec laquelle eux et leurs ancêtres sont en guerre depuis près de cent cinquante ans (1).

Sur ces entrefaites, Jacques I[er] resserra l'alliance de la royauté et de l'Église. En 1534, ô triomphe de l'Église! il assiste en personne au jugement de quelques hérétiques qui furent condamnés par les évêques au bûcher (2). L'année suivante, on lui offrit, ce qu'il accepta de grand cœur, le

(1) Keith, qui évidemment n'admire pas cette partie de l'histoire de son pays, dit à la date de 1546 : « Several of our nobility found it their temporal interest, as much as their spiritual, to sway with the new opinions as to religious matters. » Keith, *Affairs of Church and State*, t. I, pag. 112, 113. Plus loin il ajoute avec plus de franchise naturelle encore : « The noblemen wanted to finger the patrimony of the kirkmen. » T. III, pag. 41.

(2) « In the month of August (1534), the bishops having gotten fitten opportunitie, renewed their battell aganest Jesus Christ. David Stratton, a gentelman of the House of Lawrestonne, and Mr. Norman Gowrlay, was brought to judgement in the Abby of Haly rudhouse. The king himself, all cloathed with reid, being present, grait pains war taken upon David Stratonn to move him to recant and burn his bill; bot he, ever standing to his defence, was in end adjudged to the fire. He asked grace at the king. The bishops answred proudlie, that « the king's hands war bound, and that he had no grace to give to such as were by law condemned. » So was he, with Mr. Norman, after dinner, upon the 27th day of Agust, lad to a place beside the Rude of Greenside, between Leth and Edinburg, to the intent that the inhabitants of Fife, seeing the fire, might be striken with terrour and feare. » Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*, t. I, part. I, pag. 210*; Calderwood, *Hist. of the Kirk of Scotland*, t. I, pag. 106, 107.

titre de défenseur de la foi, qu'on enleva à Henri VIII pour le lui donner, l'impiété du prince anglais, disait-on, l'en rendant indigne(1). A tous égards, Jacques hérita de ce titre. Ferme soutien du clergé, il n'admit à son conseil privé que des ecclésiastiques, à peu d'exceptions près : il n'était pas sage, déclarait-il, de donner aux laïques une trop grande part dans le gouvernement (2). Enfin, en 1538, il dévoila encore davantage sa politique, en épousant en secondes noces Marie de Guise : par là, il établit des relations intimes avec la plus puissante famille catholique de l'Europe, les Guise, aussi ambitieux qu'influents, dont le but hautement proclamé était de soutenir la foi catholique et de la protéger contre les grossières et barbares attaques qui partaient en même temps de tous les points de l'Europe (3).

L'Église acclama cette nouvelle alliance : elle y voyait le garant des intentions du roi. La suite prouva qu'elle ne s'était pas trompée. David Beaton, qui avait négocié le mariage, devint le conseiller, le confident de Jacques pendant le reste de son règne. Créé archevêque de Saint-Andrews, en 1539 (4), Beaton employa toute son influence à persécuter

(1) « It appears, by a letter in the State-paper Office, that Henry remonstrated agains this litle being given to James. » Tytlar, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 223. Se reporter aussi à la pag. 258.

(2) En 1535, « his privy council were mostly ecclesiastics. » *Ibid.*, t. IV, pag. 222. Sir Ralph Sadler écrit durant son ambassade en Écosse (1539-40) : « So that the king, as far as I can perceive, is of force driven to use the bishops and his clergy as his only ministers for the direction of his realm. They be the men of wit and policy that I see here; they be never out of the king's ear. And if they smell any thing that in the least point may touch them, or that the king seem to be content with any such thing, straight they inculk to him, how catholic a prince his father was, and feed him both with fair words and many, in such wise as by those policies they lead him (having also the whole governance of his affairs) as they will. » *State Papers and Letters of Sir Ralph Sadler*, t. I, pag. 47.

(3) *State Papers of Henry VIII*, t. V, pag. 128 : *A Diurnal of Occurrents*, pag. 22. Le révérend M. Kirkton déclare que la nouvelle reine était « ane agge of the bloody nest of Guise. » Kirkton, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 7.

(4) « At his return home, he was made coadjutor, and declared future successor to his

les protestants : jamais le fanatisme n'avait été poussé si loin. Un grand nombre se réfugièrent en Angleterre (1), où ils grossirent les rangs des proscrits qui attendaient que l'heure de la vengeance sonnât. Alors ces derniers et leurs partisans restés en Écosse formèrent une coalition avec les seigneurs mécontents, et particulièrement avec les Douglas (2), que leur immense pouvoir mettait à la tête de l'aristocratie écossaise et qui se rattachaient à presque toutes les grandes familles soit par d'anciennes alliances, soit aussi par le lien plus serré de l'intérêt commun, l'abaissement du clergé (3).

Dans ces conjonctures, tous les yeux se tournèrent vers les Douglas qui étaient alors les hôtes de Henri VIII, et mûrissaient leurs plans (4). Quoiqu'ils n'osassent pas encore retourner en Écosse, ils étaient tenus au courant de tout

uncle in the primacy of St-Andrews, in which sea he came to be fully invested upon the death of his uncle the next year, 1539. » Keith, *Catalogue of Scotch Bishops*, pag. 23, 24.

(1) M'Crie, *Life of Knox*, pag. 20; Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 139; Lawton, *Roman Catholic Church in Scotland*, pag. 178; Wodrow, *Collections upon the Lives of the Reformers*, t. I, pag. 400.

(2) Tytler (*Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 241) dit que les cruautés exercées en 1539 obligèrent « many of the persecuted families to embrace the interests of the Douglases. »

(3) On affirme, au sujet de la famille des Douglas, qu'au commencement du seizième siècle » their alliances and their power were equal to one-half of the nobility of Scotland. » Brown, *Hist. of Glasgow*, t. I, pag. 8. Relativement à leur parenté, consultez Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. I, pag. xix, 252, 298; t. II, pag. 293.

(4) Henri VIII, « in the year 1532, sought it directly, among the conditions of peace, that the Douglas, according to his promise, should be restored. For King Henry's own part, he entertained them with all kind of beneficence and honour, and made both the Earl and Sir George of his Privy Council. » Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. II, pag. 105, 106. Jacques voyait d'un mauvais œil toutes les communications qui existaient entre les Douglas et ses autres sujets. Qu'y faire? il n'y pouvait mais. Voyez la lettre qu'il écrivit à sir Thomas Erskine (*Miscellany of the Spalding Club*, t. II, pag. 193) et commençant par ces mots : « I command me rycht hartly to yow, and weit ye that it is murmuryt hyr that ye sould a spolkyn with Gorge and Archebald Dougles in England, quhylk wase again my command and your promys quhan we departed. » Se reporter également au compte rendu des poursuites intentées contre lady Trakware, John Mathesone, John Hume et consorts dans Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*, t. I, part. I, pag. 161, 177, 202, 243, 247.

ce qui se passait par leurs espions et leurs agents, et leurs communications avec leurs partisans en Écosse se poursuivaient sans interruption. D'ailleurs, les *covenants* féodaux, les obligations de redevances d'hommes, et autres arrangements, qui, même s'ils étaient contre la légalité, étaient encore en vigueur : tout cela permettait aux Douglas de compter sûrement sur une grande partie des seigneurs les plus puissants, que la domination du clergé exaspérait et qui accueillaient avec empressement l'espoir d'un changement qui pût amoindrir l'autorité de l'Église (1).

(1) « The Douglases were still maintained with high favour and generous allowances in England. their power, although nominally extinct, was still far from being destroyed; their spies penetrated into every quarter, followed the king to France, and gave information of his most private motions; their feudal covenants and bands of manrent still existed, and bound many of the most potent nobility to their interest; whilst the vigour of the king's government, and his preference of the clergy to the temporal lords, disgusted these proud chiefs, and disposed them to hope for a recovery of their influence from any change which might take place. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 229, 230. Ces redevances d'hommes dont parle Tytler constituaient l'un des moyens les plus efficaces par lesquels la noblesse écossaise assurait son pouvoir. Sans cela il eût été fort difficile à l'aristocratie de résister aux forces réunies de la royauté et de l'Église. A ce compte elles méritent toute notre attention. Chalmers (*Caledonia*, t. I, pag. 824) déclare qu'il ne trouve pas d'exemple de ces redevances avant 1354; mais lord Somerville (*Memorie of the Somervilles*, t. I, pag. 74) en cite un à la date de 1281. C'est le premier cas qu'il m'ait été donné de rencontrer; ce n'est qu'aux quinzième et seizième siècles qu'ils devinrent assez communs. Consultez Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. II, pag. 19; Somerville, *Memorie*, t. I, pag. 234; Pitcairn, *Criminal Trials of Scotland*, t. III, pag. 83; Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, pag. 142, 143; Skene, *Highlanders*, t. II, pag. 186. Gregory, *Hist. of the Western Highlanders*, pag. 126; Kennedy, *Annals of Aberdeen*, t. I, pag. 55; *Miscellany of the Spalding Club*, t. II, pag. CVI, 93, 251; t. IV, pag. XLVIII, 179. Comme ces *covenants* aidaient puissamment à maintenir la balance du pouvoir et à empêcher la monarchie écossaise de tourner au despotisme, il va sans dire qu'on fit rendre au parlement des lois contre eux. Voyez un de ces actes à la date de 1457 et un second à la date de 1555 relatifs aux « lige » et « bandis of manrent and mantenance. » *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, p. 50, 495. Des lois de cette nature, étant contraires aux tendances du siècle et aux nécessités sociales, n'altérèrent en rien la coutume générale, quoique plusieurs individus fussent punis. Jusque vers 1620 ou 1630, époque à laquelle la guerre fut consommée, la grande révolution qui subordonna le pouvoir de l'aristocratie à celui du clergé, les redevances d'hommes se renouvelèrent fréquemment. Mais, à partir de cette époque, le changement introduit dans les affaires de la nation effectua sans difficulté, disons même spontanément, ce que le pouvoir législatif avait vainement tenté d'accomplir. Les nobles, réduits peu à

En présence de deux partis aussi distincts, dans un pays où, la moyenne classe n'existant pas, le peuple comptait pour rien et suivait l'impulsion qu'on lui donnait, il est évident que le triomphe ou la défaite de la réforme en Écosse dépendait simplement du triomphe ou de la défaite des nobles. Ceux-ci brûlaient de se venger. La seule question douteuse pour eux était de savoir s'ils étaient assez forts? Contre eux, la royauté et l'Église; avec eux, les traditions féodales, l'esprit de corps, l'esprit de *clan*, le dévoûment et l'obéissance de leurs innombrables partisans et, ce qui importait également, cet attachement aux grands noms et aux vieilles familles qui distingue encore aujourd'hui l'Écosse, mais dont nous ne saurions trop faire valoir l'influence au seizième siècle.

L'heure d'agir s'approchait. En 1540, le gouvernement, sous l'entière dépendance du clergé fit rendre de nouvelles lois contre les protestants dont les intérêts étaient alors identiques à ceux de la noblesse. Aux termes de ces ordonnances, nul hérétique, toute personne même soupçonnée d'hérésie, ne pouvait à l'avenir remplir aucune fonction; défense à tous catholiques de donner asile ou protection à quiconque faisait profession des nouvelles opinions (1).

peu à l'impuissance, perdirent courage et cessèrent d'avoir recours aux expédients qui avaient si longtemps soutenu leur ordre. D'année en année les redevances d'hommes devinrent plus rares, et il est douteux qu'on en trouve un seul exemple après 1661. Chalmers, *Caledonia*, t. III, pag. 32, 33. Toutefois il est si imprudent d'affirmer une négation que je n'entends pas me reposer entièrement sur cette date; quelques autres cas ont pu se produire plus tard; mais, s'il en est ainsi, ils sont peu nombreux, et il est certain que, à parler en termes généraux, le milieu du dix-septième siècle est l'époque de leur disparition.

(1) *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, pag. 370, 371. « That na man quhatsueuir stait or conditioun he be luge ressauve cherish nor favor ony heretike. » . . . . . . « And alswa that na persoun that hes bene suspectit of heresie howbeit thai be ressauit to penance and grace sall in this realme exers haif nor brouk ony honest estait degre office nor judicato' spuall nor temporale in burgh nor w'out nor na salbe admittit to be of our counsale. »

Alors, animé par la victoire, dévoré du désir d'anéantir ses anciens rivaux, le clergé alla encore plus loin. Tel fut l'acharnement diabolique des prêtres que, la même année, ils remirent à Jacques une liste contenant les noms de plus de trois cents membres de l'aristocratie qu'ils accusaient formellement d'hérésie, en ajoutant qu'il fallait les faire mourir et que le roi agirait sagement en confisquant leurs biens (1).

Ils se doutaient peu, ces hommes ardents et vindicatifs, ils se doutaient peu de l'orage qu'ils provoquaient et qui allait fondre sur leurs têtes, pour les couvrir de confusion eux et leur Église ! Non que nous ayons lieu de croire qu'une conduite plus avisée eût sauvé la théocratie écossaise, au contraire, selon toute probabilité, le sort du clergé était irrévocablement fixé, car les causes générales qui régirent le mouvement tout entier avaient opéré depuis si longtemps, qu'il eût été à peine possible à cette heure-là de les prévenir. Mais, en admettant même comme certain que les jours du clergé écossais fussent comptés, il est également certain que sa violence rendit sa chute plus terrible, par cela même

(1) Lindsay de Pitscottie (*Chronicles*, t. II, pag. 383) dit qu'ils « devysed to put ane discord and variance betwixt the lordis and gentlmen with thair prince; for they delaited, and gave vp to the king in writt, to the number of thrittie scoir of earles, lordis, and barrones, gentlmen and craftismen, that is, as thei alledgit, wer all heretickis, and leived not after the Pope's lawis, and ordinance of the hollie kirk; quhilk his grace sould esteme as ane capitall cryme, to any man that did the same. » . . . . . « all thair landis, rentes, guidis, and geir apperteanis propperlie to your grace, for thair contempt of our hollie father the Pope, and his lawis, and high contempt of your grace's authoritie. » On trouva ce document parmi les papiers du roi après sa mort. Il en résultait que des six cents noms portés sur cette liste plus de trois cents étaient ceux des principaux seigneurs. « Eum timorem auxerunt codicilli post regis interitum reperti, e quibus supra trecentorum è prima nobilitate nomina continebantur. » Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. xv, pag. 425. Sadler, *State Papers*, 1809, t. I, pag. 94; Watson, *Historicall Collections of Ecclesiastick Affairs in Scotland*, 1657, pag. 22. Selon Watson, cela « was called the bloody scroll. »

qu'elle accrut l'effervescence des passions de ses adversaires. Sans doute, la traînée de poudre était là, sans doute les ennemis du clergé avaient tout mis en œuvre pour amener une explosion prochaine ; mais ce fut l'Église elle même qui approcha la mèche et fit sauter la mine.

En 1542, voyant que l'Église et la royauté voulaient absolument leur ruine, les nobles se décidèrent à tenter au delà de ce qu'ils avaient jamais fait : ils refusèrent péremptoirement de faire la guerre à l'Angleterre. Ils n'ignoraient pas que la guerre où Jacques voulait les entraîner, avait été fomentée par le clergé, dans le double but de couper court à toute communication avec les proscrits et d'arrêter à la frontière les idées hérétiques (1). Résolus de déjouer ces desseins, ils déclarèrent unanimement, devant l'armée réunie, qu'ils ne marcheraient pas contre l'Angleterre. Menaces, promesses, tout fut vain. Jacques, piqué jusqu'au vif, se retira, en donnant l'ordre de disperser l'armée. A peine était-il parti, que le clergé chercha à rallier les troupes et à leur persuader d'agir contre l'ennemi. Un petit nombre de barons, honteux de ce qui, à leurs yeux, était une lâche désertion, paraissaient disposés à avancer. Mais tous les

(1) Durant l'automne de 1542, Jacques « was encouraged by the clergy to engage in a war against King Henry, who both assured him of victory, since he fought against an heretical prince, and advanced an annuity of 50,000 crowns for prosecuting the war. » Crawford, *Hist. of the Shire of Renfrew*, 1782, in-4°, part. 1, pag. 82. Voyez *State Papers of Henry VIII*, t. V, pag. 154. Une lettre écrite en 1539 par Norfolk à Cromwell : « By diverse other waies I am advertised that tha clergie of Scotlande be in such fear that their king shold do theire, as the kinges highnes hath done in this realme, that they do their best to bring their master to the warr; and by many waies I am advertised that a great parte of the temporaltie thera wold their king shold followe our insample, wich I pray God yeve hym grace to come unto. » Même après la bataille de Solway, il est notoire que le clergé poursuivit la même politique. » And undoubtedlie, the kyrkemen labor, by all tha meanes they can, to empeche the unitie and establishment of thiese two realmes: uppon what groundes ye can easelie conjecture. » Lettre de Sadler à Parr, en date à Édinbourg du 27 mars 1543 (*State Papers of Henry VIII*, in-4°, 1836, t. V, pag. 271.

autres refusèrent, et, pendant qu'ils restaient dans cet état de doute et de trouble, les Anglais, les prenant à l'improviste, tombèrent tout à coup au milieu de leurs rangs en désordre, et après leur avoir fait essuyer une déroute complète, en firent un grand nombre prisonniers. O honte! Dix mille Écossais s'enfuirent devant trois cents cavaliers anglais (1)! On vint apporter cette nouvelle à Jacques au moment même où il se lamentait sur la désobéissance de ses barons : c'en était trop pour son orgueil et sa sensibilité. Ces coups redoublés le firent chanceler, une fièvre lente ruina ses forces, il tomba dans un long marasme et, après avoir refusé tous les secours de l'art, il mourut au mois de décembre 1542, laissant une fille en bas âge, Marie; sous le règne de cette princesse devait se décider pour toujours la lutte entre l'aristocratie et l'Église (2).

La mort de Jacques V accrut l'influence des nobles : mais ce qui contribua encore plus à la raffermir, ce fut le discrédit qui s'attacha au clergé pour avoir poussé à une guerre qui avait abouti à de si honteux résultats (3). Les exilés vinrent bientôt renforcer les seigneurs : dès qu'ils apprirent la bonne nouvelle, ils se préparèrent à quitter l'Angle-

(1) « Ten thousand Scottish troops fled at the sight of three hundred English cavalry, with scarce a momentary resistance. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 264.

(2) On trouvera le meilleur récit de tous ces événements dans Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 260-267. J'ai consulté également Ridpath, *Border History*, pag. 372, 373; Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. II, pag. 207-209; Lesley, *History*, pag. 163-166; Lindsay de Pitscottie, *Chronicles*, t. II, pag. 399 406; Calderwood, *Hist. of the Kirk of Scotland*, t. I, pag. 145-152; Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. XIV, pag. 420, 421.

(3) « This defeat being so very dishonourable, especially to the clergy, who stirred up the king to that attempt, and promised him great success from it: and there being such a visible evidence of the anger of God, fighting by his providence against them, all men were struck with fear and astonishment; the bishops were ashamed to show their faces for a time. » Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*. Edinb., 1840, pag. 30.

terre (1). Dans les premiers jours de 1543, Angus et Douglas reprirent le chemin de l'Écosse (2), suivis bientôt d'autres nobles dont la plupart professaient le protestantisme, quoique à vrai dire, comme la suite le prouva, ce protestantisme trouvât sa raison d'être dans le désir ardent de piller et de se venger. Aux termes du testament de Jacques, le cardinal Beaton était désigné comme devant servir de tuteur à la reine et administrer le royaume (3). Homme sans principes, mais doué de hautes capacités, Beaton était respecté, en qualité de chef de l'Église nationale, car il était archevêque de Saint-Andrews et primat d'Écosse. Cependant, les nobles l'arrêtant sur-le-champ (4), le dépouillèrent de la régence

(1) Nous pouvons en croire facilement un ancien chroniqueur lorsqu'il nous dit : « The nobilitie did not greatlie take his death grievouslie, because he had fined manie, imprisoned more, and caused no small few (for avoiding his displeasure) to flie into England, and rather to commit themselves to the enemie than to his anger. » Hollinshead, *Scottish Chronicle*, t. II, pag. 210.

(2) Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. II, pag. 111.

(3) On a souvent dit que ce testament était fictif, mais je ne puis trouver aucune preuve qui justifie cette assertion, si ce n'est la déclaration d'Arran (Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 138) et le témoignage, — si l'on peut appeler cela un témoignage, — des historiens écossais qui ne se vantent pas d'avoir examiné l'écriture et qui, en leur qualité de protestants, s'imaginent que par cela même qu'un homme est cardinal il est capable de tous les crimes. Il n'y a pas de doute que Beaton était un personnage dénué de tous principes, et que par conséquent il était capable de commettre ce faux. Mais enfin nous n'avons aucune preuve, et le testament répond bien au caractère du roi ; il est tel qu'on pouvait s'y attendre. Quant à Arran, son assertion ne mérite pas qu'on s'y arrête ; très peu scrupuleux lui-même, il reprit les fonctions dont on avait dépouillé Beaton, sous le prétexte que le testament était l'œuvre d'un faussaire. Si des circonstances de cette nature ne rendent pas un témoin inhabile à déposer, alors quelques-uns des principes les miens établis sont faux. Le lecteur qui désirerait pénétrer plus avant dans ce sujet peut consulter parmi les auteurs qui soutiennent que le testament est fictif : Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, liv. xv, pag. 422 ; Knox, *Hist. of the Reformation*, t. I, pag. 91, 92 ; Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, pag. 102, et parmi ceux qui soutiennent que le testament est véritable : Lyon, *Hist. of St.-Andrews*, t. I, pag. 304, 305. D'autres écrivains laissent cette question dans le doute : Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 274 ; Lawson, *Roman Church in Scotland*, pag. 99 ; Keith, *Church and State in Scotland*, t. I, pag. 63.

(4) Le 26 janvier 1542-43, « the said cardinall was put in pressoune in Dalkeith. » *A Diurnal of Occurrents*, pag. 26. Voyez également, au sujet de son emprisonnement, une lettre écrite le 16 mars par Angus et Douglas, *State Papers of Henry VIII*, t. V, pag. 263. Il était alors en « firmance. »

pour en revêtir le comte d'Arran qui affichait alors un grand zèle pour le protestantisme; mais il renia plus tard ses opinions quand l'occasion favorable se présenta. Parmi les partisans de la nouvelle secte, les plus puissants étaient le comte d'Angus et les Douglas (1). Une prescription de quinze années purgeait leur condamnation; on rappela l'acte de proscription porté contre eux, et leurs biens et leurs honneurs leur furent restitués (2). Il était évident que l'aristocratie avait repris à l'Église non seulement le pouvoir exécutif, mais aussi le pouvoir législatif, et elle les mettait tous deux largement en œuvre. Lord Maxwell, l'un des seigneurs les plus actifs, avait, à l'exemple de la plupart d'entre eux, embrassé les principes de la réforme en haine de la théocratie (3). Au printemps de 1543, il obtint du comte d'Arran, gouverneur de l'Écosse, la permission de présenter une pro-

(1) Le 12 mars, le parlement confirma sa nomination. *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, pag. 411 : « Tuto' lau'full to the quenis grace and gonnour of this realme. » Il exclut le clergé du pouvoir. Le 20 mars de la même année, sir Ralph Sadler écrit à Henri VIII : « Sir George Douglas brought me into the Council Chamber, were I found a great number of noblemen and others at a long hoard, and divers standing, but *not one bishop nor priest among them*. At the upper end of the board sat the governour. » Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 78.

(2) *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, pag. 415, 419, 424, et Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 285.

(3) « Had become a convert to its doctrines. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 286. Mais, comme tous les autres nobles, il ne connaissait presque rien au sujet de ces doctrines et s'en souciait encore moins, et de plus il était très vénal. Sir Ralph Sadler écrit à Henri VIII à la date de 1543 (avril) : « And the lord Maxwell told me apart, « that, indeed, he lacked silver, and had no way of relief but to your majesty ; » which he prayed me to signify into the same. I asked him what would relieve him? and he said, 300 liv.; « for the which, » he said, « as your majesty seemed, when he was with your grace, to have him in more trust and credit than the rest of your majesty's prisoner's, so he trusted to do you as good service as any of them; and amongst them they will do you such service, as, if the war succeed, ye shall make an easy conquest of this realm ; as *for his part he shall deliver into your hands, at the entry of your army, the keys of the same on the west marches, being all the strongholds there in his custody*. » I offered him presently to write to my lord of Suffolk for 400 liv. for him, if he would; but he said, « he would stay till he heard again from your majesty in that behalf. » Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 165.

position aux *Lors of the articles*, chargés d'examiner les projets de loi qui devaient être soumis au parlement. Le but de cette proposition était de permettre au peuple de lire la Bible traduite en écossais ou en anglais. Le clergé dirigea toutes ses forces contre une mesure qu'il considérait, non sans raison, comme très funeste à sa religion, puisque ce n'était rien de moins que concéder un principe fondamental du protestantisme. Vains efforts! Le flot montait, montait toujours, impossible de le refouler. Les *Lords of the articles* adoptèrent la proposition qui, avec leur autorisation, fut présentée au parlement et votée. Le gouvernement y donna son assentiment, et, au milieu des lamentations de l'Église, on proclama la nouvelle loi, avec toutes formalités nécessaires, sur la grande place d'Edimbourg (1).

A peine les nobles avaient-ils regagné le pouvoir que la discorde se glissa dans leur camp. Résolus à piller l'Église, ils ne pouvaient s'entendre sur le partage futur des dépouilles. Ils n'étaient pas non plus d'accord sur le mode de procéder: les uns voulaient un schisme hautement déclaré et immédiat, les autres désiraient qu'on avançât avec prudence, qu'on temporisât avec leurs adversaires, afin d'arriver peu à peu à affaiblir la classe ecclésiastique. Le parti le plus actif et le plus zélé était connu sous le nom de parti anglais (2), à cause des relations intimes de ses membres avec Henri VIII, dont plusieurs recevaient de l'argent. Mais, en 1544, la

(1) *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. II, pag. 415, 425: Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 83. Knox, dans son *Hist. of the Reformation*, t. I, pag. 100, dit avec assez de finesse : « The clergy bearts long repugned; butt in the end, convicted by reassonis, *and by multitud of votes in thare contrare*, thei also condiscended: and also, by act of Parliament it was maid free to all man and woman to reid the scriptures in thair awin toung, or in the Engliss toung; and so war all actes maid in the contrair abolished. »

(2) On, ainsi que Keith les dénomma, « English Lords. » *Hist. of the Affairs of Church and state in Scotland*, t. I, pag. 80

guerre éclata entre l'Angleterre et l'Écosse; et le clergé, ayant à sa tête l'archevêque Beaton, réussit tellement à soulever le vieux levain de la haine nationale contre les Anglais, que les nobles furent un instant forcés de plier sous l'orage et de réclamer l'alliance de la France. Pendant quelques mois, on eût dit que l'Église et l'aristocratie, oubliant leur ancienne inimitié invétérée, étaient sur le point de faire cause commune (1).

Cependant, ce ne fut là qu'une illusion passagère. La haine entre les deux ordres était implacable (2). Durant le printemps de 1545, les principaux seigneurs protestants formèrent le projet d'assassiner l'archevêque Beaton (3), qu'ils

(1) En mai 1544, les Anglais attaquèrent l'Écosse (Tytler, *History*, t. IV, pag. 316), et le même mois le « Anglo-Scottish party » ne comprenait que les comtes de Lennox et de Glencairn, puisque même « Angus, George Douglas, and their numerous and powerful adherents joined the cardinal. » Pag. 319. Quant au rôle que joua le clergé, voyez dans Sadler (*State Papers*, t. I, pag. 173) une lettre adressée à Henri VIII, en date du 1er mai 1543 : « And as to the kirk-men, I assure your majesty they seek the war by all the means they can, and do daily entertain the noblemen with money and rewards to sustain the wars, rather than there should be any agreement with your majesty; thinking, verily, that if peace and unity succeed, that they shall be reformed, and lose their glory, which they had rather die, and put all this realm in hasard, than they would forego. » Voyez aussi pag. 184, note.

(2) Buchanan rapporte une très curieuse conversation entre le régent et Douglas, et, comme je ne sache pas qu'elle se trouve dans un autre ouvrage, je vais la citer. Bien que la date ne soit pas indiquée, il appert évidemment du texte qu'elle eut lieu en 1544 ou 1545. « Ibi cum Prorex suam deploraret solitudinem, at se a nobilitate derelictum quereretur, Duglassius ostendit « id ipsius culpa fieri, non nobilium, qui et fortunas omnes et vitam ad publicam salutem tuendam conferrent, quorum consilio contempto ad sacrificulorum nutum circumageretur, qui foris imbelles, domi seditiosi, omniumque periculorum expertes alieni laboris fructu ad suas voluptates abuterentur. Ex hoc fonte inter te et proceres facta est suspicio, quæ (quòd neutri alteris fidatis) rebus gerendis maxime est impedimento. » *Rerum Scoticarum Historia*, lib. xv, pag. 435. Buchanan était alors âgé de trente-huit ans : il est très probable qu'une conversation du genre de celle qu'il rapporte eut lieu, quoique l'historien ait pu y ajouter quelques coups de pinceau. Quoi qu'il en soit, c'était un trop grand rhéteur pour aller inventer des faits auxquels ses contemporains n'auraient pas ajouté foi ou qui leur eussent paru improbables; de telle sorte que, à ces deux points de vue, le passage est un précieux témoignage de l'inimitié invétérée que la noblesse portait à l'Église.

(3) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 337 : « The plot is entirely unknown either to our Scottish or English historians : and now, after the lapse of nearly three centuries, has

haïssaient plus que tout autre, d'abord parce qu'il était le chef de l'Église, et ensuite parce que c'était le plus capable et le moins scrupuleux de tous leurs adversaires. Néanmoins, un an se passa avant qu'ils pussent mettre leur dessein à exécution ; et ce ne fut qu'au mois de mai 1546 qu'un jeune baron, Lesley, accompagné du laird de Grange et de quelques autres, fit irruption dans Saint-Andrews et massacra le primat dans son château (1).

On peut aisément s'imaginer l'horreur de l'Église, à la nouvelle de cet acte lâche et barbare (2). Mais, sans s'arrêter aux récriminations du clergé, et fort de l'appui d'un puissant parti, les conspirateurs justifièrent cet assassinat, s'emparèrent du château de Saint-Andrews et se préparèrent à le défendre jusqu'à la dernière extrémité. A ce moment, ils

been discovered in the secret correspondence of the State-paper Office. » Ce fut au mois d'avril 1544 que ce complot se forma. Voyez *State Papers of Henry VIII*, t. V, pag. 377, et la fin de la préface du t. IV. Mais Tytler et l'éditeur des *State Papers* semblent avoir négligé l'assertion contenue dans Sadler (*Papers*) au sujet de ce crime, et qui indiquerait qu'avant cette époque même il en avait été question. Voyez dans cette collection (t. I, pag. 77) une conversation, à la date de mars 1543, entre sir Ralph Sadler et le comte d'Arran, Sadler étant présenté par le comte de Glencairn. Dans cette circonstance le comte d'Arran se servit, en parlant de Beaton, d'une expression dont sir Ralph comprit évidemment la signification : « By God, » quoth he, « he shall never come out of prison whilst I may have mine own will, except it be to his farther mischief I allowed the same well and said. » It were pity, but he should receive such reward as his merits did require. »

(1) *State Papers of Henry VIII*, t. V, pag. 560 ; *A Diurnal of Occurrents*, pag. 42 ; Calderwood, *Hist. of the Kirk of Scotland*, t. I, pag. 221-223. Lindsay de Pitscottie (*Chronicles*, t. II, pag. 484) rapporte au sujet de ce meurtre un incident qui est trop horrible pour que je le cite ; il suffira de dire qu'on commit un outrage obscène sur le cadavre de la victime. Bien qu'on ne puisse aujourd'hui raconter en détail des faits de cette nature, ils caractérisent tellement cette époque, qu'on ne doit pas les passer entièrement sous silence.

(2) A ce sujet, voici ce que disent deux historiens protestants : « God admonished men, by this judgment, that he will in end be avenged upon tyrants for their crueltie, howsoever they strenthen themselves. » Calderwood, *Hist. of the Kirk of Scotland*, t. I, pag. 224. « And whoever considers the circumstances, must acknowledge it was a stupendous act of the judgment of the Lord, and that the whole was overruled and guided by Divine Providence. » Stevenson, *Hist. of the Church and State of Scotland*, pag. 38.

trouvèrent un défenseur de la révolution dans la personne d'un homme très remarquable qui parut alors pour la première fois en public et qui, étant admirablement approprié à son siècle, était destiné à jouer le plus grand rôle dans ces temps de trouble.

Cet homme était John Knox. Dire qu'il était sans peur et incorruptible, qu'il défendit avec un zèle infatigable, ce qui, à ses yeux, était la vérité et qu'il se consacra avec une énergie qui ne se ralentit jamais à ce qu'il regardait comme le plus noble objet; certes, ce n'est que rendre stricte justice aux nombreuses et hautes qualités dont il était doué. Mais, d'un autre côté, il était dur, inflexible, parfois brutal : non content de rester insensible devant la souffrance humaine, il lui arrivait de la tourner en raillerie, et de la poursuivre de ses sarcasmes grossiers, produits d'une humour excessive (1); enfin il aima la domination à un tel point, qu'impatient devant la moindre opposition, il broyait tous ceux qui entravaient son chemin ou contrariaient, ne fût-ce que pour un instant, les desseins qu'il formait pour l'avenir.

Des historiens, qui ne sont que trop portés à attribuer de vastes résultats aux efforts individuels, tout en perdant de vue ces grandes causes générales sans lesquelles toute tentative individuelle serait futile, ces historiens, dis-je, ont exagéré à plaisir la part d'influence que Knox prit au développement du protestantisme. Cependant, il fit à lui seul plus que tout autre homme (2), quoique, en ce qui touche à

(1) Nous lisons même dans M'Crie, *Life of Knox*, pag. xxxv : « The ill-timed merriment he displays in relating the foul deed of Beaton's murder. »

(2) Quelque temps avant sa mort il s'écria avec un honnête et justifiable orgueil : « What I have bene to my conntrie, albeit, this vnthankfull aige will not knowe, yet the aiges to come wilbe compelled to bear witnes to the treuth. » Bannatyne, *Journal*, pag. 119. Ban-

l'Écosse, il ne jouât un rôle véritablement important qu'à partir de 1559, c'est à dire lorsque le triomphe du protestantisme était déjà assuré : il n'eut donc qu'à recueillir le bénéfice du mouvement qui s'était opéré durant sa longue absence. Sa première tentative fut une complète échauffourée; et de tous ses actes, c'est celui qui a fait le plus de tort à sa réputation; je veux dire son alliance avec les assassins de l'archevêque Beaton, en 1546; il se rendit au château de Saint-Andrews, s'y renferma avec les meurtriers, prêt à partager leur sort, et, dans un ouvrage qu'il publia par la suite, il justifia hautement ce lâche méfait (1). Rien ne saurait excuser cette conduite, et c'est avec un certain sentiment de juste satisfaction que nous apprenons que les Français s'étant emparés du château, en 1547, Knox fut traité avec une grande sévérité et condamné aux galères, d'où il ne sortit qu'en 1549 (2).

Pendant les cinq années suivantes, Knox séjourna en Angleterre : en 1554, il quitta ce dernier pays pour se rendre à Dieppe (3); puis il voyagea à l'étranger. Il ne revint en

natyne était le secrétaire de Knox. Il est à regretter qu'on n'ait pas encore publié une biographie bien faite de Knox. Celle de M'Crie est un panégyrique aveugle et peu judicieux qui, en provoquant une réaction dans l'opinion, a fait du tort à la réputation du grand réformateur. D'un autre côté, la secte des *Episcopalians* en Écosse ne veut absolument rien voir de la véritable grandeur de Knox; elle est incapable de discerner son intense amour pour la vérité et la noble hardiesse de son caractère.

(1) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 374, 375; M'Crie, *Life of Knox*, pag. 27, 28; Lawson, *Roman Catholic Church in Scotland*, pag. 154; *Presbytery displayed*, pag. 28. Shield, *Hind let Loose* (1687), pag. 14, 39, 638. Dans son *Hist. of Reformation*, t. I, pag. 177, 180, il décore cet assassinat du titre de « godly fact, » et ajoute : « These ar the workis of our God, » ce qui, en bon anglais, équivaut à dire que Dieu est un assassin. Toutefois, bien que tous ces faits réunis soient assez tristes, je conviens avec M'Crie qu'il n'y a pas de preuve digne de foi qui puisse nous faire supposer qu'il fût complice de ces meurtriers : il n'en sera pas moins convenable de consulter *A Diurnal of Occurrents*, pag. 42, et Lyon, *Hist. of St.-Andrews*, t. II, pag. 364.

(2) M'Crie, *Life of Knox*, pag. 38, 43, 330; Argyll, *Presbytery Examined*, pag. 19.

(3) M'Crie, *Life of Knox*, pag. 44-71.

Écosse que dans l'automne de 1555; tous les principaux nobles et leurs partisans l'accueillirent avec enthousiasme (1). Cependant, pour des motifs qu'on n'a pas suffisamment éclairés, j'imagine, par suite de sa répugnance à jouer un rôle secondaire au milieu de ces hautains seigneurs, il quitta de nouveau l'Écosse en 1556, et alla se fixer à Genève, où on l'avait invité à diriger une congrégation en qualité de pasteur (2). Il resta à l'étranger jusqu'en 1559, époque à laquelle la lutte était presque terminée, tellement les nobles avaient réussi à saper les fondements de l'Église.

Les événements qui avaient longtemps couvé se précipitaient alors rapidement. En 1554, la reine-mère avait repris la régence des mains d'Arran (3) : c'était Marie de Guise dont nous avons indiqué le mariage avec Jacques V, comme étant l'un des signes caractéristiques de la politique alors dominante. Laissée à elle-même, la régente eût probablement fait peu de mal (4) ; mais sa famille était là qui, puis-

(1) M'Crie, *Life of Knox*, pag. 99. Quant aux nobles qui lui firent accueil et suivirent ses prêches, voyez pag. 102.

(2) « Influenced by motives which have never been fully comprehended, he departed to Geneva, where, for a time, he became Pastor of a Protestant congregation. » Russell, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 193. M'Crie, qui ne voit aucune difficulté, dit simplement : « In the month of July 1566, he left Scotland and, having arrived at Dieppe he proceeded with his family to Geneva. » *Life of Knox*, pag. 107.

(3) Knox, dans son langage épicé, dit en parlant de la régente, que lui confier ce poste c'est mettre une lettre sur le dos d'une vache : « She maid Regent in the year of God 1554; and a croune putt upone hir head, als seimlye a sight (yf men had eis) as to putt a sadill upone the back of ane unrewly kow. » J'extrais ce passage de l'excellente édition de M. Laing (Knox, *Hist. of the Reformation*, t. I, pag. 242). Cependant dans Watson, *Historicall Collections of the Ecclesiastick Affairs*, pag. 73, nous trouvons une légère différence : « As seemly a sight, » saith John Knox in the new Gospel language, « as to put the saddle upon the back of an unruly *Sow*. »

(4) Le duc d'Argyll, dans son *Presbytery Examined*, pag. 9, l'appelle « ambitious and intriguing. » Cependant non seulement Lesley lui donne des éloges, ce à quoi l'on pouvait s'attendre (*History*, pag. 289, 290), mais Buchanan lui-même lui rend justice; nous trouvons ce passage plein d'une gracieuseté qui n'est pas habituelle chez un auteur aussi protestant et démocratique : « Mors ejus varie mentes hominum affecit. Nam et apud quosdam

sante et fanatique, la pressait d'extirper l'hérésie, et du même coup d'abaisser la noblesse. D'après le conseil de ses frères, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, elle proposa, en 1555, de remplacer les troupes, composées des barons et de leurs suivants, par une armée permanente. Or une telle force, salariée par l'État, n'eût été qu'un aveugle instrument entre les mains de la royauté : mais les nobles, pénétrant ces desseins, forcèrent Marie d'y renoncer : nous et nos vassaux, dirent-ils, nous suffisons à défendre l'Écosse : qu'est-il besoin d'une armée (1)? Sa seconde tentative fut de raffermir les intérêts du parti catholique, ce qu'elle effectua en 1558 par le mariage de sa fille avec le Dauphin. Cette alliance mit le comble au pouvoir des Guises (2), dont la nièce, déjà reine d'Écosse, deviendrait, dans l'ordre naturel des choses, reine de France. Il n'y eut pas de mesure extrême qu'ils ne conseillassent à leur sœur, en lui promettant le concours des troupes françaises. De leur côté, les seigneurs ne fléchirent point, et se préparèrent à la lutte. En décembre 1557, un certain nombre d'entre eux s'étaient engagés par une convention écrite à se soutenir mutuellement pour résister à la tyrannie qui les mena-

eorum, quibuscum armis contendit, non mediocre sui desiderium reliquit. Erat enim singulari ingenio prædita, et animo ad æquitatem admodum propenso. » Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib: XVI, pag. 487.

(1) *Hist. of Scotland*, liv. II, pag. 91 (Robertson, *Works*, 1831 : Tytler, *History*, t. V, pag. 22, 23). Il semblerait, d'après ce que nous dit Lesley (*History*, pag. 254, 255), que certains seigneurs favorisèrent ce projet dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces de la reine. « Albeit sum of the lordis of the nobilitie for pleasour of the queue seamed to aggre thairto for the tyme, yit the barronis and gentill men was nating content thairwith. » . . . . . « Affirming that thair foirfatheris and predicessouris had defendit the samyn (c'est à dire le royaume) mony hundreth yeris, vailyeantlie with thair awin handis. »

(2) « It completed the almost despotic power of the house of Guise. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. V, pag. 27.

çait (1). Après avoir pris le titre de *Lords of the congregation*, ils dépêchèrent de tous côtés leurs agents pour recueillir les signatures ou l'assentiment verbal de tous les citoyens qui désiraient la réforme religieuse (2). Ils écrivirent en outre à Knox : ses prêches étant goûtés du peuple, seraient, pensaient-ils, un brandon de rébellion (3). Knox se trouvait alors à Genève; il ne se rendit à leur appel qu'au mois de mai 1559 (4) : mais, à cette heure, le résultat de la lutte pendante était à peine douteux; les nobles avaient entièrement réussi à renforcer le parti et avaient toute raison de compter sur l'appui d'Élisabeth.

Neuf jours après le retour de Knox, le premier coup fut frappé. Le 11 mai 1559, il prêcha à Pesth. Après le sermon, des troubles surgirent, le peuple pilla les églises et renversa les monastères (5). La reine-mère, rassemblant ses troupes en toute hâte, marcha sur la ville. Mais les seigneurs étaient

(1) Cette convention, qui fait époque dans l'histoire d'Écosse, porte la date du 3 décembre 1557. Elle est citée dans Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 47; Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. 1, pag. 326, 327; Knox, *Hist. of the Reformation*, t. I, pag. 273, 274.

(2) En 1558, « the lords of the coegregation had sent agents through the kingdom to solicit the subscriptions of those who were friendly to a reformation, » Stephen, *Hist. of the Church of Scotland*. Lond., 1848, t. 1, pag. 58.

(3) Keith (*Affairs of Church and State in Scotland*, t. III, pag. 82) lui donne le titre de « a trumpeter of rebellion, » qu'il mérite à coup sûr (soit dit à sa gloire), quoique l'évêque, entiché de l'esprit de la cour, le lui impute à faute. Sans leurs dispositions rebelles, les Écossais eussent depuis longtemps perdu leur liberté.

(4) « He sailed from Dieppe on the 12d of April 1559, and landed safely at Leith in the beginning of May. » M'Crie, *Life of Knox*, pag. 139. Knox dit lui-même « the secound of Maij. » *Hist. of the Reformation*, édit. Laing, t. 1, pag. 318. « He was called home by the noblemen that enterprised the Reformation. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, édit. Russell, t. II, pag. 180.

(5) Penny, *Traditions of Perth*, pag. 310; Knox, *Hist. of the Reformation*, t. I, pag. 321-323; Lyon, *Hist. of St.-Andrews*, t. 1, pag. 329; Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. XVI, pag. 471, 472. On trouvera aussi des faits intéressants dans Lesley, *History*, pag. 271, 272. Mais, quoique cet auteur vécût à cette époque, il fait dater par erreur l'émeute de 1558. En outre, il prête à Knox un langage beaucoup plus ardent que celui dont il se servit réellement.

sur leurs gardes. Le comte de Glencairn, à la tête de deux mille cinq cents hommes, vint se joindre à la ligue, et un traité fut conclu par lequel les deux partis convinrent de mettre bas les armes, à la condition que nul ne serait puni pour ce qui s'était passé (1). Mais, dans l'état des esprits, la paix était impossible. Au bout de quelques jours, la guerre éclata de nouveau, pour aboutir cette fois à un résultat plus décisif. La ligue disposait alors de forces nombreuses. Perth, Stirling et Linglithgow ouvrirent leurs portes aux seigneurs. La reine-mère battit en retraite, évacua Édimbourg, et le 29 juin ils entrèrent en triomphe dans la capitale (2).

Tout cela s'était accompli en sept semaines, à dater de l'émeute qui avait éclaté à Perth. Dans les deux camps, on était alors tout disposé à entrer en négociations dans le but de gagner du temps, la reine-mère, comptant sur l'aide de la France, les seigneurs sur celle de l'Angleterre (3). Cependant Élisabeth ne montrant pas grand empressement, les protestants résolurent de frapper un coup décisif avant l'arrivée des renforts. En octobre, les principaux pairs, ayant à leur tête le duc de Chastelherault, le comte d'Arran, le

(1) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. V, pag. 59, 62, 63. Au sujet du comte de Glencairn, Chalmers (*Caledonia*, t. III, pag. 485) dit que c'était un « religious ruffian, who enjoyed pensions from Henry VIII, for injuring his country of birth, and benefits. » Outre que la phrase est peu grammaticale, rien n'est plus absurde. Sans nul doute Glencairn, comme tous les fauteurs aristocratiques de la réforme, fut poussé par des motifs rien moins que nobles; mais, loin de nuire à son pays, il lui rendit un grand service.

(2) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. V, pag. 64-73.

(3) Nous lisons au sujet de la reine-mère (juillet 1559) : « Shee had sent alreadie to France for more men of warr. » Consultez le curieux pamphlet intitulé : « *A History of the Estate of Scotland*, from July 1558 to April 1560; » *Miscellany of the Wodrow Society*. Edimb., 1844, pag. 63. Toutes sortes de rumeurs circulaient. une lettre, en date du 12 octobre 1559, porte : « Summe thinke the regent will departe secretlie. Summe that she will to Ynchkeith, for that three shippes are a preparing. Summe saye that she is verie sicke. Summe saye the devill cannot kill her. » Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 499.

comte d'Argyle et le comte de Glencairn, s'assemblèrent à Édimbourg. A la suite d'un meeting général, présidé par lord Ruthven, on prononça solennellement la déchéance de la reine-mère, « l'ennemie, » déclara-t-on, « l'ennemie de la gloire de Dieu, de la liberté du royaume et de la prospérité des nobles (1). »

L'hiver suivant, la flotte anglaise entra dans le Frith et alla jeter l'ancre près d'Édimbourg (2). En janvier 1560, le duc de Norfolk, s'étant rendu à Berwick, conclut, au nom d'Élisabeth, un traité avec les chefs de la ligue, en vertu duquel l'armée anglaise traversa la frontière le 2 avril (3). Ces événements paralysèrent l'action du gouvernement qui fut

(1) Tytler, *Hist of Scotland*, t. V, pag. 104. Ceci se passa le 2 octobre 1559. Consultez Sadler, *State Papers*, t. I, pag. 512. « This Mondaye, the 22 of October, was the douagier deprived from her authoritie by commen consent of all lords and barons here present. » A cette occasion, « Johne Willocke, » le prêcheur, prononça un discours en faveur de la déchéance. Entre autres arguments il dit : « That in deposing of princes, and these that have been in authoritie, God did not alwayes use his immediat power, but sometimes he used other meanes, which his wisdome thought good, and justice approved. As by Asa, He removed Maacha, his owne mother, from honour and authoritie, which before she had used; by Jehu He destroyed Joram, and the whole posteritie of Achab. » *Therefore* « he » (l'orateur) could see no reasoun why they, the borne counsellers, the nobilitie and barons of the realme, might not justlie deprive her from all regiment. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. I, pag. 540, 541, et Knox, *Hist. of the Reformation*, t. I, pag. 442, 443.

(2) Le *Diurnal of Occurrents*, pag. 55, 272, dit que la flotte arriva le 24 janvier 1559-60 : « Aucht greit schippis of Ingland in the raid of Leith. » Nous lisons dans une lettre (Stadler, *State Papers*, t. I, pag. 697) en date du 23 janvier : « The shippes ar… yesterdaye in the Frythe to the nomber of IX or X, as yet, and the remanen… de cet
Par conséquent la date qui est donnée dans une note de Keith, *Church …* (*Caledonia*,
land, t. I, pag. 255 (10 janvier), est évidemment erronée. Malgr…
événement, ni Tytler (*Hist. of Scotland*, t. V, pag. 11… *he Reformation*, t. II, pag. 57.
t. II, pag. 631) n'en donnent la date exacte. …eith, *Church and State in Scotland*,

(3) Chalmers, *Caledonia*, t. II, pag. 632… était si grande, que les troupes anglaises furent
Le traité de Berwick, signé en févri… …uple, malgré l'ancienne et cruelle animosité qui existait
t. I, pag. 258-262. L'influen… …pecially in Fyfe they were thanfully receaved, and well entreated,
parfaitement accue… and gentle entertainement betwixt our nation and them, as no man
entre les de… …ve thought that ever there had beine any variance. » *A Historie of the Estate of*
with …
…*Scotland, from* 1558 *to* 1560 (*Miscellany of the Wodrow Society*, pag. 78).

enchanté de siguer la paix en juillet, aux conditions suivantes : évacuation de l'Écosse par les Français ; attribution virtuelle aux seigneurs protestants de toutes les hautes charges administratives (1).

Le triomphe suprême de cette grande révolution et la rapidité avec laquelle elle s'accomplit sont par eux-mêmes le preuve décisive de la force des causes générales qui gouvernèrent ce mouvement tout entier. Depuis plus de cent cinquante ans, une lutte acharnée avait subsisté entre la noblesse et le clergé, et elle venait d'aboutir à l'établissement de la réforme et à la victoire des classes aristocratiques : celles-ci avaient enfin atteint leur but. Des hommes nouveaux avaient pris la place de la théocratie vaincue. Avec elle avaient disparu les idées antiques de la succession apostolique, de l'imposition des mains et du droit divin d'ordination : tout cela rentra dans les limbes du passé. Le service divin fut célébré par des hérétiques dont la plupart n'avaient pas même été consacrés (2). Enfin pour couronner le tout, la même année (1560) le parlement écossais vota deux lois qui détruisirent de fond en comble l'ancien système : aux termes de l'une d'elle, tout statut qui

(1) « Vponn tho VI day of Julij, it wos concludit and finallie endit betuix the saids ambassatouris, tuitching all debaittis, contravorsios and materis concernyng the asseiging of Leith, departing of the Frenchemon thairfra, and randering of tho same ; and tho said peax daitit this said day. » *A Diurnal of Occurrents*, pag. 277, 278. Voyez également pag. 60, ainsi que Keith, *Affairs of Church and State in Scotland*, t. 1, pag. 295.

(2) « That Knox himself was in priest's orders, is a fact which his biographor, the late Dr. M'Crie, has placed beyond dispute ; and some of the others leaders wero also priests : but the greater number of the preachers, and all those who subsequently became ministers, were totally without any orders whatever, not even such as tho superintendents could have given them. for their own supposed call, the election of the people, and the *civil* ceromony of induction to the living, was all that was then « judged necessary. » Stophen, *Hist. of the Church of Scotland*, 1848, t. I, pag. 145, 146. « A new-fashioned ministry, unknow in the Christian Church for all preceding generations. » Keith, *Church and State in Scotland*, t. III, pag. 204. Consultes Argyll, *Presbytery Examined*, pag. 34-36.

avait été rendu en faveur de l'Église était rappelé (1); l'autre portait que quiconque dirait la messe ou y assisterait serait puni, la première fois de la confiscation de ses biens, la seconde de l'exil, et la troisième de mort (2).

Ainsi fut brisée, ainsi tomba en pièces une institution qui avait soutenu le choc de plus de mille années. On augura bien de sa chute. Il en résulterait de grandes choses, disait-on, le peuple serait éclairé, déjà ses yeux se dessillaient, le règne de la superstition approchait, de sa fin. Mais, ce qu'on oubliait alors, et ce qu'on perd de vue trop souvent aujourd'hui, c'est qu'en pareille matière il y a un ordre, un enchainement naturel qu'on ne peut jamais renverser. C'est à dire que toute institution, telle qu'elle se comporte, peu importent son nom ou ses prétentions, est l'effet beaucoup plus que la cause de l'opinion publique; et qu'il ne servira de rien d'attaquer l'institution, si l'on ne commence par changer l'opinion. Or, en Écosse, l'Église était grossièrement superstitieuse; mais il ne s'ensuivait pas que renverser l'édifice, ce serait amoindrir le mal. Ceux qui s'imaginent qu'il est possible de réduire la superstition par ce moyen ignorent la vitalité de ce principe sombre et funeste. Il n'y a qu'une seule arme qui puisse l'abattre, le savoir. Les hommes sont-ils plongés dans l'ignorance, ils

(1) « The thre eatatis of parliament hes annullit and declarit all aik acted maid in tymes bipast not aggreing w^t goddis word and now contrair to the confessioun of oure fay^t according to the said word publist in this parliament, Tobe of nane avale force nor effect. And decernis the said actis and every ane of thama to haue na effect nor strenth in tyme to cum. » *Acts of the Parliament of Scotland*, 1814, in-fol., t. II, pag. 535. Cette loi fut rendue le 24 août 1560.

(2) « That na maner of person nor personis say mess nor zit heir mess na be put thairat vnder the pane of confiscatioun of all thair gud movable and vnmovable and pvneissing of thair bodeis at the discretioun of the magistrat within quhais jurisdictioun sik personis happynis to be apprehendit ffor the first falt : Banissing of the Realme for the secund falt, and justifying to the deid for the thrid falt. » *Ibid.*, 24 août 1560, t. II, pag. 535.

sont forcément superstitieux ; et partout où existe la superstition, soyez sûr qu'il se formera un corps ou l'autre dont elle sera l'âme. Chassez-la de ce corps, elle en trouvera un autre. Elle transmigre, sous une nouvelle forme, mais toujours vivante. Dès lors, quelle vaine guerre que celle des réformateurs qui presque toujours s'en prennent au corps, pour épargner l'âme! Oui, ils pénètrent l'enveloppe, ils la détruisent; mais, dans cette enveloppe se trouve la graine d'un poison mortel, dont ils ne peuvent diminuer la force vitale : transplantée, cette graine produit des fruits dans une autre direction et se développe avec une nouvelle exubérance, souvent plus funeste encore.

La vérité est que toute institution, politique ou religieuse, représente, telle qu'elle se comporte, la forme et la pression du siècle. Il se peut qu'elle soit antique, qu'elle soit revêtue d'un nom vénéré, qu'elle tende vers les plus nobles objets; tout cela est possible : mais quiconque étudiera attentivement son histoire verra que, dans la pratique, elle est successivement modifiée par les générations qui se suivent et que, au lieu de régir la société, elle est régie par cette dernière. Ainsi, lorsque la réforme se consomma, les Écossais étaient excessivement ignorants ; donc, malgré la réforme, ils restèrent excessivement superstitieux. Jusqu'à quelle époque cette ignorance subsista-t-elle? quels en furent les résultats? c'est ce que nous verrons bientôt; mais avant d'examiner ce point, il est bon d'indiquer les conséquences immédiates de la réforme elle-même, par rapport aux classes qui aidèrent à son avénement.

Après avoir renversé l'Église et l'avoir dépouillée d'une bonne partie de ses richesses, les seigneurs pensèrent que rien n'était plus juste que de recueillir le profit de leurs



peines. Ayant tué l'ennemi, ils entendaient se partager ses dépouilles (1). Mais c'était aller contre les vues des pasteurs protestants : selon ceux-ci, c'était commettre une impiété que de séculariser les biens de l'Église pour les appliquer à des fins profanes. Sans doute, disaient-ils, les seigneurs ont fort bien fait de piller l'Église, mais c'est à nous que doivent retourner ces richesses. N'étaient-ils pas de l'ordre sacro-saint? le devoir des classes dominantes était de leur conférer de bons bénéfices, arrachés à l'ancien clergé idolâtre (2).

Conformément à ces opinions, Knox et ses collègues présentèrent (août 1560) au parlement une pétition, priant les nobles de rendre à l'Église les richesses dont ces derniers s'étaient emparés, pour les consacrer d'une manière convenable au soutien du nouveau culte (3). Ces hautains seigneurs ne daignèrent pas même répondre à cette demande (4). Satis-

(1) Ainsi que le dit Robertson, dans un style sobre et quelque peu faible. « Among the Scottish nobility, some hated the persons, and others coveted the wealth, of the dignified clergy; and by abolishing that order of men, the former indulged their ressentment, and the latter hoped to gratify their avarice. » *Hist. of Scotland*, liv. III, pag. 116; Robertson, *Works*, édit. 1831. Le récit écrit à l'epoque même dans *A Diurnal of Occurrents*, pag. 269, a, ce me semble, quelque chose de plus vigoureux. « In all this tyme (1559), all kirkmennis goodis and geir wer spoulzeit and reft fra thame, in everie place quhair the samyne culd be apprehendit; for everie man for the maist pairt that culd get any thing pertenyng to any kirkmen, thocht the same as wele won geir. »

(2) « Knox never dreamed that the revenues of the Church were to be secularized; but that he and his colleagues were simply to remove the old incumbents, and then take possession of their benefices. » Stephen, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 106. « The ecclesiastical revenues, which they never contemplated for a moment were to be seized by the Protestant nobility. » Lawson, *Roman Catholic Church in Scotland*, pag. 233.

(3) Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 89-92. M'Crie, *Life of Knox*, pag. 179. M'Crie dit en parlant de ce document : « There can be no doubt that it received the sanction, if it was not the composition, of the Reformer. » . . . . . « It called upon them (les seigneurs) to restore the patrimony of the Church, of which they had unjustley possessed themselves. »

(4) « Making no answer to the last point. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 327. « Without taking any notice. » Keith, *Affairs of Church and State*, t. I, pag. 321.

faits de l'état actuel des choses, ils n'avaient pas la moindre envie de défaire un si parfait arrangement. C'étaient eux qui avaient combattu, eux qui avaient remporté la victoire, à eux donc les dépouilles! Pourrait on supposer qu'il abandonneraient de gaité de cœur ce qu'ils avaient acquis avec tant de peine? Était-il probable qu'après avoir soutenu pendant cent cinquante ans une lutte acharnée contre l'Église et après avoir enfin vaincu leur ennemi invétéré, ils iraient se départir des fruits de leur triomphe? et en faveur de qui? D'une poignée de prêcheurs qu'ils n'avaient appelé à leur aide que dans les derniers temps, personnages obscurs et de basse extraction, qui devraient considérer comme un immense honneur d'avoir été admis à faire cause commune avec leurs supérieurs. Non; qu'ils n'aient pas l'audace de s'imaginer, à cause de cette circonstance, qu'ils ne supposent pas, ces gens qui n'ont combattu qu'à la dernière heure, qu'ils aient droit à partager le butin à mesure égale (1)!

Mais les seigneurs écossais connaissaient bien peu les hommes à qui ils avaient à faire; ils comprenaient moins encore le caractère de leur siècle. Ils ne s'aperçurent pas que, dans l'état social où ils vivaient, la superstition était inévitable, et que, par conséquent, si les classes ecclésiastiques étaient courbées un instant, il était certain qu'elles se redresseraient promptement. La noblesse avait renversé l'Église, mais les principes sur lesquels est basée l'autorité de l'Église restèrent intacts. On ne fit pas autre chose que de changer le nom et la forme. Il se forma bien vite une

(1) « They viewed the Protestant preachers as iow-born individnals, not far raised above the condition of mechanics or tradesmen, without influence, authority or importance. » Lawson, *Roman Catholic Church in Scotland*, pag. 251. « None were more unmercifull to the poore ministers than they that had the greatest share of the kirk rents. » Calderwood, *Hist. of the Kirk of Scotland*, t. II, pag. 42.

nouvelle théocratie sur laquelle le peuple reporta l'affection qu'il avait éprouvée pour l'ancienne; je me trompe, cette affection fut encore plus grande, car le clergé protestant, délaissé par la noblesse, non salarié par l'État, n'avait pour vivre qu'une misérable pitance : la nécessité l'amena donc à se jeter dans les bras du peuple, puisque ce n'était que là qu'il pouvait trouver aide et sympathie (1). De là une union plus resserrée et plus intime qu'elle n'eût été dans d'autres circonstances; de là aussi cette haine pour les classes supérieures, et cette animosité particulière contre la monarchie que le clergé presbytérien, piqué jusqu'au vif par le traitement injuste auquel il était soumis, déploya en toute occasion. Du haut de la chaire, dans leurs consistoires, dans leurs assemblées générales, ses ministres développèrent un esprit démocratique et frondeur qui produisit les plus heureux résultats, puisqu'à un moment critique, il entretint la flamme de la liberté, et qui, par cette raison même, détermina la perte de l'aristocratie, le jour où, par sa parcimonie maladroite et égoïste, elle excita la colère d'une classe aussi puissante et aussi implacable.

Depuis le départ des troupes françaises (1560), les seigneurs jouissaient du pouvoir suprême (2). C'était à eux qu'il appartenait de décider jusqu'à quel taux s'élèverait la dotation du clergé réformé. Ils gardèrent le silence le plus méprisant sur

(1) En 1561, « notwithstanding the full Establishment of the Reformation, the Protestant ministers were in a state of extreme poverty, and dependent upon the precarious assistance of their flocks. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. V, pag. 107. Comparez une lettre de Knox, en date de 1566, au sujet de « the extreame povertie wherein our ministers are brought. » Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 542.

(2) « The limited authority which the Crown had hitherto possessed, was almost entirely annihilated, and the aristocratical power, which always predominated in the Scottish government (?), became supreme and incontrollable. » Russell, *Hist. of the Church in Scotland*, 1834, t. I, pag. 223.



la première pétition de Knox et de ses confrères. Mais les ministres ne se laissèrent pas si facilement rebuter. Ils présentèrent donc au conseil privé ce qu'on appelle « Le premier livre de discipliue, » dans lequel ils exposaient de nouveau leur demande (1). Le conseil n'avait pas la moindre objection à faire aux doctrines contenues dans ce livre, mais il refusa de le ratifier, parce que c'eût été par là sanctionner le principe que la nouvelle Église avait droit aux revenus de l'ancienne (2). Cependant le conseil était prêt à lui en céder une certaine portion. Quelle serait-elle? Voilà ce qui souleva de graves disputes et la plus grande inimitié entre les deux partis. Enfin, rompant le silence, les seigneurs déclarèrent (décembre 1561) que le clergé réformé ne toucherait qu'un sixième des revenus de l'Église, les cinq sixièmes restant étant partagés entre le gouvernement et les prêtres catholiques (3). Rien de plus facile à saisir que la signification

(1) Se reporter au *First Book of Discipline*, compris dans *A Compendium of the Laws of the Church of Scotland*. Édimb., 1837, part. I, 2e édit. Ils résumèrent leurs demandes dans ce passage (pag. 119) : « The haill rentis of the Kirk abusit in Papistrie sal se referrit againe to the Kirk. » Dans un autre endroit (pag. 106) ils disent avec franchise : « We doubt not but some of our petitions shall appeare strange unto you at the first sight. »

(2) « The form of polity recommended in the *First Book of Discipline* never obtained the proper sanction of the State, chiefly in consequence of the avarice of the nobility and gentry, who were desirous of securing to themselves the revenues of the Church. » *Miscellany of the Wodrow Society*, pag. 324. Consultez également Argyll, *Presbytery Examined*, pag. 26. Beaucoup de seigneurs néanmoins y apposèrent leurs signatures. Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 129. « Mais, ajoute Spottiswoode (*Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 373), « most of those that subscribed, getting into their hands the possessions of the Church, could never be induced to part therewith, and turned greater enemies in that point of church patrimony than were the papists, or any other whatsoever. »

(3) M'Crie, *Life of Knox*, pag. 204; Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 298-304, 307-309; Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia*, lib. XVII, pag. 509. L'arrangement nominal, qui fut tracé avec beaucoup d'art, portait qu'un tiers des revenus de l'Église serait divisé en deux parties : l'une pour le gouvernement, l'autre pour les ministres. On assignait gravement les deux tiers en surplus au clergé catholique, dont les membres à ce moment même, aux termes de l'acte du parlement, étaient passibles de la peine capitale

de cette mesure, puisque les catholiques dépendaient alors entièrement du gouvernement, et que de fait ce dernier, c'étaient les nobles qui le constituaient, les seigneurs qui avaient accaparé le pouvoir exécutif.

Dans ces circonstances, il arriva naturellement qu'en apprenant ces dispositions les ministres furent profondément émus. Ils virent combien cet arrangement était contraire à leurs intérêts, et partant ils soutinrent que c'était contraire à ceux de la religion. Suivant eux, c'était l'œuvre du diable, cela était destiné à servir à ses fins (1) : que ceux qui travaillaient dans la vigne du Seigneur, devaient être humiliés, et souffrir que de vains gloutons s'appropriassent ce qui appartenait de plein droit aux premiers (2). Les nobles pourraient l'emporter un instant ; mais la vengeance de Dieu était ailée, et elle fondrait certainement un jour sur leurs têtes (3). D'un bout à l'autre, tout était spo-

s'ils accomplissaient les cérémonies de leur religion. Il n'était pas probable que des gens, dont la vie était entre les mains du gouvernement, se querellassent avec ce dernier sur des questions d'argent ; il s'ensuivit donc que presque toutes les richesses firent retour aux seigneurs.

(1) « The ministeris, evin in the begynnying, in public sermonis opponed thame selves to suche corruptioun, for thie foirsaw the purpose of the Devill. » Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 310.

(2) « For it seemeth altogether unreasonable that the idle belleis shall devoure and consume in the patrimonie of the Kirk, will the faithfull travellers in the Lord's vineyarde suffer extreme povertie, and the needie members of Christ's bodie are altogether neglected. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. II, pag. 484, 485. Ceci était écrit en 1569 : en 1571, le célèbre Ferguson déclarait dans un sermon que les détenteurs des biens de l'Église, dont la plupart appartenaient à la noblesse, étaient des *ruffians*. On trouvera un extrait de son sermon dans Chalmers, *Hist. of Dunfermline*. Édimb., 1844, pag. 309. « For this day Christ is spuilzeit amang us, quhil y' quhilk aucht to mantene the Ministerie of the Kirk and the pure, is gèuin to prophane men, flattereris in court, ruffianes, and hyrelingis. »

(3) En septembre 1571, John Row « preiched, wha in plane pulpet pronounced to the lordis, for thair covetousnes, and becaus they wold not grant the just petitiones of the Kirk, Godis heastie vengeance to fall upon them : and said, moreover, « I cair not, my lordis, your displeasour : for I speik my conscience befoir God, wha will not suffer sic wickitnes and contempt unpunished. » Bannatyne, *Journal*, édit. Edimb., 1806, pag. 257.

liation, rien que spoliation. Dans un pays véritablement chrétien, qui eût osé toucher au patrimoine de l'Église (1)? Hélas! en Écosse, Satan avait prévalu (2), et la charité chrétienne s'était refroidie (3). En Écosse, des biens qui auraient dû être considérés comme sacrés avaient été dissipés, partagés : affreux partage, disait Knox, puisque deux tiers sont

(1) En 1576, l'assemblée générale déclara que le droit du clergé au « the patrimonie of the Kirk » était « ex jure divino. » *Acts of the General Assemblies of the Kirk of Scotland.* Edimb., 1839, in-4°, t. I, pag. 360. Plus de cent ans après, un ministre écossais nous montre combien profondément les membres de sa profession ressentaient cette spoliation, puisqu'il se livre à une digression tout à fait en dehors de son sujet pour traiter de ce point. Se reporter à Jacob, *Vow, by Dr. John Cockburn.* Édimb., 1696, pag. 422, 423, 425. Cependant cela n'est rien en comparaison de ce que nous affirme un auteur de nos jours, le révérend M. Lyon : c'est, nous dit-il de propos délibéré, c'est en raison de ces actes et d'autres semblables commis sous son règne, que Marie périt de mort violente, juste punition du sacrilége. « The practice (de dire des messes pour les morts) ceased, of course, at the Reformation ; and the money was transferred by Queen Mary to the civil authorities of the town. This was, undoubtedly, an act of sacrilege : for, though sacrificial masses for the dead was an error, yet the guardians of the money so bequeathed, were under an obligation to apply it to a sacred purpose. This, and other sacrilegious acts on the part of Mary, of a still more decided and extensive character, have been justly considered as the cause of the calamities which subsequently befell her. » *Hist. of St.-Andrews, by the Rev. C. J. Lyon, M. A., Presbyter of the Episcopal Church, St.-Andrews.* Édimb., 1843, t. I, pag 54. Ailleurs (t. II, pag. 400) le même ministre nous apprend que Dieu punit habituellement le sacrilége en privant la famille royale d'enfant mâle. « The following examples, selected from the diocese of St. Andrews, according to its boundaries before the Reformation, will corroborate the general doctrine contended for throughout this work, that sacrilege has ever been punished in the present life, and *chiefly* by the failure of male issue. » Les italiques sont dans l'original. Consultez également t. I, pag 118. Par égard pour l'historien futur de l'opinion publique, il est bon d'observer que l'ouvrage qui contient de telles idées n'est pas une réimpression d'un vieux livre, mais qu'il a été publié pour la première fois en 1843 et que, selon toute apparence, il venait d'être achevé la même année.

(2) « The General assemblie of the Kirk of Scotland, convenit at Edinburgh the 25 of December 1566, to the Nobilitie of this Realme that professes the Lord Jesus with them, and hes renouncit that Roman Antichryst, desyre constancie in faith, and the spirit of righteous judgement. Seeing that Sathan, be all our negligence, Right Honourable, hes so farre prevailit within this Realme within these late dayes, that we doe stand in exstream danger, not only *to lose our temporall possessions,* but also to be depryvit of the glorious Evangell, » etc. Keith, *Church and State,* t. III, pag. 154, 155.

(3) En 1566, dans la circulaire qu'ils adressèrent aux évêques et au clergé anglais ils disaient : « The days are ill ; iniquitie abounds ; christian charity, alas, is waxen cold. » *Acts and Proceedings of the General Assemblies of the Kirk of Scotland.* Édimb., 1839, in-4°, t. I, pag. 87.

attribués au diable et que le troisième tiers est divisé entre Dieu et le diable! C'était comme si Joseph, à l'époque où il gouvernait l'Égypte, avait refusé des grains à ses frères pour les renvoyer avec des sacs vides vers leur famille (1). Ou encore, comme l'insinuait un autre prêcheur, l'Église était maintenant semblable aux anciens Machabées, opprimés tantôt par les Assyriens, tantôt par les Égyptiens (2).

Cependant, prières, menaces, tout fut vain : les seigneurs écossais s'entêtaient à rester sourds (3). Que dis-je? au lieu de s'attendrir, leurs cœurs s'endurcirent. Les pitoyables salaires alloués au clergé protestant ne furent même pas régulière-

(1) « I see twa partis freely gevin to the Devill, and the thrid mann be devided betwixt God and the Devill : Weill, bear witnes to me, that this day I say it, or it be long the Devill shall have three partis of the thrid ; and judge you then what Goddis pur ioun suallbe. » . . . . . « Who wold have thought, that when Joseph reulled Egypt, that his brethren should have travailled for vittallis, and have returned with empty seckis unto thair families? Men wold rather have thought that Pharao's pose, treasure, and garnallis should have been diminished, or that the houshold of Jacob should stand in danger to sterve for hungar. » Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 310, 311.

(2) En mai 1571 : « This Sonday, Mr. Craig teiched the 130 Psalme; and, in his sermond, he compared the steat of the Kirk of God in this towne vnto the steat of the Maccabeis; wha were oppressed sumtymes by the Assyrianis, and sumtymes by the Egiptianis. » Bannatyne, *Journal*, pag. 150.

(3) C'est en 1567 que je trouve le premier exemple d'une menace ou de rien qui en approchât ; à cette époque « the Assembly of the Church being convened at Edinburgh, « fit savoir à tous « as well noblemen as barons, and those of the other Estates, to meet and give their personnal appearance at Edinburgh on the 20th of July, for giving their advice, counsel, and concurrence in matters then to be proponed ; especially for purging the realm of popery, the establishing of the policy of the Church, and *restoring the patrimony thereof to the just possessors*. Assuring those that should happen to absent themselves at the time, due and lawful advertisement being made, that they should be reputed hinderers of the good work intended, and as *dissimulate professors be esteemed unworthy of the fellowship of Christ's flock*. « Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 64. C'est évidemment donner à entendre qu'on excommunierait tous ceux qui ne rendraient pas aux pasteurs protestants les biens enlevés à l'Église catholique; en 1570, nous trouvons les mêmes dispositions. A cette date, on lit le passage suivant dans *Acts and Proceedings of General Assemblies of the Kirk of Scotland*, t. I, pag. 181 : « Q. If those that withold the duty of the Kirk, *wherethrough Ministers want their stipends*, may be excommunicate? A. All things beand done that the civill ordour requyres of them that withhaldis the duetie of the Kirk, quherby Ministers wants their stipends; *the Kirk may proceed to excommunication, for their contempt.* »

ment payés : on les consacra généralement à d'autres objets (1). Les ministres se plaignaient-ils? les nobles se moquaient d'eux, les insultaient : ces derniers ayant atteint leur but, pensèrent qu'ils pouvaient fort bien se passer de leurs anciens alliés (2). Le comte de Mortors, que ses hautes capacités aussi bien que ses alliances rendaient le plns puissant personnage de l'Écosse, déploya en particulier une extrême violence contre le clergé protestant; il fit exécuter deux prêcheurs qui l'avaient offensé, et lenr supplice fut des plus cruels (3). Les seigneurs, le considérant comme leur chef, l'élurent régent en 1572 (4); alors il tourna tout son pouvoir contre l'Église. Il saisit tous les bénéfices qui devinrent vacants et s'en arrogea exclusivement les revenus (5).

(1) En 1526, « the poore ministers, exhorters, and readers ,compleaned at church assemblies, that neither were they able to live upon the stipends allowed, nor gett payment of that small portiooo which was allowed. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. II, pag. 172. Voyez *Acts of the General Assemblies*, 1839, in-4°, t. I, pag. 53 : « To requyre paymeet to ministers of there stipends for the tyme by past, according to the promise made. » Ceci se passait en décembre 1564. En décembre 1565, l'assemblée générale déclara (pag. 71) » that wher oft and divers tymes promise hes bein made to us, that our saids brethren, travelers and preachers in the Kirk of God, sould not be defraudit of their appointit stipends, neither zet in any wayes soold be molestit in their fonctioun; zet nottheles universallie they want ther stipends appointit for diverse tymes by past. » Relativement à l'état des choses en 1566, voyez « the Sopplication of the Ministers to the Queen. » Koox, *Hist. of the Reformation*. t. II, pag. 529. Voyez aussi dans *Miscellany of the Spalding Club*. Aberdeen, 1849, in-4°, t. IV, pag. 92-101, une lettre écrite par lord Erskine à la date de décembre 1571, particulièrement pag. 97 : « The gretest of the nobilitie haifing gretest rentis in possessione, and plaicet of God in maist hie hononris, ceasis nocht, maist wiolentlie bliedit with awarice, to spoilye and draw to thame selfis the possessiones of the Kirk. »

(2) « The ministers were called proud knaves, and receaved manie injurious words from the lords, speciallie from Morton, who ruled all. He said, he soold lay their pride, and pott order to them. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. III. pag. 137, 138. Ceci se passait en 1571.

(3) Chambers, *Annals of Scotland*, t. I, pag. 79, 80.

(4) « The nobilitie wnderwrittin convenit in Edinburgh, and chesit and electit James erle of Mortoun regent. » *A Diurnal of Occurrents*, pag. 320.

(5) En 1573, « when any benefeces of Kirk vaikit, he keapit the proffet of thair rents sa lang in his awin hand, till he was urgit be the Kirk to mak donatioun tharof, and that was not gevin but proffeit for all that. » *The Historie and Life of King James the Sext*, édit. Édimb., 1825, in-4°, pag. 147. Même en 1570, époque à laquelle Lennox était régent, « the

Sa haine pour les pasteurs ne connut plus de bornes. Il déclara publiquement que tant qu'un certain nombre d'entre eux n'auraient pas été pendus (1), le pays ne pourrait jouir d'aucune tranquillité. Il refusa de sanctionner par sa présence les assemblées générales dont il voulait détruire les priviléges et jusqu'au nom même : enfin il mit une telle ardeur à poursuivre ses mesures que, suivant l'historien de l'Église écossaise, rien, si ce n'est l'intervention spéciale de la Divinité, ne pouvait sauver cet ordre auguste (2).

Donc, rupture complète entre l'Église et l'État. Quel était le plus fort? C'est ce qui restait à voir chaque année. Le clergé devenait de plus en plus démocratique et, après la mort de Knox (1572) ses membres se résolurent à suivre un plan que l'illustre réformateur eût hésité à conseiller et qui, dans les premiers temps de la réforme, eût été impraticable (3). Mais, à cette heure, l'appui du peuple leur était

Earle of Mortoun was the chiefe manager of every thing under him, » et était « master of the church rents, » et fit « gifts of them to the nobility. » Wodrow, *Collections upon the Lives of the Reformers of the Church of Scotland*. Glascow, 1834, in-4°, t. I, part. 1 pag. 27, 126.

(1) « During all these Assembleis and earnest endeavoures of the brethrein, the regent was often required to give his presence to the Assemblie, and further the caus of God. He not onlie refused, but threatned some of the most zealous with hanging, alledging, that otherwise there could be no peace nor order in the countrie. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 393, 394. « Uses grait thretning against the maist zelos breithring, schoring to hang of thame, utherwayes ther could be na peace nor ordour in the countrey. » *The Autobiography and Diary of James Melvill*. Édimb., 1842, édit. R. Pitcairn, pag. 59, 60.

(2) « He mislyked the Generall Assembleis, and would have had the name changed, that he might take away the force and priviledge thereof; and no questioun he had stayed the work of policie that was presentlie in hands, if God had not stirred up a factioun against him. » Calderwood, *Hist. of the Kirk of Scotland*, t. III, pag. 396. Consultez également *The Autobiography of James Melvill*, pag. 64.

(3) « During the two years following the death of Knox, each day was ripening the more determined opposition of the Church. The breach between the clergy with the great body of the people, and the government or higher nobility, was widening rapidly. » Argyll, *Presbyteral Examined*, pag. 70.

assuré : exaspérés par le cruel traitement auquel le gouvernement et les nobles les soumettaient, ils formèrent les résolutions les plus désespérées. Au moment où leurs plans étaient encore informes, où l'avenir n'apparaissait que sous les plus sombres couleurs, un nouveau sectaire surgit, possédant toutes les qualités requises pour devenir leur chef; Knox avait trouvé son digne successeur. Cet homme était Andrew Melville que ses hautes capacités, son audace extraordinaire, son esprit fécond en expédients, rendaient admirablement propre à diriger l'Église écossaise dans la lutte ardente qui s'approchait (1).

En 1574, après avoir complété son éducation à l'étranger, Melville arriva en Écosse (2). Il rallia promptement autour de sa personne les membres les plus distingués de l'Église; et sous leurs auspices, commença avec le pouvoir exécutif une lutte qui se continua, en passant par des phases diverses, durant soixante ans, pour aboutir enfin à la révolte ouverte contre Charles Ier. Retracer tous les détails du combat serait contraire au plan de cette introduction : malgré l'extrême intérêt qui s'attache aux événements qui s'ensuivirent, nous devons en omettre la plus grande partie; mais j'essaierai d'indiquer leur marche générale et de mettre

(1) « Next to her Reformer, who, under God, emancipated her from the degrading shackles of papal superstition and tyranny, I known no individual from whom Scotland has received such important services, or to whom she continues to owe so deep a debt of national respect and gratitude, as Andrew Melville. » M'Crie, *Life of Andrew Melville*. Édimb., 1819, t. II, pag. 473. Son neveu, personnage très considérable lui-même, dit : « Scotland receavit never a graitter benefit at the hands of God nor this man. » *The Autobiography of James Melvill*, pag. 38.

(2) Il quitta l'Écosse en 1564, à l'âge de dix-neuf ans, et rentra dans son pays « in beginning of July 1574, after an absence of ten years from his native country. » M'Crie, *Life of Andrew Melville*, t. I, pag. 17, 57. Consultez, en outre, Scot, *Apologetical Narration of the State of the Kirk of Scotland*, édit. *Wodrow Society*, pag. 34, et Howie, *Biographia Scoticana*. Glascow, 1781, pag. 111.

sous les yeux du lecteur les faits les plus caractéristiques de cette époque.

Quelques mois à peine après son retour, Melville se mit à l'œuvre; d'abord sourde, se bornant à des intrigues secrètes, son opposition se révéla bientôt au grand jour, et les hostilités furent déclarées (1). Du vivant de Knox, l'épiscopat avait été reconnu comme partie inhérente de l'Église protestante, et les principaux réformateurs s'étaient rangés à ce principe (2). Cependant, cette institution ne s'accordait pas avec l'esprit démocratique qui se développait partout. L'inégalité entre les évêques et le bas clergé n'avait rien que de désagréable, et les ministres résolurent d'y mettre un terme (3). En 1575, à l'instigation de Melville, un pasteur, nommé John Dury appela sur ce sujet l'attention de l'assemblée générale, tenue à Edimbourg (4). Le discours de Dury

(1) Il paraîtrait qu'il se mit à l'œuvre dès le mois de novembre 1574. Consultez Stephen, *Hist. of the Church of Scotland*. Lond., 1848, t. I, pag. 261.

(2) « The compilers of the Book of Discipline (c'est à dire le premier livre en 1560) were distinguished by prelatical principles to the end of their days. » . . . . . « That Knox himself was no enemy to prelacy, considered as an ancient and apostolical institution, is rendered clear by his « Exhortation to England for the speedy embracing of Christ's Gospel. » Russell, *Hist. of the Church in Scotland*, 1834, t. I, pag. 240. « The associates of Knox, it is obvious, were not Presbyterians, and had no intention of setting up a system of parity among the ministers of their new establishment. » Pag. 243. Se reporter également à la pag. 332. A la date même de 1572, année dans laquelle mourut Knox, nous lisons : « The whole Diocie of Sanct Andrews is decerned by the Assembly to pertain to the Bishop of the same. » *Acts and Proceedings of the General Assemblies of the Kirk of Scotland*, 1839, in-4°, t. I, pag. 264. Les presbytériens écossais ont fort mal traité cette partie de l'histoire de leur Église.

(3) Quelque temps après, David Fergusson, qui mourut en 1598 et qui était alors pasteur à Dunfermline, dit avec la plus grande franchise à Jacques VI : « Yes, sir, ye may have Bishops here, but *ye must remember to make us all equal*; make us all Bishops, els will ye never content us. » Row, *Hist. of the Kirk of Scotland from* 1558 *to* 1637, édit. *Wodrow Society*, pag. 418. Consultez Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. IV, pag. 214. En 1584 : « These monstruous titles of superioritie. » En 1586 : « That tyrannicall supremacie of bishops and archbishops over ministers. » Pag. 604.

(4) « He stirred up John Dury, one of the ministers of Edinburgh, in an Assembly which was then convened, to propound a question touching the lawfulness of the episcopal

fini, Melville se prononça aussi contre l'épiscopat; mais comme il n'avait pu encore s'assurer des dispositions de l'auditoire, il procéda d'abord avec une certaine prudence. Cette hésitation, toutefois, était à peine nécessaire : car, par suite des différends entre l'Église et les hautes classes, les pasteurs commençaient à se retourner avec ardeur contre les doctrines de soumission et desubordination qu'ils eussent soutenues, si la noblesse avait pris leur parti. Dans l'état des choses, le clergé ne trouvait de faveur que parmi le peuple : les aspirations des ministres tendaient donc vers l'égalité; leurs esprits étaient mûrs pour recevoir les mesures hardies proposées par Melville et ses partisans. La rapidité avec laquelle s'étendit ce mouvement nous prouve clairement ces dispositions. En 1575, la première attaque se produisit à l'assemblée générale d'Edimbourg. En avril 1578, un autre assemblée générale décida qu'à l'avenir les évêques seraient désignés par leurs noms propres et non par leurs titres (1). Il fut en outre déclaré que jusqu'à la prochaine réunion, on ne pourvoirait à aucune nouvelle nomination

function, and the authority of chapters in their election. He himself, as though he had not been acquainted with the motion, after he had commended the speaker's zeal, and seconded the purpose with a long discourse of the flourishing estate of the church of Geneva, and the opinions of Calvin and Theodore Beza concerning church government, came to affirm, « that none ought to be esteemed office-bearers in the Church whose titles were not found in the book of God. And, for the title of Bishops, albeit the same was found in Scripture, yet was it not to be taken in the sense that the common sort did conceive, there being no superiority allowed by Christ amongst ministers, » etc. Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 200. Consultez, en outre, *Acts of the General Assemblies*, t. I, pag. 331, d'où il appert que six évêques assistaient à cette séance mémorable. Voici la question qui fut posée : « Whither if the Bischops, as they are now in the Kirk of Scotland, hes thair functioun of the word of God or not, or if the Chapiter appointit for creating of them aucht to be tollerated in this reformed Kirk. » Pag. 340.

(1) « It was ordained, that Bischops and all vthers bearand Ecclesiasticall functioun, be callit be thair awin names, or Brethren, in tyme comeing. » *Acts of the General Assemblies of the Kirk of Scotland*, t. II, pag. 404.

d'évêque (1). Deux mois après, on proclama que ce règlement serait définitif et que désormais l'on ne créerait plus d'évêque (2). Enfin, en 1580, l'assemblée réunie à Dundee renversa l'édifice de fond en comble; elle décida que l'épiscopat était une pure invention humaine, qu'il était illégal, qu'il fallait l'abolir sur-le-champ et que tout évêque était tenu de se démettre incontinent de ses fonctions; en cas de refus, il devait être excommunié (3).

Les ministres et le peuple avaient donc accompli leur œuvre, et, en ce qui les touchait, l'avaient bien faite (4). Mais les mêmes circonstances qui les avaient amenés à désirer l'égalité poussaient les hautes classes à désirer l'inégalité (5).

(1) « Therfor the Kirk hes concludit, that no Bischops salbe electit or made heirafter, befor the nixt Generall Assemblie. » *Acts of the General Assemblies of the Kirk*, t. II, pag. 408.

(2) « Anent the Act made in the last Assemblie, the 28 of Aprile 1578, concerning the electioun of Bischops, suspendit quhill this present Assemblie, and the farther ordour reservit thereto : The General Assemblie, all in ane voyce, hes concludit, that the said act salbe extendit for all tymes to come, ay and quhill the corruptioun of the Estate of Bischops be alluterlie tane away. » *Ibid.*, t. II, pag. 413.

(3) « Forsameikle as the office of a Bischop, as it is now vsit, and commonly takin within this realme, hes no sure warrand, auctoritie, nor good ground out of the (Book and) Scriptures of God; but is brocht in by the folie and corruptions of (men's) invention, to the great overthrow of the Kirk of God : The haill Assemblie of the Kirk, in ane voyce, after libertie givin to all men to reason in the matter, *none opponing themselves in defending the said pretendit office*, Finds and declares the samein pretendit office, vseit and termeit, as is above said, vnlaufull in the selve, as haveand neither fundament, ground nor warrant within the word of God : and ordaines, that all sick persons as bruiks, or shall bruik heirafter the said office, salbe chargeit simpliciter to demitt, quyt and leave of the samein, as ane office quhervnto they are not callit be God; and siclyke to desist and cease from all preaching, ministration of the sacraments, or vsing any way the office of pastors, quhill they receive *de novo* admission from the General Assemblie, vnder the paine of excommunicatioun to be denuncit agains them quherin if they be found dissobedient, or contraveine this act in any point, the sentence of excommunicatioun, after dew admonitions, to be execute agains them. » *Acts of the General assemblies*, t. II, pag. 453.

(4) Aussi Calderwood dit triomphalement : « The office of bishops was damned. » *Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 469. « Their whole estat, both the spirituall and civill part, was damned. » Pag. 526. James Melville (*Autobiography*, pag. 52) dit que, par suite de ce haut fait, son oncle Andrew « gatt the nam of ἐπισκοπομάστιξ, *Episcoporum exactor*, the flinger out of Bischopes. »

(5) Tytler (*Hist. of Scotland*, t. VI, pag. 302) observe que, tandis que « the great body

Un choc était donc inévitable, et cette mesure hardie de la part de l'Église le précipita. Forts de l'appui du peuple, les pasteurs recherchèrent plutôt la lutte qu'ils ne l'évitèrent. Ils lancèrent les diatribes les plus enflammées contre les évêques; et peu de temps avant d'abolir l'épiscopat, ils terminèrent le « second livre de discipline » et le présentèrent au parlement : dans ce second livre, ils nièrent sans ambages tout ce qu'ils avaient établi dans le premier (1). Pour ce fait, on leur reproche souvent de s'être contredits eux-mêmes (2) : accusation injuste. Ils furent parfaitement conséquents avec eux-mêmes : ils changèrent simplement leurs maximes afin de sauver leurs principes. A l'exemple de toute corporation, présente ou passée, spirituelle ou temporelle, leur principe était de maintenir leur pouvoir. Que ce soit ou non un bon principe, c'est une autre question, mais enfin l'histoire nous prouve qu'il est universel. Aussi bien, quand les chefs de l'Église écossaise s'aperçurent qu'il y allait de son existence et que la question à résoudre était

of the burghers, and middle and lower classes of the people, » étaient presbytériens, « a large proportion of the nobility supported episcopacy. » Si, au lieu de « a large proportion, » il eût dit « all, » il ne se serait pas trompé de beaucoup. En effet, Melville « himself says the whole peerage was against him. » Stephen, *Hist. of the Church of Scotland*, t. 1, pag. 369. Forbes attribua le mouvement aristocratique contre les presbytériens, « godles atheists, » qui prétendaient « that there could be nothing so contrair to the nature of a monarchie, » etc. « than that paritie of authoritie in pastours. » Forbes, *Certaine Records touching the Estate of the Kirk*, pag. 349, édit. *Wodrow Society*. Voyez également pag. 355. « That Democratie (as they called it) whilk allwayes behoved to be full of seditiun and trouble to ane Aristocratie, and so in end to a Monarchie. » Le lecteur remarquera ce changement de rôle parmi les classes en Écosse. D'abord le clergé s'allia avec la couronne contre la noblesse, puis la noblesse fit cause commune avec la royauté contre le clergé, et enfin ce dernier, pour se défendre, dut chercher ses alliés parmi le peuple.

(1) On trouvera quelques remarques intéressantes sur la différence de ces deux livres dans Argyll, *Presbytery Examined*, 1848, pag. 38-43. Cependant, tout en ayant moins de préjugés que la plupart des auteurs presbytériens, cet écrivain n'est pas porté à admettre combien le second livre de *Discipline* contredit complétement le premier.

(2) Les accusateurs sont les *Episcopalians* écossais.

celle-ci : qui dominera? ils furent parfaitement conséquents avec eux-mêmes en abandonnant les opinions qu'ils avaient soutenues autrefois, du moment qu'ils virent que ces opinions étaient préjudiciables à leur existence, en tant que corps indépendant.

Lorsque parut le « premier livre de discipline (1560) » le gouvernement était entre les mains des seigneurs qui venaient de combattre à côté des pasteurs protestants et qui étaient prêts à combattre encore en leur faveur. Lorsque parut le « second livre de discipline (1578) » les nobles étaient encore au pouvoir; mais ces seigneurs ambitieux avaient fini par jeter le masque, et après avoir accompli leurs desseins en détruisant la vieille théocratie, avaient fait volte-face pour attaquer la nouvelle. Les circonstances ayant changé, l'Église changea avec elles; mais dans ce changement il n'y avait rien d'inconséquent. Au contraire, c'eût été le comble de l'inconséquence de la part de ses ministres, s'ils avaient conservé leurs anciennes idées d'obéissance et de soumission : rien de plus naturel que, dans ces conjonctures critiques, ils aient proclamé l'idée démocratique de l'égalité, de même qu'auparavant ils avaient défendu l'idée d'inégalité.

C'est pour cela que, dans le « premier livre de discipline, » ils avaient établi une hiérarchie régulièrement ascendante, suivant laquelle le clergé en général devait obéissance à ses supérieurs ecclésiastiques, dénommés surintendants (1). Mais, dans le « second livre de discipline, »

(1) Consultez *First Book of Discipline*, réimprimé dans le premier volume de *A Compendium of the Laws of Church in Scotland*. Édimb., 1837, 2e édit. Les surintendants avaient pour fonctions de « to set, order, and appoint ministers. » Pag. 61. Et il paraîtrait (pag. 88) qu'aucun ministre ne pouvait être interdit sans le consentement de son surinten-

nul vestige de cette hiérarchie! On y établit, dans les termes les plus nets, que tous les pasteurs, étant des compagnons de travail, ils étaient tout égaux en pouvoir; que nul n'avait d'autorité sur les autres; et que prétendre à une telle autorité, ou affirmer la nécessité de la prééminence, c'était là un expédient humain qu'il ne fallait pas admettre dans une Église divinement constituée (1).

Le gouvernement, on le supposera facilement, considéra les choses sous un point de vue bien différent. Les hautes classes regardèrent ces doctrines comme antisociales, révo-

dant, néanmoins l'on ne pourrait guère supposer que par là on ait entendu empiéter sur l'autorité des assemblées générales. Voyez, en outre, le sommaire pag. 114, où il est dit au sujet des surintendants, que « in thair visitatioun they sal not onlie preiche, but als examine the doctrine, life, diligence, and behavier of the ministeris, reideris, elderis, and deaconis. » Suivant Spottiswoode (*Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 167), « the superintendents held their office during life, and their power was episcopal; for they did elect and ordain ministers, they presided in synods. and directed all church censures, neither was any excommunication pronounced without their warrant. » Voyez, en outre, au sujet de leur autorité, Knox, *Hist. of the Reformation*, t. II, pag. 161. « That punyschment suld be appointed for suche as dissobeyid or contemned the superintendentes in thair functioun. » Ce passage était écrit en 1561. En 1562, « it was ordained, that if ministers be disobedient to superintendents in any thing belonging to edification, they must be subject to correction. » *Acts of the General Assemblies of the Kirk*, t. I, pag. 14. Se reporter à la pag. 131 : « Sick things as superintendents may and aught decyde in their synodall convontiouns. »

(1) « For albeit the Kirk of God be rewlit and governit be Jesus Christ, who is the onlie King, hie Priest, and Heid thereof, yit he useis the ministry of men, as the most necessar middis for this purpose. » . . . . . « And to take away all occasion of tyrannie, he willis that they sould rewl with mutuall consent of brether and *equality of power*, every ane according to thair functiones. » *Second Book of Discipline* (*A Compendium of the Laws of the Church of Scotland*, t. I, pag. 126, 127. « As to Bischops, if the name ἐπίσκοπος be properly taken, *they ar all ane with the ministers*, as befoir was declairit. For it is *not a name of superioritie and lordschip*, bot of office and watching. » Pag. 142. Afin de bien saisir la signification complète de ce point, il est bon d'observer que les surintendants établis par la *Kirk* (Église) en 1560 prenaient très souvent le titre de « lordschips, » à titre d'ornement, comme pour indiquer l'énorme puissance dont ils étaient revêtus. Voyez, par exemple, les notes dans Wodrow, *Collections upon the Lives of the Reformers of the Church of Scotland*, t. I, part. II, pag. 461. Mais, dans le second livre de *Discipline* (1578), il n'est pas fait, si je ne me trompe, une seule fois mention des surintendants.

lutionnaires, anarchiques (1). Donc, loin de les sanctionner, ces classes résolurent de les détruire, s'il était possible; et un an après l'abolition de l'épiscopat, on se décida à mesurer, sur ce point même, la force des deux partis.

En 1581, Robert Montgomery fut nommé archevêque de Glascow. Le chapitre de cette ville refusa de procéder à son élection, sur quoi le conseil privé déclara qu'en vertu de ses prérogatives le roi avait le droit de nommer tous les évêques (2). Dès lors, tumulte, confusion! L'assemblée générale interdit à l'archevêque l'entrée de Glascow (3). Celui-ci ne tint pas compte de cette injonction et appela à son aide le duc de Lennox à qui il devait sa nomination et à qui aussi il avait abandonné, en retour, presque tous les revenus du siége, en ne se réservant que fort peu de chose pour lui-même (4). C'était là une coutume établie depuis quel-

(1) C'est ce qui a exactement lieu en Angleterre, où les hautes classes sont généralement en faveur de l'épiscopat. cette inégalité du rang, qui est conventionnelle et ne dépend nullement des mérites, est un spectacle qui leur plaît et influe sur elles, souvent à leur insu. D'un autre côté, ce sont les moyennes et les basses classes qui font la force du non-conformisme, c'est à dire les classes où l'on a le plus de respect pour l'énergie et l'intelligence, et où l'on éprouve naturellement du mépris pour un système qui, selon le bon plaisir du souverain ou du ministre du jour, confère des titres et des richesses à des personnes que la nature n'a jamais destinées à la grandeur, mais qui, à la grande surprise de leurs contemporains, sont revêtues des plus hautes dignités. A l'égard de cette différence d'idées en Écosse, qui correspondent d'ailleurs à la différence de la situation sociale, voyez les observations présentées sur le dix-septième siècle dans Hume, *Commentaries on the Law of Scotland*. Édimb., 1797, in-4°, t. II, pag. 544.

(2) Décision du conseil privé. M'Crie, *Life of Melville*, t. I, pag. 267. « The bretbrein of Glasgow were charged, under paine of horning, to admitt Mr. Robert Montgomrie. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 596.

(3) « Charges the said Mr. Robert continue in the ministrie of the Kirk of Striveling, » etc. *Acts of the General Assemblies*, t. II, pag. 547. Cette interdiction fut prononcée en 1581 ; la décision du conseil privé porte la date d'avril 1582. Moysie, qui vivait à cette époque dit qu'au mois de mars 1581-82 non seulement le doyen et le chapitre, mais encore tout le clergé (« haill ministrie ») déclarèrent en chaire que la nomination de Montgomery « had the warrand of the deuill and not of tha word of God, bot wes damnit thairby. » Moysie, *Memoirs*. Édimb., 1830, in-4°, pag. 36.

(4) « The title whereof the said duke had procured to him, that he, having the name of

ques années et qui permettait, entre autres moyens nombreux, aux seigneurs de dépouiller l'Église de ses biens (1).

Toutefois, ce n'était pas là la question à résoudre (2); le point portait, non sur les revenus, mais sur le pouvoir. Car le clergé savait fort bien que, le pouvoir établi, le revenu en serait le corollaire naturel. Les pasteurs prirent donc les mesures les plus énergiques. Au mois d'avril 1582, l'assemblée générale se réunit à Saint-Andrews, et délégua à Melville les fonctions d'arbitre (3). Le gouvernement, dans la crainte d'un conflit, ordonna aux membres, sous peine d'être accusés de rébellion, de ne rien décider au sujet de l'archevêché (4). Mais rien ne put dompter les représentants de l'Église. Ils citèrent Montgomery à comparaître devant eux ; et, après avoir ratifié la sentence d'interdiction lancée par le chapitre, ils déclarèrent qu'il avait encouru les peines de la déposition et de l'excommunication (5).

bishop, and eight hundred merks money for his living and sustentatioun, the whole rents, and other duteis of the said benefice, might come to the duke's utilitie and behove. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. IV, pag. 414. Voyez aussi pag. 401.

(1) Scot, *Apologetical Narration of the State of the Kirk*, pag. 24, 25 : Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 302 : Wodrow, *Collections upon the Lives of Reformers*, t. I, part. I, pag. 206 ; Lyon, *Hist. of St.-Andrews*, t. I, pag. 379 ; Gibson, *Hist. of Glasgow*, pag. 59 ; Hume, *Hist. of the House of Douglas*, t. II, pag. 216, 217 ; Chalmers, *Caledonia*, t. III, pag. 624.

(2) « But the Church passing this point (c'est à dire la simonie) made quarrel to him for accepting the bishopric. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 282

(3) *Acts of the General Assemblies of the Kirk*, t. II, pag. 548.

(4) « A messenger-at-arms entered the house, and charged the moderator and members of the assembly, on the pain of rebellion, to desist from the process. » M'Crie, *Life of Melville*, t. I, pag. 268.

(5) « The assemblie and brether present, after voteing in the said matter, depryvit the said Mr. Robert from all functioun of the Ministrie in the Kirk of God, during the will of the Kirk of God : and farther, decernit the fearefull sentence of excommunication to be pronuncit against him in the face of the haill Assemblie, to be voyce and mouth of the Moderatour present ; to the effect, that, *his proud flesh being cast into the hands of Satan*, he may be win againe, if it be possible, to God ; and the said sentence (to) be intimat be every particular minister, at his awin particular kirk, solemnelie in the first sermoun to be made be them, after thair returning. » *Acts of the General Assemblies of the Kirk*, t. II, pag. 562.

Dans ces temps-là une sentence d'excommunication entrainait des conséquences si fatales, que Montgomery fut frappé de terreur à cette idée. Afin de parer à ce désastre, il se présenta devant l'assemblée et promit solennellement de s'abstenir de toute tentative à l'avenir, renonçant ainsi à l'archevêché (1). Cette démarche lui sauva probablement la vie; car le peuple, se rangeant du côté de ses pasteurs, était résolu à tout faire, ou, tout au moins, à maintenir les prétendus droits de l'Église et à défendre celle-ci contre les empiétements de l'État (2).

De son côté, le gouvernement était également résolu. Le conseil privé fit comparaître plusieurs pasteurs devant lui; et Dury, l'un des fauteurs les plus actifs, fut chassé d'Édimbourg (3). On allait procéder à des mesures encore plus violentes, lorsqu'elles furent arrêtées par un de ces événements singuliers, assez fréquents en Écosse, et qui démontrent d'une manière frappante la faiblesse endémique de la couronne, malgré les prétentions exagérées qu'elle affichait. Je veux parler de la conspiration de Ruthven, qui eut lieu en 1582, et qui eut pour conséquence de faire emprisonner Jacques VI pendant dix mois (4). Fidèles à leur

(1) *Acts of the General Assemblies of the Kirk*, t. II, pag. 565. Calderwood (*Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 604) dit : « After long reluctationn, at lenth he condescended. »

(2) M'Crie (*Life of Melville*, t. I, pag. 274) dit : « In all these contendings, the ministers had no countenance nr support from any of the nobility. » Il eût été étrange qu'ils eussent trouvé cet appui, attendu que le mouvement tout entier était essentiellement démocratique.

(3) Melville, *Autobiographie*, pag. 129; Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 620 M'Crie, *Life of Melville*, t. I, pag. 270.

(4) Il fut arrêté en 1582 (août) et remis en liberté en juin 1583. Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VI, pag. 321, 360. Il est étrange que cet ouvrage estimable et plein d'un véritable talent contienne des vues si superficielles sur les affaires religieuses de l'Écosse. Il semblerait que M. Tytler n'a pas approfondi les menées des consistoires ni même des assemblées générales; on ne trouve dans son livre aucune connaissance de la littérature théologique de son pays. Et cependant (de 1560 à 1700 environ) c'est dans ces sources que l'on puisera plus de vrais renseignements sur l'histoire des Écossais que partout ailleurs.

politique, les pasteurs approuvèrent hautement la captivité du roi et déclarèrent que c'était une œuvre pie (1). Dury qui avait été expulsé de la chaire fut ramené en triomphe dans la capitale (2); et l'assemblée générale, se réunissant à Édimbourg, donna l'ordre à tous ses ministres d'exposer à leurs ouailles la justice de l'emprisonnement du roi (3).

En 1583, le roi recouvra la liberté, et la lutte reprit plus acharnée que jamais; les deux partis étant exaspérés par les souffrances qu'ils s'étaient infligées réciproquement. La conspiration ayant été déclarée l'œuvre de la trahison, et elle l'était sans conteste, Dury la défendit ouvertement en chaire : or, quoique plus tard, sous l'empire d'une crainte passagère, il ait retracté ses paroles (4), d'autres circonstances nous prouvent d'une manière évidente que ses sentiments étaient partagés par ses confrères (5). Un certain nombre

(1) « The pulpit resounded with applauses of the Godly deed. » Arnot, *Hist. of Edinburgh*, pag. 37.

(2) « As he is comming from Leith to Edinburgh, upon Tuisday the 4th of September, there mett him at the Gallow Greene two hundreth men of the inhabitants of Edinburgh. Their number still increased, till became within the Neather Bow. There they beganne to sing the 124 Psalme, Now may Israel say, » etc., and sang in foure parts, knowne to the most part of the people. They came up the street till they came to the Great Kirk, singing thus all the way, to the number of two thowsand. They were muche moved themselves, and so were all the beholders. The duke was astonished, and more affrayed at that sight than at anie thing that ever he had seene before in Scotland, and rave his beard for anger. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. III, pag. 646, 647.

(3) *Acts of the General Assemblies*, t. II, pag. 595, 596. Cet ordre, donné par l'assemblée générale réunie à Édimbourg, porte la date du 9 octobre 1582 (pag. 585). Consultez également Watson, *Historicall Collections of Ecclesiastick Affairs in Scotland*, pag. 192 : « Requiring the ministers in all their churches to commend lo into the people. »

(4) Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 308.

(5) Jacques, après son évasion, « convocat all his peaceabill Prelatis and Nobles, and thair he notefeit unto thayme the greif that he consavit of his unlaughfull detentioun the yeir bygayne, and tharefore desyrit thame to acknawlege the same; and they be thair generall voittis decernit the rayd of Ruthven to be manifest treasoun. The Ministers on the uther part, perswadit the people that it waa a godly fact, and that whasoever wald not allow thareof in his hart, was not worthie to be estemit a christien. » *The Historie of King James the Sext*, pag. 202, publié par le *Bannatyne Club*. Édimb., 1825, in-4°.

d'entre eux ayant été appelés devant le roi pour rendre compte de leurs propos séditieux, lui dirent de prendre garde à ce qu'il ferait, tout en lui rappelant qu'aucun prince n'avait prospéré du jour où il avait encouru les menaces des ministres de Dieu (1). Melville, qui exerçait une immense action sur le clergé et sur le peuple, brava le roi en face, et, après avoir refusé de s'expliquer sur le langage qu'il avait tenu en chaire : « Vous attentez, lui dit-il, à toutes les lois divines et humaines (2). » Simpson compara Jacques à Caïn et l'avertit de redouter la colère de Dieu (3). Bref, l'Église était animée d'une haine si implacable, qu'elle semblait prendre plaisir à la révéler sous toutes les formes les plus repoussantes. En 1585, un pasteur, nommé Gibson, au milieu d'un sermon qu'il prononça à Édimbourg, appliqua au roi la malédiction qui tomba sur la tête de Jéroboam : il

(1) « Disregard not onr threatening ; for there was never one yet in this realm, in the place where yonr grace is, who prospered after the ministers began threaten him. » Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VI, pag. 364. Voyez aussi dans Caiderwood (*Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 540, 541) une lettre adressée au roi par le clergé de Fife en 1597 : « And now, Sir, lett me be free with you in writting other men's reports, and that of the wisest politicians. They say, our hygane historeis report, and experience teacheth, that *raro et fere nunquam* has a king and a prince continued long together in this realme; for *Filius ante diem patrios inquirit in annos*. And they say, Sir, farther, that whatsoever they were of your Majestie's predecessors of governement that opponned themselves directlie or indirectlie to God's ordinance in his Kirk, it has beene their wracke and subversioun in the end. I might herein be more particnlar; but I leave it to yonr Majestie's owne grave and modest consideratioun, for it concerneth yon most neere. »

(2) « Saying, « He perverted the laws both of God and man. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 309. Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VI, pag. 371.

(3) » Mr. Patrick Simson, preaching before the king npon Gen., IV, 9 : « The Lord said to Cain, Where is Abel, thy brother? » Said to the king, before the congregation : « Sir, I assure yon, in God's name, the Lord will ask at you where is the Earl of Moray, yonr brother? » The king replyed, before all the congregation : « Mr. Patrick, my chalmer doore wes never steeked npon yon : ye might have told me anything ye thought in secret. » He replyed : « Sir, the scandall is pnblict. » Row, *Hist. of the Kirk*, pag. 144. « Having occasion, *anno* 1593, to preach before the king, he publicly exhorted him to beware that he drew not the wrath of God npon himself in patronizing a manifest breach of divine laws. » Howie, *Biographia Scoticana*, pag. 120.

mourra sans postérité, dit-il, et ce sera le dernier de sa race (1). L'année suivante, Jacques étant convaincu qu'Élisabeth était bien résolue à faire périr sa mère, s'imagina d'avoir recours à ce que l'on considérait dans ce siècle-là comme une ressource infaillible : il demanda au clergé d'adresser des prières au ciel en faveur de Marie Stuart. Presque unanimement, les pasteurs refusèrent d'accéder à ses désirs. Non contents de cette abstention personnelle, ils décidèrent que nul parmi eux ne prêterait son ministère dans cette circonstance. L'archevêque de Saint-Andrews allait officier en présence du roi : gagné par les pasteurs, un certain John Cowper alla se poster auparavant dans la chaire, afin d'en exclure le prélat (2). Et ce ne fut qu'après que le capitaine des gardes du corps eut menacé Cowper de l'arracher de la place qu'il avait usurpée, que le service put continuer, et le roi entendre les prières adressées au ciel pour sa mère, dont le sort, à cette heure sombre, était si incertain, qu'on ignorait encore si elle serait décapitée en public ou, selon la croyance la plus répandue, si elle serait secrétement empoisonnée (3).

(1) « Saying, « that Captain James, with his lady Josabel, and William Stewart (meaning the colonel), were taken to be the persecutors of the Church ; but that now it was seen to be the king himself, against whom he denounced the curse that fell on Jeroboam — that he would die childless, and to be last of his race. » Spottiewoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 335.

(2) « The king, perceiving by all these letters, that the death of his mother was determined, called back his ambassadors, and at home gave order to the ministers to remember her in their public prayers, which they denied to do. » . . . . . « Upon their denial, charges were directed to command all bishops, ministers, and other office-bearers in the Church to make mention of her distress in their public prayers, and commend her to God in the form appointed. But of all the number only Mr. David Lindsay at Leith and the king's own ministers gave obedience. » Spottiswoode, *Hist. of the Church*, t. II, pag. 355, 356 « They, with only one exception, refused to comply. » Russell, *Hist of the Church in Scotland*, t. II, pag 23. Rapprochez Watson, *Historicall Collections of Ecclesiastick Affairs in Scotland*, pag. 208, de *Historie of James the Sext*, pag. 225.

(3) « They stirred up Mr. John Cowper, a young man not entered as yet in the function,

En 1594, John Ross déclara en chaire que les conseillers du roi étaient tous des traîtres et que le roi lui-même ne valait pas mieux qu'eux. C'était un rebelle, un réprouvé, Qu'y avait-il d'étonnant dans ce fait, quand on considérait l'extraction de Jacques? Sa mère était une Guise, elle avait persécuté les saints. Quant à lui, il n'osait pas persécuter au grand jour, il les flattait avec de belles paroles : mais ses actes ne répondaient pas à son langage, et si grande était sa dissimulation, que c'était bien l'hypocrite le plus consommé qui fût en Écosse (2). En 1596, David Black, l'un des plus influents

to take the pulpit before the time, and exclude the hbishop. The king coming at the hour appointed, and seeing him in the place, called to him from his seat, and said : « Mr. John, that place is destined for another; yet since you are there, if you will obey the charge that is given, and remember my mother in your prayers, you shall go on. » He replying « That he would do as the Spirit of God should direct him, » was commanded to leave the place : and making as though he would stay, the captain of the guard went to pull him out; whereupon he burst forth in these speeches : « This day shall be a witness against the king in the great day of the Lord, » and then denouncing a wo to the inhabitants of Edinburgh, he went down, and the bishop of St. Andrews entering the pulpit did perform the duty required. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 356. « The Kingis Majestie, to testifie his earnest and naturall affection to his mother, causit pray for hir oppinly efter him selff; quhairvpone arrose a great dissensioun betuix sum of the ministrie and his Majestie, namely the nhinistrie of Edinburgh. Quhairvpone the king appoynted Patrik, archbischop of St. Androis to teache, bot he wes preuented be Mr. John Covpar minister, quho come befoir and filled the pulpit. And as the said Mr. John wes beginnand the prayer, the Kingis Majestie commandit him to stay : so as Mr. John raschit michtely vpone the pulpit, saying : « This day sall bear witnes aganis yow in the day of the lord : woe be to ye Edinburgh, for the last of XI plaiges salbe the worst. » Moysie, *Memoirs*, pag. 59.

(1) Consultez *The Historie of King James the Sext*, pag. 316-318, d'après « a just copie of his sermon » donnée par Ross lui-même. « His text was upon the 6 chapter of the Prophet Jeremias, verse 28. « Brethren, we have manie, and almaist innumerable enormiteis in this cuntrie to be lamentit, as the misgovernement of our king be sinistrous counsall of sum particular men. They ar all rebellious traitors, evin the king the maist singular person, and particularlie everie estait of the land. » . . . . . « Our king in sindrie poyntis hes bene rebellious aganis the Majestie of God. » . . . . . « To this howre, we gat never gude of the Guysien blude, for Queyne Marie his mother was an oppin persecutor of the sanctis of God, and althoght the king be not an oppin persecutor, we have had many of his fayre wordis, wharein he is myghtie anengh, bot for his gude deiddis, I commend me to thayme. » . . . . . « Admit, that our king be a Christien king, yit but amen dement, he is a reprobat

parmi les ministres protestants, prononça un sermon qui fit grand bruit. Tous les rois, dit-il, étaient les enfants du diable : mais en Écosse c'était Satan lui-même qui régnait. Les membres du conseil étaient des cormorans et les lords du parlement des mécréants. Les nobles avaient dégénéré : impies, fourbes, ils étaient les ennemis de l'Église. Quant à la reine d'Angleterre, ce n'était qu'une athée. De la reine d'Écosse, tout ce qu'il avait à dire c'était qu'ils pouvaient prier pour elle si cela leur plaisait et parce que c'était la mode, mais qu'il n'y avait aucune raison pour cela, d'autant plus qu'il ne leur en reviendrait jamais aucun bien (1).

Par suite de ce sermon, Black fut appelé à comparaître devant le conseil privé : il refusa de s'y rendre, sous le prétexte que c'était à un tribunal ecclésiastique, et non à un

king. Of all the men in this nation, the king himself is the maist fynest, and maist dissembling hypocreit. » Calderwood (*Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 299), qui probablement n'avait pas vu les notes originales, ne parle que très brièvement de ce sermon.

(1) « L'accusation, qui établissait de tous points sa culpabilité, portait que « he had publictlie sayd in pulpit, that the papist erles wes come home be the kingis knawledge and consent, quhairin his Hienes treacherie wes detectit; that all kingis war deuilis and come of deuilis; that the deuill wes the head of the court and in the court: that he prayit for the Queine of Scotland for the faschione, becanse he saw na appearance of guid in hir tyme. » Moysie, *Memoirs*, pag. 128. « Having been heard to affirm, that the popish lords had returned into the country by the king's permission, and that thereby the king had discovered the « treacherous hypocrisy of his heart; » that « all kings were the devil's bairns, and that the devil was in the court, and the guiders of it. » He was proved to have used in his prayer these indecent words, when speaking of the queen : « We must pray for her for fashion's sake; but we might as well not, for she will never do us any good. » He called the Queen of England an atheist, and the Lords of Session *bribers*; and said that the nobility at large « were degenerate, godless, dissemblers, and enemies to the church. » Grierson, *Hist. of Saint-Andrews*. Cupar, 1838, pag. 30. Au nombre des délits dont il était accusé se trouvaient ceux-ci : « Fourthly, that he had called the queen of England an atheist. Fifthly, that he had discussed a suspension granted by the lords of session in pulpit, and called them miscreants and bribers. Sixthly, that, speaking of the nobility, he said they were « degenerated, godless, dissemblers, and enemies to the church. » Likewise, speaking of the council, that he had called them « holliglasses, cormorants, and men of no religion. » Spottiswoode, *Hist. of the Church*, t. III, pag. 21.

tribunal séculier, qu'il appartenait de connaître de paroles prononcées en chaire. Assurément, il obéirait à l'Église : ayant reçu sa mission de Dieu, il était tenu de l'accomplir, et il manquerait à son devoir s'il permettait aux cours civiles de juger de pareilles matières (1). Le roi, tout en fureur, fit jeter Black en prison, et nous ne voyons guère qu'il lui restât d'autre alternative : quoiqu'il pût faire, cependant, il était certain qu'il ne parviendrait jamais à plier l'esprit indomptable de l'Église écossaise (2).

La même année, au mois de décembre, l'Église ordonna un jeûne général, et Welst prononça à Édimbourg un sermon, dans le but de soulever le peuple contre ses maîtres. Le roi, dit-il, avait été autrefois possédé d'un démon : ce démon ayant été exorcisé, sept autres de la pire espèce étaient venus reprendre sa place. Évidemment, Jacques était fou, et il était légal de lui enlever des mains l'épée de justice, de même qu'il serait légal pour des serviteurs ou des enfants de s'emparer du chef de famille, s'il avait plu au ciel de le plonger dans la démence. En un tel cas, ajoutait l'orateur,

(1) Consultez les pièces originales intitulées : *The Declinatour of the King and Counsel's Judicatour in Maters Spirituall, namelie in Preaching of the Word.* Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 457-459, 475-480. Tytler (*Hist. of Scotland*, t. VII, pag. 326-332) en donne quelques extraits tout en les accompagnant de remarques sur leur tendance évidente. Consultez, relativement au déni de juridiction dont excipait l'Église écossaise, Hallam, *Constitutional History*, 4e édit., 1842, t. II, pag. 461, et Mackenzie *Laws and Customs of Scotland in Matters Criminal.* Édimbourg, 1699, pag. 181, 182.

(2) M'Crie (*Life of Melville*, t. II, pag. 70, seq.) nous donne le récit des poursuites intentées contre Black ; mais, selon son habitude, il ne nous dit pas ce qui y donna lieu ou du moins il adoucit tellement le délit, que ce n'en est plus un. D'après lui, « David Black had been served with a summons to answer before the privy council for certain expressions used by him in his sermons. » Certaines expressions, vraiment ! Mais pourquoi parler de la peine et supprimer l'offense ? Ce profond écrivain savait parfaitement bien ce qu'avait dit Black, et pourtant tous les renseignements qu'il donne au lecteur se bornent à une note (pag. 72) qui contient un extrait mutilé de Spottiswoode.

il serait juste de se saisir du fou, et de le tenir pieds et poings liés, afin de prévenir tout autre mal (1).

A cette époque, la haine du clergé était si implacable, la séve de l'esprit démocratique était si forte dans son sein (2), que ses membres semblaient incapables de se gouverner eux-mêmes : ainsi Andrew Melville, dans une audience avec le roi, en 1596, alla jusqu'à l'insulter personnellement, et, le saisissant par le bras, il le traita de « sot vassal de Dieu (3) ! » La grande somme de vérité contenue dans ce reproche cruel en augmentait l'âcreté. Mais les pasteurs ne se bornèrent pas toujours aux paroles (4). Il n'y a pas de doute qu'ils participèrent à la conspiration de Ruthven; et

(1) » Saying : « He was possessed with a devil; that one devil being put out, seven worse were entered in place; and that the subjects might lawfully rise, and take the sword out of his hand; » which he confirmed by the example of a father that falling into a frenzy, might be taken by the children and servants of the family, and tied hand and foot from doing violence » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. III, pag. 34. Consultez également Arnot, *Hist. of Edinburgh*, pag. 46, 47.

(2) Ce qui n'échappa pas à l'attention du gouvernement, et Elisabeth, qui était parfaitement au courant de tout ce qui se passait en Écosse, écrivit à Jacques en 1590 pour l'avertir de se tenir sur ses gardes, conseil qui était peu nécessaire, mais qui dut ajouter à toutes ses craintes. « And lest fayre semblance, that easely may begile, do not brede your ignorance of suche persons as ether pretend religion or dissemble deuotion, let me warne you that ther is risen, bothe in your realme and myne, a secte of perilous consequence, suche as wold have no kings but a presbitrye, and take our place while the inioy our privilege, with a shade of Godes word, wiche none is juged to folow right without by ther censure the be so demed. Yea, looke we wel unto them. » *Letters of Elizabeth and James VI*, publiées par John Bruce (*Camden Society*, 1849, in-4°, pag. 63).

(3) Le révérend James Melville, qui assistait à cette scène, la decrit avec une joie qui déborde : « To the quhilk, I beginning to reply, in my maner, Mr. Andro doucht nocht abyd it, bot brak af upon the king in sa zealus, powerfull, and unresistable a maner, that whowbeit the king used his authoritie in maist crabbit and colerik maner, yit Mr. Andro bure him down, and outtered the Commission as from the mightie God, calling the king bot « God's sillie vassall; » and taking him be the sleive, » etc. *Autobiography and Diary of James Melvill*, pag. 370. Voyez en outre Shield, *Hind let Loose*, 1687, pag. 52, et M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 66.

(4) En 1593, un certain nombre d'entre eux formerent un complot pour se saisir de sa personne. On en trouvera la preuve, tirée des documents d'État, dans Tytler, *Hist. of Scotland*, édit. Édimb., 1845, t. VII, pag. 249.

il est probable qu'ils furent aussi complices de la dernière trame ourdie contre Jacques, avant qu'il s'évadât du pays remuant qu'il gouvernait nominalement. Ce qu'il y a de certain c'est que le comte de Gowrie qui, en 1600, attira le roi dans son château, comme dans un piége, pour le tuer, était l'espoir suprême du parti presbytérien et prenait une part intime aux desseins ambitieux de ses membres (1). Tel était l'aveugle attachement de ces derniers pour l'assassin que, lorsque son complot fut déjoué, lorsqu'il succomba lui-même, plusieurs pasteurs firent répandre le bruit que Gowrie était tombé victime de la perfidie du roi et que, si jamais complot avait existé, c'était bien celui tramé par le monarque, avec de funestes artifices contre son hôte magnanime et innocent (2).

Dans un siècle (3) aussi ignorant, et partant crédule, une telle absurdité faisait vite son chemin. Que le clergé ait propagé cette fausseté, et qu'en cela comme en tous autres cas, ses membres aient cherché, à grands renforts d'art et de méchanceté, à noircir le caractère de leur prince (4), voilà qui ne surprendra aucun de ceux qui savent combien l'Église est facilement irascible et jusqu'à quel

(1) « He was the darling hope of the Presbyterian party. » *Ibid.*, t. VII, pag. 410.

(2) « Gowry's conspiracy was by them charged on the king, as a contrivance of his to get rid of that earl. » Burnet, *Hist. of his own Time*, édit. Oxford, 1823, t. I, pag. 31. Consultez aussi Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VII, pag. 439, 440, et à l'égard de la propagation de « this absurd hallucination, » consultez Spottiswoode, *Miscellany*. Édimb., 1845, t. II, pag. 320.

(3) Il y a une bonne note à ce sujet dans Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*. Édimb., 1833, in-4°, t. II, pag. 179. Se reporter aussi à Lawson, *Book of Perth*. Édimb., 1847, pag. xxxix.

(4) Leur langage et leur manière d'agir en général excitèrent tellement la fureur de Jacques que, dans un accès de colère, il s'écria en 1592 que « that it would not be weill till noblemen and gentlemen gott licence to breake minister's heads. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 148.

point la théocratie est toujours prête à déverser les plus infâmes calomnies sur ceux qui sont en travers de son chemin. L'évidence qui a été recueillie nous prouve que les pasteurs presbytériens poussèrent la violence contre les autorités constituées jusqu'à l'indécence, sinon jusqu'au crime: impatients, peu scrupuleux, avides de pouvoir, exerçant une cruelle intolérance contre tout ce qui faisait obstacle à leurs desseins, ils commirent toutes ces fautes et ne nous saurions les absoudre. Cependant, la véritable cause de leur conduite fut l'esprit du siècle, comme aussi les particularités de leur position. Qui de nous peut dire que, placés dans les mêmes circonstances, nous aurions agi différemment? Sans doute, quand nous lisons aujourd'hui, dans les annales de leurs assemblées ou dans les historiens de leur Église, leurs diverses manières de procéder, nousne pouvons réprimer un certain sentiment de déplaisir, je dirais presque de dégoût, en présence de tant de superstition, d'ergoterie, d'artifices bas et indignes, unis pourtant à tant de superbe et d'insolence! La vérité, c'est qu'en Écosse le siècle était mauvais et que le mal monta à la surface. Tout était ébranlé, chancelant; impossible de rien mettre en ordre. Anarchie, ignorance, pauvreté, force, fourberie, troubles civils, invasions de l'étranger, tout avait réduit l'Écosse à un état qu'il est à peine possible de concevoir. Plus tard, je ferai ressortir l'effet que toutes ces circonstances réunies produisirent sur le caractère national et les maux funestes qu'elles engendrèrent. En attendant, pour rendre toute justice au clergé écossais, déclarons que la condition de son pays est la meilleure explication de la condnite de l'Église. Autour de ces ministres de Dieu, tout était bas et grossier; les hommes apportaient dans toutes leurs habitudes quotidiennes une

violence, une brutalité et un oubli de la décence la plus ordinaire poussés à leur dernière limite : comme corollaire naturel, le beau idéal des actions humaines était tellement terre à terre, si défiguré, si rampant, que nombre de personnes intègres et animées des meilleures intentions ne reculaient pas devant des choses qui aujourd'hui nous semblent incroyables. Ne soyons donc pas trop sévères sur ce point. N'épuisons pas toutes nos critiques sur les principaux acteurs qui jouèrent un rôle dans cette grande phase critique que l'Écosse traversa à la fin du seizième siècle. Leurs méfaits, et ils sont nombreux, excitent notre plus profonde horreur. Mais, du moins, ils ont accompli une grande œuvre qui nous fait honorer leur mémoire, qui leur mérite le titre de bienfaiteurs de leur espèce. Quand tout était en danger de périr, ils entretinrent la flamme de la liberté nationale (1). Ce que la couronne et la noblesse exposaient au plus grand risque, le clergé le sauva. Grâce à eux, l'étincelle mourante rejaillit, la flamme s'élança. Lorsque la lumière ne jetait plus que des teintes blafardes sur l'autel, le clergé la raviva, il entretint le feu sacré ! Voilà sa véritable gloire, et certes, il peut s'en contenter. Gardiens de la liberté écossaise, les pasteurs restèrent à leur poste. Ils couraient en avant partout où était le danger. Par leurs sermons, par leur conduite

(1) « At the period of which we speak (vers 1584) the pulpit was, in fact, the only organ by which public opinion was, or could be, expressed; and the ecclesiastical courts were the only assemblies in the nation which possessed any thing that was entitled to the name of liberty or independence. Parliament had its business prepared to its hand, and laid before it in the shape of acts which required only its assent. Discussion and freedom of speech were unknown in its meetings. The courts of justice were dependent on the will of the sovereign, and frequently had their proceedings regulated, and their decisions dictated, by letters or messages from the throne. It was the preachers who first taught the people to express an opinion on the conduct of their rulers : and the assemblies of the Church set the earliest example of a regular and firm opposition to the arbitrary and unconstitutional measures of the Court. » M'Crie, *Life of Melville*, t. I, pag. 302.

publique et privée, par les décisions de leurs assemblées, par leurs attaques hardies et renouvelées contre certains hommes, sans s'inquiéter du rang de celui qu'ils assaillaient, mieux encore, par l'insolence avec laquelle ils traitèrent leurs supérieurs, ils remuèrent les esprits, les firent sortir de leur léthargie et développèrent cet esprit frondeur et démocratique, seule garantie efficace que possède le peuple contre la tyrannie de ses maitres. Voilà l'œuvre du clergé écossais. Salut à ces champions! Ils apprirent à leurs compatriotes à scruter d'un œil sévère la politique de leurs chefs; ils déversèrent le mépris sur la royauté et la noblesse, et exposèrent dans toute sa nudité la folie de leurs prétentions; ils raillèrent leurs visées et poussèrent un éclat de rire strident devant leurs mystères. Le rideau déchiré, ils firent voir les ruses et les détours de l'arrière-scène. Les grands de la terre, ils les dédaignèrent souverainement et rabaissèrent tous ceux qui étaient au dessus d'eux. Service immense qui contre-balance tous leurs crimes, fussent-ils dix fois plus grand. En diminuant ce respect fatal et dégradant que les hommes ne sont que trop portés à témoigner envers ceux que le hasard, et non le mérite, a placés au dessus d'eux, ils aidèrent au développement d'une indépendance orgueilleuse et robuste, qui devait être inestimable à l'heure du besoin. Et cette heure arriva plutôt qu'on ne s'y attendait. Dans l'espace de quelques années, Jacques, devenu maître des ressources de l'Angleterre, tenta de les tourner contre les libertés de l'Écosse. La honteuse entreprise dont il fut le promoteur, fut continuée par son fils cruel et superstitieux. Tous ceux qui ont lu notre histoire savent comment ces tentatives échouèrent; comment Charles I[er] y engloutit sa fortune et provoqua une révolte qui fit monter sur l'écha-

faud ce grand criminel, qui osa conspirer contre le peuple et qui, en qualité d'ennemi commun et d'oppresseur de de toutes les classes, reçut enfin le juste châtiment de ses fautes. L'on sait aussi que, dans le cours de la lutte, les Anglais furent grandement redevables aux Écossais qui eurent, en outre, le mérite d'avoir été les premiers à lever la main contre le tyran. Ce qui est moins connu, toutefois, mais ce qui n'en est pas moins vrai, incontestable, c'est que les deux nations doivent une dette si grande, qu'elles ne pourront jamais la payer à ces hommes hardis qui, pendant la dernière partie du seizième siècle, firent tomber du haut de la chaire et de leurs assemblées, pour les disséminer, des sentiments que le peuple couva dans son cœur et qui, au moment favorable, en jaillirent vigoureusement au grand effroi des tyrans que ce même peuple finit par anéantir.

CHAPITRE XVIII

Situation de l'Écosse pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle.

Jacques était à peine monté sur le trône d'Angleterre qu'il essaya sérieusement de soumettre l'Église écossaise, qui était pour lui, il le voyait clairement, le principal obstacle pour arriver à un pouvoir despotique. Lorsqu'il n'était encore que roi d'Écosse, il avait fait la même tentative, mais ses efforts avaient toujours été déjoués. Maintenant cependant qu'il avait à sa disposition les vastes ressources de l'Angleterre, la victoire semblait facile (1). Dès l'année 1584, il avait remporté un triomphe momentané, en forçant une grande partie du clergé à reconnaître l'épiscopat (2).

(1) Lord Dartmouth dit (note dans Burnet, *Hist. of his own Time*, t. I, pag. 13) : « The Earl of Seafield told me that King James frequently declared that he never looked upon himself to be more than King of Scotland in name, till he came to be King of England; but now, he said, one kingdom would help him to govern the other, or he had studied kingcraft to very little purpose from his cradle to that time. » Comparez Burnet, *Memoirs of the Dukes of Hamilton*. Oxford, 1852, pag. 36. « No sooner was he happily settled on the throne of England, but he went more roundly to work. »

(2) Comparez Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VI, pag. 430, avec les *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. III, pag. 303, § 20, et aussi l'acte (pag. 293, § 4) de 1584 limitant le pouvoir des assemblées générales. Jacques, qui se flattait d'avoir tout arrangé, signala son triomphe en insultant lui-même le clergé, « calling them lownes, smaicks, seditious knaves, and so furth. » Voyez une lettre, datée du 2 janvier 1585-86, dans *Miscellany of the Wodrow Society*. Édimb., 1844, pag. 438.

Mais cette institution était si antipathique aux principes d'égalité et de démocratie du clergé écossais, que rien ne put vaincre l'horreur qu'elle lui inspirait (1); il intimida complétement le roi, qui fut forcé de céder et de revenir sur ses pas. Il en résulta qu'en 1592 le parlement promulgua un texte qui renversa l'autorité des évêques et fonda le presbytérianisme; c'était un plan basé sur l'égalité, et qui convenait par conséquent aux besoins de l'Église écossaise (2).

Jacques avait ratifié cette loi avec la plus grande répugnance (3). Dans le fait, cette répugnance était si profonde

(1) « Bishops were alwayes looked at with a frown. » Kirkton, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 129.

(2) Voyez cette loi remarquable dans *Acts of the Parliaments of Scotland*, t. III, pag. 541, 542. Comme plusieurs historiens de l'Église d'Écosse ont représenté cette loi sous un jour complétement faux, j'en cite ici la partie qui abroge expressément l'acte de 1584 en faveur des évêques : « Item oure said souerane lord and estaittis of Parliament foirsaid, abrogatis cass and annullis the XX actes of the same parliament haldin at Edinburgh the said zeir 1584 zeiris granting commissioun to bisheppis and vtheris iuges constitute in ecclesiastical causs To ressaue his hienes presentatioun to benefices, To gif collatioun thairupon and to put orde' in all causs ecclesiasticall qlk his Maiestie and estaittis foirsaid declairis to be expyrit in the self and to be null in tyme cuming and of nane availl force nor effect. »

(3) « The King repented after that he had agreed unto it. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 162. Mais ceci donne une idée incomplète de ses sentiments véritables. Il est sans doute inutile de donner des preuves relativement aux opinions qu'avait à ce sujet un prince dont un des dictons favoris était : « No Bishop, no King. » Le lecteur trouvera pourtant dans Clarendon (*State Papers*. Oxford, 1773, in-fol., t. II, pag. 260) une lettre de Charles Ier qui mérite examen, parce qu'elle avoue que Jacques, dans son amour pour l'épiscopat et dans sa haine pour le presbytérianisme, était mû plutôt par des motifs politiques que religieux. Charles écrivait : « The prudentiall part of any consideration will never be found opposit to the conscientious, nay heere, they go hand in hand; for (according to lawyers lodgique) show me any president where ever Presbiteriall government and Regall was together, without perpetuall rebellions. *Which was the cause that necessitated the King, my Father, to change that governement in Scotland.* » Comparez ce que dit un presbytérien écossais du dix-septième siècle dans *Biographies, edited for the Wodrow Society by the Rev. W. K. Tweedie*. Édimb., 1845, t. I, pag. 13. « The reason why King James was so violent for Bishops was neither their divine institution (which he denied they had), nor yet the profit the Church should reap by them (for he knew well both the men and their communications), but merely because he believed they were useful instruments to turn a limited monarchy into absolute dominion, and subjects into slaves, the design in the world he minded most. »

qu'il projeta de faire abroger la loi à la première occasion, dût-il même employer la force pour parvenir à son but. Le moyen qu'il adopta caractérisait parfaitement et l'homme, et le siècle dans lequel il vivait. En décembre 1568, il y eut à Edimbourg un de ces soulèvements populaires qui sont naturels aux temps barbares, et qui, dans des circonstances ordinaires, eût été facilement apaisé, sans laisser aucune trace sérieuse (1). Mais Jacques profita de la circonstance pour frapper un coup décisif. Son plan était de jeter dans la capitale de son propre royaume de nombreuses troupes de bandits armés et autorisés, qui, en menaçant de piller la ville, forceraient le clergé et ses ouailles à se soumettre aux conditions qu'il lui plairait de leur dicter. Ce plan magnanime était bien digne du caractère de Jacques, et fut strictement exécuté. Il fit venir du Nord les nobles des Highlands, et du Sud les barons des frontières, qui devaient être accompagnés de leurs farouches partisans, hommes qui vivaient de pillage, et dont le bonheur était de verser le sang. Sur l'ordre de Jacques, ces brigands féroces parurent dans les rues d'Edimbourg le 1er janvier 1597, jouissant d'avance de la perspective qu'ils avaient devant eux, et n'attendant qu'un mot de leur souverain pour mettre la capitale au pillage et la détruire de fond en comble (2). La résistance était impossible. Tout ce que le roi demanda fut accordé, et Jacques supposa que le temps était venu de con-

(1) « Had it not been laid hold of by designing politicians as a handle for accomplishing their measures, it would not now have been known that such an event had ever occurred. » M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 85. « Harmless as this uproar was, it afforded the court a pretext for carrying into execution its designs against the liberties and government of the Church. » Pag. 89.

(2) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VII, pag. 343-345; Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 514, 515, 530, 531.

solider l'autorité des évêques, et de se servir d'eux pour contrôler le clergé et briser son esprit rebelle (1).

Cette entreprise demanda trois années. Pour assurer son succès, le roi, avec l'aide de la noblesse, comptait non seulement sur la force, mais aussi sur un artifice, qui semble avoir été alors employé pour la première fois. C'était d'inonder les assemblées générales d'ecclésiastiques tirés du nord de l'Écosse, où l'ancien esprit aristocratique de clans régnait en souverain, et où l'esprit démocratique du Sud était inconnu: jusqu'alors, les ecclésiastiques du Nord avait rarement assisté aux grandes assemblées de l'Église; mais Jacques envoya, en 1597, Sir Patrick Murray dans le Nord, avec la mission de les engager à venir aux assemblées pour voter en faveur du gouvernement (2). Ces ecclésiastiques, qui étaient d'une ignorance profonde, peu au courant des questions en litige, et qui étaient d'ailleurs habitués à une condition sociale dans laquelle les hommes, nonobstant leur esprit d'indépendance, accordaient une obéissance servile à leurs supérieurs immédiats, ces ecclésiastiques furent facilement persuadés de faire ce qu'on leur demandait. Grâce à leur concours, la couronne et la noblesse affermirent si bien leur parti dans l'assemblée générale, qu'ils obtinrent la majorité

(1) « Intimidated by these menaces, and distressed at the loss of the courts of justice, they came to the resolution of making surrender of their political and religious liberties to the King. » M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 92. Ceci se rapporte aux magistrats d'Édimbourg. Entre autres menaces il y eut celle de « rasing and ploughing of Edinburgh, and sowing it with salt. » Wodrow, *Life of Bruce*, pag. 48; Bruce, *Sermons*, édités par le révérend William Cunningham. Édimb., 1843. A ce propos, Elisabeth écrivit une lettre à Jacques qui est imprimée dans *Letters of Queen Elizabeth and James VI*, 1849, in-4°, pag. 120, 121.

(2) M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 100. Scot (*Apologetical Narration of the State of the Kirk*, pag. 88) dit : « Sir Patrick Murray, the diligent apostle of the North, made their acquaintance with the King. » Voyez aussi *The Autobiography and Diary of James Melville*, pag. 403.

dans beaucoup de circonstances, et introduisirent peu à peu des innovations dont le but était de détruire l'esprit démocratique de l'Église d'Écosse (1).

Le mouvement commença en 1597. Depuis ce moment jusqu'en 1600, les assemblées qui se succédèrent sanctionnèrent divers changements, qui tous étaient marqués par cette tendance aristocratique qui semblait devoir tout renverser. En 1600, l'assemblée générale se réunit à Montrose; et le gouvernement se décida à faire un dernier effort pour forcer l'Église à établir un régime épiscopal. Andrew Melville, certainement l'homme le plus influent de l'Église et le chef du parti démocratique, avait été comme toujours élu membre de l'assemblée; mais le roi, intervenant de la façon la plus arbitraire, lui défendit de s'y présenter (2). Néanmoins la cour ne put l'emporter ni par la menace, ni par la force, ni par les promesses. Tout ce qu'elle put obtenir fut que certains ecclésiastiques auraient un siége au parlement; mais il fut ordonné que ces ecclésiastiques déposeraient chaque année leurs mandats aux pieds de l'assemblée générale, et rendraient compte de leur conduite. L'assemblée devait avoir le droit de leur retirer leur mandat; et afin de les soumettre à une plus grande suggestion, il leur fut

(1) Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VII, pag. 350, 359. Mais on trouvera la meilleure description de l'influence du clergé du Nord dans M'Crie, *Life of Melville* (t. II, pag. 100-105, 109, 131, 152). Comparez Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. V, pag. 625.

(2) Ceci est raconté par son neveu, James Melville. « Mr. Andro Melvill come to the Assembly, by Commissioune of his Presbytrie, bot wes commandit to keip his ludgeing; quho, being callit to the King in private, and demandit, Quhy he wes so trublesome as to come to the Assembly being dischairgit? He answerit, He had a calling in the Kirk of God, and of Jesus Chryst, the King of kings, quhilk he behuvit to dischairge at all occasiounes, being orderlie callit thairto, as he wes at this tyme; and that for feir of a grytter punischment then could any earthly King inflict. » *The Autobiography and Diary of James Melvill*, pag. 542.

défendu de porter le titre d'évêque; ils devaient se contenter du titre de commissaires de l'Église (1).

Cet échec sembla décourager Jacques; car il abandonna la partie, tout en travaillant encore clandestinement à la restauration de l'épiscopat (2). S'il avait persévéré ouverte-

(1) Comme les passioos de classes rivales donnent lieu à nne controverse animée sur cette partie de l'histoire d'Écosse, et comme M. Tytler (*Hist. of Scotland*, t. VII, pag. 360) affirme lui-même que « the final establishment of Episcopacy » eut lieu à l'assemblée de Moutrose en 1600, je joins ici quelques extraits des actes de cette assemblée, afin que le lecteur puisse juger lui-même et s'assurer de la véracité de mes assertions : « Concerning the maner of choosing of him that sall have vote in Parliament in name of the Kirk : It is condiscendit vpon, that *he sall first be recommendit be the Kirk to his Majestie;* and that the Kirk sall nominat sixe for every place that sall have neid to be filled, of quhom his Majestie sall choose ane, of quhom he best lykes; and his Majestie promises, obleises, and binds himselfe to choose no vther but ane of that nnmber : And in cace his Majestie refuses the haill vpon ane just reason of ane insufficiency, and of greater sufficiencie of vthers that are not recommendit, the Kirk sall make ane new recommendatioun of men according to the first number, of the quhilk, ane salbe chosin be his Majestie without any farther refuisall or new nominatioun; and he that salbe chosin be his Majestie, salbe admittit be the Synods. » *Acts of the General Assemblies of the Kirk of Scotland*, t. III pag. 954. « As to the cautions to keip him, that sall have vote in Parliament, from corruptiouns : They be these following : 1. *That he presume not, at any tyme, to propone at Parliament, Counsell or Conventioun, in name of the Kirk, any thing without expresse warrand and directioun from the Kirk*, and sick things as he sall answer (for) to be for the weill of the Kirk, vnder the paine of depositioun from his office. » . . . . . 2° « He sall be bound at every Generall Assemblie, to give ane accompt anent the discharge of his commissioun sen the Assemblie gangand befor; and *sall submitt himselfe to thair censure, and stand at thair determinatioun quhatsumever, without appellatioun; and sall seik and obtain ratificatioun of his doings at the said Assemblie, vnder the paine of infamie and excommunicatioun.* » . . . . . 6. « In the administration of discipline, collatioun of benefices, visitatioun, and all vther points of ecclesiasticall government, he sall neither vsurpe nor acclaime to himselfe *any power or jurisdictioun forther than any vther of the rest of his breither*, unlesse he be imployit be his breither, vnder the paine of deprivatioun. » Pag. 955. « Anent his name that for the Kirk sall (have) vote in Parliament : It is advyseit, be vniforme consent of the haill brether, that he salbe callit Commissioner of such a place. » Pag. 956. « Therfor the Generall Assemblie having reasonit at lenght the said questioun, tuiching the continuance of him that sall have vote in Parliament, after votting of the same, finds and decernes, that *he sall annuatim give count of his commission obtainit from the Assemblie, and lay downe the samein at thair feitt*, to be continuit or alterit therfra be his Maiestie and the Assemblie, as the Assemblie, with consent of his Maiestie, sall think most expedient for the weill of the Kirk. » Pag. 959.

(2) « While James remained in Scotland, the scheme of introducing episcopacy, though never lost sight of, was cautiously prosecuted. » M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 178.

ment dans sa politique, la perte de sa couronne aurait pu en être le résultat. En effet, il avait peu de ressources; il était extrêmement pauvre (1); et les événements qui venaient de se passer avaient prouvé que le clergé était plus fort qu'il ne le supposait. Au moment même où il se croyait le plus certain du succès, le clergé lui avait fait éprouver une défaite mortifiante; et c'était d'autant plus remarquable que le clergé, étant alors complétement isolé de la noblesse, ne pouvait compter sur un seul membre de cette classe puissante. C'était donc le clergé, et le clergé tout seul, qui avait battu le roi.

Les affaires étaient dans cette position, et les libertés de l'Écosse, dont l'Église était la protectrice, tremblaient dans la balance, lorsqu'Élisabeth mourut et lorsque le roi d'Ecosse devint également roi d'Angleterre. Jacques se décida de suite à employer les ressources de son nouveau royaume pour soumettre l'ancien. En 1604, c'est à dire une année seulement après son avénement au trône d'Angleterre, il porta un coup mortel à l'Église d'Écosse, en attaquant l'indépendance de ses assemblées et, de sa propre autorité, il prorogea l'assemblée

(1) Pendant toute la durée de son règne, Jacques eut pour principale ressource l'argent que lui donnait Élisabeth, qui n'était pas trop généreuse envers lui. Sa pauvreté était telle qu'il fut obligé d'engager son argenterie, et qu'il lui fut souvent impossible de défrayer les dépenses ordinaires de sa maison. Voyez Tytler, *Hist. of Scotland*, t. VI, pag. 265, 266, 272; t. VII, pag. 158, 378-380; *Miscellany of the Spalding Club*, t. II, pag. xiv, 114; Gregory, *Hist. of the Western Highlands*, pag. 241, 277. Voyez aussi une lettre de Jacques à Élisabeth, écrite en 1591, dans les *Letters of Queen Elizabeth and James VI*, 1849, in-4°, pag. 68, 69. En 1593, elle s'excuse de ne lui envoyer qu'une somme minime : « The small tokan you shall receave from me I desire yt may serve to make you remember the tyme and my many weighty affaires, wich makes it les than else I would, and I dowt nothing but when you heare all, yow will beare with this. » pag. 84. Une lettre de James Hudson, écrite vers 1591, constate que « both the king's table and queen's had like to have been unserved by want; and that the king had nothing he accounted certain to come into his purse, but what he had from the Queen of England. » Ridpath, *Border History*. Berwick, 1848, in-4°, pag. 465.

générale d'Aberdeen (1). Il la prorogea de nouveau en 1605; et afin de mieux faire comprendre ses intentions, il refusa, cette fois, de fixer le jour de sa prochaine réunion (2). Sur ce, quelques ecclésiastiques, députés par les presbytères, prirent sur eux de convoquer l'assemblée, ce qu'ils avaient certainement le droit de faire, puisque la mesure prise par le roi était évidemment illégale. Au jour fixé, ils se réunirent dans la cour des sessions d'Aberdeen. On leur intima l'ordre de se disperser. Considérant qu'ils avaient suffisamment revendiqué leurs priviléges par le fait seul de leur réunion, ils obéirent. Mais Jacques, qui avait maintenant entre ses mains le pouvoir d'un roi d'Angleterre, résolut de leur faire sentir le changement qui avait eu lieu dans sa position et dans la leur. Par suite des ordres qu'il expédia de Londres, quatorze membres du clergé furent jetés en prison (3). Six d'entre eux qui refusèrent de reconnaître l'autorité du conseil privé, furent poursuivis pour crime de haute trahison. Leur procès commença immédiatement; ils furent déclarés coupables. L'arrêt de mort ne fut différé que pour savoir si le bon plaisir du roi ne serait pas de se contenter d'un châtiment qui empêcherait de sacrifier la vie de ces infortunés (4). Ils échappèrent en effet à la peine de mort; mais

(1) Laing, *Hist. of Scotland*, édit. 1819, t. III, pag. 28. Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VI, pag. 264, 323; Bower, *Hist. of the University of Edinburgh*. Edimb., 1817, t. I, pag. 175 Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 88.

(2) « Adde thereunto, that the letter of the commissioner and last moderator, conteaned no certane tyme nor day whereto the said Assemblie sould be prorogued; so that it imported a casting loose and deserting, yea, and tyning of the possessioun of our Assemblie; than the which what could be more dangerous to the libertie and freedom of the Kirk of Jesus Christ, at suche a tyme, namelie of the treatie of the Unioun, when all the estates of the realme, and everie particular are zealous and carefull of their rights and possessiouns? » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VI, pag. 309, 310.

(3) Voyez-en une liste dans Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VI, pag. 347, où les quatorze noms sont pieusement enregistrés.

(4) Pitcairn, *Criminal Trials in Scotland*, t. II, pag. 494-502; Forbe, *Certaine Records*

après avoir été soumis à un dur emprisonnement, ils furent condamnés à un exil perpétuel (1). Le gouvernement adopta les mêmes mesures dans d'autres parties du pays. Partout on arrêta un grand nombre d'ecclésiastiques qui furent jetés en prison ou forcés de s'exiler (2). La terreur et la proscription régnaient souverainement. La panique était telle que dans l'opinion générale rien ne pouvait empêcher l'établissement

touching the Estate of the Kirk, édit. *Wodrow Society*. Édimb., 1846, pag. 463-496. « Delayed the giving forth of the sentence of condemnation till the King's mind were further knowne. » Voyes aussi Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VI, pag. 434, 449. Lorsqu'ils furent déclarés coupables, « the peiple seid : « Certainely this wes a worke of darknes, to mak Chrystis faithfull Ministeres tratouris to the King! God grant he be niver in greater dangeris nor off sic traitouris. » Melvill, *Autobiography and Diary*, pag. 626.

(1) M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 207, 208: Pitcairn, *Criminal Trials*, t. II, pag. 504. Au sujet de ces transactions il y a dans Winwood, *Papers*, une lettre trop curieuse pour la passer sous silence. Elle est adressée par le comte de Salisbury à sir Charles Cornwallis, et est datée du 12 septembre 1605. Salisbury, qui était alors à la tête des affaires, écrivait : « True it is that his Majestie seeking to *adorne that kingdome of Scotland with Prelates as they* are *in England*, some of the Ministers have spurned against it; and althouge his Majestie had ever warranted their calling of General Assemblies upon no other condition, then that they should make him acquainted, receive his warrant, and a commissioner for his Majestie resident in their councells, yet have they (followed with some poor plebecall numbers) presumed to hold their General Assemblies in some parte of the Realme contrarie to his commandement. Whereupoo his Majestie hath shewed himself displeased, and cyted divers of them before his councell, » etc. *Memorials of Affairs of State, from the Papers of Sir Ralph Winwood*. Lond., 1725, in-fol., t. II, pag. 132. Et pourtant l'homme qui pouvait écrire de pareilles absurdités, et qui ne voyait dans le grand mouvement démocratique de l'esprit écossais qu'un manque d'inclination pour l'*adornment* de l'épiscopat, était considéré comme un homme d'État éminent. Si les grands hommes d'État voient si mal ce qui se passe autour d'eux, on est tenté de se demander quelle confiance on peut avoir dans les hommes d'État ordinaires qui gouvernent un État. Quant à moi, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai lu des milliers de lettres écrites par des diplomates et par des hommes politiques, et j'en connais à peine un qui comprenne l'esprit et la tendance de son siècle.

(2) « Ministers in all parts of the country were thrown into prison, or declared rebels, and forced to abscond. » M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 250. La liberté de parole était si complétement supprimée qu'en 1605, lorsque les membres les plus zélés et les plus intelligents du clergé furent bannis, « a strait command (était) gevin to magistrats, and uther officiers of burrowis, that in cace any preacher sould speik opinlie aganis that baneisment, or for defence or mentenence of that assemblie, or pray publiklie for ther saiftie, that they sould be noted and manifested to the secret counsell, and corrected for their fault. » *The Historie of King James the Sext*, pag. 380.

permanent du despotisme, si la Providence n'intervenait en faveur de l'Église et du peuple (1).

On ne peut nier qu'il y avait des raisons plausibles pour ces craintes. Les seuls amis du peuple se trouvaient parmi le clergé; et les membres les plus éminents du clergé étaient soit en prison, soit en exil (2). Afin de priver entièrement l'Église des ses chefs (3), Jacques fit venir à Londres, en 1606, Melville et sept de ses collègues, sous le prétexte que leurs conseils lui étaient nécessaires (4). On leur défendit de retourner en Écosse; et Melville, qu'on craignait plus que les autres, fut arrêté. Il fut alors emprisonné à la Tour de Londres, où il resta quatre ans, et qu'il ne quitta qu'à la condition de vivre à l'étranger, et de renoncer pour toujours à son pays natal (5). Les sept ecclésiastiques qui l'avaient accompagné à Londres, furent également arrêtés; mais comme le gouvernement les trouvait moins dangereux que leur chef, on leur permit, après quelque temps, de rentrer dans leurs foyers. Le neveu de Melville reçut pourtant l'ordre de ne jamais s'éloigner de plus de deux milles de Newcastle; et ses six compagnons reçurent également l'ordre de ne pas sortir de certaines parties de l'Écosse (6).

(1) Voyez un passage éloquent et fort touchant dans Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VI, pag. 696, 697.

(2) « The godliest, wisest, learnedest, and most zealous men of the ministrie in Scotland, were either banished, warded, or detained in England, of purpose that they might not be a lett to tho grand designe in hand. » Row, *Hist. of the Kirk*, pag. 238.

(3) Scot, *Apologetical Narration of the State of the Kirk*, pag. 164, 165. Comparez *The Autobiography and Diary of James Melvill*, pag. 642-645.

(4) « Quhen we wer gone out of the Palice a lytle way towards Kingstonne, Mr. Alexander Hay sendis back for us, and withall, in the Uttir Court, reidis to us a chairge from the King not to returne to Scotland, nor to com neire the King, Quein, nor Prince their Courtis without a speciall calling for and licence. » Melvill, *Autobiography*, pag. 661.

(5) M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 246, 252, 260, 337-339, 403, 407-411, 414. Cet homme vraiment sans peur et sans reproche mourut dans l'exil en 1622. Pag. 458.

(6) Melvill, *Autobiography and Diary*, pag. 709; Scot, *Apologetical Narration*, pag. 194; M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 252, 253, 267, 268.

Le moment semblait donc opportun pour anéantir ces idées d'égalité dont l'Église était le seul représentant en Écosse. En 1610, une assemblée générale fut convoquée à Glascow; et comme les membres de cette assemblée avaient été nommés par la couronne (1), le gouvernement obtint tout ce qu'il désirait. L'établissement de l'épiscopat y fut voté, et l'autorité des évêques sur les ministres de la religion complétement reconnue (2). Peu de temps auparavant, mais dans la même année, le gouvernement avait établi deux cours de « High commission, » une à Saint-Andrews, et une à Glascow. Toutes les cours ecclésiastiques leur étaient subordonnées. Elles avaient un pouvoir si immense, qu'elles pouvaient citer à leur barre tel individu qu'il leur plaisait, l'interroger sur ses opinions religieuses, l'excommunier, et le condamner soit à une amende, soit à l'emprisonnement, selon leur bon plaisir (3). Enfin, et pour mettre le sceau à

(1) « Royal missives were sent to the presbyteries, nominating the individuals whom they should chuse as their representatives to it. » M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 387, 388. Quant au caractère de ses membres, comparez Wodrow, *Hist. of the Sufferings of the Church of Scotland*, édit. Glasgow, 1838, t. I, pag. 256; Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 320, 321; Crookshank, *Church of Scotland*. Édimb., 1812, t. I, pag. 28, Calderwood. *Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 97, 98.

(2) *Acts of the General Assemblies of the Kirk*, t. III, pag. 1096, 1097. L'assemblée défendit même la notion démocratique de l'égalité. Voyez pag. 1104. « Because it is vncivill that laws and constitutiouns, either Civill or Ecclesiasticall, being anes establischit and in force, by publick and opin consent, sould be controllit and callit in questioun by any person: therfor, it is statute by vniforme consent of this haill Assemblie, that none of the Ministrie either in pulpitt in his preaching, or in the publick exercise, speake and reason against the acts of this present Assemblie, nor dissobey the same, vnder the paine of deprivatioun, being tryit and convict thereof; and *speciallie, that the questioun of equalitie and inequalitie in the Kirk, be not treattit in pulpitt vnder the said paine.* »

(3) M. Russell (*Hist. of the Church in Scotland*, t. II, pag. 88), trompé probablement par un passage dans Spottiswoode (*Hist. of the Church*, t. III, pag. 210), dit: « A Court of High Commission was instituted. » Mais il est certain qu'il y eut deux cours: une pour le diocèse de Saint-Andrews et une pour celui de Glascow. Voyez la « commissioun givin under the great seale to the two archbishops, » datée du 15 février 1610, dans Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 57-62. Voyez également pag. 210. Elles ne furent réunies qu'en

l'humiliation de l'Ecosse, l'établissement de l'épiscopat ne fut considéré comme complet qu'après l'accomplissement d'un acte qui, sans l'ignominie qui y était attachée, eût certainement été tourné en ridicule comme une force inutile et puérile. L'archevêque de Glascow, l'évêque de Brechin, et l'évêque de Galloway, furent obligés de faire le voyage de Londres afin d'être confirmés par des évêques anglais. Tout incroyable que cela puisse paraître, on prétendait qu'il n'y avait pas en Écosse de pouvoir assez spirituel pour faire un prélat d'un Écossais. Aussi l'archevêque de Glascow et ses compagnons furent-ils obligés de faire ce qui était à cette époque un voyage long et difficile pour se rendre dans une capitale étrangère et éloignée, dans le seul but de recevoir quelque vertu cachée qu'ils pourraient, en revenant dans leur patrie, communiquer à leurs frères. A la surprise et à

décembre 1615. Voyez Scot, *Apologetical Narration of the State of the Kirk*, pag. 218, 239, Crookshank, *Hist. of the Sufferings of the Church of Scotland*, t. I, pag. 28. La commission royale autorisait ces tribunaux despotiques (Calderwood, t. VII, pag. 59) « to call before them at suche tymes and places as they salle thinke meete, anie person or persons dwelling and remaining within their provinces respective above writtin of St. Andrews or Glasgow, or within anie dioceis of the same, being offenders ether in life or religioun, whom they hold anie way to be scandalous, and that they take tryell of the same; and if they find them guiltie and impenitent, refusing to acknowledge their offence, they sall give command to the preacher of that parish where they dwell, to proceed with sentence of excommunicatioun against them; which, if it be protracted, and their command by that minister be not presentlie obeyed, they shall conveene anie suche minister before them, and proceed in censuring of him for his disobedience, ather by suspensioun, deprivatioun, or wairding, according as to their discretioun they sall hold his obstinacie and refuse of their directioun to have deserved. And further, to fyne at their discretiouns, imprisoun, or warde anie suche persoun, who being convicted before them, they sall find upon tryell to have deserved anie suche punishment. » Sur ce Calderwood remarque avec justice (pag. 62) : « This commissioun and executioun thereof, as it exalted the aspyring bishops farre above any prelat that ever was in Scotland, so it putt the king in possessioun of that which he had long tyme hunted for; to witt, of the royall prerogative, and absolute power to use the bodeis and goods of the subjects at pleasure, without forme or processe of the commoun law, even then when the Lower Hous in England was compleaning in their parliament upon the injurie therof. So our bishops were fitt instruments to overthrow the liberteis both of the Kirk and countrie. »

la grande doulenr de leur pays, ces prêtres indignes, réniant les traditions de leur propre contrée, et faisant bon marché de la fierté qui avait animé leurs pères, consentirent à abjurer lenr indépendance, à s'humilier devant l'Église d'Angleterre, et à se soumettre à des momeries qn'ils méprisaient certainement au fond de leur cœur, et qui leur était maintenant infligées par leurs ennemis les plus anciens et les plus invétérés (1).

On peut facilement s'imaginer la conduite future d'hommes qui pouvaient ainsi renoncer à l'indépendance si précieuse de l'Église d'Écosse, dans le seul but de servir leur propre ambition en flattant leur roi. Les hommes qui se prosternent aux pieds de leurs supérieurs ne manqnent jamais d'écraser ceux qui sont au dessous d'eux. Aussitôt qu'ils furent de retour en Écosse, ils communiquèrent la consécration qu'ils avaient reçue en Angleterre aux autres évêques (2), qui étaient, du reste, coulés dans le même moule qu'eux, car ils aidèrent Jacques à anéantir les libertés de leur patrie. Étant maintenant convenablement ordonnés, leur vie spirituelle était complète; il ne leur restait plus qu'à assurer le bonheur de leur existence temporelle. C'est ce qu'ils firent en monopolisant peu à peu toute l'autorité,

(1) Voyez Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 93, et Kirkton, *History*, pag. 15. Kirkton dit avec indignation que Jacques « perswaded a few unworthy men to perjure themselves, and after their episcopall consecration by the English bishops in England, to exercise that odious office in Scotland against their own oath and the consciences of their brethren. » Comparez la remarque pleine de mépris de Row (*Hist. of the Kirk*, pag. 283) sur « annynting of oyle and other ceremonies, » et sur « the foolish guyses in it. » Dans le fait, tous les écrivains écossais qui aimaient les libertés de leur pays s'exprimaient sur ce sujet avec indignation ou avec mépris.

(2) Calderwood dit avec une amertume mal déguisée : « « Efter the same maner that they were consecrated themselfs, *als neere as they could imitate.* » *Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 152. Comparez Wodrow, *Collections*, t. I, part. I, pag. 293. « The Bishops ordeaned in England keeped as near the manner taken with themselves there as they could. »



et en traitant avec une rigueur sans merci tous ceux qui leur faisaient opposition. Le triomphe complet des évêques était réservé au règne de Charles Ier, époque à laquelle un grand nombre de ces prélats devinrent membres du conseil privé; ils s'y conduisirent avec une insolence telle, que Clarendon lui-même, malgré sa partialité bien connue pour eux, censura leur conduite (1). Néanmoins, sous Jacques Ier, leur puissance était pour ainsi dire sans rivale (2). Ils dépouillèrent les villes de leurs priviléges et les forcèrent à recevoir des magistrats qu'ils choisissaient eux-mêmes (3). Ils accumulèrent d'énormes richesses, et déployèrent un faste d'autant plus honteux, que le pays était dans la misère, et que le peuple mourait de faim autour

(1) « Soma of them, by want of temper, or want of breeding, did not behave themselves with that decency in their debates, towards the greatest men of tha kingdom, as in discretion they ought to have dona, and as the others reasonably expected from them. » Clarendon, *Hist. of the Rebellion*, édit. Oxford, 1843, pag. 35. En 1633, « nine of them were privy councillors, » et « their pride was cried out upon as unsupportable. » Burnet, *Memoire of the Dukes of Hamilton*, pag. 38. Sir John Scot leur reproche « insolence, pride and avarice. » Scot, *Staggering State of the Scots Statesmen*. Édimb., 1754, pag. 44. Voyez aussi Spalding, *Hist. of the Troubles*. Édimb., 1828, in-4°, t. 1, pag. 46, 47.

(2) Dès 1613, une lettre de James Inglish (conservée dans Wodrow, *Collections*. Glascow, 1845, in-4°, t. II, part. I, pag. 110) déplore le fait que « the libertys of the Lord's Kirk are greatly abridged by the pride of Bishops, and their power daily increases over her. » Les évêques mettaient également à néant les droits civils, et, entre autres lois qu'ils obtinrent, il y en eut une qui stipulait « that no man should be permitted to practice or profess any physic, unless he had first satisfied the bishop of the diocese touching his religion. » Spottiswoode, *Hist. of the Church of Scotland*, t. III, pag. 236. Cette loi leur assurait le contrôle le plus complet sur la profession.

(3) « Not satisfied with ruling the church-courts, they claimed an extensive civil authority within their dioceses. The burghs were deprived of their privileges, and forced to receive such magistrates as their episcopal superiors, in concert with the court, were pleased to nominate. » . . . . . . « Archbishop Gladstanes, in a letter to the King, June the 9th, 1611, says : « It was your pleasure and direction, that I sould be possessed with the like privileges in the electione of the magistrats there (in St. Andrews), as my lord of Glasgow is endued with in thath is city. Sir, whereas they are troublesome, I will be answerable to your Majesty and Counsell for them, after that I be possessed of my right. » Ms. in Bibl. Jurid. Edin. M. 6, 9, n° 72. » M'Crie, *Life of Melville*, t. II, pag. 422.

d'eux (1). Les « lords of the articles, » dont la sanction était indispensable pour qu'une mesure pût être présentée au parlement, avaient jusqu'alors été élus par les laïques; mais les évêques firent un changement en vertu duquel le droit d'élection leur appartint (2). S'étant ainsi emparés de la législature, ils obtinrent de nouvelles lois pénales contre leurs compatriotes; ils interdirent un grand nombre d'ecclésiastiques, en dépouillèrent d'autres de leurs bénéfices, et en jetèrent plus encore en prison. La ville d'Edimbourg, qui s'opposait aux cérémonies et au rite récemment introduits, et qui, comme le reste du pays, était hostile à l'épiscopat, eut sa part de la colère des évêques, qui déplacèrent plusieurs de ses magistrats, firent arrêter ses citoyens les plus éminents, et menacèrent de lui enlever les cours de justice, et l'honneur d'être le siége du gouvernement (3).

Cependant, au moment même où la position semblait

(1) Et leur prodigalité était égale à leur rapacité. Lorsque l'archevêque Gladstanes mourut en 1615, il fut constaté que, « notwithstanding of the great rent of his bishoprick, he died in the debt of twentie thowsand pounds. » Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 197. Voyez aussi pag. 303. Ainsi que le cas de l'évêque de Galloway qui mourut en 1619 et sur lequel Calderwood disait (*Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 350) : « It is thought, that if just calculatiun were made of the commoditie extorted by him through his diocie, by advice of his two covetous counsellours, Andro Couper, his brother, and Johne Gilmour, wrytter in Edinburgh, for his use and theirs, by racting of rents, getting of grassuumes, setting of tacks, of teithes, and other like meanes, wold surmount the soume of an hundreth thousand merks, or, in the opinion of uthers, almost the duuble; so that manie within that diocie, and the annexed prelacies, sall hardlie recover their estates in their time. » Comparez Stevenson, *Hist. of the Church*, pag. 212, 392.

(2) Au sujet de ce changement, qui fut complété en 1621, Voyez Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 88; Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 490, et Baillie, *Letters and Journals*, édit. Laing. Édimb., 1841, t. I, pag. 486.

(3) Calderwood, *Hist. of the Kirk*, t. VII, pag. 472-474, 507, 509, 511, 517-520, 530-543, 549-553, 566, 567, 614, 621; Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 90, 91. Laing accuse injustement les évêques de s'être montrés assez miséricordieux pour refuser leur approbation à quelques unes de ces mesures. Mais quiconque a étudié à fond la littérature écossaise du dix-septième siècle sera tout disposé à exonérer les évêques d'une accusation qu'ils eussent eux-mêmes repoussée et qui est certainement injuste.

désespérée, une grande réaction se préparait. L'explication de cette réaction se trouve dans ce vaste et fertile principe sur lequel j'ai si souvent insisté, mais que les historiens ne peuvent comprendre, c'est à dire qu'un mauvais gouvernement, que des lois mauvaises ou mal administrées, sont, sans aucun doute, extrêmement nuisibles, mais qu'elles ne peuvent néanmoins produire un mal permanent; en d'autres termes, ces conditions mauvaises peuvent porter préjudice à une nation, mais ne peuvent jamais la ruiner entièrement. Tant que le peuple reste sain, il y a vie, et tant qu'il y a vie, il y aura nécessairement réaction. Dans ce cas, la tyrannie provoque la rébellion, et le despotisme amène la liberté. Mais si le peuple n'est pas sain, il n'y a plus d'espoir de guérison, la nation doit périr. Dans ces deux cas, le gouvernement finit par ne plus opérer, et n'est nullement responsable du résultat définitif.

Les classes gouvernantes ont, pendant un certain temps, une puissance immense, dont elles abusent invariablement, à moins qu'elles n'en soient empêchées par la crainte ou par la honte. Le peuple peut leur inspirer de la crainte; l'opinion publique peut leur inspirer quelque honte. Mais cela dépend complétement de l'esprit qui anime le peuple, ou de l'état de l'opinion publique. Ces deux circonstances sont elles-mêmes gouvernées par une longue série d'antécédents remontant à une période assez éloignée quelquefois pour dérouter les observations. Lorsque l'évidence est assez complète, ces antécédents peuvent être généralisés, et leur généralisation nous amène à certaines causes vastes et puissantes, sur lesquelles roule tout le mouvement. Dans les courtes périodes, l'opération de ces causes est imperceptible; mais dans les longues périodes, elle est évidente et suprême; elle

donne une certaine couleur au caractère national; elle contrôle le cours moyen des choses. En Écosse, ainsi que je l'ai déjà démontré, les causes générales amenèrent le peuple à aimer son clergé, et le clergé à aimer la liberté. Tant que ces deux faits existèrent ensemble, les destinées de la nation étaient en sûreté. Elle pouvait être insultée, lésée, écrasée. Elle pouvait être attaquée de différentes manières; mais plus on lui portait préjudice, plus le remède était certain, parce que plus haut devait se soulever tôt ou tard l'esprit de la nation. Tout ce qui était nécessaire, c'était un peu plus de temps, ou une provocation un peu plus grande. Nous qui pouvons contempler ces choses de loin et d'un point de vue plus élevé, qui pouvons voir de quelle manière les événements se succédèrent, nous ne pouvons méconnaître la régularité de leur ordre de succession. En dépit d'une confusion apparente, tout se passait d'une manière régulière et méthodique. Pour nous le plan est complétement dévoilé. L'édifice est devant nous, nous voyons sa construction. Et, Dieu merci, il fut fait d'un granit dont la solidité toute puissante fut de force à résister aux artifices, aussi bien qu'à la violence.

Aussi ce fut en vain que la tyrannie fit tout ce qu'elle put. Ce fut en vain que le trône fut occupé par un roi despote et peu scrupuleux, qui eut pour successeur un autre roi plus despotique encore et moins scrupuleux que lui. Ce fut en vain qu'une poignée d'évêques importuns et intrigants, tirant leur consécration de Londres, et soutenus par l'autorité de l'Église d'Angleterre, se réunirent pour conspirer contre les libertés de leur patrie. Ils jouèrent le rôle d'espions et de traîtres, mais ils le jouèrent en vain. Pourtant le gouvernement leur donna tout ce qu'il était en son pouvoir de donner. Ils avaient pour eux la loi et le droit de l'administrer.

Ils étaient législateurs, conseillers et juges. Ils avaient la richesse, ils avaient des titres reteutissants, ils avaient la pompe et les attributs pour lesquels ils avaient vendu leur indépendance, et avec lesquels ils espéraient éblouir les yeux du vulgaire. Avec tout cela ils ne purent refouler le torrent, ils ne purent même pas l'arrêter; ils ne purent l'empêcher de s'avancer et de les engloutir dans sa course. Avant la fin de cette génération, ces hommes si petits, quoiqu'ils se crussent bien grands dans leur orgueil, succombèrent. La main du siècle était sur eux, et la résistance leur était impossible. Ils furent renversés et humiliés, ils furent dépouillés de leurs charges, de leurs honnenrs, de leurs splendeurs, ils perdirent tout ce qui est cher à de pareils esprits. Leur sort est une leçon utile. C'est une leçon et pour les chefs de nations, et pour ceux qui écrivent l'histoire des peuples. C'est une leçon pour les gouvernants, en ce sens qu'elle prouve, comme bien d'autres choses, combien peu ils peuvent faire, et combien est insignifiant le rôle qu'ils jouent dans le grand drame du monde. C'est une leçon pour les historiens, car elle doit les convaincre que les événements sur lesquels ils concentrent leur attention, et auxquels ils attachent une importance suprême, sont en réalité sans valeur, et, bien loin d'être au premier rang, devraient être subordonnés à ces études vastes et générales, qui peuvent seules nous aider à reconnaître les conditions qui déterminent la marche et les destinées des nations.

Les événements qui se passèrent alors en Écosse peuvent être rapidement racontés. La patience du pays était bien près d'être épuisée, et le jour de la rétribution approchait (1).

(1) En octobre 1637, Baillie, qui suivait attentivement la marche des choses, écrivait : « No man may speak any thing in publick for the king's part, except he would have himself

Le peuple commença à se soulever en 1637. Ce fut pendant l'été de cette année que la première émeute éclata à Edimbourg (1). L'incendie se développa rapidement, et rien ne pnt l'arrêter. Au mois d'octobre, la nation tout entière était sur pied, et une accusation fut portée contre les évêques, signée par presque toutes les corporations, et par des hommes appartenant à tous les rangs (2). En novembre, les Écossais organisèrent, en dépit de la couronne, un système particulier de représentation, auquel chaque classe de la société avait part (3). Au commencement de 1638, le *Covenant National* fut préparé, et l'ardeur avec laquelle le peuple prêta serment prouva qu'il était bien décidé à revendiquer ses droits (4). Évidemment tout était fini. Pendant l'été de 1638, la tempête se prépara, et elle éclata à l'automne. Au mois

marked for a sacrifice to be killed one day. I think our people possessed with a bloody devill, farr above any thing that ever I could have imagined, though the masse in Latine had been presented. » Et dans un postcriptum daté du 3 octobre il ajoute : « My fears in my former went no farther then to ane ecclesiastik separation, but now I am more affrayit for a bluudie civill warr. » Baillie, *Letters and Journals*, édit. Laing. Édimb., 1841, t. I, pag. 23, 25.

(1) Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 134 ; Chambers, *Annals*, t. II, pag. 101-104 ; Spalding, *Hist. of the Troubles in Scotland*, t. I, pag. 47, 48.

(2) Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 137 : « The accusation, among thems elves a bound of union, and to their enemies a signal of hostility, was subscribed by the nobility, the gentry, the clergy, and afterwards by all ranks, and almost by every corporation in the kingdom. »

(3) Idem, *ibid.*, t. III, pag. 138.

(4) « It was signed by a large majority of the people, in a paroxysm of enthusiasm beyond all example in our history. » Chambers, *Annals*, t. II, pag. 105. Kirkton, qui était contemporain, dit : « And though only eleven private men (and some of them very inconsiderable) had the boldness first to begin this work, without ever asking leave of king or council, yet was it very quickly taken by all the people of Scotland, with hands lifted up in most solemn manner. » Kirkton, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 33. Lord Somerville, partant d'un point de vue différent, remarque que « the generalitie of the natione entered into a hellish covenant, wherein they mutually obleidged themselves to extirpate episcopacy, and to defend each other against all persones whatsoever, noe not excepting the persone of his sacred majestie ; but upon conditiones of ther owne frameing. » Somerville *Memorie of the Somervilles*, t. II, pag. 187.

de novembre, une assemblée générale se réunit à Glascow : c'était la première depuis vingt ans (1). Le marquis de Hamilton, le commissaire royal, somma les membres de l'assemblée de se séparer (2). Ils refusèrent (3). Ils ne voulurent même pas se disperser avant d'avoir rempli le mandat qui leur était confié (4). Grâce à leur vote, l'institution démocratique des presbytères fut remise en vigueur, les formes de consécration furent détruites, les évêques furent déposés de leurs fonctions et l'épiscopat fut aboli (5).

C'est ainsi que les évêques tombèrent plus rapidement encore qu'ils ne s'étaient élevés (6). Mais comme leur chute n'était qu'une partie du programme démocratique, elle ne pouvait arrêter le mouvement (7). A peine les Écossais

(1) Il n'y avait eu aucune assemblée générale depuis 1618. Argyll, *Presbytery Examined*, pag. 102; Spottiswoode, *Miscellany*, t. 1, pag. 88. Mais « the provincial synods, presbyteries, and sessions still remained, and in these, good men mutually comforted one another. » Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 162.

(2) « The assembly went on at such a rate, that the marquis judged it no longer fit to bear with their courses. » Burnet, *Memoirs of the Dukes of Hamilton*, pag. 128. « In end, seeing nothing said in reason did prevail, he, in his majesty's name, dissolved the assembly, and discharged their further proceeding under pain of treason. » Pag. 135.

(3) Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 340.

(4) « Notwithstanding the Proclamation, the Assembly presently thereafter met, and sat daily for divers weeks, until they had done their affairs, and were themselves pleas'd to dissolve. » Guthry, *Memoirs*, édit. Lond., 1702, pag. 41.

(5) *Acts of the General Assembly of the Church of Scotland from* 1638 *to* 1842. Édimb., 1843, pag. 9-18; Stevenson, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 332, 338.

(6) Au sujet de leur chute, voyez Baillie, *Letters and Journals*, t. I, pag. 168. En 1639, Howell écrit d'Édimbourg : « The Bishops are all gone to wrack, and they have had but a sorry funeral; the very name is grown so contemptible, that a black dog, if he hath any white marks about him, is called *Bishop*. Our Lord of Canterbury is grown here so odious, that they call him commonly in the pulpit, the Priest of Baal, and the Son of Belial. » Howell, *Letters*, édit. Lond., 1754, pag. 276.

(7) « That people, after they had once begun, pursued the business vigorously, and with all imaginable contempt of the government. » Clarendon, *Hist. of the Rebellion*, pag. 45. Pour la première fois le gouvernement anglais trembla. Le 13 décembre 1639, le secrétaire Windebank écrit : « His Majesty near these six weeks last past hath been in continual consultations with a select Committee of some of his Council (of which I have had the honour to be one), how to redress his affairs in Scotland, the fire continuing there, and

avaient-ils chassé leurs évêques, qu'ils attaquèrent leur roi. En 1639, ils prirent les armes contre Charles. En 1640, ils envahirent l'Angleterre. En 1641, le roi visita l'Écosse dans l'espoir de calmer les esprits, et fit presque toutes les concessions qu'on lui demanda. Mais il était trop tard. Le peuple était excité, il demandait du sang. La guerre éclata de nouveau. Les Écossais s'unirent aux Anglais, et Charles fut battu sur tous les points. Comme dernière ressource, il se mit à la merci de ses sujets du Nord (1). Mais ses offenses étaient trop nombreuses et trop sérieuses pour qu'il fût possible de les lui pardonner. Les Écossais, au lieu de l'absoudre, se servirent de lui. Il avait non seulement foulé aux pieds leurs libertés, il leur avait également imposé des frais considérables. Pour le préjudice qu'il avait causé à leurs libertés, il lui était impossible d'offrir une expiation équivalente; mais il pouvait défrayer les dépenses qu'il leur avait occasionnées. Et comme c'est une ancienne maxime que celui qui ne peut payer de sa bourse doit payer de son corps, les Écossais se dirent qu'ils avaient parfaitement le droit de retirer quelque avantage de la personne de leur souverain, d'autant plus que jusqu'alors il ne leur avait causé que des pertes et des ennuis. Ils le livrèrent donc aux Anglais, et, comme compensation, ils reçurent une grosse somme d'ar-

growing to that danger, that *it threatens not only the Monarchical Government there, but even that of this kingdom.* » Clarendon, *State Papers*. Oxford, 1773, in-fol., t. II, pag. 81. Mais si le roi était capable de crainte, il était incapable de remords, et il n'en éprouva aucun pour le mal immense qu'il avait fait à l'Angleterre et surtout à l'Écosse.

(1) « The kinge was now so waik, haveing nether toune, fort, nor armie, and Oxford being a waik and unfortified toune, from whence he looked daylie to be taken perforce, he therefor resolues to cast himself into the arms of the Scots; who, being his natiue people, and of late so ungratfullie dealt with by the Inglish, he hoped their particular credit, and the credit of the wholl natione depending thereupon, they would not haslie rander him to the English. » Gordon, *Britane's Distemper*, pag. 193 (publié par le *Spalding Club*. Aberdeen, 1844, in-4°).

gent qu'ils réclamaient comme arrérages qui leur étaient dus pour les dépenses que leur roi leur avait occasionnées, en les forçant à lui faire la guerre (1). Dans cet arrangement, il y eut avantage pour les deux parties contractantes. Les Écossais, qui étaient très pauvres, obtinrent ce dont ils avaient un pressant besoin. Les Anglais, peuple riche, avaient eu en réalité à débourser l'argent, mais ils devenaient maîtres de leur oppresseur contre lequel ils brûlaient de se venger, et ils lui firent payer chèrement ses crimes énormes (2). Après l'exécution de Charles Ier, les Écossais reconnurent son fils

(1) « Afin qu'on ne puisse supposer qu'en ma qualité d'Anglais je juge cette transaction à un point de vue anglais, je cite ici plusieurs écrivains écossais. « Givein up the king to the will and pleasure of the English parliament, that soe they might come by ther money. » Somerville, *Memorie of the Somervilles*, t. II, pag. 366. « The Scots sold their unfortunate king, who had fled to them for protection, to the commissioners of the English Parliament, for 200,000 liv. sterl. » Lyon, *Hist. of St.-Andrews*, t. II, pag. 38. « The incident itself was evidence of a bargain with a *quid pro quo*. » Burton, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 493. « The sale of the king to the parliament. » Napier, *Life of Montrose*. Édimb., 1840, pag. 448. « The king was delivered up, or raher sold, to the parliament's commissioners. » Brown, *Hist. of Glasgow*, t. I, pag. 91. « Their arrears were undoubtedly due; the amount was ascertained before the dispute concerning the disposal of his person, and the payment was undertaken by the English parliament, five months previous to the delivery, or surrender of the king. But the coincidence, however unavoidable, between that event and the actual discharge and departure of their army, still affords a presumptive proof of the disgraceful imputation of having sold their king; « as the English, unless previously assured of receiving his person, would never have relinquished a sum so considerable as to weaken themselves, while it strengthened a people with whom such a material question remained to be discussed. » Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 369, 370.

(2) Une lettre de sir Edw. Hyde à lord Hatton, datée du 12 avril 1649 (dans Clarendon, *State Papers*. Oxford, 1773, in-fol., t. II, pag. 479), dit de Charles II que les Écossais « sold his father to those who murdered him. » Mais cela est faux. Charles Ier fut certainement acheté par les Anglais, mais ne fut pas assassiné par eux. Il fut jugé en plein jour, déclaré coupable et exécuté. Il ne se passe pas une année sans que le même châtiment soit infligé à des hommes bien moins criminels. On a peut-être raison de soutenir que la peine de mort est inutile. Cela n'est pas prouvé; mais, si ce châtiment terrible peut jamais être infligé, je ne vois aucune circonstance dans laquelle il soit mieux mérité que dans le cas d'un despote qui cherche à anéantir les libertés de son peuple, qui punit cruellement et illégalement ses adversaires, qui, plutôt que de renoncer à ses desseins, livre ses sujets aux horreurs de la guerre civile, arme les pères contre les enfants, trouble la société et inonde de sang son pays. Ces hommes sont hors la loi; ils sont les ennemis de l'humanité. Lorsqu'ils tombent, qui pourrait les plaindre?

comme son successeur. Mais avant de couronner le nouveau roi, ils le soumirent à un traitement auquel ne sont guère accoutumés les souverains héréditaires. Ils lui firent signer une déclaration publique, dans laquelle il exprimait ses regrets de ce qui était arrivé, reconnaissait que son père, obéissant à des conseils pernicieux, avait injustement répandu le sang de ses sujets, et déclarait qu'il se sentait lui-même profondément humilié par ces tristes circonstances. De plus il dut s'excuser de ses propres erreurs, qu'il attribua en partie à son inexpérience, et en partie à la mauvaise éducation qu'il avait reçue (1). Pour prouver la sincérité de cette confession, et afin de la faire connaître au public, on lui ordonna de consacrer une journée au jeûne et à l'humiliation, pendant laquelle la nation tout entière pleurerait et prierait pour lui, dans l'espoir que Dieu lui permettrait d'échapper aux conséquences des crimes commis par sa famille (2).

(1) La déclaration fut signée par Charles, le 16 août 1650. Il y en a un abrégé dans Balfour, *Annales of Scotland*, t. IV, pag. 92-94, et le document tout entier se trouve dans le *Journal of Affairs in Scotland*, dans Walker, *Historical Discourses*. Lond., 1705, in-fol., pag. 170-176. Dans ce journal, sir Edward Walker fait dire à Charles que « though his Majesty as a dutiful son be obliged to honour the memory of his Royal Father, and have in estimation the person of his Mother: yet doth he desire to be deeply humbled and afflicted in spirit before God, because of his Father's hearkening unto and following evil counsels, and his opposition to the work of Reformation, and to the solemn league and covenant by which so much of the blood of the Lord's people hath been shed in these kingdoms. » Il continuait en disant que, bien que sa conduite pût être excusée par « his education and age, » il pensait qu'il valait mieux « ingeniously acknowledge all his own sins and the sins of his father's house. » Burnet (*Hist. of his own Time*, t. 1, pag. 97) dit au sujet de cette déclaration : « In it there were many hard things. The king owned the sin of his father in marrying into an idolatrous family : he acknowledged the bloodshed in the late wars lay at his father's door : he expressed a deep sense of his own ill education, » etc.

(2) Relativement à cet événement on trouve dans le journal de Lamont : « 1650, Dec. 22. — The fast appointed by the commission of the kirke to be keiped througe the kingdome before the coronatione, was keiped att Largo the forsaide day by Mr. Ja. Magill; his lecture, Reu. 3 from v. 14 to the end of the chapt.; his text Reu. 2, 4, 5. Vpon the Thursday following, the 26 of this instant, the fast was keiped in likemaner; his lecture 2, Chro. 29 to v. 12; his text 2, Chron. 12, 12. The causes of the first day (not read) was, the great contempt of the gospell, holden forth in its branches; of the second day (which were read), the sinns of the

Les Écossais continuèrent à être animés pendant le dix-septième siècle de cet esprit, dont les actes qui précèdent ne sont que les symptômes. Et cet esprit leur rendit de grands services. En effet, les règnes de Charles II et de Jacques II furent la répétition des règnes de Jacques Ier et de Charles Ier. De 1660 à 1688, l'Écosse fut de nouveau soumise à une tyrannie si cruelle, si destructive, qu'elle eût brisé l'énergie de toute autre nation (1). La noblesse, dont le pouvoir s'était affaibli lentement mais continuellement (2);

king, and of his father's house, where sundry offences of K. James the 6 were acknowledged, and of K. Charles the 1, and of K. Ch. the II, nowe king. » *The Diary of Mr. John Lamont of Newton*. Édimb., 1830, in-4°, pag. 25. Voyez aussi Baillie, *Letters and Journals*, t. III, pag. 107; Nicoll, *Diary*. Édimb., 1836, in-4°, pag. 38; Row, *Continuation of Blair's Autobiography*, édit. *Wodrow Society*, pag. 255; Bower, *Hist. of the University of Edinburgh*, t. I, pag. 253; *Presbytery Book of Strathbogie*, édit. *Spalding Club*, pag. 169, et surtout les *Registers of the Presbytery of Lanark*, publiés par le *Abbotsford Club*. Édimb., 1839, in-4°, pag. 88, 89.

(1) Wodrow, qui possédait les annales du conseil privé, dit que la période qui s'écoula de 1660 à 1688 fut « a very horrid scene of oppression, hardships, and cruelty, which, were it not incontestably true, and well vouched and supported, could not be credited in after ages. » Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland from the Restoration to the Revolution*, t. I, pag. 57. Et le révérend Alexander Shields observe « that the said Government was the most untender, unpeaceable, tyrannical, arbitrary and wicked, that ever was in Scotland in any age or period. » Shields, *Scots Inquisition*. Édimb., 1745, pag. 24.

(2) Lorsque Jacques Ier monta sur le trône d'Angleterre, « the principal native nobility » l'accompagnait, et « the very peace which ensued upon the union of the crowns, may be considered as the commencement of an era in which many of our national strongholds were either transformed into simple residences or utterly deserted. » Irving, *Hist. of Dumbartonshire*, in-4°, 1860, pag. 137, 166. Les nobles « had no further occasion to make a figure in war, their power in vassalage was of little use, and their influence of course decayed. They knew little of the arts of peace, and had no disposition to cultivate them. » *The interest of Scotland considered*. Édimb., 1733, pag. 85. Sous Charles Ier le mouvement continua: « which fell out, partly through the giddiness of the times, but more by the way his Majesty had taken at the beginning of his reign; at which time he did recover from divers of them their hereditary offices, and also pressed them to quit their tithes (which formerly had kept the gentry in a dependance upon them), whereby they were so weaken'd that now when he stood most in need of them (except the chief of the clans) they could command none but their vassals. » Guthry, *Memoirs*, édit. 1702, pag. 127, 128. Puis vinrent les guerres civiles et le gouvernement de Cromwell, pendant lequel ils souffrirent et dans leurs personnes et dans leurs biens. Comparez Chambers, *Annals*, t. II, pag. 225, avec Laing, *Hist. of Scotland*, t. III, pag. 515, 516. En 1654, Baillie écrit (*Letters and Journals*, t. III, pag. 249) : « Our nobilitie, weell near, all are wracked. » En 1656 : « Our nobles

était incapable de résister aux Anglais, avec lesquels elle semblait au contraire assez disposée à faire alliance, afin d'avoir sa part dans les dépouilles de son propre pays (1). Dans cette période, la plus malheureuse à travers laquelle l'Écosse soit passée depuis le quatorzième siècle, le gouvernement était extrêmement puissant; les classes supérieures, tremblant devant lui, ne pensaient qu'à assurer leur propre sécurité; les juges étaient si corrompus, que la justice, au lieu d'être mal administrée, n'était pas administrée du tout (2); et le parlement, complétement intimidé, consentit

lying up in prisons, and under forfaultries, or debts, private or publict, are for the most part either broken or breaking. » *Ibid.*, pag. 317. Et en 1658 (t. III, pag. 387) : « Our noble families are almost gone : Lennox has little in Scotland unsold ; Hamilton's estate, except Arran and the Baronrie of Hamilton, is sold ; Argyle can pay little annualrent for seven or eight hundred thousand merks ; and he is no more drowned in debt than publict hatred, almost of all, both Scottish and English ; the Gordens are gone ; the Douglasses little better ; Eglintoun and Glencairn on the brink of breaking ; many of our chief families estates are cracking ; nor is there any appearance of any human relief for the tyme. » Le résultat en est ainsi décrit par Wodrow en 1661 : « Our nobility and gentry were remarkably changed to the worst : it was but few of such, who had been active in the former years, were now alive, and these few were marked out for ruin. A young generation had sprung up under the English government, educated under penury and oppression, their estates were under burden, and many of them had little other prospect of mending their fortunes, but by the king's favour, and so were ready to act that part he was best pleased with. » Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 89.

(1) « At the Restoration, Charles II regained full possession of the royal prerogative in Scotland ; and the nobles, whose estates were wasted, or their spirit broken, by the calamities to which they have been exposed, were less able and less willing than ever to resist the power of the crown. During his reign, and that of James VII, the dictates of the monarch were received in Scotland with most abject submission. The poverty to which many of the nobles were reduced, rendered them meaner slaves and more intolerable tyrants than ever. The people, always neglected, were now odious, and loaded with every injury, on account of their attachment to religious and political principles, extremely repugnant to those adopted by their princes. » Robertson, *Hist. of Scotland*, liv. VIII, pag. 257, 258.

(2) Un écrivain qui fait autorité dit en parlant du temps de Guillaume III : « It is scarcely possible to conceive how utterly polluted the fountain of justice had become during the two preceding reigns. The Scottish bench had been profligate and subservient to the utmost conceivable extent of profligacy and subserviency. » Burton, *Hist. of Scotland from 1689 to 1748*. Lond., 1853, t. I, pag. 72. Voyez aussi t. II, pag. 37, et Brown, *Hist. of Glasgow*. Glascow, 1795, t. I, pag. 194.

à ce qni fut appelé le « recissory act, » par leqnel toutes les lois qui avaient été promulguées depuis 1633 furent abrogées d'un seul coup, le gouvernement considérant que ces vingt-huit années formaient une époque dont le souvenir devait être, s'il était possible, complétement effacé (1).

Mais, quoiqne les classes supérieures désertassent leur poste d'une manière honteuse, et détruisissent les lois qui défendaient les libertés de l'Écosse, le résnltat prouva que les libertés elles-mêmes étaient indestructibles. C'est que le peuple conservait encore l'esprit qui lui avait servi à gagner ces libertés. La nation était saine de cœur; et tant qu'il en était ainsi, les législateurs pouvaient bien abolir les manifestations extérieures en faveur de la liberté, mais ils ne pouvaient en aucune façon toucher aux causes dont cette liberté dépendait. La liberté était renversée, mais elle vivait encore. Et le temps devait certainement venir où le peuple, qui avait pour elle un amour si profond, revendiquerait ses droits. L'heure devait sonner, dans laquelle, pour nous servir des paroles du grand poète de la liberté anglaise, la nation s'éveillerait comme un homme robuste sortant du

(1) Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 10; Baillie, *Letters and Journals*, t. III, pag. 458. Comme peu de personnes prennent la peine de lire les actes du parlement, je cite le principal passage de celui-ci : « And forasmuch as now it hath pleased Almighty God, by the power of his oone right hand, so miraculously to restore the Kings Maiestie to the Government of his Kingdomes, and to the exercise of his royall power and Soveranity over the same: The estates of Parlia' doe conceave themselfs obleidged in dischairge of ther dutie and conscience to God and the Kings Maiestie, to imploy all their power and interest for vindicateing his Maiesties Authority from all these violent iovasions that have been made upon it; and so far as is possible to *remove out of the way every thing that may retaine any remembrance of these things* which have beeo so enjurions to his Matio and his Aathority, so prejudiciall and dishooourable to the kingdome, and distructive to all just aad true interests within the same. » . . . . . « Not to retaine any remembraoce thairof, bot that the same shall be held in *everlasting oblivion.* » *Acts of the Parliaments of Scotland*, édit. 1820, in-fol., t. VII, pag. 87. La date de cet acte est du 28 mars 1661.

sommeil, et, secouant sa chevelure invincible, serait semblable à un aigle dans la mue de sa puissante jeunesse, ouvrant ses yeux non éblouis aux rayons du midi, et purifiant sa vue à la fontaine du ciel; pendant que les craintifs oiseaux de mauvais augure, amoureux de l'obscurité, s'agitent autour de lui ne comprenant rien à ce qu'il fait.

Néanmoins, la crise fut grave et dangereuse. Le peuple, abandonné de tous excepté du clergé, fut pillé, massacré sans pitié, et poursuivi de place en place comme des bêtes fauves. Il avait naguère tant souffert de la tyrannie des évêques, qu'il abhorrait l'épiscopat plus que jamais; et pourtant cette institution lui fut non seulement imposée, mais le gouvernement mit à sa tête Sharp, un homme cruel et rapace, qui, en 1661, fut élevé à l'archevêché, de Saint-Andrews (1). Il s'établit une cour ecclésiastique qui remplit les prisons; et lorsqu'il n'y eut plus de place, les victimes furent déportées à Barbadoses, et autres colonies mal-

(1) Il fut nommé « primate » en 1661, mais il n'arriva pas en Écosse avant le mois d'avril 1662. Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 236, 247, et Nicoll, *Diary*, pag. 363, 364. « That he was decent, if not regular, in his deportment, endued with the most industrious diligence, and not illiterate, was never disputed; that he was vain, vindictive, perfidious, at once aughty and servile, rapacious and cruel, his friends have never attempted to disown. » Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 98, 99. L'établissement formel de l'épiscopat fut dans l'automne de 1661, ainsi que nous l'apprend le journal de Lamont. « 1661. Sept. 5 being Thursday (the chancelour, Glencairne, and the E. of Rothes, haueing come downe from court some dayes before), the cownsell of state satt att Edh., and the nist day, being Fryday, they caused emitte and be proclaimed ouer the Crosse, a proclamation in his Maj. name, for establishing Episcopacie againe in the church of Scotlande; which was done with great solemnitie, and was afterwarde printed. *All persons, wither men or weomen, were discharged to speake against that office, under the paine of treason.* » *The Diary of Mr. John Lamont*, pag. 140. Comme nous l'apprend un autre contemporain, ceci était pour « the Kinges Majestie having stedfastlie resolvit to promove the estait, power, and dignitie of Bischops, and to *remove all impedimentes contrary thairto.* » Nicoll, *Diary*, in-4°, pag. 353; on 21st November 1661. Ce curieux journal, écrit par John Nicholl et s'étendant de 1650 à 1667, fut imprimé à Edimbourg en 1836 par le *Bannatyne Club* et n'est pas rare aujourd'hui.

saines (1). Le peuple, décidé à ne plus se soumettre aux ordres du gouvernement en ce qui concernait son culte religieux, se rassembla dans les maisons particulières; et, lorsque ces réunions furent déclarées illégales, il quitta ses foyers pour se réunir dans la campagne. Mais là aussi il

(1) Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 383, 390-395. Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 38 : « A court of ecclesiastical commission was procured by Sharp. » Et pag. 41 : « Under the influence of Sharp and the prelates, which Lauderdale's friends were unable to resist, the government seemed to be actuated by a blind resentment against its own subjects. » Comparez Burnet, *Hist. of his own Time*, t. I, pag. 365. « The truth is, the whole face of the government looked liker the proceedings of an inquisition, than of legal courts; and yet Sharp was never satisfied. » Un autre contemporain, Kirkton, dit de ces commissaires : « For ought I could hear, never one appeared before them that escapt without punishment. Their custom was, without premonition or lybell, to ask a man a question, and judge him presently, either upon his silence or his answer. » . . . . . « They many times doubled the legal punishment ; and not being satisfied with the fyne appointed by law, they used to add religation to some remote places, or deportation to Barbadoes, or selling into slavery. » Kirkton, *Hist. of the Church of Scotland*, pag. 206. Voyez aussi *Naphtali, Or the Wrestlings of the Church of Scotland*, 1667, pag. 126-130. Mais, comme les cas particuliers expliquent mieux les choses, je donne ici, d'après Crookshank (*Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 154), les jugements prononcés dans une seule séance par ce tribunal episcopal : « The treatment of some of the parishioners of Ancrum is not to be omitted. When their excellent minister, Mr. Livingstone, was taken from them, one Mr. James Scot, who was under the sentence of excommunication, was presented to that charge. On the day fixed for his settlement, several people did meet together to oppose it; and particularly a country woman, desiring to speak with him in order to dissuade him from intruding himself upon a reclaiming people, pulled him by the cloak, intreating him to hear her a little; whereupon he turned and beat her with his staff. This provoked two or three boys to throw a few stones, which neither touched him nor any of his company. However, it was presently looked upon as a treasonable tumult, and therefore the sheriff and justices of the peace in that bounds fined and imprisoned some of these people, which, one would think, might atone for a crime of this nature. But the high-commission, not thinking that sufficient, ordered those criminals to be brought before them. Accordingly, the four boys and this woman, with two brothers of hers of the name of Turnbull, were brought prisoners to Edinburgh. The four boys confessed, that, upon Scot's beating the woman, they had thrown each his stone. The commissioner told them that hanging was too good for them. However, the sentence of this merciless court only was, that they should be scourged through the city of Edinburgh, burnt in the face with a hot iron, and then sold as slaves to Barbadoes. The boys endured their punishment like men and Christians, to the admiration of multitudes. The two brothers were banished to Virginia: and the woman was ordered to be whipped through the town of Jedburgh. Burnet, bishop of Glasgow, when applied to that she might be spared lest she should be with child, mildly answered, that he would make them claw the itch out of her shoulders. »

fut suivi par les évêques (1). Lauderdale, qui avait été pendant plusieurs années à la tête des affaires, était sous l'influence immédiate des nouveaux prélats, et leur donnait l'assistance du pouvoir exécutif (2). Sous les auspices de ces hommes, on imagina un nouveau plan ; et une troupe de soldats, commandée par Turner, un spadassin ivrogne et féroce, fut lancée contre le peuple (3). Les victimes, poussées à bout, coururent aux armes. On en fit un prétexte, en 1667, pour de nouvelles exécutions militaires ; on dévasta les plus belles parties de l'Écosse occidentale, on brûla les maisons, on tortura les hommes, on viola les

(1) Ils avaient un pouvoir si étendu que « the old set of bishops made by the Parliament, 1642, were but pigmies to the present high and mighty lords. » Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 262. Voyez aussi à la page 286 les remarques de Douglas : « It is no wonder then the complaint against their bishops be, that their little finger is thicker than the loins of the former. »

(2) En 1663, Middleton fut renvoyé et eut pour successeur Lauderdale, qui « was dependent upon the prelates, and was compelled to yield to their most furious demands. » Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 33. « The influence, or rather the tyranny, which was thus at the discretion of the prelates, was unlimited ; and they exercised it with an unsparing hand. » Bower, *Hist. of the University of Edinburgh*, t. I, pag. 284.

(3) « Sir James Turner, that commanded them, was naturally fierce, but was mad when he was drunk ; and that was very often. » Burnet, *Hist. of his own Time*, t. I, pag. 364. Kirkton (*Hist. of the Church*, pag. 221) dit : « Sir James Turner hade made ane expedition to the west countrey *to subdue it to the Bishops*, in the year 1664 ; another in the year 1665 ; and a third in the year 1666 : and this was the worst. » On trouvera une description complète dans Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 373-375, 441 ; t. II, pag. 8, 17 ; t. III, pag. 264, 265. « This method of dragooning people to the church, as it is contrary to the spirit of Christianity, so it was a stranger in Scotland, till Bishop Sharpe and the prelates brought it in. » T. I, pag. 404. Sir James Turner, dont les mémoires écrits par lui-même ne furent publiés qu'il y a trente ans, raconte une anecdote au sujet de sa propre ivrognerie qui cadre bien avec sa conduite générale. Turner, *Memoirs of his own Life*. Edimb., 1829, in-4°, pag. 42, 43. A la pag. 206, il dit avec son impudence ordinaire : « And yet I confesse, my humour never was, nor is not yet, one of the calmest ; when it will be, God onlie knowes ; yet by many sad passages of my life, I known that *it hath beene good for me to be afflicted*. » Et il ajoute (pag. 144) : « That I was so farre from exceeding or transgressing my commission and instructions, that I never came the full lenght of them. » On peut juger, par les cruautés dont il fut coupable, de quelle nature étaient les instructions que ses supérieurs lui avaient données.

femmes (1). En 1670, le parlement promulgua une loi qui déclarait que quiconque prêcherait dans la campagne sans permission serait mis à mort (2). Il se trouva quelques avocats assez hardis pour défendre les innocents accusés de crime capital. On décida donc qu'on les réduirait également au silence, et, en 1674, on chassa d'Edimbourg une grande partie du barreau (3). En 1678, par ordre du gouvernement, on fit descendre les Highlanders de leurs montagnes, et on les excita pendant trois mois à massacrer, à piller et à

(1) « Sir James Turner lately had forced Galloway to rise in arms, by his cruelty the last and former years; but he was an easy master, compared with General Dalziel, his ruffians, and Sir William Bannatyne, this year. » Wodrow, *Church of Scotland*, t. II, pag. 62. Dalziel « cruelly tortured whom he would. » Pag. 63. Une femme « is brought prisoner to Kilmarnock, where she was sentenced to be let down to a deep pit, under the house of the dean, full of toads and other vile creatures. Her shrieks thence were heard at a great distance. » Pag. 64. Deux paysans furent « bound together with cords, and hanged up by their thumbs to a tree, there to hang all night. » *Ibid.* Les soldats de sir William Bannatyne saisirent une femme, « and bound her, and put lighted matches betwixt her fingers for several hours; the torture and pain made her almost distracted; she lost one of her hands, and in a few days she died. » *Ibid.* « Oppressions, murders, robberies, rapes. » Pag. 65. « He made great fires, and laid down men to roast before them, when they would not, or could not, give him the money he required, or the information he was seeking. » Pag. 104. Voyez aussi Crookshank, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 204-207. Cette histoire est basée sur le grand ouvrage de Wodrow, mais contient un grand nombre de faits que cet auteur ignorait. Voyez Crookshank, t. I, pag. 11. Au sujet des outrages de 1667, il y a quelques horribles détails dans un livre publié la même année sous le titre de : *Naphtali, or the Wrestlings of the Church of Scotland*. Voyez surtout le sommaire à la pag. 174 : « Wounding, beating, stripping and imprisoning mens persons, violent breaking of their houses both by day and night, and beating and wounding of wives and children, ravishing and deflowring of women, forcing wives and other persons by fired matches and other tortures to discover their husbands and nearest relations, although it be not within the compass of their knowledge, and driving and spoiling all their goods that can be carried away, without respect to guilt or innocency. »

(2) « That whosoever without licence or authoritie forsaid shall preach, expound Scripture, or pray at any of these meetings in the feild, or in any housa wher ther be moe persons nor the house contains, so as some of them be without doors (which is hereby declared to be a feild conventicle), or who shall convocat any number of people to these meetings, shall be punished with death and confiscation of ther goods. » *Acts of the Parliaments of Scotland*, édit. 1820, in-fol., t. III, pag. 9. C'était le 13 août 1670.

(3) Sous le prétexte d'empêcher tout appel. Voyez Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 72-74.

brûler les habitants des parties les plus populeuses et les plus industrieuses de l'Écosse. Une animosité profonde existait depuis des siècles entre les habitants des hautes terres et ceux des basses terres; et maintenant ces sauvages montagnards pouvaient exercer leur vengeance à cœur joie. Leur rage fut assouvie. Pendant trois mois, on leur donna licence complète. On permit à huit mille (1) Highlanders armés, appelés par le gouvernement anglais, et recevant d'avance une indemnité pour tous leurs excès (2), de faire ce que bon leur semblerait dans les villes et dans les villages de l'Écosse occidentale. Ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe. Ils dépouillèrent le peuple de tout ce qu'il possédait, même de ses vêtements, et le laissèrent mourir de faim dans les champs. Ils infligèrent à un grand nombre de personnes les plus horribles tortures. Des enfants, arrachés à leurs mères, furent traités d'une manière infâme; les mères et les filles furent condamnées à un sort auprès duquel la mort eût été une joyeuse alternative (3).

(1) « Savage hosts of Highlanders were sent down to depopulate the western shires, to the number of ten or eleven thousand, who acted most outrageous barbarities, even almost to the laying some counties desolate. » *A Cloud of Witnesses for the Royal Prerogatives of Jesus Christ*, édit. Glascow, 1779, pag. 18. Mais voyez, pour ce chiffre de 8,000, Kirkton, *History*, pag. 386. Arnot, *Hist. of Edinburgh*, pag. 154 : Burnet, *Hist. of his own Time*, t. II, pag. 134; Denholm, *Hist. of Glasgow*, pag. 67, et *Life and Sufferings of John Nisbet*, dans *Select Biographies*, publication de la *Wodrow Society*, t. II, pag. 384. Chalmers, dans *Caledonia*, t. III, pag. 592, dit 10,000.

(2) « They were indemnified against all pursuits, civil and criminal, on account of killing, wounding, apprehending, or imprisoning, such as should oppose them. » Crookshank, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 337, 338.

(3) On trouvera quelques descriptions courtes et imparfaites de ce « Highland Host » dans Kirkton, *History*, pag. 385-390, et dans Crookshank, *History*, t. I, pag. 354, 355. Mais le meilleur compte rendu des atrocités commises par ces barbares est dans le grand ouvrage de Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 375-413, 421-432; t. III, pag. 76, 79, 486. « They had good store of iron shackles, as if they were to lead back vast numbers of slaves, and thumb-locks, as they call them (c'est à dire thumb-screws), to make their examinations and trials with. » T. II, pag. 389. « In some places they tortured people, by scorching their bodies at vast fires, and other wise. » T. II, pag. 422. Comparez Laing,

C'est de cette manière que le gouvernement anglais essaya de dompter l'énergie, et de changer les opinions du peuple écossais. Les nobles regardaient en silence, et, bien loin de résister, n'avaient même pas le courage de faire des remontrances. Le parlement était tout aussi servile, et sanctionnait tout ce que le gouvernement demandait; pourtant le peuple restait ferme. Son clergé, tiré des classes moyennes, lui resta dévoué; il s'attacha donc lui-même à son clergé, qui, comme lui, ne changea pas. Les évêques étaient détestés comme les alliés du gouvernement, et étaient avec raison regardés comme des ennemis publics. On savait qu'ils avaient favorisé, et souvent suggéré, les atrocités qui avaient été commises (1), et ils étaient si enchantés des châtiments infligés à leurs adversaires, que personne ne fut étonné lorsqu'ils déclarèrent, quelques années plus tard, dans une épître qu'ils adressèrent à Jacques II, le plus cruel de tous les Stuarts, qu'il était le bien-aimé du ciel, et qu'ils espéraient que Dieu lui donnerait les cœurs de ses sujets, et les têtes de ses ennemis (2). Le caractère du prince, que les évêques

Hist. of Scotland, t. IV, pag. 88. « Neither age nor sex was exempt from outrage, and torture was freely employed to extort a confession of hidden wealth. » Et à la pag. 91 : « The Highlanders, after exacting free quarters, and wasting the country for three months, were dismissed to their hills with impunity and wealth. »

(1) « Indeed, the whole of the severity, hardships, and bloodshed from this year (1661), until the revolution, was either actually brought on by the bishops, procured by them, or done for their support. » Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. I, pag. 223. « It was our prelates who pushed the council to most of their severities. » Pag. 247. « The bishops, indeed, violently pushed prosecutions. » Crookshank, *Hist. of the Church*, t. I, pag. 298. En 1666, « as to the Prelates, they resolved to use all severities, and to take all imaginable cruel and rigorous ways and courses, first against the rest of the prisoners, and then against the whole west of Scotland. » Row, *Continuation of Blair's Autobiography*, édit. Édimb., 1848, pag. 505, 506. Cet ouvrage intéressant est édité par le docteur M'Crie et publié par la *Wodrow Society*.

(2) En 1688, « the bishops concurred in a pious and convivial address to James, as the darling of heaven, that God might give him the hearts of his subjects and the necks of his enemies. » Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 193.

honoraient avec tant de bonheur, est aujourd'hui bien compris. Les crimes que ses successeurs avaient commis étaient bien horribles; mais ils ne sont rien en comparaison de ce qui arriva, lorsqu'en 1680 il prit la direction des affaires (1). Il en était arrivé à un tel point d'iniquité, que c'était pour lui un véritable bonheur d'être témoin des souffrances de ses semblables. C'est là uu abime de méchanceté dauslequel les natures les plus corrompues tombent rapidement. Il y a eu, et il y aura toujours, des hommes que les souffrances humaines ue peuvent émouvoir, et qui sout capables d'infliger les peines les plus cruelles pour arriver au but qu'ils se proposent. Mais se réjouir du spectacle de ces douleurs, c'est une abomination hideuse. Jacques était si bien mort à tout sentiment de honte, qu'il ne se donnait même pas la peine de cacher ses goûts ignobles. Toutes les fois qu'on appliquait la torture, on était certain de l'y voir repaître sa vue de ce hideux spectacle, et se livrer à une orgie de joie infernale (2). Il y a quelque chose d'horrible dans l'idée qu'un tel homme a

(1) « Afrer the Duke of York came down in October (1680), the persecution turned yet more severe. » Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. III, pag. 225. « Persecution and tyranny, mainly promoted by the Duke of York's instigation. » Shields, *Hind let Loose*, pag. 147. « Immediately npon his mounting the throne, the executions and acts prosecuting the persecution of the poor wanderers, were more cruel than ever. » Pag. 200.

(2) Ceci était bien connu en Écosse; un écrivain contemporain y fait évidemment allusion; il appelle Jacques un monstre. Voyes Shields, *Hind let Loose*, 1687, pag. 365. « This man, or monster rather, that is now mounted the throne. » Comparez Crookshank, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 66, où il est dit que, lorsque Spreul fut torturé, « the Duke of York was pleased to gratify his eyes with this delightful scene. » Wodrow, *History*, t. III, pag. 253, et Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 116. Lisez la description donnée par Burnet : « When any are to be struck in the boots, it is done in the presence of the council; and upon that occasion, almost all offer to run away. The sight is so dreadful, that without an order restraining such a number to stay, the board would be forsaken. But the duke, while he had been in Scotland, was so far from withdrawing, that he looked on all the while with an unmoved indifference, and *with an attention, as if he had been to look on some curious experiment*. This gave a terrible idea of him to all that observed it, as of a man that had no bowels nor humanity in him. » Burnet, *Hist. of his own Time*, t. II, pag. 416, 417.



été le maître de millions d'êtres humains. Mais que doit-on penser des évêques écossais qui l'applaudissaient, et qui étaient chaque jour témoins de ses forfaits? Comment trouver un langage assez expressif pour flétrir ces prêtres couards qui, après avoir passé des années à essayer d'anéantir les libertés de leur patrie, se réunirent vers la fin de leur carrière, peu avant leur chute définitive, et se servirent de leur autorité comme ministres d'une religion de paix pour approuver publiquement un prince qui faisait l'horreur de ses contemporains, et dont les goûts révoltants, à moins qu'on ne les attribue à un cerveau malade, ne sont pas seulement une tache pour le siècle qui les tolérait, mais encore une honte pour les instincts naturels de l'homme.

Mais les classes gouvernantes de l'Écosse étaient si profondément corrompues, que ces crimes semblent avoir à peine excité l'indignation. Les victimes étaient des sujets rebelles, et contre eux tout était légal. La torture ordinaire, qu'on appelait la torture des bottes, consistait à placer la jambe dans un cadre dans lequel on enfonçait des coins jusqu'à ce que les os fussent brisés (1). Mais lorsque Jacques visita l'Écosse, on s'imagina que c'était là un châtiment trop doux, et qu'il était temps d'inventer quelque chose de nouveau. En 1684, on employa un nouvel instrument appelé *thumbikins*. Il se composait de petites vis en acier, arrangées avec un art si infernal, qu'elles comprimaient non seulement le pouce mais encore toute la main, infligeant une souffrance plus cruelle que toutes les tortures connues jusqu'à ce jour,

(1) Shields (*A Hind let Loose*, pag. 186) décrit les bottes comme « a cruel engine of iron, whereby, with wedges, the leg is tortured until the marrow come out of the bone. » Comparez *Naphtali, or the Wrestlings of the Church of Scotland*, 1667, pag. 268 : « The extraordinary compression both of flesh, sinews, and bones, by the force of timber wedges and hammer. »

et ayant en outre l'avantage de ne pas mettre en danger la vie du supplicié, ce qui permettait d'infliger la torture plusieurs fois à la même personne (1). Nous en avons, je crois, dit assez (2). On ressent un profond dégoût au récit de pareilles horreurs. En lisant l'histoire de cette époque, le cœur se soulève à la vue des moyens employés par ces êtres infâmes pour étouffer l'opinion publique, et pour ruiner un peuple courageux et énergique. Mais cette fois encore leurs efforts furent vains. Pourtant de nouvelles souffrances attendaient ces infortunés. Jacques II inaugura son règne par un acte de barbarie étrange. Quelques semaines après l'avénement au trône de ce misérable, tous les enfants de six à dix ans furent saisis par des soldats dans les comtés d'Annandale et de Nithsdale, séparés de leurs parents et menacés de mort (3). Comme seconde mesure, on exila un nombre immense

(1) En 1684, Carstairs fut soumis à cette torture. Voyez la description qu'il en donne lui-même dans une lettre imprimée dans Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. IV, pag. 96-100. Il écrit (pag. 99) : « After this communing, the king's smith was called in, to bring in a new instrument to torture by the thumbkins, that had never been used before. For whereas the former was only to screw on two pieces of iron above and below with finger and thumb, these were made to turn about the screw with the whole hand. And under this torture, I continued near an hour and a half. » Voyez aussi le cas de Spence, dans Burnet, *Hist. of his own Time*, t. II, pag. 448 : « Little screws of steel were made use of, that screwed the thumbs with so exquisite a torment, that he sunk under this; for Lord Perth told him, they would screw every joint of his whole body, one after another, till he took the oath. » Laing (*Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 143) dit : « The thumbkins; small screws of steel that compressed the thumb and the whole hand with an exquisite torture; an invention brought by Drummond and Dalziel from Russia. » Voyez aussi Fountainhall, *Notes of Scottish Affairs from* 1680 *till* 1701. Edimb., 1822, in-4°, pag. 41, 97, 101; Bower, *Hist. of the University of Edinburgh*, t. II, pag. 30; Crookshank, *Hist. of the Church of Scotland*, t. II, pag. 192. *A Cloud of Witnesses for the Royal Prerogatives of Jesus Christ*, édit. Glascow, 1779, pag. 371, et *Life of Walter Smith*, pag. 85, dans le second volume de Walker, *Biographia Presbyteriana*. Edimb., 1827.

(2) « In 1684, the Scottish nation was in the most distressing and pitiable situation that can be imagined. » . . . . . « The state of society had now become such, that, in Edinburgh, attention to ordinary business was neglected, and every one was jealous of his neighbour. » Bower, *Hist. of the University of Edinburgh*, t. I, pag. 307.

(3) « Upon the 10th of March, all freeholders, heritors, and gentlemen in Nithsdale and

des habitants, qu'on jeta à bord de navires pour les envoyer dans des colonies malsaines ; on commença par couper les oreilles aux hommes et par marquer les femmes, soit sur la main, soit sur la joue (1). Cependant ceux qui restaient dans le pays n'étaient pas découragés, et ils étaient prêts à faire ce qui était nécessaire. En 1688, comme en 1642, les Écossais et les Anglais se réunirent contre leur oppresseur commun, qui échappa à leur colère par une fuite honteuse. C'était un lâche aussi bien qu'un despote, et l'on n'avait plus rien à craindre de sa part. Les évêques avaient certainement une grande affection pour lui; mais ils n'étaient pas assez

Annandale, and, I suppose, in most other shires of the kingdom, but I name those as being the scene of the severities now used, were summoned to attend the king's standard; and the militia in the several shires were raised. Wherever Claverhouse came, he resolved upon narrow and universal work. He used to set his horse upon the hills and eminences, and that in different parties, that none might escape; and there his foot went through the lower, marshy, and mossy places, where the horse could not do so well. The shire he parcelled out in so many divisions, and six or eight miles square would be taken in at once. In every division, the whole inhabitants, men and women, young and old, without distinction, were all driven into one convenient place. » . . . . . « All the children in the division were gathered together by themselves, under ten years, and above six years of age, and a party of soldiers were drawn out before them. Then they were bid pray, for they were going to be shot. Some of them would answer, Sir, we cannot pray. » . . . . . « At other times, they treated them most inhumanly, threatening them with death, and at some little distance would fire pistols without ball in their face. Some of the poor children were frighted almost out of their wits, and others of them stood all out with a courage perfectly above their age. These accounts are so far out of the ordinary way of mankind, that I would not have insert them, had I not before me several informations agreeing in all these circumstances, written at this time by people who knew the truth of them. » Wodrow, *Hist. of the Church of Scotland*, t. IV, pag. 255, 255.

(1) « Numbers were transported to Jamaica, Barbadoes, and the North American settlements; but the women were not unfrequently burnt in the cheek, and the ears of the men were lopt off, to prevent, or to detect, their return. » Laing, *Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 162. « Great multitudes banished. » Wodrow, *Hist. of the Church*, t. IV, pag. 211. En juillet 1685, « the men are ordered to have their ears cropt, and the women to be marked in their hand. » Pag. 217. « To have the following stigma and mark, that they may be known as banished persons if they shall return to this kingdom, *viz.* that the men have one of their ears cut off by the hand of the hangman, and that the women be burnt by the same hand on the cheek with a burned iron. » Pag. 218. Ce sont là des extraits des procès-verbaux du conseil privé.

forts pour le protéger, et pouvaient à peine se protéger eux-mêmes. Les Highlanders étaient les seuls amis puissants qu'il possédât. Ces montagnards barbares se rappelaient avec regret le temps où le gouvernement leur avait non seulement permis, mais même ordonné, de piller et d'opprimer leurs voisins du Sud. Charles II s'était servi d'eux dans ce but, et il était de toute probabilité que si la dynastie des Stuarts était rétablie, leurs services seraient de nouveau requis, et qu'ils pourraient de nouveau s'enrichir en pillant les Lowlanders (1). La guerre était leur principal amusement, c'était aussi leur seul moyen d'existence et la seule chose qu'ils comprissent (2). En outre, le fait seul de la chute de Jacques, le fait qu'il ne possédait plus aucune autorité, augmentait considérablement leur sentiment de fidélité pour lui. Les Highlanders vivaient de rapine et florissaient dans l'anarchie (3). Aussi détestaient-ils tout gouvernement assez fort pour punir le crime, et maintenant que les Stuarts avaient été chassés, cette nation de brigands les aimait avec une ardeur que l'absence seule pouvait causer. De la part de Guillaume III, ils pouvaient craindre quelques mesures restrictives, tandis que le prince exilé ne pouvait leur faire aucun

(1) « James II favoured the Highland clans. » Note dans Fountainhall, *Scottish Affairs from 1680 till 1701*, pag. 100. Il ne pouvait guère faire autrement. Cette alliance était naturelle et était faite pour lui.

(2) Excepté le vol qui fait pourtant toujours, sous une forme ou sous une autre, partie de la guerre et dans lequel ils étaient passés maîtres. Burnet (*Hist. of his own Time*, t. I, pag. 67) les décrit comme « goot at robbing, » et Burton (*Lives of Lovat and Forbes*, pag. 47) dit : « To steal even vestments was considerably more creditable than to make them. » Du reste ils étaient absorbés dans leur passion pour la guerre. Voyez Thomson, *Memoirs of the Jacobites*. Lond., 1845, t. II, pag. 175, 176.

(3) « Revenge was accounted a duty, the destruction of a neighbour a meritorious exploit, and rapine an honourable employment. » Browne, *Hist. of the Highlands*, t. IV, pag. 395. « The spirit of rivalry between the clans kept up a taste for hostility, and converted rapine into a service of honour. » Thomson, *Memoirs of the Jacobites*, t. II, pag. 229.

tort, et considérerait leurs excès comme la conséquence naturelle de leur zèle. Peu leur importait le principe de succession monarchique, peu leur importait la doctrine du droit divin (1). La seule succession qui les intéressait était celle de leurs propres chefs; la seule notion de droit qu'ils connussent était d'obéir aux ordres de ces chefs. Comme ils étaient extrêmement pauvres (2), ils ne couraient aucun risque en soulevant une rébellion, excepté celui de leur vie, chose de peu d'importance dans un pareil état social. En cas de non-succès, il y avait pour eux ce qu'ils considéraient comme une mort honorable. S'ils réussissaient, ils gagnaient réputation et richesses. Ils étaient en tous cas certains de nombreuses jouissances. Ils étaient certains de pouvoir, au moins pendant quelque temps, se livrer au pillage et au

(1) Comme ils n'étaient frappés que par les qualités physiques des individus, ils furent dégoûtés en 1715 par l'apparence du prétendant, en dépit de son arbre généalogique. Voyez Burton, *Hist. of Scotland from* 1689 *to* 1748. Lond., 1853, t. II, pag. 198, 199. A la pag. 383, M. Burton observe : « Those who really knew the Highlanders were aware that the followers were no more innate supporters of King James's claim to the throne of Britain, than of Maria Teresa's to the throne of Hungary. They went with the policy of the head of the clan, whatever that might be; and though upwards of half a century's advocacy of the exiled house (ceci a trait à la dernière rébellion de 1745) had made Jacobitism appear a political creed in some clans, it was among the followers, high and low, little better than a nomenclature, which might be changed with circumstances. » Depuis Robertson, M. Burton et M. Chambers sont, selon moi, les deux écrivains qui ont les vues les plus larges sur l'histoire d'Écosse. L'histoire de Robertson s'arrête à la période la plus importante, et il avait peu de matériaux à sa disposition ; mais il s'en est servi avec un talent remarquable. Son histoire d'Écosse est son meilleur ouvrage.

(2) On peut comparer une curieuse description de leur apparence, donnée par le *Derby Mercure* en 1746 (Thomson, *Memoirs of the Jacobites*, t. III, pag. 115), avec la description dans Anderson, *Prize Essay on the Highlands*. Édimb., 1827, pag. 128. « Cattle were the main resources of the tribe — the acquisition of these the great object of their hostile forrays. The precarious crops gave them wherewithal to bake their oaten cakes, or distil their ale or whisky. When these failed, the crowded population suffered every extreme of misery and want. At one time in particular, in Sutherland, they were compelled to subsist on broth made of nettles, thickened with a little oatmeal. At another, those who had cattle, to have recourse to the expedient of bleeding them, and mixing the blood with oatmeal, which they afterwards cut into slices and fried. »

meurtre, et à tous les excès qui étaient pour eux la véritable récompense d'un soldat.

Aussi, loin d'être surpris des rébellions, de 1715 et de 1745 (1), la seule chose étrange c'est que ces révoltes n'aient pas éclaté plus tôt, et qu'elles n'aient pas été mieux supportées. En 1745, lorsque l'invasion soudaine des rebelles frappa l'Angleterre de terreur, lorsqu'ils pénétrèrent jusqu'au cœur du royaume, leur armée, y compris les ruines des basses terres et des provinces anglaises, ne dépassa jamais six mille hommes (2); et ils éprouvaient si peu de sympathie pour la cause qui leur avait mis les armes à la main, qu'en 1715, à l'époque où ils étaient beaucoup plus nombreux qu'en 1745, ils refusèrent d'envahir l'Angleterre et d'attaquer le gouvernement, jusqu'à ce qu'on leur eut promis une paie plus élevée (3); et également en 1745, après avoir gagné la bataille de Preston-pans, les Highlan-

(1) Plusieurs écrivains les appellent par erreur « unnatural. » Voyez, par exemple, Rae, *Hist. of the Rebellion*. Lond., 1746, pag. 158, 169, et Home, *Hist. of the Rebellion*. Lond., 1802, in-4°, pag. 347.

(2) « When the rebels began their march to the southward, they were not 6,000 men complete. » Home, *Hist. of the Rebellion in the year* 1745, in-4°, pag. 137. A Stirling, l'armée « after the junction was made, amounted to somewhat more than 9,000 men, the greatest number that Charles ever had under his command. » Pag. 164. Mais le nombre de ceux qui envahirent l'Angleterre était bien moins considérable. « The number of the rebels when they began their march into England was a few above 5,000 foot, with about 500 on horseback. » Home, pag. 331. Brown (*Hist. of the Highlands*, t. III, pag. 140) dit : « When mustered at Carlisle, the prince's army amounted only to about 4,500 men; and Lord George Murray states that, at Derby, « we were not above five thousand fighting men, if so many. » *Jacobite Memoirs of the Rebellion of* 1745, édités par Robert Chambers. Édimb., 1834, pag. 54. Un autre écrivain, s'appuyant sur la tradition, dit : « Charles, at the head of 4,000 Highlanders, marched as far as Derby. » Brown, *Hist. of Glasgow*. Édimb., 1797, t. II, pag. 41. Comparez Johnstone, *Memoirs of the Rebellion*. Lond., 1822, 3e édit., pag. xxxvii, xxxviii, 30 32, 52. Johnstone dit (pag. 60) : « M. Patullo, our muster-master, reviewed our army at Carlisle, when it did not exceed four thousand five hundred men. » Plus tard, retournant en Écosse, « our army was suddenly increased to eight thousand men the double of what it was when we were in England. » Pag. 111.

(3) « Orders were given to proceed in the direction of Carlisle, and recall the detachment sent forward to Dumfries. The Highlanders, still true to their stagnant principles, refused

ders, au lieu de profiter de cette grande victoire et de frapper un nouveau coup, désertèrent en masse, afin de mettre en sûreté le butin qu'ils avaient fait, et qui était en réalité tout pour eux. Peu leur importait que la victoire fût aux Stuarts ou au prince hanovrien; il leur était impossible, même dans ce moment critique, dit l'historien, de résister au désir de retourner dans leurs vallées, et de décorer leurs cabanes avec leur butin (1).

Il n'y a rien au monde de plus absurde que cette propen-

obedience. » . . . . . « Pecuniary negotiations were now commenced, and they were offered sispence a day of regular pay — reasonable remuneration at that period to ordinary troops, but to the wild children of the mountain a glittering bribe, which the most steady obstinacy would alone resist. It was partly effective. » Burton, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 468. « And from this day, the Highlanders head sixpence a had per day payed them to keep them in good order and under command. » Patten, *Hist. of the Late Rebellion*. Lond., 1717, pag. 73. Voyez aussi, au sujet de la répugnance des Highlanders à envahir l'Angleterre, Rae, *Hist. of the Rebellion*. Lond., 1746, 2ᵉ édit., pag. 270, 271. Browne dit (*Hist. of the Highlands*, t. II, pag. 300, 304) : « The aversion of the Highlanders, from different considerations, to a campaign in England, was almost insuperable; » mais « by the aid of great promises and money, the greater part of the Highlanders were prevailed upon to follow the fortunes of their commander. »

(1) « Few victories have been more entire. It is said that scarcely two hundred of the infantry escaped. » . . . . . « The Highlanders obtained a glorious booty in arms and clothes, besides self-moving watches, and other products of civilisation, which surprised and puzzled them. Excited by such acquisitions, a considerable number could not resist the old practice of their people to return to their glens, and decorate their huts with their spoil. » Burton, *Hist. of Scotland*, t. II, pag. 465. Comparez Home, *Hist. of the Rebellion*, pag. 123. C'était chez eux une vieille coutume, comme Montrose s'en était aperçu un siècle auparavant : « When many of the Highlanders, being loaded with spoil, deserted privately, and soon after returned to their own country. » Wishart, *Memoirs of the Marquis of Montrose*. Édimb., 1819, pag. 189. Et Burnet (*Memoirs of the Dukes of Hamilton*, pag. 272) : « Besides, any companies could be brought down from the Highlands might do well enough for a while, but no order could be expected from them, for as soon as they were loaded with plunder and spoil, they would run away home to their lurking holes, and desert those who had trusted them. » Voyez aussi pag. 354. Un écrivain plus récent, jetant un voile sur cette petite infirmité, remarque avec beaucoup de délicatesse que « the Highlanders, brave as they were, had a custom of returning home after a battle. » Thomson, *Memoirs of the Jacobites*. Lond., 1845, t. I, pag. 122. Souvent ils commençaient par voler leurs compagnons d'armes. En 1746, Bisset écrit : « The Highlanders, who went off after the battel, carried off horses and baggage from their own men, the Lowlanders. » *Diary of the Reverend John Bisset*, dans *Miscellany of the Spalding Club*. Aberdeen, 1841, in-4°, t. I, pag. 377.

sion poétique et menteuse à représenter le soulèvement des Highlanders comme l'explosion du dévoûment et de la fidélité. Rien n'était plus loin de leur pensée. Les Highlanders ont à rendre compte d'assez de crimes, pour qu'il soit inutile de leur adresser des reproches immérités. Ils étaient des voleurs et des meurtriers; mais c'était là leur mode d'existence, et ils n'en éprouvaient aucune honte. Ils étaient ignorants et féroces; mais ils n'étaient pas assez fous pour être personnellement attachés à cette famille dégradée, qui occupait le trône d'Écosse avant l'avénement de Guillaume III. On ne pourrait excuser une affection pour des hommes tels que Charles II et Jacques II, que comme le résultat d'un de ces goûts étranges dont on entend quelquefois parler. Mais aimer tous leurs descendants; éprouver une affection assez compréhensive pour englober la dynastie tout entière, et, afin de satisfaire cette passion excentrique, non seulement se condamner à de grandes privations, mais encore faire un tort immense à deux royaumes, c'eût été folie aussi bien que méchanceté; et de pareils sentiments prouveraient chez les Highlanders une démence qui était complétement étrangère à leur nature. Ils se soulevèrent parce que l'insurrection convenait à leurs mœurs, et parce qu'ils détestaient tout gouvernement (1). Loin d'aimer le monarque, l'institution même de la monarchie leur était antipathique. Elle

(1) « Whoever desired, with the sword, to disturb or overturn a fixed government, was sure of the aid of the chiefs, because a settled government was ruinous to their power, and almost inimical to their existence. The more it cultivated the arts of peace, and throve on industrially created well-being, the more did it drive into an antagonist position a people who did not change their nature, who made no industrial progress, and who lived by the swords which acquired for them the fruits of other men's industry. With their interests, a peaceful, strong government was as inconsistent as a well-guarded sheepfold with the interest of wolves. » Burton, *Hist. of Scotland*, t. I, pag. 105, 106. « The Highlanders, in all reigns, have been remarkable for disturbing the established government of Scotland by



était contraire à l'esprit de clan auquel ils étaient dévoués corps et âme; dès leur plus tendre enfance, ils étaient accoutumés à n'avoir de respect que pour leurs chefs, auxquels ils accordaient volontiers l'obéissance la plus complète, et qu'ils considéraient comme supérieurs à tous les potentats du monde (1). Quiconque connaît à fond leur histoire sait fort bien qu'ils étaient incapables de verser leur sang en faveur de n'importe quel souverain; et il est encore moins croyable qu'ils aient pu quitter leurs foyers, et entreprendre des marches longues et dangereuses, dans le seul but d'amener la restauration de cette dynastie cor-

taking up arms on every invasion for the invaders. » Marchant, *Hist. of the present Rebellion*. Lond., 1746, pag. 18. Voyez aussi Macky, *Journey through Scotland*. Lond., 1732, pag. 129, et une description courte, mais curieuse des Highlanders, en 1744, dans *The Miscellany of the Spalding Club*, t. II, pag. 87-89.

(1) Un observateur, qui était en excellente position pour étudier leur caractère pendant la période qui s'écoula entre les rébellions de 1715 et de 1745, dit : « The ordinary Highlanders esteem it the most sublime degree of virtue to love their chief, and pay him a blind obedience, although it be in opposition to the government, the laws of the kingdom, or even to the law of God. He is their idol; and as *they profess to know no king but him* (I was going farther), so will they say, they ought to do whatever he commands, without inquiry. » *Letters from a Gentleman in the North of Scotland*, édit. Lond., 1815, t. II, pag. 83, 84. « The Highlanders in Scotland are, of all men in the world, the soonest wrought upon to ollow their leaders or chiefs into the field, having a wonderful veneration for their Lords and Chieftains, as they are called there : *Nor do these people ever consider the validity of the engaging cause*, but blindly follow their chiefs into what mischief they please, and thath with the greatest precipitation imaginable. » Patten, *Hist. of the Rebellion*. Lond., 1717, pag. 151. « The power of the chiefs over their clans was the true source of the two rebellions. The clansmen cared no more about the legitimate race of the Stuarts, than they did about the war of the Spanish succession. » . . . . . « The Jacobite Highland chiefs ranged their followers on the Jacobite side — the Hanoverians ranged theirs on the side of government. Lovat's conduct was a sort of *experimentum crucis;* he made his clan Hanoverian in one rebellion, and Jacobite in another. » Burton, *Lives of Lovat and Forbes*, pag. 130. Comparez Browne, *Hist. of the Highlands*, t. II, pag. 285. Même à l'époque de la guerre d'Amérique, le chef de clan était considéré comme supérieur au souverain. « One Captain Frazer from the northern district, brought down a hundred of his clan, all of the name of Frazer. Few of them could understand a word of English; and the only distinct idea they had of all the mustering of forces which they saw around them, was that they were going to fight for King Frazer and George ta Three. » Penny, *Traditions of Perth*. Perth, 1836, pag. 49, 50.

rompue et tyrannique, dont les crimes avaient appelé le courroux du ciel, et dont les cruautés avaient fini par faire bouillir le sang dans les veines des individus les plus humbles et les plus doux.

La vérité est que les révoltés de 1714 et de 1745 furent, dans notre pays, la dernière lutte entre la barbarie et la civilisation. D'un côté, la guerre et la confusion : de l'autre coté, la paix et la prospérité, c'étaient là les intérêts pour lesquels on se battait réellement; personne ne se souciait des Stuarts ou des Hanovriens. On ne pouvait éprouver aucun doute quant au résultat de ce conflit dans le dix-huitième siècle. A l'époque où elles éclatèrent, ces rébellions causèrent une grande alarme, non seulement à cause de la soudaineté avec laquelle elles se manifestèrent, mais encore à cause de l'apparence étrange et féroce des Highlanders (1). Mais nous avons aujourd'hui la preuve que le succès était dès le premier moment impossible. Bien que le gouvernement fût très négligent, et se laissât surprendre dans les

(1) Ce qui fit croire qu'ils étaient cannibales. « The late Mr. Halkston of Rathillet, who had been in this expedition (la rébellion de 1745), told Mr. Young that the belief was general among the people of England, that the Highlanders ate children. » Johnstone, *Memoirs of the Rebellion*. Lond., 1822, 3ᵉ édit., pag. 101. Cette rumeur, malgré son absurdité, emprunta quelque vraisemblance à la conduite révoltante des Highlanders dans la première rébellion de 1715, pendant laquelle ils commirent dans les basses terres des outrages horribles sur les cadavres qu'ils déterrèrent. Voyez les témoignages contemporains dans la *Correspondence of the Rev. Robert Wodrow,* publiée par la *Wodrow Society*, t. II, pag. 86, 87, 93. « They have even raised up some of my Lord Rothes's children and mangled their dead bodies. » . . . . . « till the stenth put them away. » En 1745, ils signalèrent leur entrée en Angleterre de la manière suivante : « The rebels, during their stay in Carlisle, committed the most shocking detestable villanies ; for, not contented with robbing families of their most valuable effects, they scrupled not to act their brutal insolence on the persons of some young ladies, even in the presence of their parents. A gentleman, in a letter to his friend in London, writes thus : « That, after being in a manner stripped of every thing, he had the misery to see three of his daughters treated in such a manner that he could not relate it. » Marchant, *Hist. of the present Rebellion*. Lond., 1746, pag. 181, 182.

deux occasions, il n'y avait aucun danger véritable (1). Les Anglais, qui n'aimaient pas beaucoup les Stuarts ou les Highlanders, refusèrent de se soulever (2), et on ne peut supposer sérieusement que quelques milliers de bandits à demi nus pussent parvenir à imposer à l'Angleterre le roi auquel elle devait obéir, et le gouvernement sous lequel elle devait exister.

Après 1745, les troubles cessèrent. Les intérêts de la civilisation, c'est à dire les intérêts de la liberté, de la propriété, des lumières, prirent peu à peu la haute main, et

(1) Même lorsqu'ils eurent pénétré jusqu'à Derby, ils désespéraient du succès. Voyez *The Lockart Papers*. Lond., 1847, in-4°, t. II, pag. 458 : « The next thing to be considered of, was what was now to be done; they were now at Derby, with an army not half the number of what they were reported to be, surrounded in a manner with regular troops on all sides, and more than double their number. To go forward, there was no encouragement, for their friends (if they had any) had kept little or no correspondence with them from the time they entered England. » Le chevalier de Johnstone, qui prit une part active dans la rébellion, dit franchement : « If we had continued to advance to London, and had encountered all the troops of England, with the Hessians and Swiss in its pay, there was every appearance of our being immediately exterminated, without the chance of a single man escaping. » Johnstone, *Memoirs of the Rebellion in 1745 and 1746*, pag. 79.

(2) Lord George Murray, commandant en chef en 1745, n'était pas disposé à s'avancer au sud de Carlisle, « without more encouragement from the country than we had hitherto got. » Voyez son compte rendu dans *The Jacobite Memoirs of the Rebellion of 1745*, édités par R. Chambers. Édimb., 1834, pag. 48. Mais on repoussa ses prudents avis. Les Highlanders marchèrent en avant, et il arriva ce que toute personne connaissant l'Angleterre aurait pu facilement prédire. Johnstone (*Memoirs of the Rebellion*, pag. 70) dit : « In case of a defeat in England, no one in our army could by any possibility escape destruction, as *the English peasants were hostile towards us in the highest degree*; and, besides, the army of Marshal Wade was in our rear, to cut us off from all communication with Scotland. » Et à la pag. 81 · « In every place we passed through, we found the English very ill disposed towards us, except at Manchester, where the appeared some remains of attachment to the house of Stuart. » Le champion du pouvoir arbitraire trouverait aujourd'hui un spectacle bien différent dans ce magnifique spécimen de la prospérité anglaise. Mais il y a un siècle, les hommes de Manchester étaient pauvres et ignorants, et ce que dit Johnstone à leur sujet est confirmé par Home, qui dit : « At Manchester, several gentlemen, and about 200 or 300 of the common people, joined the rebel army; *these were the only Englishmen (a few individuals excepted) who joined Charles in his march through the country of England*. » Home, *Hist. of the Rebellion in 1745*. Lond., 1802, in-4°, pag. 145. En 1715, les Anglais refusèrent de marcher, excepté à Manchester. Voyez Patten, *Hist. of the late Rebellion*. Lond., 1717, pag. 89, 108.

jetèrent complétement dans l'ombre des hommes tels que les Highlanders. On fit des routes à travers leurs pays, et, pour la première fois, des voyageurs venant du Sud se mêlèrent avec eux dans leurs vallées sauvages, et jusqu'alors inaccessibles (1). Dans ces parties de l'Écosse, le mouvement fut en réalité très lent; mais dans les terres basses, il fut beaucoup plus rapide. En effet, les marchands et les habitants des villes commençaient à prendre de l'ascendant, et leur influence aida à neutraliser les anciennes habitudes guerrières et anarchiques. Vers la fin du dix-septième siècle, le goût des spéculations commerciales commença à se développer, et l'énergie de l'Écosse se jeta dans cette nouvelle voie qui s'ouvrait devant elle (2). Au commencement du dix-huitième

(1) L'établissement de ces routes causa un grand mécontentement. Pennant, qui visita l'Écosse en 1769, dit : « These publick works were at first very disagreeable to the old chieftains, and lessened their influence greatly; for by admitting strangers among them, their clans were taught that the Lairds were not the first of men. » Pennant, *Tour in Scotland*. Dublin, 1775, 4e édit., t. 1, pag. 204. Vers la fin du dix-huitième siècle ces sentiments commencèrent à disparaître. « Till of late, the people of Kintail, as well as other Highlands, had a strong aversion to roads. The more inaccessible, the more secure, was their maxim. » Sinclair, *Statistical Account of Scotland*. Édimb., 1793, t. VI, pag. 244.

(2) « Soon after the establishment of the revolution settlement, the ardent feelings of the Scottish people were turned out of their old channels of religious controversy and war in the direction of commercial enterprise. » Burton, *Criminal Trials in Scotland*, t. I, pag. 104. Comparez Burnet, *Hist. of his own Time*, t. IV, pag. 286, 287, et la note (pag. 419) : « The lords and commons of Scotland were then desirous of getting into trade. » C'était en 1699 qu'il écrivait. En 1698, Fletcher of Saltoun disait : « By no contrivance of any man but by an unforeseen and unexpected change of the genius of this nation, all their thoughts and inclinations, as if united and directed by a higher power, seem to be turned upon trade, and to conspire together for its advancement. » *First Discourse on the Affairs of Scotland*, dans Fletcher of Saltoun, *Political Works*. Glasgow, 1749, pag. 57. Ceci inquiéta le clergé. En 1709, le révérend Robert Wodrow exprime l'opinion dans une de ses lettres que « the sin of our too great fondness for trade, to the neglecting of our more valuable interests, I humbly think will be written upon our judgment. » Wodrow, *Correspondence*. Édimb., 1842, in-8e, t. I, pag. 67. Dans la même année, quelques navires ayant été capturés par les Français, une partie de la perte tomba sur Glascow. Sur ce Wodrow écrivit : « It's said that in all there is about eighty thousand pound sterling lost there, whereof Glasgow has lost ten thousand pound. I wish trading persons may see the language of such a Providence. I am sure the Lord is remarkably frowning upon our trade, in more respects

siècle, la même tendance se montra dans la littérature; les ouvrages sur les sujets commerciaux et économiques devinrent assez nombreux (1). Le changement dans les mœurs fut perceptible vers cette époque: les Écossais commençèrent à perdre en partie cette férocité rude qui les distinguait autrefois. Cette amélioration se montra de différentes manières; une des plus remarquables fut un changement qui se manifesta pour la première fois en 1710, époque à laquelle on remarqua que les hommes cessaient de porter les armures qui avaient été jusqu'alors portées par tous ceux qui en avaient le moyen, comme une précaution utile dans une société barbare, et par conséquent guerrière (2).

than one, since it was put in the room of religion, in the late alteration of our constitution. » Wudrow, *Analecta*, in-4°, t. 1, pag. 218, publication du *Maitland Club*.

(1) Laing (*Hist. of Scotland*, t. IV, pag. 296), en 1703, disait: « Ever since the projected settlement at Darien, the genius of the nation had acquired a new direction: and as the press is the true criterion of the spirit of the times, the numerous productions on political and commercial subjects, with which it daily teemed, had supplanted the religious disputes of the former age. » Malheureusement pour l'Ecosse ces disputes religieuses ne furent pas supplantées. Néanmoins le mouvement était immense et évident.

(2) « It was only in 1710, that they began to throw off their armour, and allow the soldier to merge into the quiet and industrious craftsman. » Penny, *Traditions of Perth*. Perth, 1836, pag. 335. Cette particularité s'applique aux citoyens de Perth.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

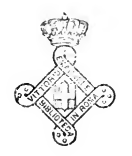

VITTORIO
BIBLIOTECA
IN ROMA

TABLE DES MATIÈRES

